

Sir Windham Dalling, Bart.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE LA
FRANCE,

Depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à preſent.

Par M. D'AUVIGNY.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

Et ſe vend

A PARIS, chez LE GRAS, Grande Salle du Palais, à l'L Couronnée.

M. DCC. XXXIX.



LES HOMMES CELEBRES DE LA FRANCE.

MAXIMILIEN DE BETHUNE.

Baron de Rosni, Duc de Sulli, Maréchal de France, premier Ministre sous Henri IV.

MAXIMILIEN de Bethune nâquit à Rosni l'an 1559. de François de Bethune Baron de Rosni, & de Charlotte Dauvet, fille d'un Président de la Chambre des Comptes de Paris. Il eut plusieurs freres ; le premier du même nom que lui, qui mourut dans son enfance ; Salomon,

Baron de Rosni, Gouverneur de Mantes; Charle mort jeune; & Philippe Comte de Selles & de Charots. Il est à remarquer que Maximilien de Rosni fut élevé & vêcut toujours dans les principes de la Doctrine des Protestans, mais que ses freres furent constamment attachés à l'ancienne Réligion. L'un d'eux fut même dans la suite Ambassadeur à Rome, où la faveur de Maximilien lui donna un grand crédit. Celui-ci, quoiqu'avec peu de fortune, servit long-tems Henri Roi de Navarre à ses propres dépens, ne recevant d'autres émolumens, que sa part du butin des Villes livrées au pillage, & de la rançon des prisonniers de guerre. Enfin son Maître étant parvenu après bien des travaux à la paisible possession de la Couronne de France, lui accorda d'abord quelques pensions, & le fit ensuite successivement Grand Voyer de France, Sur-Intendant des Finances, Grand Maître de l'Artillerie, Gouverneur de la Bastille, Grand Maître des Fortifications & des Ports & Havres du Royaume de France: il fut dans la suite Maréchal de France, & il en reçut le bâton, en compensation de

sa Charge de Grand-Maître de l'Artillerie que ce Seigneur remit au Roi, ainsi qu'il avoit déja fait de celle de Sur-Intendant des Finances, comme on le verra dans la suite.

Maximilien de Bethune descendoit en ligne directe de Baudouin de Bethune, Avoyé d'Arras en 1001. Il devoit son nom à la Ville de Bethune, située dans l'Artois, sur la riviere de Biette. La haute naissance de Maximilien, dont les Ancêtres se sont alliés avec plusieurs Princes des Augustes Maisons de Bourbon & d'Autriche, n'étoit accompagnée que d'une fortune mediocre; son grand pere ayant dépensé la plus grande partie de son bien. Le Vicomte de Dinan, son ayeul maternel, l'avoit aussi deshérité, à cause de la Religion dont Rosni faisoit profession; & dont on avoit beaucoup d'horreur chez les Flamans. Mais avec un revenu modique, il se soutînt dans la profession ruineuse des Armes, par une sage œconomie. Epris de la gloire solide, & voulant conserver avec exactitude la mémoire de ses actions, le Baron de Rosni, eut soin dans la suite de sa vie, de choisir pour ses principaux Domestiques

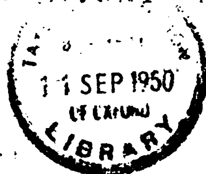
Son illustre origine.

Sa vie écrite par ses 4. Secretaires.

des hommes sages, fidéles, éclairés, & gens de Lettres. Il avoit, entre autres, quatre Sécretaires, aussi capables de lui faire de justes représentations sur ses démarches, qu'en état de les écrire avec exactitude. Son amour pour la vérité, la sagesse de sa conduite, son zéle pour le Roi son Maître, les services importans qu'il lui rendit, dont l'Histoire fait en toutes rencontres une mention si honorable & si conforme à ce que rapportent de lui ses quatre Sécretaires, tout cela prouve qu'il n'ont point été dans la nécessité de lui prodiguer de faux éloges, & qu'ils ont exactement rapporté ses actions, avec une sincérité digne de celle de leur Maître. Il se peut même que le Baron de Rosni, ait choisi ses Historiens parmi ses Domestiques; en prémier lieu, parce qu'ils étoient à portée d'être parfaitement instruits de toutes ses démarches; & aussi pour avoir un nouveau sujet de se tenir mieux sur ses gardes, en songeant qu'il étoit vû de tous côtés par des témoins clairvoyans, qui pourroient un jour rendre publiques toutes ses fautes. Que de chûtes les Grands n'éviteroient-ils pas, s'ils étoient contenus

par le même motif ; & que de belles actions, ensevelies dans les ténébres, augmenteroient la gloire des familles déja illustres, si tous ceux qui les ont faites avoient eu, comme le Baron de Rosni, des Gens de Lettres dans leur maison ? Le Duc de Vendôme a suivi en cela l'exemple de Rosni ; on a vû à sa suite un Campistron, un Palaprat, un Chaulieu, un L. Aussi quel homme a jamais été plus célébré, & plus digne de l'être ? Nos Seigneurs François pensent aujourd'hui autrement, & ils ont leurs raisons. Quoiqu'il en soit, c'est de l'ouvrage de ces quatre Secretaires, intitulé *Oeconomies Royales*, que je vais extraire les principales actions du célébre Maximilien de Bethune, un des plus grands hommes qui ait jamais paru en France.

François de Bethune Baron de Rosni, pere de celui dont j'écris la vie, se trouvant quatre fils, pensa à leur assurer un sort heureux, en les rendant familiers avec les vertus. Ce Seigneur avoit une prédilection particuliere pour Maximilien : ses bonnes qualités l'avoient frappé davantage, & il croyoit en remarquer en lui de plus brillantes que dans ses freres. Ce fut sur lui qu'il


11 SEP 1950
LIBRARY



LES HOMMES CELEBRES DE LA FRANCE.

MAXIMILIEN DE BETHUNE.

Baron de Rosni, Duc de Sulli, Maréchal de France, premier Ministre sous Henri IV.

MAXIMILIEN de Bethune nâquit à Rosni l'an 1559. de François de Bethune Baron de Rosni, & de Charlotte Dauvet, fille d'un Président de la Chambre des Comptes de Paris. Il eut plusieurs freres; le premier du même nom que lui, qui mourut dans son enfance; Salomon,

ſi vîte, qu'on l'auroit aiſément reconnu à ſon empreſſement, ſi ſa robe d'écolier n'avoit pas trompé les meurtriers. On l'arrêta néanmoins à quelques Corps de Garde, que les Catholiques avoient poſés; mais heureuſement le Livre qu'il avoit pris par hazard en ſe ſauvant, s'étant trouvé être de groſſes Heures à l'uſage des Catholiques, il paſſa, & ſe rendit au College de Bourgogne, dont le Principal étoit ſon ami. Cet homme prudent, craignant que quelqu'un ne découvrît Roſni, & qu'on ne le vînt égorger à ſa vuë, le mit ſecrettement dans une petite chambre, dont il ne confia la clef qu'à ſon Valet. Dans le moment que Roſni entra dans l'appartement du Principal, il y avoit avec lui deux Eccléſiaſtiques, qui lui racontoient les meurtres de cette horrible nuit, & qui ſe diſoient déterminés à tuer tous les Huguenots, juſqu'aux enfans à la mammelle. Ce diſcours fit frémir le Principal, & redoubla ſon attention à bien cacher Roſni. Celui-ci reſta enfermé dans le College de Bourgogne, juſqu'à ce qu'un ordre du Roi ayant fait ceſſer le maſſacre, deux Archers de la Garde le vinrent tirer de cette eſpéce de priſon.

Rosni continua ses études comme auparavant, se conformant en apparence à la façon de penser des plus forts, & allant à la Messe, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu de son pere. Ce Seigneur lui manda en même-tems, qu'il eut à s'attacher plus que jamais au Roi de Navarre, quelque risque qu'il y eût à lui paroître dévoué. En effet, tantôt ce Prince sembloit être libre, & alors non-seulement ses Domestiques, mais encore les amis de sa Maison, avoient la permission de le voir quelquefois : Tantôt, & sur le moindre prétexte de mécontentement, on le tenoit enfermé au Louvre, où personne ne l'approchoit sans ordre exprès du Roi. Rosni, à qui sa jeunesse donnoit quelque privilége, le voyoit plus souvent qu'aucun autre Réligionnaire : je lui donne ce titre, quoique le Roi de Navarre & lui fussent très-exacts à se rendre tous les jours à la Messe; mais on n'avoit garde de prendre pour un effet de leur conversion ce qui n'étoit que celui de leur crainte.

Henri se lassa enfin de cette contrainte, & ayant trouvé moyen de s'échapper, on le vit bien-tôt avec le

Il commence à porter les Armes.

Prince de Condé, à la tête d'une Armée de cinquante mille hommes, en état de faire trembler Charles IX. qui regnoit alors, & de se venger des outrages qu'il en avoit reçus. Le Baron de Rosni, qui étoit un de ses Courtisans le plus assidu, suivit le Roi de Navarre dans sa fuite, & commença à porter les Armes dans l'Armée des Princes. Quoi que sa naissance & la bienveillance de Henri le missent en état d'occuper une premiére place parmi les jeunes gens de qualité, qui servoient dans les Troupes de ce Prince, il voulut d'abord servir en qualité de Volontaire dans l'Infanterie, afin, disoit-il, d'apprendre la Guerre par les élemens. Ne trouvant rien alors qui pût le contenir, il s'abandonna tout entier à son courage, & fit plusieurs actions aussi téméraires qu'heureuses. Le Roi de Navarre, qui l'aimoit, le reprit de s'exposer ainsi sans sujet. Ce n'est pas ainsi, lui dit-il, que je veux que vous exposiez votre vie: gardez votre courage pour une meilleure occasion.

Il fait profession de la R. P. R.

Rosni étoit alors dans la Compagnie de M. de Lavardin. Quelque tems après la paix étant faite, le Roi de Na-

varre les envoya l'un & l'autre à la Cour de France, redemander Madame sa sœur. Si-tôt que cette Princesse se vit éloignée de Paris, elle se déclara pour la nouvelle Doctrine, & fut au Prêche à Château-Dun, où Rosni l'accompagna. Charmé de se trouver enfin libre, & de n'être plus obligé de dissimuler ses sentimens, Henri, le Prince de Condé, & généralement tous ceux que les ménaces du Roi avoient forcés d'aller à la Messe, se déclarérent hautement contre elle, & parurent assidus au Prêche, sans que le Roi, ni Catherine de Médicis sa Mere, osassent en témoigner leur mécontentement. Mais si-tôt que les Princes, sur cette apparence de sécurité, eurent congédié leurs Troupes, on commença à traîner en longueur l'éxécution des plus importantes conditions du Traité de Paix ; ce qui fit recommencer la Guerre.

Ses premiers exploits. 1576.

Lavardin donna alors son Enseigne-Colonelle au Baron de Rosni, qui se distingua sur tout à la surprise de la Reole, ayant paru un des premiers sur les murailles de la Ville. Lavardin le mena peu de tems après au Siége de Ville-Franche en Périgord, où Rosni

combattant avec ſon courage ordinaire, fut renverſé, à coups de Piques & de Hallebardes, du haut de l'eſcarpe où il étoit, dans le fond du foſſé. Il s'y trouva ſi embaraſſé dans le taffetas de ſon Drapeau, qu'il auroit été ſans doute étouffé dans les bouës, où ſa chûte l'avoit enfoncé, ſi ſon Valet de Chambre, & quelques Soldats ne ſe fuſſent jettés après lui dans le foſſé pour l'en retirer. Cet accident lui inſpira une nouvelle audace; il remonta à l'aſſaut; entra dans la Ville, où pour le conſoler, un Vieillard qui fuyoit devant cinq à ſix Soldats, le pria de lui ſauver la vie, & lui remit entre les mains une groſſe bourſe pleine d'or.

Le Roi de Navarre témoigna plus de confiance que jamais au jeune Roſni; & ayant formé le deſſein de ſurprendre la Ville d'Eauſe, qui lui appartenoit en propriété, il amaſſa quelques Troupes, & lui donna rendez-vous dans les environs de cette Place. Cette façon de faire la guerre étoit alors fort en vogue, & les gens de guerre préféroient cette maniére bruſque de ſe rendre maîtres des Villes, aux lenteurs d'un Siége en forme. Le Roi de Navarre, que ſa dignité devoit éloigner

de ces expéditions périlleuses, en étoit plus avide que le moindre Officier de ses Troupes. Il entreprit donc de surprendre lui-même la Ville d'Eause, espérant que les habitans, étant ses sujets, ménageroient sa personne. Rosni l'accompagna avec quinze ou seize autres Gentilshommes, tous d'une bravoure à l'épreuve. Un gros corps de Cavalerie les suivoit de loin, & se préparoit à entrer aussi-tôt que le Roi de Navarre en auroit donné le signal : mais la prudence n'étoit pas encore une de ses vertus ; il croyoit tout possible à son grand courage, & réfléchissant peu sur le péril qui le ménaçoit, il entra brusquement dans Eause. Le Corps de Garde de la porte ne l'eût pas plûtôt apperçu, que tout troublé il se mit à fuir sans Armes ; mais la Sentinelle ayant coupé la herse de la porte, elle s'abattit presque sur la croupe du cheval de Rosni & de son Cousin de Bethune ; ensorte que la Cavalerie, qui accouroit à toute bride, fut obligée de s'arrêter, & de chercher un autre endroit pour entrer dans la Ville.

Cependant le Roi de Navarre se trouvoit, lui quinziéme ou seiziéme,

enfermé dans la Ville,& exposé à la fureur d'un peuple, qui étoit d'autant plus animé qu'il sembloit avoir moins à craindre. Le Tocsin sonnoit, & les habitans avertis par ce bruit sortoient en armes de leurs maisons, en criant : *Tuë, Tuë.* Plusieurs petites Troupes parurent d'abord, & furent dissipées dans l'instant ; ils s'assemblérent en plus grand nombre, & vinrent fondre sur le Roi de Navarre. Ce Prince courageux les chargea avec tant de résolution, qu'il les écarta ; mais ils revinrent à la charge. Alors cédant à la multitude, le Prince recula jusqu'à un portail, où toute sa Troupe fit ferme : *Or sus*, s'écria le brave Henri, *mes amis & mes Compagnons, c'est ici qu'il faut montrer du courage & de la résolution : car d'icelle dépend notre salut ; que l'on fasse comme moi, & ne tire le pistolet qu'il ne touche.*

Pendant que le Roi de Navarre & les Seigneurs qui l'accompagnoient se deffendoient avec tant de valeur, les Bourgeois mal commandés,& dont plusieurs penchoient pour Henri, disputoient entre eux s'ils se rendroient à ce Prince, ou s'ils continueroient de le combattre. Les plus animés char-

geoient toujours ; il y en eut même qui criérent : *Tirés à cette juppe d'écarlate, & à ce pennache blanc : c'est le Roi de Navarre.* Indigné de cette audace, il fondit sur eux & en abbattit plusieurs. Toutes ces actions suffisoient pour faire payer cherement sa vie aux habitans d'Eause ; mais ce n'en étoit pas assez pour la sauver, & Henri ne 1578
pouvoit que périr en cette occasion, si les Bourgeois voyant que le reste des Troupes commençoit à enfoncer les portes de la Ville, n'eussent tourné leurs Armes les uns contre les autres. Pendant ce tems-là les portes furent brisées, & le Roi de Navarre se vit secouru dans le moment qu'il alloit périr. Les Consuls & les principaux de la Ville, qui n'avoient nulle part au soulevement du bas peuple, demanderent pardon à leur Prince, & le supplierent de les garantir du pillage ; ce qu'il fit avec beaucoup de bonté, trop satisfait d'être sorti d'un si grand danger avec tant de gloire.

Rosni suivoit ce Prince en toutes ses expéditions : c'est beaucoup dire de son courage ; car Henri ne cherchoit que les plus grands périls, & s'exposoit comme un avanturier ; il l'étoit même

alors en quelque sorte, si l'on peut parler ainsi d'un si grand Prince. Ils prirent ensemble un grand nombre de Villes & de Châteaux, risquant à chaque instant leur fortune & leur vie, pour conquérir des bicoques, qui leur étoient enlevées le lendemain ; jusqu'à ce qu'une Tréve s'étant concluë, les combats cesserent, & firent place aux plaisirs. Mais la guerre recommença bien-tôt, & Rosni continua de suivre le Roi de Navarre en toutes ses expéditions. Celle où ils coururent l'un & l'autre plus de risque, fut à la surprise de Cahors. La garnison de cette Ville & les habitans se deffendirent avec tant d'opiniâtreté, que, quoique les Troupes du Roi de Navarre fussent entrées de toutes parts dans la Ville, elles combattirent cinq jours & cinq nuits, avant de pouvoir s'en emparer. Les Soldats & les Officiers même, rebutés d'une résistance si vigoureuse, demandoient à se retirer, & montroient à Henri, pour l'émouvoir, leurs armes mises en piéces, & leurs corps tout sanglans ; mais lui-même ayant sa cuirasse faussée de plusieurs coups, & leur réprésentant qu'il couroit la même fortune, leur déclara qu'il vouloit

emporter la Ville, ou périr sous ses murailles. Un grand secours arrivé à propos le rendit enfin maître de la Ville, qui fut abandonnée au pillage. Rosni toujours heureux dans ces sortes de rencontres, sans être ardent à courir au butin, trouva par hazard dans le sac de la ville une boëte de fer, où il y avoit quatre mille écus d'or.

Prise de la Ville de Cahors.

Il est absolument nécessaire dans la vie du Baron de Rosni, de passer certains détails, trop souvent répétés pour être intéressans : Cependant je crois devoir m'arrêter sur quelques-uns, autant pour apprendre au Lecteur que ce Seigneur fit un long apprentissage du métier des Armes, avant d'en venir au commandement, que pour montrer en même tems quel étoit le caractére des Guerriers de son tems.

Tous sembloient se conformer au caractére du Roi de Navarre, que l'on regardoit avec raison comme le Héros de la France. Ils portoient, comme ce Prince, l'enjoüement & la gaité au milieu de la mélée : leur valeur étoit une valeur tranquille, qui sans être fanfaronne, ne devoit rien à l'emportement, ni à la férocité. Le désir

Idée de ceux qui servoient alors le Roi de Navarre.

d'acquérir de la gloire étoit le seul motif qui les conduisoit au combat, du moins les gens de qualité : on se mettoit peu en peine alors de paroître à l'Armée avec de brillans équipages ; on vouloit un vrai courage, & non une vaine ostentation. Ils sçavoient que pour être bon Soldat, il faut avoir plus d'esperance de gagner, que de crainte de perdre ; & leurs Armes étoient ce qu'ils avoient de plus précieux à offrir aux ennemis: aussi étoient-ils toujours prêts à combattre. Le Roi de Navarre dînoit, soupoit, & couchoit à l'air : jamais ce Prince, ni ceux qui le suivirent, ne retardérent l'exécution d'une entreprise, pour attendre qu'on leur eût préparé des commodités superflues. Cette discipline austere fut la seule cause des victoires de Henri. Avec une poignée d'hommes, (je puis parler ainsi, en comparaison du grand nombre d'ennemis qu'on lui opposa :) il soumit toute la France, quoiqu'il eût à la fois contre lui & les Armées & les Peuples. Ce Prince, tout occupé de la guerre, étoit néanmoins si galant, qu'en se tirant des mousquetades, & en se portant des coups d'épée, les combat-

tans parloient de Dames & d'amour.

Rosni ayant été envoyé jusqu'aux portes de la Ville de Marmande, pour tâcher d'attirer la garnison de cette Place dans une embuscade, que le Roi de Navarre avoit placée lui-même à quelque distance de leurs portes, se retiroit pour se faire suivre. Plusieurs Gentilshommes de la garnison, ne se doutant point de la ruse, leur crioient de tems en tems: *ça, ça, Cavaliers, un coup de pistolet pour l'amour de la Maîtresse; car votre Cour est trop remplie de belles Dames pour en manquer*; & voyant que les autres continuoient leur retraite: *Comment Cavaliers*, s'écriérent-ils, *sera-t-il possible que des gens qui se disent marcher sous la Baniere de Mars & d'Amour tout ensemble, se retirent ainsi fuyans, sans avoir donné un seul coup d'épée*, &c. Auroit-on dit que des propos semblables étoient les préludes d'un combat sanglant? Un des Compagnons de Rosni oubliant l'ordre du Roi, & piqué des défis d'un Gentilhomme de la garnison, son ennemi particulier, tourne sur lui, & le renverse dangereusement blessé. Alors les deux Troupes s'attaquent & se mêlent, l'Embuscade du Roi de Navarre

Affaire de Marmande.

est découverte, & on se bat avec plus de fureur. Un des fuyards de la troupe de Rosni va porter l'épouvante à celle du Roi. Ce Prince même croit qu'il est de la prudence de quitter la partie, s'imaginant que l'Armée ennemie lui alloit tomber sur les bras ; il se retire en effet, & ne s'arrête que lorsqu'un avis plus vrai lui apprend que Rosni & sa troupe n'ont à faire qu'à une partie de la garnison de Marmande. Aussi-tôt Henri envoya du secours aux siens, se récriant sur la lâcheté de ceux à qui la peur avoit augmenté si considérablement le nombre des ennemis.

Rosni est sur le point de se broüiller avec le Roi de Nav.

Rosni, après avoir donné tant de preuves de valeur, dont le Roi de Navarre étoit charmé, manqua de prudence en une occasion, qui pensa l'éloigner pour jamais du service de ce Prince. Deux de ses Gentilshommes ayant envie de se battre, priérent Rosni de leur en faciliter le moyen : ce qu'il fit sans réfléchir assez sur les conséquences : tous deux s'étant dangereusement blessés, le Roi de Navarre s'emporta contre Rosni, & le menaça dans le premier feu de sa colere, de lui faire couper la tête, pour s'être

ingéré de permettre un duel, *tranchant ainsi du Souverain*. Rosni, jeune encore, & aussi prompt que le Roi de Navarre, lui répondit qu'il n'étoit ni son sujet ni son vassal; qu'il le servoit par affection & non par intérêt; & que pour n'être plus exposé à l'avenir au traitement qu'il recevoit, il alloit se retirer, bien certain de ne pas manquer de Maître. Henri lui repliqua qu'il ne manqueroit pas non plus de serviteurs plus dociles & plus respectueux, & en même-tems il lui tourna le dos. Rosni alloit quitter sa Cour; mais la Reine de Navarre s'étant mêlée de l'accommodement, ce Seigneur fit sa paix avec le Roi de Navarre, & ce Prince lui accorda comme auparavant l'honneur de ses bonnes graces.

Il va servir sous le Duc d'Alençon.

Cependant, à en juger par les apparences, on auroit crû que le mécontentement de Rosni continuoit; il demanda son congé à Henri, pour aller servir Monsieur, frere unique du Roi, qui se préparoit à porter la guerre en Flandre. Il est vrai que Rosni, en prenant congé du Roi de Navarre, lui rendit compte des raisons qui l'obligeoient de le quitter pour un tems,

& de ſuivre Monſieur. Il avoit donné parole à ce Prince de l'accompagner en Flandre avec un Régiment, ou au moins avec une ſuite nombreuſe de Gentilshommes & d'amis, que Roſni prit à ſa ſolde. Monſieur devoit de ſon côté le remettre en poſſeſſion des biens qui avoient appartenu au Vicomte de Gand ſon oncle ; car celui-ci l'avoit deshérité à cauſe de ſa Réligion. Mais le Duc d'Alençon lui tint mal ſa parole, & le Roi de Navarre, qui le connoiſſoit parfaitement, l'avoit prédit à Roſni en lui donnant ſon congé. Ce Seigneur ne laiſſa pas de partir, eſperant que la façon de penſer de Monſieur changeroit à ſon égard. Il ſe mit en équipage, & arriva en Flandres, où Roſni parut n'avoir été que pour être témoin des mauvaiſes qualités, & des fautes groſſiéres que fit ſon nouveau Maître. Il ſe trouva à la tentative que le Duc d'Alençon fit ſur Anvers, & ſans les ſoins du Prince d'Orange qui le retira dans ſon Palais, Roſni & pluſieurs de ſes Compagnons auroient payé de leurs têtes la témérité du Duc d'Alençon. Ce Prince, devenu moins honnête homme encore depuis cette diſgrace, refuſa ſans ména-

gément tout ce qu'il avoit promis à Rosni, & l'accorda au contraire à un autre.

Rosni, incapable de dissimuler son mécontentement, ne cacha point le dessein qu'il avoit de quitter le service d'un Prince de si mauvaise foi, & s'étant trouvé plus déterminé encore par la surprise de la Citadelle de Cambrai, que le Duc d'Alençon enleva à un Seigneur Flamand, qui lui avoit toujours été fidéle, & qui lui donnoit alors à dîner, il se retira brusquement de l'armée de ce Prince, & se rendit à Bethune, Ville qui avoit appartenu long-tems à ses Ancêtres. Si-tôt que le Maire & les Echevins de cette ville eurent appris son arrivée, ils mirent leurs habits de cérémonie, & vinrent le trouver à son Hôtellerie pour le complimenter & lui apporter le vin de Ville; rendant, dirent ils, cét honneur *à la* mémoire de leurs anciens Seigneurs, dont il étoit descendu.

Rosni sortit de Bethune, & passant par la terre dont il portoit le nom, il vint rejoindre le Roi de Navarre. Ce Prince étoit instruit de la façon dont Monsieur s'étoit comporté à son égard. Il le plaignit d'avoir été trompé, &

l'exhorta à s'attacher tout à fait à lui, que l'on connoissoit incapable de manquer à ce qu'il avoit promis; & pour lui faire connoître que son absence n'avoit rien diminué de sa confiance & de son estime, il l'envoya peu de jours après vers Henri III. & Catherine de Médicis, pour les avertir des mauvais desseins des Espagnols.

Philippe II. sollicite le Roi de Navarre.

Philippe II. irrité de l'incursion que Monsieur venoit de faire dans les Pays Bas, que ce Monarque disputoit encore aux Flamands, avoit envoyé proposer au Roi de Navarre de se joindre à lui, pour faire la guerre à la France, lui promettant deux cens mille écus d'avance, & deux cens mille autres en prenant les armes; outre quatre cens mille écus, qui seroient exactement payés dans le courant de chaque année, tant que dureroit la guerre; à condition que le Roi de Navarre la continueroit autant qu'il conviendroit aux desseins de Philippe. Ce Prince, quoique défiant, ne demandoit pour toute sureté que la parole de Henri; tant elle passoit pour inviolable. Soit que le Roi de Navarre craignît quelque supercherie de la part de Philippe, où qu'étant premier

qu'étant premier Prince du Sang de France, il eût scrupule de se joindre aux ennemis de l'Etat, il chargea Rosni d'avertir le Roi des propositions avantageuses qu'on lui venoit de faire pour le rendre son ennemi.

Un procédé aussi noble méritoit sans doute de la reconnoissance; mais Henri III. plus occupé de ses plaisirs, qu'instruit de ses véritables intérêts, fit à peine remercier le Roi de Navarre. La Reine sa mere crut qu'il étoit de sa politique, de faire sçavoir à la Cour d'Espagne le sacrifice que le Roi de Navarre venoit de faire à son fils de ses offres avantageuses, ayant grand soin de ne point rendre ce sacrifice aussi désintéressé qu'il l'étoit en effet. Rosni même n'avoit pû obtenir audience du Roi, quoique ses deux freres fussent fort avant dans les bonnes graces de ce Prince, qui désignoit d'ordinaire ses amis les plus chers, en les nommant pour porter avec lui l'habit de pénitent dans les fréquentes Processions, que la superstition & les remords de sa conscience lui faisoient faire. Rosni se flatta d'abord que la nouvelle faveur de ses freres pourroit être de quelque utilité au Roi de Navarre; mais Henri III, ac- 1583.

coutumé à ses premiers Favoris, sembloit ne jetter les yeux sur d'autres, que pour leur donner de la jalousie, ou délasser son goût corrompu ; & bientôt les deux freres de Rosni se retrouverent confondus dans la foule des Courtisans ordinaires.

Sur ces entrefaites le Baron de Rosni épousa Mademoiselle de Courtenai, issuë du Sang Royal ; & cet illustre mariage, qui l'allioit à la Maison de France, augmenta encore la considération que l'on avoit pour lui. Ce Seigneur étant alors inutile au Roi de Navarre, resta dans sa terre, jusqu'à ce que Monsieur de Joyeuse en-
1584. voyé contre le Duc d'Elbœuf, qui s'étoit mis à la tête des Ligueurs de Normandie, le pria de l'accompagner à cette expédition. Ils étoient en route, & le Roi avoit tout lieu de se promettre la victoire sur les Ligueurs, lorsqu'il manda, qu'ayant fait la paix avec ces derniers, son dessein étoit de tourner ses armes contre les Réligionnaires. Joyeuse fit part de ces nouvelles à Rosni, en ajoutant que sans doute il ne quitteroit pas l'armée du Roi, pour se rendre à celle du Roi de Navarre, & pour exposer par-là sa belle

terre de Rosni. Le Baron ne lui répondit que par quelques railleries, & le quitta sur le champ. Joyeuse surpris d'une si prompte resolution, s'écria : *Voilà un Maître foû, qui n'a peur de rien; mais il pourroit bien s'abuser avec son sorcier de Maître.* Joyeuse parloit ainsi sur ce qu'il sçavoit qu'un Précepteur de Rosni l'avoit assuré que le Roi de Navarre parviendroit à la Couronne de France, & seroit un jour un des plus grands Monarques de la terre.

Le Roi de Navarre, qui ne croyoit pas revoir si-tôt le Baron de Rosni, l'embrassa en le revoyant, & quelques jours après il le mena à Montauban, où se tenoit une grande Assemblée des principaux Protestans; & ensuite il le fit entrer dans un Conseil, qui suivit l'entrevûë de ce Prince avec Monsieur de Montmorenci. Rosni parla en cette occasion avec beaucoup de sagesse, sur la conduite qu'on devoit tenir dans la nouvelle guerre que les Protestans se voyoient obligés de soutenir. Le Roi de Navarre satisfait du discours du Baron le tira à part, au sortir du Conseil, & lui dit : Monsieur le Baron de Rosni, *ce n'est pas tout que de bien dire, il faut encore mieux faire.* En

même tems, il le pressa de ne rien épargner de ce qui pourroit être utile à son service, lui promettant de l'en recompenser avec usure dans des tems plus heureux; & comme ce Seigneur étoit un de ceux ausquels le Roi de Navarre se fioit davantage, il lui fit confidence de la résolution où il étoit, d'approcher la guerre le plus qu'il lui seroit possible des environs de Paris, ou du moins des bords de la Loire, lui recommandant de bien examiner durant son voyage, s'il y avoit lieu d'exécuter ce dessein avec succès.

Rosni partit, & rencontra à Bergerac le Cardinal de Lenoncourt, Silleri & Poigni, que le Roi envoioit pour traiter d'accommodement avec le Roi de Navarre. Poigni, qui connoissoit le Baron pour être dans la confidence de Henri, lui demanda s'il croyoit que leur voyage auprès de son Maître rapporteroit quelque fruit au sien. Non, lui répondit Rosni, si selon votre coutume vous ne venez apporter que des paroles sans effet. Poigni trouvant quelque chose de dur dans cette réponse, répondit. *En effet*, Monsieur, *je crois qu'une Messe est de difficile conquête en cette Ville*. Rosni

repliqua vivement : *Jesus, Monsieur! tant que vous en voudrés, & plût à Dieu que vous ne fussiés point plus chiche de prêches ; que vous laissassiés gagner à chacun le Paradis comme il l'entend, & que vous ne songeassiés pas tant au Ciel pour autrui, que vous vinssiés à en faire perdre la terre au Roi & à tous les bons François.* Il est vrai que la plûpart de ceux qui se déclaroient contre la nouvelle Réligion, n'avoient aucunement en vûë, ni la conservation de l'ancienne Doctrine, ni l'interêt de l'Etat. Les fureurs de la Ligue n'ont prouvé que trop cette triste vérité.

Rosni continua sa route & arriva à Paris, où plusieurs Seigneurs l'entretinrent des grand préparatifs des Catholiques, contre les Huguenots, & 1585.
de l'opinion que l'on avoit conçûë de leur prochaine ruine. Cependant quelques-uns des plus qualifiés lui dirent en confidence, que si le Roi de Navarre s'approchoit de Paris, & qu'il y parût à la tête d'une bonne armée, bien des Catholiques, bons François, iroient se joindre à lui, ne demandant pas mieux, qu'à se déclarer pour ce Prince contre les Guises & la Ligue. Rosni ne pouvoit rien entendre

qui lui fût plus agréable, & plus conforme aux désirs du Roi de Navarre son Maître. Henri de son côté ne négligeoit rien de ce qui pouvoit lui promettre un succès avantageux. Il sçavoit que, surtout en matiere de guerre civile & de Réligion, il est d'une extrême importance de se signaler par des commencemens heureux; & ce Prince cherchoit de tous côtés de l'argent, des amis, des armes, & des soldats.

Rosni fait la guerre sous le Roi de Navarre.

Le Prince de Condé fut le premier qui prit les armes; & la Ville d'Angers se soumit à lui. Au bruit d'une conquête si importante, Rosni monte à cheval, suivi seulement de six de ses Gentilshommes; & se mit en chemin pour se rendre auprès du Roi de Navarre. Les troupes Catholiques & celles du Prince de Condé couroient la campagne; en sureté, à l'égard de celles-ci, Rosni avoit tout à craindre des autres. Il fut plusieurs fois durant sa route sur le point d'être surpris, quoiqu'il se fût déguisé en valet, & qu'il se fit passer pour Catholique. Ce ne fut qu'après avoir essuyé les plus grand dangers qu'il arriva enfin à Bergerac, où le Roi de Navarre tenoit,

sa Cour. Ce Prince avoit un plus grand besoin que jamais de serviteurs fidéles. Le Maréchal de Matignon lui tomboit sur les bras, & sa façon de faire la guerre qui étoit de temporiser, & de ne s'exposer jamais, embarrassoit beaucoup Henri. Le Maréchal ayant mis le Siége devant quelques Places peu considérables, Rosni courut à leur défense ; & le Roi de Navarre y étant allé lui-même, contraignit Matignon de se retirer.

Mais un si petit avantage ne fut rien, en comparaison de la terreur qu'inspira l'arrivée du Duc de Mayenne en Gascogne, à la tête d'une armée formidable. Le Roi de Navarre n'avoit alors aucunes troupes en état de tenir la campagne, ni aucune Ville capable de resister à l'effort d'un si grand nombre d'ennemis. Ce Prince, ainsi dénué & éloigné du Prince de Condé, étoit sans aucune retraite assurée ; ses Courtisans, aussi bien que les Chefs de ses troupes, effrayés de sa situation, ne lui pouvoient donner que de timides conseils. Les uns vouloient qu'il se refugiât dans le Languedoc ; d'autres qu'il passât en Angleterre, jusqu'à ce que l'armée du Duc de

Mayenne se fût dissipée, ou que les Protestans de France & d'Allemagne lui eussent envoyé du secours. L'un ni l'autre de ces partis ne convenoient point à l'humeur du Roi de Navarre; il ne pouvoit se resoudre à fuir. Il se tourna vers Rosni, & lui demanda son sentiment. *Sire*, lui répondit ce Seigneur, *pour mon regard tous lieux & Pays me sont bons? car partout où vous hazarderés votre fortune & votre vie, je dois tenir à honneur & à gloire de perdre la mienne en vous servant. J'ai graces à Dieu de l'argent pour vous suivre partout le monde. A l'égard de ce que vous devés faire, garnissés vos Places de bons Gouverneurs, laissés un bon Lieutenant, de qualité surtout, pour ôter les jalousies du commandement, & vous retirés à la Rochelle.* Rosni ajouta plusieurs autres choses, pour faire connoître la facilité qu'il y avoit à se défendre, & même à se rendre redoutable en differentes Provinces: ce que le Roi de Navarre ayant compris, je suis bien aise, dit-il à Rosni, *de vous avoir entendu; il y a du tems pour se resoudre à cela, & Monsieur de Mayenne n'est pas si mauvais garçon, ni si dispos, qu'il m'empêche de me pourmener par la Guyenne.* Ce fut

là le dernier ſentiment du Roi de Navarre, qui partit le lendemain pour ſa Principauté de Bearn, d'où il revint peu de jours après.

Le Duc de Mayenne, inſtruit de ſon départ, joignit ſon armée à celle de Matignon, & tous deux enſemble borderent la Riviere de la Garonne avec leurs troupes, mettant des Gardes aux principaux paſſages, dans l'eſpérance d'empêcher le retour du Roi de Navarre dans la Guyenne, & peut être de le faire priſonnier. Ce Prince ſçachant leur deſſein, laiſſa le reſte de ſa troupe; & ne prenant avec lui que vingt hommes, parmi leſquels étoit Roſni, il marcha la nuit & le jour à travers des liéges & des brandes, ſervant lui-même de guide à ſa ſuite, dans ces chemins difficiles, mais dont il connoiſſoit parfaitement les détours, s'y étant trouvé pluſieurs fois à la chaſſe. Le Roi de Navarre continua ſa route avec les mêmes fatigues & avec autant de hardieſſe, traverſant preſque tous les Quartiers de l'armée ennemie. Enfin il arriva ſain & ſauf à Sainte-Foi, où ſe trouverent le ſoir même, le reſte de ſa trou-

pe, ses valets & ses bagages, sans avoir fait aucune perte. Le Duc de Mayenne l'ayant appris, entra dans une grande colere, & chercha à s'en venger sur quelques bicoques du voisinage.

Rosni est envoïé vers le Roi.

Le Roi de Navarre ne pouvant les secourir, quitta une seconde fois la Gascogne, & suivant le conseil de Rosni; il se retira aux environs de la Rochelle. Là ce Prince reçut des Lettres du Roi, qui le prioit d'envoyer à Paris un des principaux Seigneurs de sa Cour pour traiter avec les Députés des quatre Cantons Protestans des Suisses. Le Roi de Navarre donna cette commission à Rosni, & ce Seigneur étant arrivé à Saint Maur, où la Cour étoit alors, Villeroi le présenta au Roi. Sa Majesté étoit dans son Cabinet *l'épée au côté, une cappe sur les épaules, un petit toquet sur la tête, & un panier pendu au col, dans lequel étoient deux ou trois petits chiens.* Rosni lui fit une harangue, que le Roi écouta fort attentivement, & avec une sorte de stupidité, qu'il avoit contractée depuis qu'il ne voyoit que ses Favoris. Il fit un long discours à Rosni, sans remuer ni piés, ni mains, ni faire aucun

Oecon. Royal.

geste de la tête ; cette façon de parler, jointe à son bisarre ajustement, & à sa corbeille pléine de chiens, lui donnoit un air si extraordinaire, que Rosni en comparant l'état où il le voyoit à celui où il l'avoit vû étant encore Duc d'Anjou, plaignit dans son ame le sort d'un Prince, à qui il ne manquoit pour être un grand Roi, que d'avoir des sujets plus fidéles, & des Favoris plus gens de bien.

Le Monarque parla beaucoup du Roi de Navarre, assurant qu'il l'aimoit, & que s'il vouloit s'accommoder pour un tems à la disposition des affaires, la Ligue succomberoit bientôt sous leurs efforts réunis ; qu'en allant à la Messe il détruiroit tous ses ennemis. Rosni ne parut pas de ce sentiment, & repliqua que si les Ligueurs avoient obtenu que le Roi de Navarre allât à la Messe, ils en redoubleroient leur audace, & croiroient pouvoir tout obtenir. En quittant le Roi, Rosni fut saluer la Reine mere, & se rendit ensuite à Paris, pour traiter avec les Députés des Cantons Suisses.

De toutes les Nations voisines de la France, il n'y en avoit point du

plus disposées à secourir les Protestans de ce Royaume, ni plus en état de le faire : aussi le Baron de Rosni s'attacha-t'il à gagner les Députés des Cantons. Il leur représenta, avec la situation présente du Roi de Navarre, ce qu'il avoit à espérer & à craindre de l'avenir. Il leur rendit compte de toutes les ressources de ce Prince, & leur déclara que la plus certaine de toutes étoit le secours qu'il espéroit des Protestans Suisses. Les Députés s'accorderent à fournir vingt mille hommes au Roi de Navarre, quatre pour lui seulement & les seize autres pour marcher aussi sous ses ordres, à moins que le Roi de France ne les mandât pour combattre les Ligueurs. Rosni ne vouloit pas adhérer à ce dernier Article ; il en sentoit la conséquence ; mais ayant reçû à ce sujet des ordres réïtérés du Roi de Navarre ; il obéït, & dans la suite Henri eut sujet de s'en repentir.

Quoiqu'il en soit, Rosni après avoir exécuté toutes les choses dont il étoit convenu avec le Roi de Navarre, se rendit auprès de ce Prince, & alla quelques jours après assiéger Talmond sur le Jard, avec quelques piéces d'Ar-

tillerie, que les Rochelois étoient enfin convenus de lui fournir. Quoique ce Prince possédât encore le Bearn en Souveraineté, qu'il lui restât même quelques terres dans la basse Navarre, & qu'avec de grands revenus qu'il tiroit de ses Gouvernemens, il se vît Chef des Protestans de France, il manquoit bien souvent des choses les plus nécessaires; même quelquefois on refusoit de lui obéïr. Le Prince de Condé son cousin, & le Vicomte de Turenne, l'un & l'autre considérables par leur naissance, quoique dans des dégrés differens, avoient chacun leur parti, qu'ils ne réunissoient à celui du Roi de Navarre, que lorsque ce Prince couroit risque de succomber.

Situation du Roi de Navarre.

Mais au moindre rayon de bonne fortune, la jalousie renaissoit; on se séparoit de nouveau, & chacun oublioit le bien général de la cause commune, pour satisfaire ses intérêts particuliers. Ainsi le Roi de Navarre n'étoit que le premier des Protestans, & non leur Maître. Plusieurs se croyoient dispensés de lui obéïr; les uns, parce qu'ils continuoient de reconnoître le Roi de France pour leur Souverain;

les autres, parce qu'ils étoient étroitemens attachés au Prince de Condé, & au Vicomte de Turenne, qui se rendoient, le plus qu'il leur étoit possible, indépendans du Roi de Navarre; delà s'ensuivoient peu de docilité parmi les Grands de la Cour de Henri, & peu de discipline parmi les Soldats qui les suivoient; ce n'étoit point une obéissance & une soumission de devoir, & ils étoient sollicités par trop de Maîtres, pour qu'ils ne se fissent pas extrêmement valoir à celui qu'ils préferoient. Rosni-même, comme on le verra dans la suite, entraîné par le torrent, s'éleva souvent contre le Roi de Navarre, & lui reprocha ses services avec une audace, que le châtiment auroit suivi de près, sous un Maître que l'adversité auroit rendu moins indulgent. On ne doit donc pas s'étonner si ce Prince eut tant de peine à obtenir de l'artillerie des Rochelois; ces peuples formoient entre eux une espéce de République, d'autant plus difficile à gouverner, que par sa situation favorable elle se suffisoit en quelque sorte à elle-même.

Rosni fut chargé de gouverner l'artillerie au Siége de Talmont-sur-Jard,

& cette Place se rendit, après quelques jours de défense, au Roi de Navarre même; depuis ce tems, Henri satisfait de la maniere dont le Baron de Rosni avoit posé sa batterie, lui confia toujours une partie du canon qui suivoit ses troupes, & étant enfin parvenu à la Couronne de France, il le fit dans la suite Grand Maître de son Artillerie.

Siége de Fontenai.

Le Roi de Navarre soumit encore plusieurs Villes du voisinage de la Rochelle, & ces heureux succès lui amenerent tant de troupes, qu'il entreprit le Siége de Fontenai, la plus forte & la plus riche Ville du Poitou après la Capitale; de bonnes murailles, une nombreuse garnison, une brave Gouverneur sembloient devoir la garantir de toute insulte; mais le Roi de Navarre ne connoissoit rien d'imprénable, & ayant commandé le Comte de la Rochefoucault & le Baron de Rosni, avec quarante autres Gentilshommes de sa Maison, pour attaquer un des Fauxbourgs de la Ville, ils chargerent avec tant d'impétuosité, qu'après avoir été repoussés trois fois, les assiégés furent mis en fuite & contraints de rentrer précipitamment

dans la Place. On continua de la défendre avec beaucoup de vigueur ; & Rosni fit pendant ce tems-là tout ce qu'on devoit attendre d'un excellent Officier, se montrant à cheval jour & nuit, travaillant lui-même aux tranchées, & s'exposant à tous les périls.

Fontenai s'étant enfin rendu, le Baron de Rosni prit le chemin de sa Terre, à dessein de s'y reposer des fatigues d'une campagne si pénible ; mais la peste, qui avoit ravagé le Bourg de Rosni, avoit aussi forcé le reste de sa Maison & sa femme même, à s'éloigner ; en sorte que cette Dame s'étoit vûë contrainte d'errer deux jours & deux nuits dans la Forêt voisine, mangeant & couchant dans son carrosse. Rosni en arrivant dans sa maison n'y trouva personne, & ce ne fut pas sans avoir beaucoup attendu, qu'il vint à bout de se faire ouvrir la porte d'un Château où sa femme s'étoit retirée, & où personne ne les voulut voir, tout le Pays les regardant comme des pestiferés. Le Baron ne demeura pas long-tems dans un séjour si triste, & reprit le chemin de la Rochelle, où le Roi de Navarre étoit encore.

Henri III. reconcilié avec la Ligue

ne cessoit de poursuivre les Huguenots, dont il regardoit la ruine comme un moyen sûr de recouvrer toute sa puissance. Joyeuse son favori, & son Ministre, étoit aussi le Général de ses armées; & ce fut lui qu'il chargea de marcher en Poitou contre le Roi de Navarre. Ce Prince aussi-tôt fit raser les fortifications de la plûpart des Places qu'il avoit prises, & ne reserva que les meilleures, se préparant à les bien défendre. Il fit en même tems revenir auprès de sa personne les meilleures troupes de son parti; mais ce qui servit beaucoup à le fortifier, fut l'arrivée du Comte de Soissons, Prince du Sang, qui étant amoureux de la sœur de Henri, ne crut pouvoir mieux lui faire sa Cour, qu'en se déclarant pour lui, & en lui amenant des Soldats. Cette jonction ne le mettant point encore en état de tenir la campagne, Henri se contenta de placer des camps-volans aux environs des passages du Duc de Joyeuse. Mais toutes ces précautions devinrent inutiles; l'orage se dissipa tout à coup, & Joyeuse apprenant que ses ennemis travailloient à le détruire dans l'esprit du Roi, partit brusquement pour la

Henri III. fait la guerre aux Huguenots.

Cour, préférant de conserver la faveur de son Maître, à tous les avantages que sembloit lui offrir l'infériorité des Huguenots.

Joyeuse Général de l'armée de la Ligue.

S'étant mit en état de n'avoir plus rien à appréhender de la part de ses ennemis secrets, Joyeuse assembla une nouvelle armée, plus redoutable que la premiere, par le nombre & par la qualité de ceux qui la composoient; toute la Noblesse de la Cour se fit un devoir d'accompagner le favori; les étrangers même lui envoyerent l'élite de leurs troupes, & en cet état Joyeuse se promit une victoire certaine. Les Prédicateurs de Paris lui annoncerent dans leurs Sermons un triomphe certain. Ils éleverent jusqu'au Ciel les exploits d'un Général, qui ne s'étoit montré à la tête de ses troupes, que pour se faire battre, ou pour rester oisif. Ce n'est pas que Joyeuse manquât de courage; mais cette vertu, quoique nécessaire à un Général, est la moindre de celles qu'il doit posseder. Joyeuse n'en n'avoit point d'autre, du moins en cette partie; car pour ce qui concerne le courtisan, ce Seigneur étoit un modéle parfait. Il ne porta donc à la tête de son armée,

que les talens d'un Soldat; & tous ceux qui le suivirent, songerent plûtôt à se munir de vains ornemens, qu'à se pourvoir de bonnes armes, comptant, sur la parole de leur Général, que les ennemis n'oseroient soutenir leur présence.

Le Roi de Navarre se trouvoit dans une disposition bien contraire à ces fausses espérances; le Prince de Condé, le Comte de Soissons, le Vicomte de Turenne, la Trémoüille, la Rochefoucault étoient venus le joindre avec leurs troupes; & loin de redouter la présence de l'ennemi, ils étoient résolus de le chercher, & de faire cesser par une victoire éclattante le bruit qui couroit, que les Huguenots ne réussissoient que par surprise, & n'osoient en venir à une bataille.

Les armées se trouverent bientôt voisines: les deux Chefs cherchoient néanmoins à se séparer par des Rivieres, & à se rendre les maîtres du Bourg ou Village de Coutras, qui leur paroissoit être un poste avantageux. Le Roi de Navarre y envoya la Trémoüille; & celui-ci en chassa un Officier qui s'en étoit saisi pour le Duc de Joyeuse. Henri suivit de près ce

premier corps, & vint loger avec son armée entiere à Coutras : ne lui restant plus qu'à passer la Riviere, il ordonna à plusieurs de ses Officiers, & entr'autres au Baron de Rosni, de transporter toute la nuit l'Artillerie sur l'autre côté de la Riviere ; ce que ce Seigneur entreprit d'exécuter, en mettant lui-même la main à l'œuvre, & en se tenant dans la bouë jusqu'aux genoux. Il avoit presque achevé ce pénible travail, lorsqu'il reçut un ordre du Roi de Navarre, de remettre l'Artillerie en sa premiere place.

Bataille de Coutras.

Le Duc de Joyeuse ne voulant point, à quelque prix que ce fût, voir l'ennemi au-delà de la Riviere ; & ayant appris que l'intention du Roi de Navarre étoit de la passer, décampa à dix heures du soir, & marcha contre ce Prince à la tête de toute son armée, se faisant devancer par quelques coureurs. Ils rencontrerent ceux des Huguenots & se battirent long-tems, après quoi chaque parti s'en retourna à toute bride vers le gros de l'armée. Henri se déterminant alors au combat, eut le plaisir de voir que les Officiers & les Soldats étoient du même avis, & crioient unanimement *bataille*,

bataille. Il courut lui-même aux lieux où étoient Rosni & ceux qu'il avoit chargés de son Artillerie, pour lui ordonner de la faire revenir, & de la placer promptement sur le champ de bataille qu'il avoit choisi, & que ce Prince leur montra lui-même. Il adressa ensuite la parole à Rosni, & l'embrassant avec cette gayeté qui lui étoit naturelle : *Mon ami Rosni*, lui dit-il, *c'est à ce coup, qu'il faut faire paroître votre esprit & votre diligence ; nous combattons pour la conservation du Royaume, que ceux-ci veulent détruire, & mon dessein est de le conserver.* Rosni encouragé par les caresses de son Maître, redoubla ses efforts, de même que Clermont d'Amboise, & Bois du Lis ; mais tout ce que le zéle & la nécessité leur fit entreprendre n'auroit eu aucun succès, si l'inexpérience de Joyeuse & des siens n'avoit doublé le tems en faveur de leurs ennemis, & ne leur avoit donné le loisir d'achever leurs travaux.

Enfin l'Artillerie du Roi de Navarre placée sur une petite hauteur, d'où l'on découvroit presque toute l'armée ennemie, commença à foudroyer les troupes Catholiques, emportant des

files entieres, & tuant à la fois jusqu'à vingt cinq, tant hommes que chevaux. Cette Artillerie pourtant ne consistoit qu'en deux canons & une coulevrine. Bientôt les deux armées se chargerent avec toute la furie imaginable. Cette foule de Noblesse, qui avoit accompagné Joyeuse, fit des merveilles, & les troupes qui suivoient Turenne & la Trémoüille, furent d'abord mises en déroute. Les Catholiques, enivrés de ce premier succès, commencerent à crier *victoire*, & croyant qu'il n'étoit plus nécessaire de garder aucun ordre, se livrerent ainsi débandés au Roi de Navarre, qui les eut bientôt mis en déroute. Le Prince de Condé & le Comte de Soissons, qui le suivoient de près, le seconderent avec tant de résolution, que toute l'armée ennemie eut le sort de ces premiers vaincus. Le carnage fut d'autant plus grand, que les Seigneurs Catholiques se défendirent avec beaucoup de courage, & ne céderent la victoire qu'en perdant la vie.

Victoire du Roi de Navarre.

Rosni voyant la bataille gagnée, & qu'il étoit inutile de tirer davantage, monta à cheval, à dessein de s'instruire du sort de ses deux freres, qu'il croioit

dans l'armée du Duc de Joyeuse. Comme il étoit occupé à cette recherche, il rencontra le Roi de Navarre, ayant encore à la main son épée toute sanglante, & qui poursuivoit les fuyars. Si-tôt que ce Prince apperçut Rosni: *Mon ami*, lui cria-t'il, *c'est à ce coup, que nous ferons perdre l'opinion que l'on avoit prise, que les Huguenots ne gagnoient jamais de batailles. C'est à Dieu seul*, continua-t'il, *que nous devons cette victoire, & après Dieu, à M. de Clermont, à Vous & à Bois du Lis; vos piéces ont fait merveille, & je n'oublierai jamais le service que vous m'avés rendu.* Il picqua en même tems des deux, & acheva de dissiper ce qui tenoit encore.

Oeconom. Royales.

Le lendemain on s'occupa à chercher les morts: les corps de Joyeuse & de Saint Sauveur son frere se présenterent les premiers; on les apporta au Roi de Navarre, & les Vainqueurs les garderent long-tems dans une Salle sur une table, tous nuds, placés l'un à côté de l'autre. Ce spectacle toucha toute l'armée; on voyoit dépoüillé & percé de coups tout ce qui restoit d'un Favori superbe, qui deux jours auparavant disposoit à son gré des volontés, &

Joyeuse tué dans le combat.

de la toute-puiſſance du Souverain.

Henri ſongea à profiter d'un auſſi grand ſuccès,& s'ouvrant au Baron de Roſni ſur ſes deſſeins, il lui demanda ſon avis ſur ce qu'il devoit entreprendre, pour aſſurer ſes avantages. Ce Seigneur, qui ſçavoit à fond les cauſes de la méſintelligence qui regnoit entre lui, le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne, répondit au Roi de Navarre, qu'il ne pouvoit eſpérer de ſuccès que de leur union, & que la moindre méſintelligence les perdroit ſans reſſource. Roſni parloit de cette ſorte, parce qu'il n'ignoroit pas qu'une trop grande ſecurité de la part du Roi de Navarre, & la haute opinion qu'il avoit de ſes reſſources, étoient en partie cauſe des mécontentement du Prince de Condé. Ce Prince vouloit qu'on fit plus de cas de ſa perſonne, dans un parti, dont, après le Roi de Navarre, il étoit en effet le plus ſolide ſoutien. Henri repliqua au Baron de Roſni, que ſon deſſein étoit ſans doute d'attacher les Princes du Sang à ſa perſonne, autant qu'il lui ſeroit poſſible, & que pour cela même il vouloit l'envoyer vers le Prince de Conti, pour achever de le détermi-

ner

ner à le venir joindre avec ce qu'il pourroit rassembler de ses amis. Rosni reçut ses instruction à ce sujet, & partit aussi-tôt muni d'une Lettre de créance.

Pendant que le Roi de Navarre cherchoit à s'appuyer de tous côtés, Le Vicomte de Turenne & la Trémoüille sollicitoient le Prince de Condé de se séparer de Henri, & de se rendre Maître d'un partie des Provinces qu'ils avoient conquises ensemble, sans s'assujettir désormais à aucune dépendance. L'exécution de ce projet leur paroissoit d'autant plus aisée, qu'on ne doutoit presque plus que le Roi Henri III. ne cédât bientôt une partie de ses Etats à la Ligue, & l'autre au Roi d'Espagne. Le Prince de Condé se laissa séduire, & se promettant les plus brillans succès, il quitta le Roi de Navarre, & continua de faire la guerre, pendant que celui-ci, peu inquiet de cette séparation, partit pour le Bearn, & alla porter aux pieds de la Comtesse de Guise les enseignes des ennemis qu'il avoit battus à Coutras.

Le Prince de Condé se sépare du Roi de Navarre.

Le Comte de Soissons étoit en partie cause de cette démarche du Roi de

Politique du Comte de Soissons.

Navarre : amoureux de la Princesse Catherine sa sœur, & ayant obtenu son agrément pour l'épouser, il pressoit sans cesse la conclusion d'un mariage, que l'avenir pouvoit rendre extrêmement avantageux. Le Comte de Soissons voyant que l'Empereur, le Roi d'Espagne, & tous les Catholiques de France, conspiroient à la fois à la destruction des Huguenots, ne doutoit pas que Henri ne succombât à la fin, & que par son mariage avec la sœur unique de ce Prince, il ne se vît un jour héritier des grands biens que possedoit la Maison de Navarre. Comme ce motif seul animoit le Comte de Soissons, & qu'il ne demandoit pas mieux qu'à revenir parmi les Catholiques, il ne se fut pas plûtôt apperçu que le Roi de Navarre n'avoit aucun dessein de finir cette affaire, qu'il se broüilla avec lui, le quitta & emmena ses troupes. Le Prince de Condé de son côté, se répentant trop tard d'avoir suivi les conseils du Vicomte de Turenne & de la Trémoüille, fit des efforts inutiles contre toutes les Places qu'il tenta d'emporter ; & se trouvant enfin sans argent & sans soldats, il se retira dans ses terres, honteux de

se voir dénué de tout, dans le même tems qu'il s'étoit promis les plus grands avantages.

Négligence du Roi de Navarre.

Si l'embarras du Prince de Condé le punissoit assés de la faute qu'il avoit commise, il l'unissoit en même tems aux interêts de Henri; mais ce Prince abandonné à son amour pour la Comtesse de Guise, en conçut alors peu d'inquiétude. Il oublia même d'envoyer ses ordres aux troupes étrangeres qui venoient le joindre; & ce grand corps, assemblé avec tant de dépense & de peines, se vit presque aussi-tôt dissipé par les Généraux Catholiques.

Une si mauvaise conduite de la part du Roi de Navarre ne servit pas peu à dégouter ses amis, & à détruire les dispositions de ceux à qui sa victoire de Coutras avoit donné envie de se joindre à son parti. Rosni ne trouva point le Prince de Conti chez lui. Il étoit parti, pour se mettre à la tête des troupes étrangeres, qui arrivoient au secours du Roi de Navarre; mais il n'arriva que pour être témoin de leur défaite. S'étant avancé à quelques journées de-là, il apprit que douze mille Suisses qui en composoient une

partie, avoient traité avec le Roi, & qu'ils s'apprêtoient à servir ce Prince, ou à reprendre la route de leur Pays. Le reste se retira de même, & il ne resta rien au Roi de Navarre d'une armée si nombreuse & si formidable, que le regret d'en avoir si mal profité. Rosni au désespoir de cette faute de son Maître, & désirant néanmoins de le servir avec autant de zéle que jamais, publia partout qu'il s'étoit accommodé avec le Roi de France, & qu'il ne vouloit avoir désormais aucun commerce avec ses ennemis. Par cette ruse, il s'ouvrit tous les passages, & eut la liberté de parcourir la Normandie entiere, cherchant partout de nouveaux amis à son Maître.

1588. Mort du Prince de Condé.

Il vint le rejoindre peu de tems après à Bergerac, ou ce Prince étoit alors, & où il apprit les plus tristes nouvelles. Le Prince de Condé étoit mort empoisonné, sans que l'on pût être instruit au vrai des auteurs de cet attentat. Un de ses domestiques fut tiré à quatre chevaux, & ce fut la seule vengence qu'on crut devoir tirer de sa mort déplorable. En même tems on apporta des nouvelles des barricades de Paris, des entreprises du Duc

de Guise, de la suite du Roi, & de la convocation des Etat Généraux dans la Ville de Blois. Toute la Cour de Navarre se mit en mouvement. Les plus échauffés vouloient qu'on profitât du désordre des Catholiques, pour assurer l'état des Protestans ; mais Rosni plus généreux, & déplorant le malheur d'un Monarque, dont il étoit né le sujet, insinua au Roi de Navarre de lui envoyer offrir ses services. Ce conseil, qui s'accordoit à la façon de penser de Henri, fut le seul que ce Prince voulut suivre. Mais Rosni, qui désiroit avec ardeur d'être chargé de cette commission, eut le chagrin de se voir préferer un simple Sécretaire. La Cour de Navarre étoit alors remple de gens, à qui son mérite & sa faveur portoient également ombrage.

Le Comte de Soissons & Rosni se rendent auprès du Roi.

Mais ce Seigneur ne resta pas longtems sans devenir nécessaire à Henri; & supposant encore une fois, que mécontent de ce Prince il avoit enfin quitté son service, il suivit le Comte de Soissons, & arriva à la Cour de France, où le Roi venoit de donner à ses Courtisans un nouveau sujet de mécontentement & de murmure, en accordant le Gouvernement de Nor-

mandie, & la Charge d'Amiral à d'Espernon, dont l'excessive autorité étoit en partie cause des malheurs de son Maître. Le Roi fit un mauvais accueil au Comte de Soissons, ne lui pouvant pardonner ses liaisons passées avec le Roi de Navarre, & de s'être trouvé à la bataille de Coutras, où Joyeuse, le plus cher de ses Favoris, avoit perdu la vie. Rosni alla le saluer à son tour, & ce Prince le regardant d'un air chagrin, lui demanda s'il avoit quitté le Roi de Navarre. Celui-ci répondit, qu'il n'avoit garde d'abandonner son ancien Maître, dans un tems où il le voyoit disposé à joindre ses forces aux siennes pour accabler ses ennemis étrangers, & ses Sujets rebelles. Le Roi ne répondit rien, & se tourna au contraire d'un autre côté, ayant alors un autre dessein qui étoit de se défaire du Duc de Guise, & d'arrêter par la mort de ce Sujet redoutable, tous les progrès d'une dangereuse sédition, que lui seul avoit fomentée.

Le Duc de Guise assassiné à Blois.

Mais le Roi précipita trop l'exécution de cette juste entreprise. Il devoit, avant d'abattre ce Chef des rebelles, s'assurer de tous ses freres; sa né-

gligence sur ce point important, loin de le mettre en état de tirer quelque fruit de la mort du Duc de Guise, qu'il fit poignarder comme l'on sçait, acheva de ruiner ses affaires. Le Duc de Mayenne son frere, cheri des peuples, fit passer pour un action de Tyran, ce qui n'auroit été regardé que comme une acte de justice, si le Roi avoit eu soin de le mettre hors d'état de l'interpréter autrement.

A peine le Duc de Guise fut-il expiré, que presque toutes les Villes de France se souleverent, & de ce nombre furent les Villes les plus considérables. Rosni qui de sa Terre examinoit avec attention tous ces mouvement imprévûs, vint à Blois pour être plus à portée de s'instruire des circonstances, faisant état d'aller ensuite en informer le Roi de Navarre. Quoiqu'il fit de son mieux pour se cacher à Blois, un Courtisan le reconnut; c'étoit le Seigneur de Ramboüillet, en qui le Roi commençoit à avoir beaucoup de confiance. Dans l'état où il voyoit les affaires de son Maître, Ramboüillet crut lui rendre un service important, en l'instruisant de l'arrivée de Rosni. Ce Prince avoit alors

changé de sentiment. Il reconnoissoit la faute qu'on lui avoit fait commettre, en persécutant si ouvertement & avec tant de fureur les Huguenots, s'offrant par-là à tous les coups que les Ligueurs s'apprêtoient à lui porter.

Négociation de Rosni pour la réunion de Henri III, & du Roi de Navarre.

Il parla alors ouvertement à Rosni, & lui proposa de se reconcilier avec le Roi de Navarre. Le Baron répondit, que ce Prince accepteroit sans doute une offre aussi avantageuse; que son plus grand déplaisir avoit toujours été d'avoir à combattre contre lui, & que le fruit de ses victoires ne lui paroîtroit doux, qu'autant qu'elles auroient le bonheur de la France & celui de son Roi pour objet. Ce Monarque renvoya Rosni à Ramboüillet, & tous deux ensemble traiterent des interêts de leurs Maîtres, mais d'une façon à vouloir que dans peu ils devinssent les mêmes. L'Article le plus difficile à resoudre, fut celui d'un passage sur la Loire, que Rosni vouloit obtenir, & que Ramboüillet se défendoit d'accorder, jusqu'à ce qu'on fût instruit de la derniere résolution du Roi de Navarre.

Rosni se hâta donc de se rendre au

près de ce Prince, alors occupé au Siége de Chatelerault, qu'il prit le méme jour de l'arrivée de ce Seigneur. Celui-ci lui exposa tous les points de la négociation dont il étoit chargé, & lui dit en même tems, qu'à l'égard d'un passage sur la Loire, il devoit d'autant moins s'y arrêter, que le Gouverneur de Beaugenci lui avoit offert sa place, en cas d'accommodement. Le Roi de Navarre rêva un instant, en se grattant la tête; & prenant la parole ensuite, il demanda à Rosni, s'il croyoit que le Roi traitât de bonne foi avec lui. Ce Seigneur l'en ayant assuré: Je ne veux donc pas, reprit-il, lui enlever ses Villes, tandis qu'il en agira sincérement avec moi. Et sur ce que le Roi avoit dit à Rosni, qu'il n'osoit lui donner de Lettres, de peur de s'attirer à dos le Légat Morosini & le Duc de Nevers, le Roi de Navarre le chargea de dépêches, en lui disant: Retournés vers le Roi, & lui portés mes Lettres & mes intentions; car je ne crains ni Morosini, ni Nevers.

L'honneur d'être chargé d'une négociation si importante & si glorieuse, dont dépendoit la perte où le salut de l'Etat, inspira un nouveau cou-

rage à Rosni, & lui fit supporter avec joye les fatigues qu'il eut à essuyer durant le cours de cette affaire. Il se rendit à Montrichard, où le Roi étoit arrivé, & ayant parlé à Ramboüillet; celui-ci le conduisit à son Maître, qui accorda enfin de fort bonne grace une Ville sur la Loire, pour le passage des troupes du Roi de Navarre. Transporté des avantages qu'il espéroit de son union avec ce Prince, il chargea Rosni de l'assurer de son amitié, & de lui dire, que l'état de ses affaires ne lui permettant pas de conclure si-tôt la paix avec lui, il le prioit d'accepter une trêve, lui promettant qu'après avoir recouvré l'autorité qu'il devoit avoir sur ses Sujets, & que les Guises lui avoient fait perdre, ce seroit alors qu'il lui jureroit volontiers une paix & une amitié éternelle.

Rosni de retour auprès du Roi de Navarre, & tout le monde étant instruit des heureuses nouvelles qu'il avoit apportées, les Courtisans l'environnerent, en le comblant d'éloges; il n'y en avoit pas un qui ne souhaitât avec ardeur de voir les deux Rois réunis, se promettant que le Vaisseau de l'Etat, échoüé depuis long-tems, & prêt à devenir la proye des mons-

tres qui l'assailloient de tous côtés, se releveroit enfin, & que la France recouvreroit son ancienne splendeur. Plusieurs de ceux qui environnoient Rosni, ne trouvant point d'expression trop forte à leur gré, pour l'importance du service qu'il rendoit à la France, l'appelloient *le Dieu Rosni*; un autre ajoutoit, *parbleu nous l'adorons tous, & lui seul rétablira la France.* Par-là, on peut voir quel zéle avoient pour le bien du Royaume tous ces Seigneurs attachés au Roi de Navarre.

Oeconomies Royales.

A peine ce Prince eut-il appris que le Roi vouloit se reconcilier sincérement avec lui, que sans attendre la conclusion du traité, il marcha au secours d'Argenton, dont les Ligueurs s'étoient emparés, & les mit en fuite. Le Roi, excité par une démarche si généreuse, se hâta de terminer le traité fait avec lui. Mais ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que Rosni qui en étoit l'auteur, se trouvant alors dangereusement malade, on l'oublia dans les deux Cours, & le Roi étant convenu d'accorder la Ville de Saumur, pour place de sureté au Roi de Navarre, ce Prince en accorda le gouvernement à une autre de ses créatures, quoi-

Mécontentement de Rosni.

qu'il appartînt de droit au Baron de Rosni. Ce Seigneur en conçut un vif ressentiment; & sollicité par ses freres, qui lui représenterent combien il devoit être sensible à une telle injustice, il fut prêt de quitter un Maître aussi peu reconnoissant que le Roi de Navarre. Le Comte de Soissons même le pressa de se donner au Roi; mais excusant un Prince qui avoit trop peu de bienfaits à accorder, & un trop grand nombre de personnes à recompenser, pour les pouvoir satisfaire tous à la fois, Rosni demeura fidéle au Roi de Navarre. Quoique ce Prince parût l'oublier dans les tems où il sembloit devoir le plus se souvenir de ses services, il l'éleva dans la suite à un tel dégré de fortune, qu'il sembla ne l'avoir fait attendre que pour lui procurer de plus grands avantages.

Les deux Rois n'eurent pas plûtôt mis la derniere main à leur traité, qu'ils demanderent à se voir. L'entrevûë se fit au Plessis-lez-Tours; mais avant de s'y rendre, le Roi de Navarre mit pied à terre auprès d'un moulin, & tint conseil avec les Seigneurs de sa suite, pour sçavoir s'il devoit se confier entierement au Roi, & séjourner à Tours. Les opinions se

trouverent partagées, & chacun s'appliqua à faire valoir la sienne. Cependant Rosni durant cet espéce de débat gardoit le silence, comme un homme encore chagrin de l'injustice qu'on lui avoit faite. Le Roi de Navarre se tourna de son côté, & lui dit : *Eh bien, M. de Rosni, que vous en semble ? vous ne dites mot. Il me semble*, répondit le Baron, *que quelques précautions que vous sçachiés prendre, le Roi sera toujours le plus fort à la Cour ; mais en cas semblable à celui qui se présente, il faut jettter beaucoup de choses au hazard, qui est tout ce que je vous dirai.* Les autres voulurent repliquer ; mais le Roi de Navarre remontant à cheval ; *allons, allons*, dit-il, *il n'en faut plus parler.* Oeconomies Royales.

Arrivé au *Plessis-lez-Tours*, où le Roi l'attendoit, ils se donnerent l'un à l'autre les plus grands témoignages d'amitié ; ce ne fut alors que cris de joye de la part du peuple, dont la foule fut si nombreuse, que les deux Rois resterent près d'un quart d'heure à cinquante pas l'un de l'autre, sans se pouvoir approcher. S'étant mutuellement expliqués sur l'exécution des Articles du Traité, le Roi de Navar- Les 2 Rois se joignent à Tours.

ne, après avoir passé deux journées à Tours, jugea à propos de se retirer, & il se rendit à son Quartier, à Maillé.

Mezerai.

Pendant ce tems-là, le Duc de Mayenne s'avançoit à grandes journées; il étoit déja près de Tours, que le Roi n'avoit encore reçû aucunes nouvelles de sa marche. Ce Prince pensa même être surpris, s'en allant à Marmoutier, n'ayant avec lui que vingt hommes sans armes; il revint à Tours au galop, & presque aussi-tôt on vit paroître la tête de l'armée ennemie, qui s'avança fierement vers les Fauxbourgs de la Ville; ces Fauxbourgs étoient gardés par six ou sept Régimens des troupes du Roi; mais qui n'avoient pour toute défense, que leur courage & leurs armes, foibles ressources contre des troupes nombreuses, & bien commandées, qui leur présentoient à chacun quinze ou vingt ennemis.

Le Duc de Mayenne attaque les Fauxbourg de Tours.

Rosni, qui étoit instruit de l'art de la guerre par le Roi de Navarre, jettant un coup d'œil sur ces Régimens & sur le lieu où ils étoient postés, jugea bien qu'ils seroient battus, & leur conseilla de se retirer en un endroit plus sûr; mais la présomption suit d'ordinaire

l'incapacité. Ils se mocquerent des avertissemens du Baron, & voyant que quittant lui-mêmes les Fauxbourgs, ce Seigneur faisoit entrer ses équipages dans la Ville, ils lui demanderent s'il avoit peur: *Non*, reprit froidement Rosni, *je n'en ai plus; car tout mon fait s'en va dans la Ville.* En même tems qu'il pensoit à la sureté de ses équipages, le Baron exposoit sa vie; il courut se jetter parmi ceux qui défendoient contre les troupes du Duc de Mayenne quelques maisons situées sur le haut d'une colline, qui commandoit une partie d'un des Fauxbourgs. Le Duc de Mayenne, picqué de la résistance qu'on lui opposoit, fit venir du canon, & les premieres volées obligerent Rosni & sa troupe de rentrer dans la Ville. Le Baron, après s'y être rafraichi un moment, s'apprêtoit à aller combattre dans les Fauxbourgs; mais Henri III. lui-même se trouvant sur son passage, lui cria: *Ne sortés pas, M. de Rosni, j'ai plus affaire de serviteurs dedans la Ville que dehors; car aussi bien vous n'empêcheriez pas la prise des Fauxbourgs.* Oeconomies Royales.

La Roi pensoit juste: les troupes

qu'il avoit chargées de les défendre ; eurent à peine le tems de faire une décharge ; elles s'enfuirent ensuite dans la Ville avec tant de précipitation, que les ennemis penserent y entrer en même tems. Rosni voyant les gens du Roi maltraités de cette sorte, courut à leur secours ; mais ils n'en avoient plus de besoin, & barricadez derriere les portes de la Ville, les Soldats eurent le tems de se remettre de leur frayeur. Toute la Noblesse Huguenote & Catholique qui se trouva dans Tours, se rendit en corps auprès du Roi, pour le prier de les charger du soin de défendre l'endroit qu'il croiroit le plus exposé. Ce Prince leur donna les Isles ; & si-tôt que cette Noblesse y fut arrivée, elle songea à s'y retrancher. Le soin en fut laissé à Rosni : le lendemain les Isles se trouverent hors d'insulte. Le Roi lui-même étant venu les visiter, donna de grandes loüanges au sçavoir & à l'activité du Baron, ne craignant plus alors les efforts que le Duc de Mayenne pourroit faire de ce côté-là. Ce Chef des Ligueurs commença à se repentir d'avoir attaqué Tours, & le Roi de Navarre étant survenu avec son ar-

mée, il le contraignit de se retirer honteusement.

Alors les deux Rois quitterent la Province, & leurs troupes jointes ensemble se trouverent si nombreuses, qu'ils résolurent d'aller mettre le Siége devant Paris. Ils prirent leurs Quartiers, Henri III. à Saint Cloud, & le Roi de Navarre vers Meudon; ce fut là que Rosni vint le rejoindre, après s'être acquitté de tous ses devoirs à l'égard de sa femme qui venoit de mourir.

Siége de Paris par les deux Rois.

Le Roi de France animé par l'éxemple de celui de Navarre, & se voyant les armes à la main, sembla reprendre ce courage, qu'on avoit autrefois admiré dans les plaines de Jarnac & de Moncontour. Les bons François le voyant si different de lui-même, lorsqu'environné de courtisans avides & lâches il avoit préferé une ignominieuse indolence à la gloire d'un utile activité, se promettoient de revoir bientôt l'Etat paisible, & qu'un Roi appliqué à son devoir trouveroit aussi des Sujets fidéles au leur. Les Protestans de leur côté ne pouvoient douter que ce Monarque, leur aïant obligation de son rétablisse-

ment, ne les traitât dans la suite avec douceur, & ne leur accordât la liberté de se conduire à l'égard de la doctrine, selon ce qu'ils jugeroient le plus conforme à la vérité. Ainsi de tous côtés on se promettoit de goûter dans peu les douceurs de la paix, & d'une concorde Chrétienne.

Henri III. est assassiné.

Mais l'accident le plus funeste fit bientôt évanoüir de si flatteuses espérances. Un misérable Moine, inspiré par l'enfer, & aveuglé par son zéle insensé, sous prétexte d'apporter au Roi des dépêches de la part du premier Président de Harlai, lui plongea un couteau dans le bas ventre. Le Roi eut le tems & la force de le retirer de sa playe, & de s'avancer sur l'assassin, qui fut massacré dans l'instant. On se hâta de porter au Roi de Navarre cette funeste nouvelle. Il étoit alors dans le Pré aux Clercs, occupé à escarmoucher contre les Soldats de la garnison de Paris. Aussi-tôt il appella Rosni, & lui dit : *Mon ami, le Roi vient d'être blessé d'un coup de couteau dans le ventre ; allons voir ce que c'est, venez avec moi.* En arrivant ils trouverent le Roi couché. Ce Prince témoigna beaucoup de joye en voyant le Roi de Na-

Oeconomies Royales.

varre ; & se flattant que sa blessure n'auroit aucune suite facheuse, il lui dit : *Que Dieu le préserveroit encore, pour lui faire voir combien il l'aimoit.* Tous les signes étant favorables, le Roi de Navarre crut comme lui qu'il n'y avoit rien à craindre, & reprit le chemin de Meudon. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'on lui manda de revenir promptement à Saint Cloud, s'il vouloit encore y trouver le Roi en vie. Il manda aussi-tôt Rosni, & accompagné seulement de trente chevaux, il arriva à Saint Cloud. En passant par une petite ruë de cette Ville, il entendit un homme qui gémissoit, & qui crioit de tems en tems : *Ah mon Dieu, nous sommes tous perdus.* Le Roi de Navarre l'appella, & apprit de lui que le Roi étoit mort. Ce Prince ayant alors dit à Rosni, & au reste de sa suite, de reprendre leurs armes, qu'on leur avoit fait mettre bas, il continua sa route, & rencontra d'abord les Archers de sa Garde Ecossoise, qui se jetterent à ses piés, en lui disant : *Ah Sire, vous êtes à présent notre Roi & notre Maître.*

Biron, Bellegarde, & un grand nombre de Gens de qualité, le saluë-

Henri de Bourbon reconnu Roi de France.

rent en même tems comme leur Roi ; & lui promirent fidélité. La difference de Réligion empêcha beaucoup d'autres Chefs de venir lui rendre le même devoir. Rosni envoyé au Maréchal d'Aumont, l'engagea à déterminer la Noblesse en faveur du Roi, & passant ensuite à Meulan, il s'assura de cette Place, dont le Gouverneur lui étoit suspect. Pour d'Espernon Favori du feu Roi, & un des plus puissans Seigneurs du Royaume, il se retira avec ses troupes & un grand nombre de ses créatures. Plusieurs autres, ou par interêt ou par scrupule, imiterent d'Espernon ; ce qui diminua considérablement l'armée du nouveau Roi, & le mit dans la nécessité de lever le Siége de Paris, & ensuite celui de Roüen, d'où il se rendit aux environs de Dieppe : le Commandeur de Châtre, qui en étoit Gouverneur, fit assurer le Roi de son obéïssance, & ce Prince ayant parlé lui-même au Commandeur, attendit aux environs de la Place le Duc de Mayenne, qui s'avançoit pour lui livrer bataille.

Combat d'Arques.

Le Roi s'assura aussi du Château d'Arques, dont l'artillerie pouvoit lui être d'un grand secours contre les

ennemis ; & il diſpoſa ſes troupes pour le combat, ſe tenant lui-même armé durant toute la nuit. A la pointe du *jour*, ne voyant aucune apparence d'être attaqué ſi-tôt, ce Prince ſe fit apporter à déjeuner dans une grande foſſe, où Roſni & pluſieurs autres Courtiſans s'aſſirent en rond pour manger avec le Roi ; mais ils n'eurent pas le tems d'achever leur repas ; les Vedetes perduës rapporterent que toute l'armée de la Ligue s'approchoit en bataille. Il fallut monter à cheval, & chacun courut à ſon poſte. Celui de Roſni étoit au bas d'une chauſſée, dont il étoit important d'empêcher le paſſage. Ce fut de ce côté-là, que le Duc de Mayenne fit le plus grand effort. Il y envoya une partie de ſa Cavalerie, Roſni, à la tête d'environ deux cens chevaux, en chargea neuf cens des ennemis avec tant de réſolution, qu'il les obligea de reculer juſqu'au détour d'un vallon ; mais quatre nouveaux eſcadrons étant accourus au ſecours des premiers, le ramenerent à ſon tour juſqu'au poſte qu'il avoit quitté. Le Comte d'Auvergne arrivant pour le ſoutenir, les ennemis reculerent une ſeconde fois,

jusqu'à ce que trois mille chevaux, chargeant ensemble la petite troupe de Rosni, ils la reconduisirent au grand trot & l'auroient sans doute taillée en piéces, si quelques gens de pied tirant à propos leurs Arquebuses sur ceux qui la poursuivoient, ne lui avoient donné le tems de gagner la tête d'un gros bataillon de Suisses, qu'ils ne purent entamer. Quelques-uns voulurent les venir prendre en flanc; mais il s'embourberent dans un marais, dont on avoit eu soin de couvrir les Suisses, & ils furent obligés d'y laisser leurs chevaux & leurs lances.

Cependant une partie de la troupe de Rosni, ayant perdu leurs pistolets & brisé leurs épées, fatigués d'ailleurs des charges vigoureuses qu'ils avoient faites, ne pouvoient plus rendre aucun combat. Rosni dans cette extrémité, courut pour demander du secours au Roi; mais ce Prince, embarassé lui-même, le pria de ne se point décourager, & de continuer à soutenir l'effort des ennemis, de peur qu'ils ne vinssent lui tomber tous sur les bras. Rosni s'en retourna donc, n'emmenant avec lui que quelques hommes. Il fit

tous ses efforts pour ranimer sa troupe ; mais l'armée du Roi étoit si inférieure à celle de ses ennemis, que sa défaite étoit certaine, si un broüillard épais, qui avoit regné toute la matinée, ne se fût dissipé tout à coup. Alors le Commandant du Château d'Arques, qui n'attendoit que le moment de pouvoir reconnoître les deux armées, fit tirer si à propos une batterie de quatre piéces de canon, que les ennemis se voyant tuer jusqu'à cinquante hommes à la fois, jugerent à propos de se mettre à couvert d'un feu si meurtrier, & s'éloignerent de la portée de cette artillerie.

Le Roi, satisfait d'avoir forcé avec six mille Soldats quarante mille hommes à reculer, ne jugea pas à propos de les poursuivre, & les laissa regagner tranquillement leurs Quartiers, d'où ils décamperent peu de jours après, étant instruits de l'arrivée de quatre mille Anglois, que la Reine Elisabeth envoyoit au secours du Roi. Le Maréchal d'Aumont, le Comte de Soissons, le Duc de Longueville, & Biron amenerent en même tems un corps considérable de bonnes troupes, avec lesquelles l'armée du Roi,

pourſuivit celle du Duc de Mayenne juſqu'aux Fauxbourg de Paris. Roſni entra même dans l'enceinte de cette grande Ville, & pénétra juſqu'auprès du Pont-Neuf; mais n'étant point accompagné, il n'oſa s'expoſer plus loin, & revint ſur ſes pas. Le Roi ne voyant aucune apparence à ſurprendre Paris, qui avoit alors une armée pour garniſon, ſe retira lui-même, & alla mettre le Siége devant la Ville de Dreux.

Le Duc de Mayenne le ſuivit à ſon tour, pour tenter de lui faire lever le Siége; auſſi-tôt le Roi rappella toutes ſes troupes, & manda à Roſni de le venir promptement joindre, étant réſolu d'attendre le Duc de Mayenne & de lui livrer bataille. Roſni étoit alors aſſiégé dans Paſſi, mauvaiſe Place, que le premier effort des ennemis auroit emporté; mais le Duc de Mayenne ayant beſoin de ſon côté de toute ſon armée, envoya ordre aux troupes qui aſſiégeoient Paſſi, de ſe rendre à ſon camp, & Roſni ſe vit par-là en liberté de joindre l'armée du Roi. Quelque diligence que le Baron pût faire durant toute la nuit, il n'arriva au camp, qu'environ deux heures

avant

avant le commencement de la bataille. Le Roi lui donna ordre de faire mettre ses Arquebusiers pied à terre, dans son aîle droite, & dans la troupe que ce Prince devoit lui-même conduire au combat; il voulut ensuite que Rosni l'accompagnât pour lui faire voir l'arrangement de son armée. *Venez*, lui dit-il, *avec moi, que je vous montre votre métier.* Le Roi passant dans les rangs de son armée, exhortoit les Officiers & les Soldats, à seconder les efforts qu'il alloit faire pour vaincre, & rendoit raison de toutes les choses qu'il avoit faites par rapport à son ordre de bataille; avec une présence d'esprit & une justesse, qui prouvoient bien que ce Prince n'avoit besoin que de Soldats, & se pouvoit passer de Généraux.

Les deux armées en vinrent aux mains; les chevaux-légers de l'armée du Roi plierent d'abord & alloient être mis en déroute; mais le Maréchal d'Aumont accourut pour les soutenir, & ce Seigneur eut si-tôt reparé le désordre, qu'à peine eut-on le tems de s'en appercevoir. Le Comte d'Egmont, jeune Seigneur Flamand, plein de feu & de courage, avoit sol- Bataille d'Yvry.

licité l'honneur d'être vis-à-vis du corps que commandoit le Roi ; mille ou douze cens Reîtres devoient soutenir sa troupe. Ils s'avancerent en effet avec lui, pour charger l'escadron du Roi ; mais se voyant à trente pas, ils se retirerent, ne voulant point, disoient-ils, combattre contre un Prince si brave, & qui faisoit tant d'honneur à leur Religion. Le Comte d'Egmont, malgré cet accident, tomba sur la troupe du Roi avec tant de résolution, qu'après une longue resistance, il la rompit entierement. Le Roi fit des efforts prodigieux pour reparer ce désordre ; & Rosni qui avoit l'honneur de combattre à ses côtés, se mêla de telle sorte parmi les ennemis, que son cheval percé d'une mousquetade se renversa sur lui : en même tems il reçut un coup de lance, qui lui emporta le gras de la jambe, & lui ouvrit la peau du ventre, depuis le bas jusqu'en haut, sans néanmoins pénétrer bien avant. Comme il vouloit se relever, il reçut encore un coup d'épée dans la main, & un coup de pistolet dans la hanche. Son Ecuyer, qui le suivoit de près, lui amena un autre cheval, sur lequel Rosni remonta

Le Pere Daniel.

Oecon. Royal.

aussi-tôt, se mêlant de nouveau parmi les ennemis; mais ses blessures le mettant hors d'état de se défendre, il en reçut plusieurs autres, & fut renversé une seconde fois d'un coup de pistolet dans la cuisse, & d'un coup d'épée sur la tête. Pour cette fois, son cheval ayant été tué sous lui, il tomba lui-même parmi les morts.

Cependant on continuoit de se battre avec fureur. Le Comte d'Egmont fit des prodiges de valeur, jusqu'à ce qu'un coup de feu le renversa mort aux pieds de ses chevaux. Alors son escadron recula. Le Roi lui-même l'épée à la main se jetta au milieu de la troupe des Flamands, & il en tua plusieurs de sa main. Le Duc de Mayenne de son côté, secondé du Duc de Nemours & du Chevalier d'Aumale, fit tout ce qu'on devoit attendre d'un bon Soldat & d'un excellent Capitaine, ralliant ses troupes dispersées, & rendant à chaque instant de nouveaux combats; mais après des efforts prodigieux, il se vit peu à peu abandonné de toutes ses troupes, ayant à peine auprès de lui environ trente chevaux. Il jetta les yeux de tous côtés dans la plaine, où il n'apperçut que

Victoire de Henri.

des morts & des fuïards. Enfin il se vit contraint de prendre lui-même le parti de la retraitte ; ce que ce Général fit avec plus de courage que de bonheur; car étant parvenu jusqu'au Pont d'Yvri, avec quelques Soldats, il se vit obligé de faire rompre le Pont, & de laisser le reste à la merci du Vainqueur. Les Lansquenets & les Suisses du parti de Henri ne firent aucun quartier. Le Roi même ordonna de passer au fil de l'épée tous les Etrangers, & de n'épargner que les François, ménageant ainsi le sang de ses Sujets rebelles, & semblant n'avoir vaincu, que pour leur donner une nouvelle marque de sa clémence.

Ce qui arrive à Rosni.

Rosni ayant recouvré ses esprits, se releva de son mieux, & regarda de quel côté il devoit porter ses pas, ne doutant point que l'armée du Roi n'eût été entierement défaite, & souhaitant comme un bonheur, que quelque Officier des Ligueurs passât & le fit son prisonnier. A peine étoit-il venu à bout de se démêler des monceaux de cadavres qui l'environnoient, que Rosni vit venir sur lui à toute bride un Cavalier ennemi, qui l'aborda l'épée à la main. Tout ce que put faire

le Baron, fut de gagner un arbre voisin, dont les branches fortes & touffuës pendoient presque jusqu'à terre. Rosni se mit dessous, tournant au tour du tronc, autant de fois que le Cavalier tournoit lui-même pour le joindre. Celui-ci après avoir porté en vain plusieurs coups d'épées, que les branches parerent, craignant à son tour d'être poursuivi, quitta le Baron, & s'éloigna à toute bride.

Oeconomies Royales.

Rosni délivré d'un si grand péril sortit de dessous les branches de l'arbre, bien resolu de s'y remettre, s'il arrivoit quelque nouvel ennemi. Un autre homme à cheval se présenta à quelque distance, mais il étoit de l'armée du Roi; & le Baron s'étant fait connoître, il lui donna pour de l'argent un petit cheval, qu'il avoit pris sur les vaincus. Rosni se voyant remonté, se hâta de gagner l'armée du Roi, s'étant orienté sur le chemin qu'elle avoit dû prendre. Alors il apperçut une petite troupe de sept hommes très-bien équipés, l'un desquels portoit l'enseigne générale du Duc de Mayenne à fond blanc, parsemé de croix de Lorraine sans nombre, toutes noires depuis la mort du Duc &

du Cardinal de Guise. La bonne mine de ces Cavaliers, qui, quoique dans l'Eté, avoient des casaques de velours noir, lui fit espérer bon quartier, & pour cette raison il les attendit avec confiance. Arrivés auprès de lui, Rosni reconnut le Chevalier d'Aumale, M. de Nemours, Trémont, la Chastaigneraie, Sigogne, Chanteloup & d'Anfreville. Tous ces Messieurs lui ayant crié *qui vive*, il leur dit son nom, & aussi-tôt les quatre derniers, dont les chevaux & eux-mêmes étoient percés de coups, lui demanderent s'ils vouloient bien les recevoir pour ses prisonniers, & leur sauver la vie. Le Baron tout étonné de cette proposition, leur demanda à son tour, à quoi on en étoit, & si le Duc de Mayenne avoit perdu la bataille. Ils lui répondirent qu'oüi, & pour l'en convaincre, l'un d'eux lui remit l'enseigne du Général. Alors on apperçut quelques troupes du Roi qui s'avançoient; ce qui fit éloigner au grand galop Messieurs de Nemours, d'Aumale & de Trémont, dont les chevaux étoient encore en haleine. La Chasteigneraie, Sigogne, & les deux autres suivirent Rosni, un Page portant le drapeau

qu'ils lui avoient remis.

Les Royalistes appercevant cette enseigne, coururent de ce côté, & Rosni se seroit vû exposé à un nouveau péril, s'il n'eût reconnu à la tête des Soldats victorieux plusieurs Gentishommes de ses amis; en même tems qu'il le plaignirent d'avoir reçû tant de blessures, ils le féliciterent d'avoir entre ses mains quatre prisonniers si considérables, & un étendart dont la prise suffisoit pour le couvrir de gloire. Rosni peu fier d'un avantage que le hazard seul lui avoit procuré, se hâta de gagner Anet, où il arriva peu d'heures après, à demi mort de fatigue, & du sang qu'il avoit perdu. Le Maréchal de Biron, alors intime ami de Rosni, vint le voir de là part du Roi. Ce Prince étoit alors occupé à pousuivre les ennemis au-delà de la Riviere d'Eure.

Les blessures de Rosni ne s'étant pas trouvées dangereuses, il resolut de se faire transporter en sa terre de Rosni, pour être plus à portée d'obtenir du Roi le Gouvernement de la Ville de Mantes, que ce Prince avoit reduit à l'extrêmité. Il donna donc ordre de tout préparer pour ce voyage,

qu'il tenta de rendre ſemblable à un petit triomphe ; perſuadé que le Roi même feroit plus d'attention aux avantages qu'il avoit remportés, s'il ſçavoit les faire valoir. Voici donc comme il regla l'ordre de ſa marche depuis Anet juſqu'à Roſni.

Triomphe de Roſni.

Deux Palfreniers conduiſoient chacun un grand cheval de bataille ; deux Pages les ſuivoient montés ſur deux autres chevaux de même taille, avec celui ſur lequel Roſni avoit d'abord combattu ; il étoit comme ſon Maître tout percé de coups ; du moins on lui voyoit encore les cicatrices de ceux qu'il avoit reçus à la bataille. Le premier Page, revêtu de la cuiraſſe de ſon Maître, portoit la cornette blanche des ennemis. Le ſecond, ſes braſſars & ſon caſque au bout d'un bris de lance. Enſuite on voyoit l'Ecuyer de Roſni, qui le ſuivoit toujours dans les combats, & qui en portoit de triſtes marques, ayant alors la tête bandée & un bras en écharpe. Un Valet de Chambre, homme auſſi brave que l'Ecuyer, & qui non plus que lui ne quittoit jamais ſon Maître dans le plus fort de la mêlée, venoit après, revêtu de l'habit de velours orangé, que le

Oeconomies Royales.

Baron de Rosni avoit porté le jour du combat ; en sa main droite il portoit liés, comme un faisceau, plusieurs morceaux d'épées & de lances, que son Maître avoit rompus en se battant. Rosni paroissoit après eux couché sur un brancart, sur lequel il y avoit un espéce de dais, couvert des quatre casaques de ses prisonniers, toutes chargées de croix de Lorraine, avec leurs pennaches blancs & noirs : sur les côtés du dais, étoient leurs épées, leurs pistolets, & le reste de leurs armes. Les quatre prisonniers montés sur de petits chevaux, & dans un habillement convenable à leur fortune, suivoient Rosni. Ils étoient environnés par un grand nombre des Domestiques de leur Vainqueur, & ceux-ci se voïoient suivis de la compagnie de Gens-d'armes, & de deux autres compagnies d'Arquebuziers à cheval, qui avoient eu l'honneur de combattre avec Rosni dans l'escadron & sous les yeux de Henri IV. Plusieurs de ces Soldats, quoique dangéreusement blessés, avoient voulu suivre Rosni. Cette marche, malgré l'air de magnificence qu'on s'étoit efforcé de lui donner, avoit un air bizarre & ridicule; on

blama même le Baron, d'avoir ainsi traîné à sa suite ses prisonniers, gens de qualité, & qu'il devoit d'autant moins donner en spectacle, que l'un d'eux étoit fort blessé.

Quoiqu'il en soit, en arrivant auprès de Rosni, le Baron apperçut que les montagnes voisines & la plaine étoient couvertes d'hommes & de chevaux; c'étoit le Roi lui-même qui prenoit le plaisir de la chasse, & qui venoit de se rafraichir à Rosni. Ce Prince l'ayant reconnu, piqua droit à lui. *Mon ami*, lui dit ce Monarque, *je suis très-aise de vous voir avec un bien meilleur visage, que je ne m'attendois pas, & aurai une plus grande joye, si vous m'assurés, que vous ne courés point risque de la vie, ni d'être estropié.* Rosni remercia le Roi de ses bontés, & lui dit, *qu'il s'estimoit d'avoir souffert pour un si bon Maître.* Sur quoi le Roi lui repartit: *brave Soldat & vaillant Chevalier, j'avois eu toujours très-bonne opinion de votre courage, & conçû de bonnes espérances de votre vertu; mais vos actions signalées ... & votre reponse modeste, a surmonté mon attente ... & partant en présence de ces Princes, Capitaines & grands Chevaliers qui sont ici*

Oeconomies Royales.

près de moi . . . vous veu-je embrasser des deux bras . . . A dieu mon ami, portés-vous bien, & vous assurés que vous avez un bon Maître. J'ai cru devoir rapporter ces paroles de Henri, pour montrer quel étoit le caractere de ce grand Prince, & comment il traitoit ceux qui l'avoient bien servi.

Rosni se flatta qu'après de semblables protestations de la part de son Maître, il ne lui refuseroit pas le Gouvernement de Mantes, qui, à cause de la proximité de sa terre, lui auroit été d'un grand avantage; mais le Roi étoit alors obsédé par les Seigneurs Catholiques, & surtout par les Financiers. Ceux-ci, très-actifs à recevoir ce qui étoit le fruit de leurs extorsions & de leurs rapines, étoient d'une lenteur extréme à percevoir les deniers du Roi; ensorte que ce Prince manquant d'argent, & ne pouvant payer les montres dûës aux Suisses & aux autres Soldats Protestans, dépendoit absolument des troupes Catholiques & surtout de leurs Chefs. Ceux-ci ne lui laissoient aucune liberté de récompenser les Seigneurs Huguenots, & faisoient ensorte que les graces & les bienfaits tombassent seule-

Mécontentement de Rosni.

ment sur eux, ou sur leurs créatures. Ce fut donc un Seigneur Catholique, à qui le gouvernement de Mantes fut accordé. Ainsi lorsque Rosni le demanda, Henri fut réduit à lui réïterer ses promesses pour l'avenir. Le Baron lui repliqua, que ses longs services, & les blessures qu'il venoit de recevoir, méritoient bien des récompenses présentes, & non de vaines espérances qui ne se réalisoient jamais. En même tems il quitta l'armée, comme s'il eût eu dessein de ne plus servir, & se retira dans sa terre; mais bientôt reflèchissant sur la situation où se trouvoit le Roi, il eut honte de ses reproches & de sa retraite. Il revint & se présenta au Roi le bras en écharpe & soutenu par deux potences. Henri touché de son état, l'accabla d'amitiés & de caresses; il lui fit part du dessein qu'il avoit d'assiéger Paris, & le voyant hors d'état de combattre, il lui ordonna d'être toujours auprès de sa personne, afin qu'au défaut de son bras, il l'aidât de ses conseils.

Oeconomies Royales.

Le Roi, pour qui les troupes n'avoyent de respect & d'obéïssance, qu'autant qu'elles étoient bien payées & occupées, les conduisit dans le voi-

finage de Paris, & entreprit dans les formes le Siége de cette grande Ville; quoi qu'il sçût qu'un peuple innombrable joint à une forte garnison s'apprêtoit à faire une vigoureuse résistance. Ce Prince persista dans la résolution d'emporter cette Ville, persuadé que tout le reste du Royaume suivroit son sort. Il donna donc ordre d'attaquer brusquement tous les Fauxbourgs à la fois. Pour lui il se retira sur la hauteur de Montmartre, emmenant avec lui Rosni, & toutes les personnes de qualité qui se trouvoient hors d'état de combattre. L'attaque commença vers les onze heures du soir, & dès cet instant on eut crû que toute la Ville étoit en feu. On tira de la même force deux heures entieres sans relâche, les Parisiens répondant toujours à la mousqueterie des ennemis; mais enfin ils se virent contraints de céder, de rentrer dans la Ville & d'abandonner les Fauxbourgs, qui furent emportés presque en même tems. Paris se trouvant resserré de si près, & n'ayant plus aucune communication avec les endroits d'où les habitans tiroient des munitions & des vivres, ils se trouverent bientôt dé-

Siége de Paris.

nués de l'un & de l'autre. Ils éprouverent enfin tous les malheurs d'une cruelle famine : & néanmoins ce peuple infortuné, aveuglé par les Prêtres & les Moines, soutenoit avec fermeté une situation aussi déplorable ; & se regardant comme les seuls défenseurs de la Réligion opprimée, ils ne craignoient point de se porter aux excès les plus horribles, pour éviter le joug d'un Prince, qu'on leur peignoit comme l'ennemi de leurs Autels, comme un Tyran, comme l'objet du couroux céleste.

Cependant, malgré leurs préventions & leurs fureurs, les Parisiens, dont la Ville n'étoit plus qu'un vaste Cimetiere, alloient se soumettre à un Vainqueur débonnaire, qui leur offroit les conditions les plus douces & les plus honorables, si les Officiers Catholiques de son armée trahissant leur devoir en faveur de leurs interêts, n'avoient négligé la garde des passages, & n'avoient accordé des vivres aux Parisiens, en échange d'habits, de linges & même d'argent. Les Bourgeois s'assurant sur une pareille ressource pour l'avenir, reprirent courage, & recommencerent à se battre

avec une nouvelle vigueur. Henri rebuté lui-même, & son armée se trouvant considérablement diminuée, leva le Siége, sur la nouvelle de l'arrivée du Duc de Parme en France.

Le Duc de Parme fait lever le Siége.

Ce Général, neveu de Philippe II. & le plus expérimenté de tous ses Capitaines, avec le nom de petit-fils de Charle-Quint, étoit aussi heureux dans toutes ses entreprises, que cet Empereur l'avoit été dans les siennes; ses Soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres ne connoissoient point de péril, pourvû que ce Prince fût à leur tête. Aussi-tôt que les Parisiens eurent appris qu'il marchoit à leur secours, ils cesserent de craindre les efforts de Henri. Ce n'est pas que ce Prince n'égalât le Duc de Parme en capacité militaire, & ne le surpassât sans doute en valeur; mais l'un commandoit absolument à ses Soldats, & l'autre dépendoit de leurs caprices. Henri IV. se vit donc réduit à fuir devant ses ennemis, parce qu'il ne pouvoit compter assés sur le secours de ses amis, si l'on peut néanmoins appeller une fuite, la levée du Siége de Paris, entreprise que Henri n'abandonna que pour aller au-devant du

Général Espagnol, & pour lui présenter la bataille, que l'ennemi ne voulut jamais accepter. C'étoit assés pour lui d'avoir fait lever le Siége.

Cependant le Prince de Parme fut regardé par les Parisiens, comme le Libérateur de la France. Le Duc de Mayenne & lui vêcurent d'abord en assés bonne intelligence ; mais le Général Espagnol, qui se défioit du caractere ambitieux de ce Chef de parti, & ne songeoit qu'aux interêts de Philippe II. son oncle, se broüilla bientôt avec le Duc, qui faisoit trop valoir à son gré la grandeur de sa maison. Ils se séparerent très-mécontens l'un de l'autre ; & le Duc de Parme, reprit le chemin des Pays-Bas, laissant le Duc de Mayenne plus embarrassé qu'il ne l'étoit avant son arrivée.

Pendant que ce Chef abandonné se plaignoit amérement à la Cour d'Espagne, de la conduite du Duc de Parme à son égard, Henri faisoit des progrès en Picardie, & s'emparoit des meilleurs places de cette Province. En vain d'Aumale, frere du Duc de Mayenne, réunissoit en un seul corps toutes les forces que la Ligue avoit de

ce côté-là ; il sembla n'avoir assemblé une armée, que pour avoir avec lui un plus grand nombre de témoins de sa honte & de la gloire de son ennemi. On prit Corbie & Noyon à sa vûë, & le Roi peu inquiet de son voisinage alloit continuer de faire des Siéges en Picardie, si le désir de se trouver à une expédition, dont Rosni étoit l'Auteur, ne lui avoit brusquement fait quitter son armée pour se rendre à Mantes, où le Baron étoit alors.

Celui-ci, dont le frere étoit pour lors Gouverneur de cette Ville, ayant appris que le Duc de Mayenne avoit formé le dessein d'une entreprise sur la place, se prépara à le surprendre lui-même, & pour cela il envoya six Soldats fidéles à Pontoise, avec ordre de dire en arrivant dans cette Ville, que mécontens du service d'un Roi, si peu en état de récompenser les siens, ils venoient s'offrir à la Ligue, & en même tems tout ce qui dépendroit d'eux. On ne manqua pas de les questionner sur l'état de la Ville, d'où ils sortoient : ils en rendirent compte suivant les instructions qu'ils avoient reçuës de Rosni, & on les crut d'autant plus aisément, que leurs

dépositions se trouvoient conformes à celle de quatre autres Soldats, qu'un des Chefs de la Ligue avoit envoyés dans Mantes, & que Rosni ne faisoit pas semblant de reconnoître. Tout étoit prêt, & le Duc de Mayenne se tenant assuré du succès, s'avançoit lui-même à quelque distance de la Ville, à la tête de deux mille hommes de pied, & de trois cens chevaux, pour se jetter dans la place à l'heure marquée. Rosni crut alors devoir envoyer vers le Roi, afin de l'informer de ce qu'il alloit entreprendre pour son service. Ce Prince voulut être de la partie, & montant à cheval aussi-tôt, suivi de cinquante hommes choisis, il arriva à Mantes dans le tems qu'on l'y attendoit le moins. Il s'étoit promis de sortir lui-même de la Ville à la tête de ses cinquante hommes, pour charger les ennemis dans le tems de leur retraite.

Rosni étoit occupé dans ce moment à faire garnir d'Arquebuziers & de Mousquetaires les tours & les murailles de la Ville, lorsqu'on lui vint dire que le Roi étoit arrivé. Surpris d'une démarche si inconsiderée, il court au-devant de ce Prince, &

lui dit d'un air ému. *Par Dieu, Sire, vous avez fait une belle levée de bouclier, qui infailliblement empêchera un signalé service que nous voulions vous rendre : Hé quoi ! n'avez-vous pas acquis assés de gloire & d'honneur en tant de combats & de batailles, où vous vous êtes trouvé plus que mille autres de ce Royaume, sans vouloir faire ainsi le cheval-leger ?* Rosni se plaignoit avec raison ; les ennemis furent instruits de l'arrivée du Roi dans Mantes, & ils se retirerent sur le champ. Le Roi se dédommagea par la surprise de Louviers, de l'avantage dont son ardeur imprudente venoit de le priver.

Le bruit des progrès de Henri, d'abord en Picardie, & ensuite en Normandie où il étoit alors, rappella auprès de sa personne tous ceux que quelques mauvais succès, & l'arrivée du Duc de Parme, avoient éloignés de lui : le zéle de ses Alliés se ranima, & la Reine d'Angleterre lui envoya près de six mille hommes d'Infanterie, commandés par le Comte d'Essex son Favori. Un grand nombre des plus braves Gentilshommes d'Angleterre l'accompagnoit, moins pour obliger Henri, que pour faire leur

cour à celui qui disposoit à son gré des bienfaits de leur Souveraine. D'un autre côté, le Vicomte de Turenne voyant la fortune de Henri à un point, que sa mauvaise volonté ne pouvoit plus que lui être funeste, parut alors entierement dévoüé au Roi. Il fut lui-même chercher en Allemagne le Prince d'Anhalt & six mille hommes, tant Reistres que Lansquenets, qu'il avoit sous ses ordres ; & il les amena avec autant d'adresse & de courage que de bonheur jusqu'à l'armée du Roi, qui se trouva forte alors de quarante mille hommes.

Siége de Roüen levé.

Ce Monarque résolut de les employer à quelque expédition éclatante, & se détermina à faire le Siége de Roüen. Cette Ville se vit donc investie par les troupes du Roi, contre laquelle ses habitans se défendirent avec beaucoup de vigueur. Villars, qui commandoit la garnison, n'avoit d'autre mérite que celui de la guerre, & possedoit cet Art au souverain dégré ; il excelloit surtout dans celui de bien défendre une Place. Ce fut en vain qu'avec son expérience & sa valeur Henri lui opposa les deux Birons, Rosni, & tout ce qu'il avoit de meil-

leurs Officiers. Le vieux Maréchal de *Biron*, jaloux de Rosni, s'opposoit aux entreprises de ce dernier ; & loin de joindre ses efforts à ceux du Baron, il s'efforçoit de faire manquer tous ses projets, s'attachant de son côté à tout ce qu'il sçavoit ne pouvoir réussir ; en sorte que le Roi trahi par ceux mêmes en qui il avoit plus de confiance, se vit contraint de lever le Siége, à l'approche du Duc de Parme, qui s'avança dans le dessein de secourir cette Place à quelque prix que ce fut.

Avant de se resoudre à décamper de devant Roüen, le Roi avoit ordonné à Rosni de faire ses efforts pour s'aboucher avec le Comte de Villars, par le moyen d'un nommé la Fond son Maître d'Hôtel, qui l'avoit autrefois été du Baron. Celui-ci engagea la Fond à parler à son Maître ; mais instruit que le secours approchoit, & qu'il n'avoit plus rien à craindre pour sa Place, Villars fit répondre à Rosni, qu'il n'avoit pas encore besoin d'entremetteur, & que s'il avoit envie de s'en servir un jour, il lui promettoit de le préferer à tout autre. On ne put rien tirer de plus de ce Capitaine, &

le Roi décampa dans l'intention de livrer bataille au Duc de Parme, qui l'avoit empêché de se rendre Maître de Paris & de Roüen.

Cependant avant de consentir à retirer toutes ses troupes de devant la Ville assiégée, le Roi, après avoir témoigné à Rosni le chagrin que lui causoit sa retraite, lui fit part du dessein qu'il avoit de prévenir le Général Espagnol, & d'aller au-devant de lui avec la meilleure partie de sa Cavalerie. Il lui rendit compte de son arrangement à ce sujet, & le congédia, en le priant de cacher à tout le reste de sa Cour les marques de confiance qu'il venoit de lui donner, à cause de la jalousie des Catholiques, qui lui en vouloient particulierement. Le Roi partit donc avec six mille hommes de Cavalerie, & rencontra celle des ennemis auprès de Folleville. Le Duc de Parme avoit risqué ce détachement, pour faire voir au Roi qu'il ne le craignoit point; mais le reste de son armée devoit rester tranquille, & recevoir dans ses bataillons les Cavaliers qui fuiroient du combat, si par malheur ils étoient défaits. Dès que le Roi apperçut l'ennemi, il le chargea

avec cette vivacité qui lui étoit ordinaire, ſans attendre que toutes ſes troupes l'euſſent joint. Il avoit donné ordre à Roſni & à trente autres Gentilshommes, d'avoir toujours attention à ſa perſonne, & de ne point l'abandonner ſous quelque prétexte que ce fût. Les ennemis d'abord ſupérieurs en nombre, eurent quelque avantage. Biron, Lavardin & pluſieurs autres furent portés par terre & inveſtis par les ennemis; mais le Roi lui-même, ſecondé de Roſni & de ſes trente compagnons, chargea avec tant de vigueur pour les dégager, qu'il y réuſſit. Les ennemis voyant arriver le reſte des eſcadrons du Roi, ſe retirerent en bon ordre, juſqu'au gros de leur armée, que Henri malgré ſon grand courage ne jugea pas à propos d'attaquer. Il s'éloigna lui-même du Duc de Parme, qu'il vint néanmoins défier au combat le lendemain; mais le prudent général, ne voulant rien riſquer avant l'arrivée du Duc de Mayenne, ſe tint couvert dans ſon camp, & ne répondit que par des eſcarmouches aux tentatives du Roi. Le Duc de Guiſe, qui commandoit l'avant-garde

du Duc de Parme, ayant négligé de se faire soutenir par l'Infanterie, se vit attaqué dans le tems qu'il s'y attendoit le moins; sa valeur ne lui servit de rien: ses troupes étonnées ne rendirent aucun combat, & il fut trop heureux de pouvoir sauver sa propre personne, abandonnant au Roi ses drapeaux, ses munitions, & ses bagages.

Le Roi encouragé par ce succès, & ayant appris que le Duc de Parme déconcerté par l'affront qu'avoit reçû son avant-garde, étoit plus résolu que jamais de ne livrer aucun combat décisif, renvoya ses six mille chevaux, & ne garda avec lui, que neuf cens hommes d'élite, suffisans selon lui, pour harceler l'ennemi dans sa marche. Il suivit donc leur armée, n'ayant avec lui que cette petite troupe; ce que tout le monde regarda comme une témérité. Le Prince de Parme continua sa marche pour s'approcher de Roüen. Le Roi le suivit avec son petit escadron, & voyant que quelques-uns de ceux du Général ennemi s'écartoient de leur gros, il résolut de les charger, & même de les pousser jusqu'à l'armée. Pour cela il sépara sa troupe,

troupe, & envoya quatre cens chevaux pour garder un côteau voisin, qui lui laissoit une retraite assurée. Il mit en même tems des Arquebuziers dans les hayes & sur les avenuës du Bourg d'Aumale, pour arrêter la premiere fougue des ennemis qui le poursuivroient. Alors n'ayant plus avec lui qu'environ cent chevaux, il marcha droit aux Espagnols, avec autant de résolution que s'il les eût égalé en nombre.

Le Prince de Parme ayant jetté les yeux sur cette petite troupe, se défia si peu qu'elle osât rien entreprendre, qu'il demeura tranquille au milieu de son armée, sans armes, & même sans bottes. Rosni & les autres Chefs, consternés à la vûë du péril où le Roi alloit s'engager, lui témoignoient par un morne silence, qu'ils n'approuvoient point une démarche si téméraire. Rosni, plus hardi que les autres, osa le supplier de ne point exposer sa personne à un danger, dont tous leurs efforts ne pourroient le garantir : Voilà, lui répondit le Roi, un discours de gens qui ont peur ; je ne l'attendois pas de vous. Rosni picqué de cette réponse ; repliqua : Il est vrai, Sire, Audace du Roi.

nous avons peur ; mais ſeulement pour votre perſonne, qui nous eſt ſi chere, que s'il vous plaît vous retirer, & nous commander d'aller pour votre ſervice mourir dans cette forêt de picques, vous reconnoîtrez que nous n'avons point peur pour nos vies, mais pour la vôtre. Cette repartie toucha le Roi, mais ne changea point ſa réſolution, & il donna ſur les ennemis, malgré toutes les remontrances qu'on lui pût faire.

Le Prince de Parme craignant d'abord que le Roi ne fût ſoutenu de toute ſa Cavalerie, commanda à la ſienne de ne point s'engager; mais après qu'il fut certain du nombre de gens à qui il avoit à faire, il donna ordre à ſa Cavalerie de les attaquer de tous côtés, & de les pouſſer auſſi loin qu'il ſeroit poſſible. Ils s'acquitterent de cet ordre avec tant de ſuccès, que la troupe du Roi fut miſe en déroute à la premiere charge. Ce Prince ne voulant point ſe laiſſer envelopper, recula juſqu'aux hayes, qu'il croyoit garnies des Arquebuziers qu'il y avoit laiſſés ; mais la plus grande partie de ceux-ci, ſoit par crainte, ſoit qu'ils euſſent voulu profiter de l'avantage de

quelques ruiſſeaux ſitués derriere ces hayes, avoient abandonné leur premier poſte; de façon que le Roi y arrivant tout en déſordre, cria, *charge*, eſpérant de ſe rallier à la faveur du grand feu qu'on alloit faire ſur les ennemis. Mais ceux-ci n'entendant tirer que quelques mouſquetades, tomberent ſur le Roi, & l'enfonçant de tous côtés, il en fallut venir aux coups de piſtolet & d'épée. Le Roi ne perdit rien de ſa préſence d'eſprit, & quoiqu'il eût reçû un coup d'arquebuzade dans les reins, il ordonna ſa retraite avec une prudence, que ſes gens lui auroient ſouhaitée avant ce funeſte combat. Ayant enfin paſſé les ruiſſeaux, & rejoint ſes Arquebuziers, il fit ferme. Le Prince de Parme voyant quelque Cavalerie ſur la Colline, manda à la ſienne de revenir; & lorſqu'on lui reprocha cet excès de prudence, il répondit, qu'il avoit crû combattre un Roi, & non un avanturier qui s'expoſoit à tout.

La bleſſure de ce Prince le retint à peine au lit quelques jours; il ſe croïoit obligé de réparer par quelque action d'éclat la honte de lever le ſiége de Roüen: il continua de harceler le

Duc de Parme, quoique ſon armée ſe fut augmentée de toutes les troupes du Duc de Mayenne. Pour leur oppoſer un nombre à peu près égal, il retira des tranchées de Roüen ce qu'il y avoit laiſſé de Soldats, quelque peine qu'il reſſentît en cette occaſion. Alors il préſenta la bataille au Général Eſpagnol. Le Duc de Parme fit mine de vouloir l'accepter; mais voyant que le Roi, comptant ſur cette réſolution, négligeoit de garder les paſſages, après quelques eſcarmouches, tourna vers Roüen, & entra dans cette Ville avant que le Roi fût en état de s'y oppoſer.

La manœuvre du Duc de Parme fut admirée de tous les connoiſſeurs, & Henri ſentant bien qu'on lui reprochoit ſa trop grande ſécurité, devant un ennemi auſſi habile que celui qu'il avoit en tête, entreprit de le battre, à quelque prix que ce fût; mais comme le Duc de Parme avoit déja mis la Seine entre ſes troupes & celles du Roi, ce Prince envoya auſſi les ſiennes en quartier, en les diſpoſant néanmoins de façon, qu'il pouvoit aiſément les raſſembler, & tomber ſur l'ennemi, auſſi-tôt que l'occaſion s'en préſenteroit.

Le Duc de Mayenne ne pénétrant point la finesse de cette disposition des troupes du Roi, dit au Duc de Parme, que l'on n'avoit plus rien à craindre de Henri, & que l'on pouvoit étendre l'armée autant qu'on le jugeroit à propos pour la facilité de la subsistance. Le Général Espagnol, qui suivit ce conseil, eut bientôt lieu de s'en repentir. Le Duc de Guise fut mis à son ordinaire à la tête de l'avant-garde; aussi fut-ce de son côté, que le Roi se proposa d'attaquer l'ennemi. En peu de jours il eut rassemblé huit mille chevaux & vingt mille hommes de pié, avec lesquels il battit non-seulement le Duc de Guise & son avant-garde, mais encore toutes les troupes que le Duc de Parme conduisoit en personne au secours des premieres, & il le contraignit de repasser promptement la Riviere, sur un Pont de batteaux qu'il avoit fait préparer en cas d'accident.

Le Duc de Parme, dangéreusement blessé dans ce combat, se hâta de gagner Paris à grandes journées; abandonnant la Normandie au Roi, qui renvoya une seconde fois ses troupes en quartier. Rosni se retira à

Mantes, où il épousa Madame de Château-Pers. Le Roi se trouvant sans argent, & les Suisses voulant le quitter aussi bien que les Anglois & les autres troupes étrangeres, se vit hors d'état de profiter de ses succès; & même à voir la mésintelligence des Chefs de son armée, & le peu de zéle que chacun d'eux témoignoit avoir pour ses interêts, on auroit crû que sa perte étoit prochaine, & qu'il ne retiroit d'autres fruits de ses victoires, que celui de pouvoir posseder tranquillement une partie de la Navarre, la principauté de Bearn & quelques autres petites Provinces voisines, abandonnant tout le reste du Royaume aux Princes de la Maison de Guise & aux Espagnols.

Ce furent les vûës diverses des ennemis du Roi, qui le sauverent. Les Guises, seulement attachés au Roi d'Espagne par interêt, auroient souhaité de pouvoir se passer de ses secours, & s'établir une fortune indépendante de sa puissance. Philippe n'avoit aucun motif qui le déterminât à aimer les Princes Lorrains, & s'ils ne consentoient pas en sa faveur au dénombrement du Royaume de Fran-

té, il lui importoit peu que la Couronne tombât, ou sur leur tête, ou sur celle de Henri. Etant même obligé de les seconder de ses troupes, & d'épuiser ses Finances pour les maintenir, il lui auroit été plus avantageux de reconnoître tout d'un coup pour Roi de France, celui qu'il n'appelloit encore que le Prince de Bearn. Il avoit tout lieu de se promettre beaucoup de la reconnoissance de Henri, qui eût préferé la cession de quelques Provinces de la France à la situation où il se trouvoit alors, toujours les armes à la main, & exposé à perdre en un jour le fruit de plusieurs années de guerre & de succès. L'un & l'autre parti crurent donc devoir faire des propositions au Roi : elles se reduisirent à peu près aux mêmes conditions, qui furent de se faire Catholique, & de céder la Bourgogne & la Bretagne. Le Roi d'Espagne demandoit ces deux grandes Provinces pour lui-même. Le Duc de Mayenne vouloit être reconnu Souverain de la premiere, & le Duc de Mercœur prétendoit qu'on lui cédât la seconde.

Pendant que les Principaux ennemis du Roi lui faisoient entendre qu'ils

ne s'accommoderoient avec lui qu'à ces conditions, les Catholiques de son armée comploterent de se retirer tous ensemble, & de se donner à la Ligue, si dans un certain tems il n'embrassoit hautement la Réligion Romaine. Les Huguenots instruits de cette résolution en formerent une semblable, qui fut de quitter le Roi aussi-tôt que ce Prince se seroit fait Catholique.

Henri n'ignoroit aucunes circonstance de ces complots. Cependant il lui étoit essentiel de paroître les laisser ignorer, & de faire semblant d'être content de ceux même dont il avoit plus de sujet de se plaindre. Rosni étoit le seul, qu'il osât rendre dépositaire de ses chagrins; parce que de tant d'hommes armés pour sa défense, il étoit presque le seul, qui lui fût véritablement dévoüé. Par son moïen il rassembla quelque argent, paya une partie de ce qu'il devoit aux Suisses, & par-là il les retint à son service.

Rosni reçut en ce tems-là un nouveau sujet de mécontentement; on lui refusa le Gouvernement de la Ville d'Epernai, & il se retira encore une fois dans ses terres, où il demeura

tranquille, jusqu'à ce que le Roi voulant s'opposer à une nouvelle armée que le Duc de Parme se préparoit à ramener en France, manda auprès de sa personne les principaux Seigneurs Protestans. Il voulut surtout s'assurer de Rosni, qui sous prétexte de se faire guérir d'un coup de pistolet qu'il avoit reçû dans la bouche, refusoit de lui rendre aucun service, ne cachant point à ses amis particuliers, que le défaut de reconnoissance du Roi, après avoir répandu son sang, & s'être donné tant de peine pour son service, l'avoit entierement détaché des interêts d'un Prince, qui n'accordoit ses bienfaits qu'à ceux qui osoient le ménacer.

Cependant ramené par quelques politesses de la part de Henri, le Baron assembla environ cinquante chevaux, & courut sur les chemins de Dreux, de Mantes & de Paris, arrêtant tous ceux qui venoient de la Capitale, pour apprendre d'eux ce qui s'y passoit, & de quel œil les Parisiens regardoient alors le Duc de Mayenne. Ce fut dans une de ces courses, que le Baron de Rosni fit un butin, où se trouva un papier conte-

nant le projet d'une nouvelle Ligue, entre le Roi d'Espagne, les Ducs de Mayenne, de Mercœur, & plusieurs Grands du Royaume, dont Henri ne se défioit en aucune façon. Rosni ne balança plus à aller trouver son Roi; il le joignit à Compiégne, & lui remit les papiers qui lui étoient tombés entre les mains, sur lesquels le Roi prit ses mésures pour déranger les projet des Ligueurs.

1593.

Rosni consulté par le Roi sur sa Réligion.

Le Roi revit Rosni avec plaisir, & lui demanda ses conseils sur ce qu'il avoit à faire, pour se tirer de la situation facheuse où il se trouvoit alors, environné d'ennemis découverts & cachés, presque sans amis, sans argent & sans troupes. On me propose, lui dit le Roi, pour remede à tant de maux, de changer de Réligion. Alors le Duc de Mayenne, & les plus obstinés des Ligueurs se soumettront, si j'en veux croire le grand nombre de ceux qui me sollicitent au sujet du changement dont je vous parle. Il ajouta que déferant peu à leurs avis, il ne vouloit se regler que sur ses conseils; qu'il lui donnoit du tems pour y penser, & qu'il le prioit de lui parler avec sa prudence & sa sincérité ordinaires. Le

Baron connoissoit mieux que personne les véritables interéts de son Maître, & les inconvéniens qui s'offroient, soit qu'il se fit Catholique, soit qu'il s'obstinât à ne point changer de Réligion. Le Baron craignoit Dieu, mais il aimoit son Roi. Il fut quelques jours sans lui donner de réponse; mais après avoir murement refléchi sur ce qu'il avoit à lui dire, il le vint trouver, & s'étant mis à ses génoux, il lui parla ainsi. « De tous ceux qui vous parlent » de paix, Sire, pas un seul ne la souhaite. Le trouble & le désordre conviennent mieux à des gens qui veulent seulement se rendre nécessaires. » Vous avez contre vous le Pape, » l'Empereur, le Roi d'Espagne, les » Ducs de Mayenne & de Mercœur, » le Cardinal de Bourbon, le Comte » de Soissons, & presque tous les » Grands Seigneurs Catholiques, qui » trouvent dans la Réligion que vous » suivez, un spécieux prétexte pour se » joindre à vos ennemis. Contre tant » d'adversaires Votre Majesté n'a » pour elle que son courage & les revenus de quelques Provinces ruinées par les Soldats mêmes qu'elles font subsister. Le parti contraire

Oeconom. Royales.

» se grossit chaque jour de quelques-
» unes de vos créatures : vos Alliés
» commencent à montrer moins de
» zéle, & les Protestans qui vous sui-
» vent, ne le font plus qu'à regret.
» Cependant jamais Votre Majesté
» n'a eu tant de sujet d'espérer ; il est
» permis en certains cas de pénétrer
» dans l'avenir, & on découvre aisé-
» ment qu'il ne peut que vous être fa-
» vorable. Le nombre de vos enne-
» mis est trop grand, pour que leurs
» interêts ne soient pas divers : le Roi
» d'Espagne ne peut former les mê-
» mes projets que le Pape : le Pon-
» tife ne pense pas comme le Duc de
» Mayenne : celui-ci est jaloux des
» Ducs de Guise & de Mercœur : &
» les Seigneurs Catholiques de leur
» parti ne consentiront jamais à ce
» que ceux-ci se proposent d'exécu-
» ter. La Noblesse Françoise ne recon-
» noîtra point des Cadets de la Mai-
» son de Lorraine pour ses Souve-
» rains ; & le Duc de Mayenne souf-
» frira-t'il, qu'après avoir supporté si
» long-tems le poids des affaires d'un
» parti si difficile à conduire, on le
» dépoüille de son autorité, pour
» donner la Couronne à son neveu le

» Duc de Guise ? Ils se broüilleront,
» Sire (ajouta le Baron de Rosni) &
» vous seul profiterez de leur mésin-
» telligence : le plus foible se jettera
» entre vos bras ; d'autres se join-
» dront à lui, & vous rendront le plus
» fort. Les ressources de l'Etat se trou-
» vant alors réunies, il ne sera plus
» question que de s'opposer aux étran-
» gers, & alors on en viendra aisé-
» ment à bout. A l'égard du change-
» ment de Réligion, il est certain qu'il
» ne pourroit que vous être avanta-
» geux, vos ennemis n'ayant que ce
» prétexte pour vous faire la guerre.
» Mais, Sire (continua Rosni) c'est à
» vous-même à vous conseiller sur
» cet article important. » Le Roi remercia le Baron de ce qu'il venoit de lui représenter, & lui dit que sa résolution étoit prise ; qu'il ne souffriroit point que personne partageât avec lui le Royaume que lui avoient laissé ses Ancêtres, & qu'à l'égard de la Réligion il y penseroit encore.

Dans le tems que le Roi étoit entierement occupé de ce qu'il devoit faire pour concilier les interêts de sa conscience avec ceux de ses affaires, on lui apprit la mort du Duc de Par-

me, & la diſſipation de ſon armée. Par cet événement, Henri ſe voyoit délivré du plus dangereux de ſes ennemis, & de la crainte de voir ſi tôt une armée d'étrangers en France. Les Ligueurs, que ce coup accabla, craignant de ſuccomber enfin ſous les efforts d'un Prince, que la fortune paroiſſoit favoriſer avec tant d'éclat, entreprirent ſur ſa vie, & envoyerent des Aſſaſſins à Mantes, où le Roi étoit alors. Ce Prince en ayant été averti, ſe tint ſur ſes gardes, & fit environner la Ville par un corps de troupes Angloiſes, dont il connoiſſoit le courage & la fidélité. Mais comme cette précaution ne pouvoit le garantir des coups imprévus d'un traitre, il s'ouvrit encore à Roſni ſur les inquiétudes que lui cauſoit ce nouvel attentat de ſes ennemis. Le Baron effrayé du péril de ſon Maître, quelque attachement qu'il eût pour ſa Réligion, ne put s'empêcher de lui conſeiller un changement néceſſaire, & de s'accommoder enfin à la façon de penſer des plus forts, puiſqu'il n'y avoit que ce moyen pour ſauver ſa vie, & ſe garantir de leurs fureurs. Le Roi pénétré de ce diſcours lui répondit que

son avis étoit bon ; mais que s'il le suivoit, Turenne, la Trémoüille, & tous les Protestans qui lui étoient attachés, se ménaçoient de lui faire la guerre. Ce Prince ajouta d'un air ému, que ce seroit là le plus grand chagrin de sa vie, connoissant bien qu'il ne pourroit se résoudre à combattre contre des gens qui avoient parus jusque-là si attachés à sa fortune, & à répandre les restes du même sang qu'ils avoient si souvent prodigué pour son service. Rosni touché jusqu'aux larmes de la bonté du cœur de son Souverain, se jetta à ses pieds & l'assura, que si quelques-uns de la nouvelle Réligion osoient s'élever contre lui, ses parens, ses amis, & lui-même avec plusieurs autres qui étoient sincérement attachés à sa personne, sçauroient bien les faire rentrer dans le devoir, sans qu'il fût obligé de se compromettre avec eux. En même tems il supplia le Roi de ne point s'inquiéter des vaines menaces de Turenne & de la Trémoüille, & de penser serieusement à ce qu'il devoit faire par rapport à la Réligion. Le Roi lui ordonna de sonder là dessus ses amis ; & il assembla de son côté pour le même

sujet ceux d'entre les Huguenots qu'il croyoit le plus attachés à son service.

Le Roi embrasse la Réligion Catholique.

On voulut même que le Vicomte de Turenne se trouvât dans ces conférences, autant pour reconnoître ses sentimens, que pour l'attacher davantage, en lui témoignant plus de confiance. Duplessis-Mornai, le plus obstiné & le plus sçavant des Huguenots, fut opposé à du Perron Evêque d'Evreux, un des plus fameux Théologiens des Catholiques. Le Roi, qui s'étoit fait instruire depuis quelques tems, voulut être présent à quelques-unes de leurs conférences. Après les avoir entendus l'un & l'autre, il ne balança plus à changer de Réligion; il fit abjuration dans l'Eglise de l'Abbaye de S. Denis, & il y reçût l'Absolution avec une grande cérémonie, & un concours prodigieux de peuple. Les habitans même de Paris s'y rendirent en foule, pour voir un Prince, dont on leur avoit raconté tant de merveilles, & dont en même tems on leur avoit dit tant de mal. Son air noble, libre & guerrier, joint à cette douceur & à cette gayeté qui l'accompagnoient toujours, lui gagne-

rent le cœur des Parisiens. Ils s'étoient formé de ce Prince des idées ridicules; ils croyoient qu'il avoit l'air d'un Tyran, & qui pis est, d'un excommunié. Désabusés, ils répandirent des larmes de joye, & formerent des vœux pour sa prospérité.

Rosni, qui étoit près du Roi, le voyant attendri à la vûë de cette multitude, qui poussoit des cris de joye, & d'un peuple qu'on lui avoit représenté si animé contre sa personne, lui dit : *Et bien, Sire, voilà ces gens que l'on s'attachoit à vous representer comme vos plus cruels ennemis ; ne semble-t'il pas au contraire qu'ils revoyent en vous un libérateur & un pere ?* Le Roi pénetré jusqu'au fond du cœur eut peine à retenir ses larmes ; mais la satisfaction étoit mêlée d'un sentiment douloureux, en songeant que ce même peuple alloit redevenir son ennemi aussi-tôt qu'il seroit renfermé dans les murailles de Paris.

Oeconom. Royal.

Lorsque le Roi eut fait abjuration dans les formes entre les mains de l'Archevêque de Bourges, les acclamations redoublerent. Plusieurs Seigneurs, qui s'étoient éloignés du Roi par rapport à la Réligion, se rendi-

Négociation de Rosni pour la reddition de Roüen.

rent auprès de sa personne, & l'assurerent de leur fidélité. Quelques Villes importantes suivirent leur exemple ; & on commença à traiter de la reddition de Roüen, la plus considérable des Villes de France après Paris. Le Comte de Villars en étoit Gouverneur ; il avoit à ses ordres des troupes nombreuses & aguerries & d'excellens Officiers, outre que sa place étoit extraordinairement fortifiée, pour ce tems-là, & qu'il avoit lui-même une capacité égale à son courage. Comme Rosni avoit été son ami, ce fut lui que le Roi employa pour gagner ce Gouverneur, l'homme le plus obstiné & le plus intraitable de son tems. La Fond qui avoit été Maître d'Hôtel de Rosni, & qui l'étoit alors du Gouverneur de Roüen, un Abbé, & une Dame de cette Ville, nommée Madame de Simiers, furent chargés des préliminaires; & quoique les Espagnols, par leurs intrigues, s'efforçassent de faire naître à chaque instant de nouveaux obstacles, & que le Comte de Villars, naturellement haut & défiant, rejettât les propositions les plus raisonnables, Rosni se conduisit avec tant de prudence & de circonspection, que tou-

tés les difficultés se trouverent surmontées, & les conditions reglées de part & d'autre. Enfin le Comte de Villars, après avoir été sur le point de tout rompre, parce qu'il soupçonnoit Rosni d'en vouloir à sa vie, consentit à signer le traité, & à se déclarer serviteur du Roi. Il donna rendez-vous pour le lendemain dans la grande Place de l'Abbaye de Saint Oüen au Baron de Rosni. Il s'y trouva accompagné des principaux Officiers de la garnison, & d'une foule de peuple, charmé de se voir enfin sous la domination de son Roi légitime.

Rosni ayant parû dans la Place, il perça la foule avec peine, & s'approcha du Comte de Villars; celui-ci le salua & lui demanda l'Echarpe blanche, qui étoit l'enseigne des Royalistes. Le Baron en avoit une dans sa poche qu'il lui présenta. Le Comte s'en étant orné sur le champ, s'écria d'un ton brusque qui lui étoit ordinaire: *Allons, morbieu, la Ligue est, que chacun crie, vive le Roi.* A peine eut-il achevé, que l'air retentit de mille cris de joye, & toutes les cloches de la Ville sonnerent à la fois. A ce signal un bruit plus guerrier se fit entendre; le

Roüen se soûmet à l'obéïssance du Roi.

canon de la Ville & des Forts, celui des Vaisseaux qui se trouverent dans le Port, tous ensemble tirerent avec tant de fracas, que ce bruit mêlé avec celui des arquebuzes & autres armes à feu, fit trembler toutes les maisons de la Ville, & fut entendu des environs de Paris même, où l'on étoit dans l'attente de ce grand évenement. Les habitans de Roüen voulant témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir sous l'obéïssance de leur vrai Roi, firent présent au Baron de Rosni d'un buffet de vaisselle d'argent doré; il le reçut & le présenta au Roi, lui laissant la liberté d'en gratifier celui que Sa Majesté jugeroit à propos. Henri charmé de ce désintéressement, non-seulemement voulut que Rosni gardât le buffet, mais ajouta à ce présent un autre de trois mille écus d'or.

Tous les bons François se réjoüirent de l'heureux succès de Rosni, & le Cardinal de Bourbon, que quelques nouveaux mécontens avoient eu l'idée de mettre à la tête d'un tiers parti, & de proclamer Roi, lui écrivit pour le prier de venir recevoir de nouveaux témoignages de sa fidélité envers leur commun Maître. Il étoit

de l'intérêt de Henri d'être en bonne intelligence avec le Cardinal de Bourbon ; & celui-ci avoit des sujets de plainte, sur lesquels Rosni eut ordre de le satisfaire. Après s'être acquitté de cette commission, il se rendit au camp devant Laon, que le Roi tenoit assiégé. Rosni étoit ainsi tour à tour négociateur & guerrier, selon que les intérêts de son Maître l'exigeoient. Laon se rendit malgré les efforts du Duc de Mayenne, & Rosni n'ayant plus rien à faire dans l'armée, fut envoyé vers le Duc de Boüillon.

Conduite du Duc de Boüillon.

C'étoit ce Vicomte de Turenne, qui avoit si souvent entré en concurrence avec le Roi même, dans le tems que ce Prince n'étoit encore que Roi de Navarre. Une haute naissance, ses alliances avec la maison de Bourbon, & les premieres maisons Souveraines de l'Europe, de grands biens, beaucoup d'esprit, du génie pour la guerre & plus encore pour le cabinet, de l'adresse à former une intrigue sans se compromettre ouvertement, ses liaisons étroites avec les plus grands Sei-

gneurs du Royaume, tout cela se rendoit redoutable ; & Henri toujours grand ayant voulu satisfaire à la fois à sa reconnoissance & à son inclination pour le Duc, ainsi qu'aux interêts de l'Etat, & aux siens en particulier, avoit mis Turenne en état de devenir plus à craindre encore, en lui donnant la préférance, au sujet du mariage de Charlotte de la Mark, dont les Ducs de Lorraine, de Montpensier & de Nevers sollicitoient la main depuis long-tems. L'amitié de Henri IV. pour Turenne, la Religion Protestante qu'il professoit, (qualité essentielle & exigée pour le mari de Charlotte) le danger extrême qu'il y avoit, ou à faire passer les Etats de la Maison de la Mark, enclavés, dans le Royaume, entre les mains des Etrangers ; tous ces motifs réünis avoient donné l'avantage à Turenne sur ses illustres Rivaux, & il se trouvoit en possession de la Souveraineté de Sedan, de Boüillon, & de quelques autres Places, qui par leur situation sur les frontieres de

Liége, & des pays occupés par les Espagnols, mettoient leur Maître à portée d'être secouru par plusieurs Puissances à la fois.

Tel étoit l'état du Duc de Boüillon, lorsque Rosni arriva à Sedan. Le Roi croyoit avoir d'autant plus de sujet de se plaindre de ce Prince, qu'il ne l'avoit aidé ni de son argent ni de ses troupes, quoiqu'il en eut alors de fort belles. Rosni traite avec lui.

Le Duc de Boüillon, qui pouvoit passer pour le plus fier & le plus altier de tous les hommes après le Maréchal de Biron, reçut Rosni, comme un Ambassadeur que le Roi de France lui envoyoit. Rosni s'en étonna, & craignant de risquer quelque chose de la dignité de son Maître, pria le Duc de Boüillon, de le traiter seulement comme un homme, qui venoit de la part de leur Maître commun.

Cet avis ne changea rien à la façon d'agir du Duc; il continua de prodiguer des honneurs au Baron pour sa propre grandeur; mais seulement

comme s'il eut voulu l'engager à lui être favorable auprès du Roi, dans ses démêlés avec la Maison de la Mark. Dans ce dessein le Duc ne lui parla de rien moins, que de déclarer la guerre au Roi d'Espagne, promettant de son côté d'attaquer Luxembourg, avec d'autant plus de succès, qu'il avoit des intelligences dans les principales Villes de ce Duché. Il se flattoit aussi d'attirer quelques-uns des Souverains d'Allemagne, dont la plûpart étoient ses parens ou ses Alliés, les promesses du Duc de Boüillon ne purent être executées, à cause du soin qu'il avoit alors des gens de Guerre; & parce que ses intérêts particuliers ne s'accordoient point avec ses premieres avarices. Rosni se contenta donc de lui proposer d'envoyer quelques Troupes au Roi, pour l'aider à dissiper les restes de la Ligue, & qu'on penseroit ensuite à faire la guerre aux Espagnols dans leur propre Pays. Alors ce Prince, qui menaçoit d'envahir le Luxembourg en une seule campagne, changeant

Oeconomies Royales.

geant tout à coup, déclara & avoüa qu'il avoit à peine assez de Soldats pour garder son Etat, autant menacé par les Ligueurs, que par tant d'autres ennemis qui l'environnoient. Ainsi Rosni s'en retourna sans rien faire, faché d'avoir entrepris un voyage aussi inutile aux intérêts du Roi son Maître, & qui lui faisoit connoître plus qu'auparavant que le Duc de Boüillon ne cherchoit dans tous ces troubles que son propre intérêt : Le Roi en porta le même jugement, & peut-être lui en auroit-il témoigné son chagrin, si les heureuses nouvelles de la reddition de Poitiers, de Laon & de plusieurs autres Villes, n'étoient venuës le distraire.

Rosni traite avec la Duchesse de Guise.

Tant de Villes qui se soumettoient les unes par force, & les autres par persuasion, ou par devoir, commencerent à donner de l'inquiétude aux Guises. Le Duc de Mayence avoit déja fait faire quelques propositions d'accommodement ; mais il traînoit les choses en longueur, espérant toujours quelque retour favorable. La Duches-

se de Guise, mere du Duc de ce nom; n'approuvant point des lenteurs, qui pouvoient leur nuire dans peu, s'adressa elle-même au Roi pour son fils. Ce Prince chargea son Chancelier & quelques autres, de traiter avec la Duchesse; mais trop exactes observateurs de vaines formalités, ils fatiguerent sa patience; & cette Dame pria le Roi de vouloir charger le Baron de Rosni de traiter avec elle. Celui-ci y consentit d'autant plus volontiers, que la Duchesse de Guise étoit sa proche parente. Par rapport à cette Dame, il y avoit peu de choses à terminer; mais le Duc son fils, sans compter plusieurs autres places considérables, étoit Maître de Reims; l'étenduë de cette Ville, ses richesses, son commerce, le nombre de ses habitans, la rendoient très-considérable dans un tems où l'on faisoit cas de la moindre bicoque. Ainsi Rosni se fit une gloire de mettre la derniere main à un traité qui devenoit si avantageux à son Maître, & qui le rendoit Souverain paisible de tout le Pays qui sépare la Capitale de France d'avec les Frontieres des Pays-

Oeconomies Royales.

Bas. Il se rendit donc auprès de Madame de Guise, & se hâta de conclure, passant légerement sur les mêmes points qui avoient arrêté si long-tems le lent & formaliste Chancelier.

Le Duc de Mayenne étoit lui-même plus pressé que jamais de terminer son accommodement. Les habitans de Reims lassés de sa domination, & se voulant délivrer de cette nombreuse garnison, qui subsistoit à leurs dépens, espérant d'ailleurs obtenir des immunités & de nouveaux priviléges, s'ils se rendoient d'eux-mêmes au Roi, commencerent à s'assembler entr'eux. S'affermissant davantage dans leur résolution, à mésure qu'elle étoit approuvée d'un plus grand nombre, ils s'enhardirent jusqu'à placer des corps de garde la nuit dans les Places de la Ville, & le jour dans les tours & sur les portes.

Le Duc de Guise instruit de ces mouvemens, & craignant avec raison que les habitans de Reims ne s'assurassent de sa personne, pour se rendre encore plus agréables au Roi, écrivit par un Courrier exprès à la Duchesse sa mere, de terminer avec Rosni le plus promptement qu'il se pourroit,

luî alléguant les raiſons de cet empreſſement. La Ducheſſe ſe relacha donc ſur pluſieurs points importans, & enfin le traité fut conclû. On accorda au Duc, entr'autres conditions, le gouvernement de Provence, alors poſſedé par le Duc d'Epernon, qui refuſoit de ſe ſoumettre au Roi. Les habitans de Reims continuant d'ignorer la négociation entamée entre le Roi & le Duc de Guiſe, députerent à la Cour ſix des Principaux de leur Ville ; & ayant appris en arrivant que leur Gouverneur traitoit avec Sa Majeſté, il la ſupplierent par l'entremiſe de Roſni, de ne rien accorder au Duc par rapport à la reduction de la Ville de Reims, qui venoit d'elle-même ſe ſoumettre au Roi, & l'aſſurer de ſon obéïſſance.

Soumiſſion du Duc de Guiſe ménagée par Roſni.

Roſni ne manqua pas de s'acquitter de cette commiſſion, & redit exactement au Roi tout ce dont les Députés de Reims l'avoient chargé. Ce Prince en témoigna d'abord beaucoup de joye. Il étoit épuiſé de graces & d'argent, ne regagnant ſes Sujets qu'à force de bienfaits. Cependant le Roi refléchiſſant ſur le traité qu'il avoit entamé avec le Duc de

Mayenne, pensa un moment, en se frottant deux ou trois fois la tête, & dit ensuite : *Il est bien vrai qu'il n'y a rien de si volage, qu'une multitude de peuple, ni qui se porte plûtôt d'une extrêmité à l'autre.* Le Roi fit en même tems quelques tours dans sa chambre sans parler, puis revenant de cette rêverie, il demanda à Rosni à quel point en étoit le traité avec le Duc de Guise: le Baron lui répondit qu'en conséquence des ordres rëiterés de Sa Majesté il l'avoit signé, sans croire avoir rien fait qui pût lui déplaire. *Aussi n'avez vous fait*, repartit le Roi ; *puisque les choses sont si avant, & que vous y avez engagé ma foi & ma parole, je le veux observer inviolablement.* Cependant il ordonna qu'on fit venir les Députés de Reims. Il les remercia de leur bonne volonté, leur accorda plusieurs graces, & après les avoir renvoyés, il ratifia le traité fait avec le Duc de Guise ; & lorsque ce Seigneur lui fut présenté, il le reçut avec autant d'ouverture & de confiance, que s'il n'avoit jamais cessé de lui être attaché. Il l'assura que loin de se souvenir de sa rebellion, il vouloit à l'avenir lui ser-

Oeconomies Royales.

c'est, dit le Roi ; *ces gens-là ne veulent personne que j'aime particulierement, ni qui m'affectionne passionnément.... Mais ils ont beau faire ; car plus ils vous montreront de haine & d'envie de vous reculer, tant plus ils accroissent mon amitié envers vous, & le désir que j'ai de vous avancer ; mais prenons patience, tolerons les mauvais aussi bien que les bons, encore ne sçai-je, si me servant des uns & des autres, j'en aurai assés pour réparer le désordre de mes affaires.*

C'est ainsi que le Roi daigna consoler Rosni, & augmenter ses espérances. Il le quitta aussi-tôt après, & ne le revit que pour lui proposer d'aller en Ambassade en Angleterre, où le Duc de Boüillon étoit alors. Le Baron représenta au Roi, que l'éloigner de la Cour, c'étoit lui faire céder le champ de bataille à ses ennemis, qui ne manqueroient pas de profiter de son absence, pour le décréditer dans son esprit. Henri se rendit à ses raisons ; & l'Ambassade fut remise à un autre tems. Le Roi alla alors mettre le siége devant la Fere : la prise de cette Ville fut suivie d'un bien plus grand avantage, je veux dire de la mort du Duc de Nemours, de l'ap-

commodement du Duc de Mayenne, qui se soumit enfin au Roi, & de la réduction de Toulouse, & de tout ce qui restoit de Villes en France, qui tenoient encore pour les Ligueurs.

Tant de prospérités n'amollirent point le courage de Henri, & ce grand Prince, ce vrai Roi, ayant déclaré la guerre aux Espagnols, entra dans les Pays-Bas, & mit le siége devant Arras. Par la mauvaise conduite de ceux qui administroient alors les Finances de l'Etat, Henri se trouva dépourvû de tout ce qui étoit nécessaire pour la continuation du siége. Il en écrivit à Rosni ; & sa Lettre mérite d'être rapportée. Le Roi fait la guerre dans les Pays-Bas.

MON AMI. « Vous sçavez aussi » bien que mes autres Serviteurs, » quels périls & hazards j'ai courus, » par quelles peines & fatigues il m'a » fallu passer, pour garantir ma vie » & ma dignité. Cependant toutes ces » traverses ne m'ont point tant affligé » ni dépité l'esprit, que je ne me » trouve maintenant chagrin & en- » nuyé de me voir en de continuelles » contradictions, avec mes plus auto- » risés Serviteurs, Officiers & Con- » seillers d'Etat, lorsque je veux en- Lettre du Roi à Rosni. *Oeconomies Royales.*

» treprendre quelque chose digne
» d'un généreux courage, & de ma
» naissance & qualité .... On m'a
» donné pour certain, que la ruine
» de mes revenus n'étoit provenu que
» de ce qu'un seul gouvernoit les Fi-
» nances avec une autorité absoluë;
» mais les huit personnes que j'y ai
» mises, ont bien fait pire que leurs
» dévanciers; ces Messieurs là & cet-
» te effrenée quantité d'Intendans,
» qui se sont fourrés avec eux par
» compere & par commere, ont
» bien augmenté les grivelées, &
» mangeant le cochon ensemble,
» consommé plus de quinze cens mil-
» le écus .... Or je veux en atten-
» dant établir quelque mien & confi-
» dent Serviteur parmi eux, que j'au-
» toriserai peu à peu, afin qu'il me
» puisse avertir de ce qui se passera
» dans mon conseil, & m'éclaircir de ce
« que je désire de sçavoir. Or ai-je,
» comme je vous l'ai déja dit, jetté
» les yeux sur vous, pour m'en servir
» en cette Charge .... Je ne doute
» point que je ne reçoive utilité &
» contentement de votre administra-
» tion .... Je veux bien vous dire
» l'état où je me trouve réduit, qui est

» tel, que je me trouve fort proche » des ennemis, & n'ai quasi pas un » cheval pour combattre, ni un har- » nois complet que je puisse endosser; » mes chemises sont toutes déchi- » rées *; mes pourpoints troüés au » coude; ma marmite est souvent » renversée, & depuis deux jours je » dîne & soupe chez les uns chez les » autres, mes pourvoyeurs disant n'a- » voir plus rien pour fournir ma ta- » ble. Partant jugés, si je mérite d'ê- » tre ainsi traité, & si je dois plus » long-tems souffrir que les Financiers » Trésoriers me fassent mourir de » faim, & qu'eux tiennent des tables » friandes & bien servies; que ma » maison soit pleine de nécessités, & » les leurs de richesses & d'opulen- » ce. » J'ai rapporté cette Lettre, parce qu'étant de la propre main du Roi, on y doit ajouter plus de foi, & mieux juger de la confiance qu'il

* Pierre de l'Etoile, dans son Journal du Regne d'Henri IV, dit avoir vû lui-même ce Prince joüer à la paume, *ayant ses chemises toutes déchirées aux reins*, & qu'il étoit si dénué d'argent, qu'ayant un jour gagné à la paume 400 écus qui étoient sous la corde, il les fit ramasser, & les ayant mis dans son chapeau; *je tiens bien ceux-ci*, dit-il tout haut, *on ne me les dérobera pas; car ils ne passeront pas par les mains de mes Trésoriers.*

avoit en Rosni. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on soit fâché de voir au vrai le triste état où se trouvoit réduit un grand Roi, & la modération qu'il témoignoit à l'égard de ceux qui l'y avoient réduit.

Rosni ne manqua pas de se rendre auprès de Henri, ne doutant point qu'il ne lui accordât la Charge de Sur-Intendant des Finances, qu'il désiroit depuis long-tems. Ce fut la connoissance de cette ardeur qui retint le Roi. Ce Prince eut peur que Rosni n'abusât comme les autres du dépôt qui lui seroit confié. Sa colere contre ses Trésoriers se calma, si-tôt qu'il eut reçû de l'argent, & il résolut de mieux éprouver le Baron, avant de lui remettre l'administration de ses Finances. Rosni en arrivant auprès du Roi ne ressentit pas un médiocre chagrin de son changement; mais il fallut céder au tems, & se charger d'une commission aussi désagréable, que l'autre auroit été avantageuse.

Rosni est chargé de négocier le mariage de Madame Catherine.

Le Roi avoit une sœur unique qu'il vouloit marier. Le Comte de Soissons aspiroit depuis long-tems à l'honneur de cette alliance, & il pouvoit se flâter d'être aimé de la Princesse; mais il

étoit haï du Roi. L'inégalité & la bisarrerie de son humeur avoient fait naître cette aversion dans l'ame du Monarque, bon Prince qui n'avoit jamais pû haïr, même ses ennemis. La pauvreté extrême du Comte étoit un second obstacle à cette union. Le Roi avoit jetté les yeux sur le Prince de Montpensier, autre amant de Madame, & le seul qui fût digne d'elle. Rosni fut donc chargé d'aller déclarer à la Princesse la volonté du Roi son frere, & de la déterminer à obéïr. Il eut d'autant plus de peine à s'y déterminer, qu'il avoit lui-même promis autrefois à Madame, de favoriser son union avec le Comte de Soissons, qu'il lui avoit fait accroire que le Roi y consentiroit, & qu'il avoit enfin remis entre les mains de Sa Majesté des promesses de mariage, que les deux amans s'étoient reciproquement faites, au lieu de les leur rendre à eux-mêmes, comme il s'y étoit engagé expressément.

Ainsi lorsque le Baron proposa à Madame le Prince de Montpensier, elle lui demanda ce qu'il avoit fait de la promesse du Comte de Soissons, & de la sienne. Rosni fut obligé de lui

avouer le fait, & la Princesse qui étoit naturellement violente s'emporta contre lui jusqu'aux menaces. Ce fut en vain, qu'il lui fit une longue énumération des défauts, & des fautes du Comte de Soissons : il ne put calmer sa colere, ni diminuer son amour : elle lui répondit, qu'il ne convenoit pas à un petit Gentilhomme comme lui, dont le plus grand honneur étoit d'avoir été nourri dans la maison de son frere, de parler d'un Prince du Sang avec aussi peu de respect ; & qu'il eût à se retirer promptement, n'ayant aucune réponse à lui faire.

Rosni, qui loin d'avoir passé ses pouvoirs, avoit caché à la Princesse ce qu'il y avoit de plus facheux dans les ordres dont il étoit chargé, irrité de se voir traité de la sorte devant une compagnie assés nombreuse, repliqua avec vivacité, & dit à Madame, que ce même petit Gentilhomme qu'elle traitoit avec tant de hauteur & de mépris, sortoit d'une Maison Alliée à des Rois & à des Princes ; qu'il s'avoüoit serviteur du Roi son frere ; mais qu'il l'avoit toujours servi à ses dépens ; & que loin que sa famille fût obligée à celle de Bourbon, plusieurs

Oeconom. Royales.

d'entre ses Princes subsistoient des biens, que leur avoient apporté des filles de sa Maison. *Au reste, Madame*, ajouta le Baron, *je dois vous dire, que si vous ne vous conformés pas aux volontés du Roi, vous devez vous attendre à vous voir retrancher toutes les pensions qu'il vous accorde ; & alors vous n'aurez pas sujet de tant mépriser ceux qui n'ont pas aujourd'hui autant de bien qu'en avoient leurs Ancêtres.* Madame ayant repliqué par de nouvelles menaces à une reponse si vive, elle se retira & s'enferma dans son cabinet, & Rosni se hâta de sortir de chez une Princesse si irritée. Madame se plaignit amérement au Roi de la hardiesse du Baron ; & ce bon Prince, qui craignoit que le désespoir ne lui fit prendre quelque mauvais parti, écrivit une Lettre de reprimande à Rosni, en lui ordonnant de demander pardon à sa sœur ; ce que celui-ci refusa obstinément de faire, paroissant disposé à se retirer du service d'un Prince capable de désavoüer des actions ordonnées par lui-même.

Rosni est mis à la tête des Finances.

Le mécontentement de Rosni ne fut point ignoré du Roi ; il lui écrivit pour l'appaiser, & parut vouloir en-

fin, si non le mettre à la tête de ses Finances, du moins lui assurer une des premieres places dans le Conseil; ce qu'il fit enfin, après avoir balancé encore quelque tems. Ceux qui composoient le Conseil des Finances reçurent le Baron avec des apparances de joye, qui furent bientôt démenties par leurs actions. Le zéle qu'il fit paroître d'abord, ne servit qu'à les alliéner davantage; & plus le Roi lui donna d'autorité, moins il trouva d'obéïssance. Ils chercherent le moïen d'indisposer toute la Cour contre lui. On regarda les justes punitions qu'il décernoit contre des coupables, comme des violences exercées sur des Sujets innocens. Les Princes du Sang, & le Connétable se liguerent contre lui, & porterent leurs plaintes au Roi. Ainsi lorsque ce Prince le vit arriver avec des charettes chargées d'argent, il avoüa que personne encore ne lui en avoit tant fourni; mais qu'il lui serviroit de peu, puisqu'il falloit le rendre aux Princes de Montpensier & de Soissons, au Connétable, & à tant d'autres qui le réclamoient. Ils le reclament injustement, repliqua Rosni; & en même tems il fit connoître au

Roi l'injuſtice de toutes les plaintes qu'on lui avoit faites. Ce Prince en demeura ſi ſatisfait, qu'il fit un grand préſent au Baron, & lui augmenta ſes penſions.

Le lendemain Roſni eut à eſſuyer de nouvelles traverſes. Sancy aimé du Roi, à cauſe des grands ſervices qu'il avoit rendus à ce Prince, ayant eu ordre de payer les Suiſſes de l'armée du Roi, envoya un petit billet à Roſni, pour lui demander la ſomme néceſſaire à ce payement. Roſni, qui avoit reçû du Roi un ordre contraire, trouva celui de Sanci fort incivil, & le lui renvoya avec mépris. Sanci ſe picqua, & étant allé trouver le Roi, il lui dit tout en colere, que Roſni tranchoit de l'Empereur dans ſa maiſon; qu'il avoit refuſé de lui donner de l'argent pour les Suiſſes, & qu'*étant là aſſis ſur ſes caques comme un ſinge ſur ſon bloc*, il n'y avoit pas moyen de rien tirer de lui; *je vois bien ce que c'eſt*, dit le Roi, *on ne ſera jamais las d'accuſer, & de faire de mauvais offices à cet homme là, pour ce que je me fie en lui, & qu'il me ſert bien.* En même tems il l'envoya chercher. Roſni avoit eu ſoin d'envoyer promptement aux Suiſſes l'argent or- *Oeconomies Royales.*

donné par le Roi. Ce Monarque satisfait de se voir obéï, applaudit au Baron, & voyant que Sanci & lui s'échauffoient à disputer, il leur dit : *Tout beau, tout beau, ne faut plus que vous contestiés, si non à qui mieux me servira.* Rosni repliqua, qu'il ne vouloit point de Sanci pour Maître, que c'étoit bien assés qu'il le reçût pour Compagnon. Les témoins de cette dispute, prévoyant dèslors la décadence de Sanci, ne doutoient pas que Rosni ne se vît dans peu à la tête de toutes les affaires. Il est vrai que ce Seigneur y seroit plûtôt parvenu sans son extrême vivacité, que le Roi redoutoit lui-même, & qui fut long-tems un obstacle à son avancement, que Sa M. désiroit d'autant plus que ses affaires étoient plus mal gouvernées.

Rosni essuya dans la suite les contestations les plus vives avec les gens du Conseil des Finances. Ceux-ci lui repetoient sans cesse, que les Finances du Roi paroissoient si immenses à un homme qui n'avoit jamais vû que le revenu de sa Maison, qu'elles lui paroissoient inépuisables. La surprise d'Amiens ayant augmenté les jalousies contre Rosni, le Roi déclara qu'il

auroit désormais seul le maniement des Finances, qui étoient destinées au payement de l'armée, chargée de recouvrer une place si importante. Cependant il ne lui accorda pas encore le titre de Sur-Intendant, se contentant de l'élever peu à peu, pour faire connoître à ses ennemis, qu'il étoit digne du poste auquel il le destinoit. Amiens fut repris, & tous les Officiers de l'armée revinrent de ce siége, comblant Rosni de loüanges. C'étoit la premiere expédition où le Roi s'étoit vû muni de tout ce qui lui avoit été nécessaire, malgré les obstacles que ceux du Conseil des Finances avoient taché d'opposer à la vigilance de Rosni.

Le Roi consulte Rosni sur la dissolution de son mariage.

Le Roi satisfait de ses services, & lui trouvant un génie également propre à la guerre & à la Finance, lui promit dèslors la Charge de Grand Maître de l'Artillerie, aussi-tôt qu'il auroit pû trouver pour d'Estrées, pere de la belle Gabrielle, qui la possedoit, quelque autre place plus convenable à son âge & à ses talens. La faveur de cette Maîtresse, si célébre par sa rare beauté, & par la constance du Roi, commençoit à diminuer;

& par conséquent on avoit moins d'égards pour tout ce qui lui appartenoit. Le Roi travailloit alors à faire casser son mariage, avec Marguerite de Valois, sœur des derniers Rois. Il regardoit son divorce comme une chose faite, & consultoit déja Rosni sur le choix qu'il devoit faire d'une autre femme. En repassant les qualités de toutes celles sur qui ce Prince pouvoit jetter les yeux, le Monarque n'en trouvoit pas une qui pût lui plaire. A force de s'échauffer l'imagination, il se sentit touché plus que de coutume du mérite de Gabrielle d'Estrées; & se trouvant avec un confident dont il connoissoit la discretion : *Eh, que direz-vous*, lui dit le Roi après avoir un peu rêvé, *si je vous en nomme une* ? Rosni se douta sur le champ qui ce pouroit être; mais voulant laisser parler le Roi, il fit semblant de l'ignorer. *O la fine bête que vous êtes*, s'écria ce Prince, *je vois bien où vous en voulés venir, en faisant ainsi le niais & l'ignorant; car vous me confesserés que toutes les qualités que je demande dans une femme, se trouvent réünies dans ma Maîtresse.* Rosni ne paroissant pas être du même avis, *je me garderai*, reprit le Roi,

Oecon. Royal.

de le dire à ma Maîtresse, qui vous en voudroit du mal. Le Monarque prudent garda en effet là dessus un secret inviolable, & pria Rosni d'écrire à la Reine Marguerite, pour la sonder sur le projet de divorce qu'il avoit formé. Le Baron ne manqua pas d'obéïr, & la Reine voyant bien qu'il falloit se soumettre à la loi du plus fort, répondit que le Roi en useroit avec elle comme il le jugeroit à propos; qu'elle consentoit à tout ce qui pouvoit procurer son repos & celui de l'Etat. Le Roi ne songea plus alors qu'à terminer promptement cette grande affaire, sans néanmoins négliger la guerre qu'il avoit à soutenir contre les Espagnols.

Rosni broüillé avec Gabrielle d'Estrées.

Le Baron de Rosni, qui avoit été jusqu'alors dans les bonnes graces de Gabrielle, qu'on nommoit alors la Marquise de Monceaux, & qui étoit le confident de ses amours avec le Roi, se broüilla ouvertement avec elle, au sujet du divorce projetté entre Henri & Marguerite de Valois. Cette Reine instruite du dessein que le Roi avoit d'épouser la Marquise, écrivit à Rosni, qu'étant née fille de France, sœur & femme de Rois, &

se voyant seule de la branche des Valois, elle vouloit signaler son affection pour des peuples, qu'ils avoient si long-tems gouvernés ; qu'elle consentoit volontiers à la dissolution de son mariage, pour voir le Roi donner à son peuple des Maîtres légitimes ; mais que si le Roi avoit envie de mettre sur son Trône une personne d'aussi basse extraction, & d'une conduite aussi déreglée, loin de céder sa place, elle redoubleroit ses efforts pour s'y maintenir.

Margueritte de Valois avoit écrit cette Lettre, sur ce qu'on lui avoit raporté des magnificences qui avoient été faites à la naissance d'un fils, dont la Marquise de Monceaux venoit d'accoucher. Les Partisans de cette Favorite donnoit hautement à cet enfant le nom de fils de France, en ajoutant que le Roi n'attendoit que la dissolution de son premier mariage, pour en contracter un second avec la Marquise, jusque-là même qu'en apportant l'état de la dépense, qui avoit été faite au Batême d'Aléxandre Monsieur, on le qualifioit d'Enfant de France. Rosni retint l'Ordonnance qui étoit conforme à cet état, & en expédia une autre

de la même somme en retranchant la qualité. Ceux qui en étoient les porteurs, insisterent beaucoup sur le titre de fils de France, jusqu'à ce que Rosni impatienté de les entendre, leur répondit brusquement : *Allés, il n'y a point de fils de France.* Et sur le champ, se doutant bien que ce discours seroit rapporté à la Marquise, & qu'elle feroit grand bruit, Rosni alla prévenir le Roi, à qui pour se justifier, il détailla les inconveniens qui pouvoient résulter des grands airs de sa Maîtresse, & des bruits qu'elle faisoit courir sur ses enfans & sur son futur mariage. Le Roi l'écouta avec attention, approuva ce qu'il avoit fait, & lui ordonna d'aller voir la Marquise, pour l'appaiser par de bonnes raisons. *Si cela ne suffit*, ajouta ce Prince, *je parlerai en Maître, & non pas en Serviteur.*

Aussi-tôt que la Maîtresse du Roi apperçut Rosni, elle prit un visage severe, & loin de recevoir ses excuses avec politesse, elle lui dit d'un ton aigre, qu'il ne lui feroit pas croire comme au Roi, que le blanc étoit noir. *Ho ho, Madame*, lui répondit Rosni, avec sa vivacité ordinaire, *puisque*

vous le prenés de cette façon, je vous baise les mains, & ne laisserai pas de faire mon devoir pour vos coleres. Il la quitta fort mal satisfaite, & alla rendre compte au Roi de la façon dont la Marquise l'avoit reçû. Ce Prince lui dit : *Venez avec moi, je vous ferai voir que les femmes ne me possedent pas, & que je sçai maintenir mes Serviteurs.* Son carrosse tardant trop à venir, il monta dans celui de Rosni & se rendit chez la Marquise, tenant Rosni par la main. Si-tôt que ce Prince l'apperçut, il lui dit : *Vois, Madame, hé, vrai Dieu, qu'est-ce que ceci. Parbleu j'en jure, si vous continués vos façons de faire, que vous vous trouverés bien éloignée de vos esperances. Ha Dieu*, s'écria la Marquise pénetré de douleur. *Si j'avois un poignard, je m'en percerois le cœur, afin que vous y vissiés votre effigie si bien engravée, qu'il m'est impossible de l'en effacer qu'en me privant de la vie. Encore si c'étoit pour quelque belle Dame.... Si cela me seroit-il plus supportable; mais de me gourmander & ménacer, pour soutenir un de vos Valets, qui m'a offensé plusieurs fois, jusqu'à toute extrêmité. Il ne me faut plus vivre après tant de disgraces.* En même tems fondant

en

en larmes elle se jetta sur un lit, donnant toutes les marques de la plus vive douleur. D'abord le Roi parut touché de son état; mais se remettant aussi-tôt, & comprenant l'artifice de ce manége de Gabrielle, il lui dit : *Parbleu, Madame, c'est trop ; je vois bien qu'on vous a dressée à tout ce badinage... je me passerois mieux de dix Maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui, que vous avez appellé valet en ma présence... ceux de ma Maison, n'ayant point dédaigné l'alliance de la sienne.* Sur cela le Roi fort irrité voulut sortir; mais la Marquise craignant qu'il ne se déterminât tout à fait à la quitter, se leva & courut se jetter à ses piés pour le retenir. Elle commença alors à s'adoucir : elle fit des excuses à Rosni pour le terme de Valet, & le Roi lui pardonna.

Ce ne fut pas seulement contre sa Maîtresse que le Roi eut à soutenir son Sur-Intendant des Finances. Le Duc d'Espernon, fier des grands titres que la faveur du feu Roi lui avoit procurés, osa l'insulter en plein Conseil, à l'occasion d'une dispute où il s'agissoit des interêts du Roi. Rosni répondit vivement au Duc d'Epernon ; ce Sei-

Sa querelle avec le Duc d'Epernon.

gneur, le plus orgüeilleux de tous les hommes, qui avoit osé se mesurer autrefois avec le Roi lui-même, repliqua au Baron avec tant de hauteur, que celui-ci, voulut tirer l'épée en plein Conseil, pour venger cet outrage. On les sépara, & le Roi ayant été informé du sujet de la querelle, ordonna aux Courtisans qui lui étoient le plus affectionnés, d'aller s'offrir à Rosni. Il lui écrivit même pour l'assurer de son amitié, & qu'il lui serviroit de second s'il en étoit besoin. Le Duc d'Espernon, voyant bien qu'il n'étoit plus dans le tems de la Ligue, consentit à une reconciliation: Rosni & lui s'embrasserent.

Ce fut en ce tems-là, que les Cours supérieures du Royaume, le Clergé de France, l'Université, & en particulier la Sorbonne, proposerent de grandes objections au Roi sur la plûpart des Articles de l'Edit de Nantes. Un de ces Articles accordoit aux Religionnaires de France, non-seulement le droit de s'assembler entr'eux, mais encore de recevoir des Etrangers dans leurs *Synodes* & de se rendre eux mêmes aux Synodes Etrangers. Le Parlement de Paris fit ses remon-

trances à ce sujet, & il se tint une Assemblée, où le Roi voulut que Rosni se trouvât avec Boüillon & la Trémoüille. Du Plessis-Mornai, & un grand nombre de Ministres s'y rendirent avec eux. Le Duc de Boüillon, & le Seigneur de la Trémoüille apprirent avec chagrin que Rosni devoit être de leur Assemblée. Ils le regardoient comme un homme entierement dévoüé au Roi, & peu propre à favoriser leurs prétentions. Messieurs de Moüi, de Clermont & de Sainte Marie-du-Mont, qui étoient dans les mêmes dispositions que Rosni, lui demanderent tout haut, s'il sçavoit de quoi il étoit question dans cette assemblée. Le Baron feignant de l'ignorer, répondit que non; & aussitôt un des trois qui lui faisoient cette interrogation, lui dit qu'il s'agissoit de l'Article de l'Edit de Nantes, par lequel les Réligionnaires de France pouvoient recevoir des Etrangers dans leurs Synodes, & aller eux-mêmes dans les Synodes étrangers. Il ajouta que cet article étoit de l'invention du Duc de Boüillon, qui ayant dessein de faire reconnoître Sedan pour Fief de l'Empire, vouloit néanmoins que

l'Eglise de cette Principauté fut toujours regardée comme faisant corps avec les autres Eglises des Réligionnaires de France. Le Duc de Boüillon n'avoit formé le dessein de se faire déclarer feudataire de l'Empire, qu'à cause de la presséance, qui lui étoit disputée par les Ducs & Pairs & par les Maréchaux de France. Rosni condamna en pleine Assemblée le projet du Duc de Boüillon ; & les opinions ayant été recueïllies, l'article en question fut supprimé avec plusieurs autres, & le Duc de Boüillon demeura toujours Sujet du Roi de France.

Cette affaire causa de vives inquiétude à Henri, qui craignoit, en mécontentant les Catholiques ou les Réligionnaires, de voir renaître des troubles semblables à ceux qu'il avoit eu tant de peine à calmer. Mais un nouvel accident vint bientôt effacer ces idées de l'esprit du Roi. Gabrielle d'Estrées mourut ; & laissa le Roi désesperé de sa perte. Rosni fit tous ses efforts pour le consoler ; mais comme il n'alléguoit que des raisons, remédes peu efficaces pour de pareils maux, il vit long-tems le Roi plongé dans la douleur. D'autres entreprirent sa gué-

rision avec plus de succès. Pour lui faire oublier sa premier Maîtresse, ils lui en proposerent une seconde, qui fut Mademoiselle d'Entragues, aussi belle, & plus spirituelle que la Marquise de Monceaux. Elle se conduisit à l'égard du Roi avec beaucoup d'artifice, & après en avoir reçû cent mille écus, elle se fit toujours accompagner si scrupuleusement par son pere, ou par quelque autre personne de sa famille, que le Roi ne put jamais la voir seule. Sa passion augmenta à mésure qu'elle trouva plus d'obstacle. Assuré par la Demoiselle, qu'une promesse de mariage de sa part éblouiroit sa famille, & qu'elle pourroit alors être toute à lui, il en fit une; mais refléchissant sur les conséquences de cette démarche, ce Prince envoya chercher Rosni.

Hardiesse de Rosni à l'égard du Roi.

Lorsque le Baron l'aborda, Sa Majesté tenoit cette promesse à la main. Lisés, dit ce Prince, en la donnant à Rosni; en même tems il détourna la tête, comme ayant honte lui-même de ce qu'il venoit de faire. Je ne doute pas, ajouta Henri, après la lecture que le Baron venoit de faire, que vous ne désaprouviés & cette promesse, &

le don des cent mille écus que j'ai fait à la même personne ; cependant je veux que vous me disiés sincérement ce que vous pensés. Rosni outré de la foiblesse de son Roi, & ne doutant point qu'on ne fit un jour usage de cette fatale promesse, me promettés vous, lui dit-il, de n'être point en colere ? Oüi, répondit le Roi, je vous le promets. Alors Rosni déchira l'écrit: *Voilà*, dit-il à Sa Majesté, *l'usage que vous en devez faire*, Henri prit en bonne part cette vivacité de Rosni, & se contenta de le traiter de fou : *il est vrai Sire*, reprit-il, *je suis un fou, & voudrois l'être si fort, que je le fusse tout seul en France.*

Oeconomies Royales.

Le Roi fit sur le champ une autre promesse, ou du moins Rosni le soupçonna ainsi, & la donna à Mademoiselle d'Entragues, avec laquelle ce Prince passa plusieurs jours, sans voir Rosni ni aucun autre de ses Courtisans. Mais il fallut bientôt penser à quitter ces nouveaux plaisirs, pour recommencer la guerre contre le Duc de Savoye, qui s'apprêtoit à entrer dans le Dauphiné à la tête d'une armée. J'ai dit plus haut que le Roi avoit accordé la Charge de Grand

Maître de l'Artillerie, au pere de la Duchesse de Beaufort, Gentilhomme peu propre à remplir les fonctions d'une Charge si importante, & qui ne l'avoit sollicitée que pour joüir des avantages qu'elle procure. Les raisons qui avoient déterminé le Roi à l'en revêtir, ne subsistoient plus depuis la mort de son ancienne Maîtresse; & tout occupé des charmes de celle qu'il venoit d'acquérir, il auroit volontiers retiré la Charge de Grand Maître des mains d'un homme incapable de l'éxercer, pour en gratifier Rosni, dont il connoissoit les talens. Il arrive rarement qu'une nouvelle Favorite soutienne les créatures de celle qu'elle remplace. La jeune d'Entragues parla au Roi en faveur du Baron, & ce Prince s'ouvrant à lui là-dessus, le pria de se contenter de l'Emploi de Lieutenant Général sous d'Estrées, lui promettant d'éloigner tellement ce dernier de toutes les expéditions, qu'il recevroit seul tous les profits & les honneurs attachés à la dignité de Grand-Maître. Le Baron répondit, qu'il ne se soumettroit jamais à un homme aussi difficile à contenter que d'Estrées, & avec lequel il se broüil-

leroit ſans doute, ſi-tôt qu'il entreroit en exercice. Le Roi ſe picqua de cette réponſe,& il repliqua qu'il ne ſe reſoudroit pas non plus à dépoüiller de ſa Charge un homme qui le devoit encore toucher. Roſni s'opiniâtra; & Henri fort en colere contre lui le renvoya.

Rosni est fait Grand-Maître de l'Artillerie.

Mais bientôt reprenant ce caractere de bonté qui lui étoit naturel, ce Prince penſa qu'en effet Roſni, déja conſidérable dans l'Etat, poſſedant la premiere Charge de la Finance, ne devoit pas conſentir volontiers à prendre une Charge ſubalterne dans l'Artillerie, lui ſurtout à qui le Roi avoit autrefois promis la grande Maîtriſe. Aïant d'ailleurs envie de le recompenſer de l'attachement qu'il avoit toujours témoigné pour ſes interêts, il fit offrir de grands avantages à d'Eſtrées, en échange de ſa Charge; & celui-ci l'ayant cédée de bonne grace, Roſni en fut revêtu & alla loger à l'Arſenal. Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité, fut de caſſer près de cinq
1599. cens Commis d'Artillerie, qui devoient leurs places à leurs protections. Il ne garda que des gens de mérite. Le Marquis de Roſni ſe vit alors re-

vêtu de quatre Charges importantes. Il réunissoit celles de Grand-Maître d'Artillerie, de Sur-Intendant des Finances, des Bâtimens, & des Fortifications, qui s'étoient trouvées toutes occupées par ses ennemis particuliers, dont il eut l'avantage de triompher en même tems.

Le Duc de Savoye vient à la Cour.

Cependant la guerre de Savoye, qui avoit occasionné son avancement, n'eut point de lieu alors. Le Duc de Savoye croyant trouver mieux son compte dans une négociation, se rendit à Fontainebleau, & traita lui-même avec le Roi. Il connoissoit Rosni, & l'abordant un jour, il lui demanda ce qu'il vouloit faire de tant de piéces de Canon nouvellement fondues : Je veux, lui dit-il, prendre Montmelian : Y avez vous été, reprit le Duc, & sçavez vous que cette Place est imprenable ? Je ne le crois pas, repartit le Baron ; & si le Roi mon Maître jugeoit à propos de l'attaquer avec de bonne Artillerie, Votre Altesse connoîtroit qu'il n'est point de Place qu'on ne puisse prendre. Le Duc étoit alors en discussion avec le Roi pour le Marquisat de Saluces, dont il s'étoit emparé pendant les troubles. Il sçavoit que

nir plûtôt cette ennuyeuse affaire, le Baron lui répondit, qu'il n'y avoit qu'à renvoyer le Duc de Savoye dans ses Etats, avec une escorte de dix-huit mille hommes, & que si à son arrivée il n'accordoit pas une satisfaction entiere, l'escorte alors assiégeant la meilleure de ses places sçauroit bien le mettre à la raison. Cet avis, ou du moins ce que le Baron vouloit faire entendre par-là, étoit la seule chose qui pût réduire le Duc de Savoye; mais le Roi se trouvoit en ce tems-là dans des dispositions contraires, & les affaires continuerent de traîner en longueur. La dissolution du mariage du Roi avec la Reine Marguerite, étant arrivée sur ces entrefaites, Rosni fut occupé, avec le Connétable & plusieurs autres, pour conclure celui de ce Prince avec Marie de Médicis, que l'honneur d'avoir été la femme du plus grand de tous les Monarques, ne put sauver dans la suite des persécutions, aussi injustes que cruelles, que cette Princesse essuya après la mort de son mari.

Guerre contre le Duc de Savoye.

Toutes ces cérémonies étant achevées, le Roi plus mécontent que jamais du Duc de Savoye, s'avança jusqu'à Lion, où la plûpart des Courti-

sans qui favorisoient le Duc de Savoye, tacherent de le retenir. Ce Prince lui-même, croyant dissiper encore une fois l'orage, ou du moins le suspendre, envoya des Deputés au Roi, pour proposer les accommodemens en apparance les plus convenables. Henri, que sa bonne foi mettoit à l'abri de tout soupçon, croyoit trouver dans les autres la même sincérité & la même candeur. Il écrivit Lettres sur Lettres à Rosni, pour lui persuader que tout alloit se conclurre à l'amiable, & qu'il pouvoit cesser ses grands préparatifs. Le Roi en étoit si persuadé, qu'il s'irrita de ce que le Baron continuoit de faire voiturer des canons, des boulets, & tout ce qui étoit nécessaire pour attaquer des places. Il lui écrivit à ce sujet une Lettre plus pressante encore que les premieres; mais Rosni ne prenant point le change, continua ses travaux & lui répondit :

« Sire, je vous supplie très-humblement de me pardonner, si je contrarie vos opinions .... Je sçai de science certaine, que M. de Savoye ne veut que tromper (à quoi beaucoup de ceux qui sont près de vous,

» ne lui nuisent pas) . . . C'est pour-
» quoi j'avancerai toutes choses, &
» me rendrai près de vous dans quin-
» ze jours, bien muni de tout ce qu'il
» faut, pour vous empêcher de rece-
» voir ni honte ni dommage. »

Au stile simple de cette Lettre, on reconnoit que l'ancien langage n'est inintelligible pour nous, que lorsque nos peres vouloient faire de belles phrases. Le Roi s'apperçut enfin de la fourberie du Duc de Savoye ; il vit que tout avoit conspiré à le tromper, & que sans les précautions de son Grand-Maître de l'Artillerie, il auroit été contraint de revenir en France, & de se voir la duppe d'un Prince dissimulé. Ce Monarque irrité, écrivit sur le champ à Rosni. » Mon ami, vous avez
» bien déviné ; car Monsieur de Sa-
» voye se mocque de nous ; partant
» venez en diligence, & n'oubliés rien
» de ce qui est nécessaire pour lui faire
» sentir sa perfidie. »

Jamais Rosni n'avoit reçû d'ordre plus agréable ; il parut tout à coup avec un train nombreux d'Artillerie, & on resolut de faire quelque entreprise sur Chamberri ; mais avant d'employer la force ouverte, on voulut es-

sayer de la ruse, & Rosni chargea quelques-uns des siens de faire sauter une des portes par le moyen du pétard. Le Maréchal de Biron qui commandoit l'armée sous les ordres du Roi, avoit déja formé avec le Duc de Savoye cette fameuse intrigue, qui lui couta enfin l'honneur & la vie. Il avertit le Gouverneur de Chamberri de l'heure, où l'on devoit exécuter l'entreprise du pétard. Celui-ci mit aussitôt sa garnison sous les armes; il redoubla les gardes, garnit les murailles & les tours; en sorte qu'on ne pouvoit rien tenter qu'il ne le découvrît à l'instant; ses troupes & lui-même passerent la nuit en cet état; mais, voyant paroître le jour, ils ne douterent point que les ennemis ne les eussent apperçus. Les plus avancés rejoignirent leurs camarades, & tous ensemble allerent prendre quelque repos, laissant seulement les sentinelles ordinaires.

Cependant les François, qui s'étoient égarés durant la nuit, se trouverent à la pointe du jour à peu de distance de Chamberri. Le Maréchal de Biron vouloit qu'on s'en retournât; mais l'Officier que Rosni avoit chargé

des pétards, soutenu de quelqu'autres, s'opiniâtra de telle sorte, que le Maréchal fut obligé de céder, & de s'approcher de Chamberri. Le pétard fut aussi-tôt appliqué contre une des portes ; il la renversa ; les troupes Françoises entrerent dans la Ville, & les Savoyards eurent à peine le tems de se refugier dans le Château, qu'ils rendirent aux premieres approches du canon. Ce succès, qu'on devoit seulement à l'activité de Rosni, causa d'autant plus de chagrin au Maréchal de Biron, qu'il s'étoit engagé avec le Duc de Savoye à lui conserver Chamberri, & à fatiguer de telle sorte les troupes du Roi, que ce Prince se verroit contraint de lui accorder la paix ; aussi depuis ce moment fut-il ennemi secret de Rosni, & il ne songea qu'à le faire périr en differentes occasions, comme on le verra dans la suite.

Siége de Charbonnieres.

Cependant le Roi s'étoit déja emparé de plusieurs Places assés considérables. Il vouloit prendre Montmelian, reputée la plus forte Place, non-seulement de celles que le Duc de Savoye possedoit, mais de toute l'Europe. Avant que d'y parvenir, il falloit se rendre maître d'une autre Place, nommée

Charbonnieres, dont toutes les fortifications étoient assises sur le roc, à l'exception d'un côté difficile à découvrir, & contre lequel on ne pouvoit employer le canon, qu'en le transportant au-dessus d'une masse de rochers & de montagnes. Rosni ayant reconnu cet endroit durant la nuit, & ayant sondé avec une picque l'étendûë de l'espace, où le rempart n'étoit que de terre, fit élever à force de bras six piéces de canon, jusque sur les rochers opposés, & il sçut si bien les couvrir, que les ennemis n'en n'avoient encore aucune connoissance, lorsque le Roi arriva avec le Comte de Soissons, la Guesle & quelques autres Courtisans.

Henri, toujours impétueux, voulut d'abord qu'on tirât. Le Grand Maître lui représenta qu'il attendoit la nuit pour le faire avec plus d'avantage, parce que les ennemis ignoroient l'endroit où étoit posée sa batterie. Le Comte de Soissons & les autres furent cause que le Roi insista. Rosni differa tant qu'il put, jusqu'à ce que Henri lui ayant dit en colere qu'il prétendoit être obéï, le Marquis de Rosni fit tirer sans succès; parce que toute cette

jeunesse qui entouroit le Roi, voyant que Rosni s'étoit retiré de dépit, se mêloit elle-même d'ajuster les coups; ils s'écrierent que l'on tiroit sur un roc ainsi dur que par tout ailleurs, & revinrent au camp, persuadés que le Grand Maître n'auroit pas meilleur marché de ce côté-là que d'un autre. Les voïant tous dans cette prévention, & que Henri leur applaudissoit, il promit tout haut de soumettre la place au Roi pour le lendemain, & s'en retourna sur le champ à sa batterie, dont il trouva deux canons démontés par les ennemis. Il remit bien-tôt tout en ordre, & fit tirer avec tant de vigueur, qu'il fit taire à son tour la batterie de la Ville.

Le Roi ne manqua pas de revenir le lendemain avec la même suite que la veille. Le Grand-Maître n'avoit encore rien fait aux murailles de la place, qui pût frapper des yeux peu connoisseurs. On lui rappella la promesse du jour précédent, & plusieurs s'en mocquerent. Quelques-uns, & entres autres la Guesle, dirent au Roi, en regardant la place, *si j'étois la dedans, on ne m'auroit d'un mois. Allez vous y en*, leur répondit le Marquis, &

demain je vous fais tous pendre. Le Roi se prit à rire de cette vivacité ; mais dans le moment même, quelques coups de canon ayant fait écrouler une partie considérable de la muraille, on entendit battre la chamade. Si la surprise du Roi & de ses Courtisans fut égale, la satisfaction ne fut pas la même ; ce Prince embrassa Rosni, & les autres furent couverts de honte.

Le Lieutenant de la Place arriva ; il présenta les conditions que le Gouverneur vouloit obtenir. Villeroi & quelques autres que le Roi avoit chargés de cette capitulation, étoient d'avis de s'y conformer. Rosni seul s'y opposa, & prétendit qu'en les accordant, on faisoit tort à la gloire de son Maître. Villeroi lui représenta que Sa Majesté vouloit absolument la fin de ce Siége, pour attaquer Montmelian, & qu'il pourroit arriver que ceux de Charbonnieres l'arrêteroient encore long-tems, si on ne leur accordoit une capitulation honorable. En un mot, il lui fit entendre que cette reddition si prompte étoit plûtôt l'effet d'un hazard heureux, que la crainte qu'on avoit eu de sa batterie. Le Lieutenant de la Place les confirmoit tous

dans cette idée. Il parloit haut, & menaçoit de tenir encore long-tems, si on le renvoyoit mécontent. Ceux qui l'écoutoient, toujours prévenus contre Rosni, lui repétoient; songés y, le Roi veut finir, on ne s'en prendra qu'à vous. Le Marquis tira un papier de sa poche, écrivit quelques lignes, & le donnant à ceux qui l'environnoient, voilà, dit-il, ce qu'on peut accorder; je m'en retourne à ma batterie, & nous verrons beau jeu. A peine fut-il arrivé, que tous ses canons tirerent presque sans relache; le rampart, le bastion furent renversés, tout fut foudroyé. Alors on battit la chamade, mais ce fut en vain; les canonades continuerent; les Assiégeans se voyant près d'être abîmés sous les ruines de leurs fortifications, s'écrierent, *M. de Rosni, M. de Rosni, nous nous rendons; & moi*, répondit-il, *je vous rends à tous les diables*. Piqués de tous les discours qu'on avoit tenus, & de la hauteur que le Lieutenant de la Place avoit fait paroître, il tira jusqu'à ce que les Assiégeans ayant fait entrer d'eux-mêmes les Soldats François dans leur Ville, il s'arrêta. Quoique les Assiégeans se fussent rendus à

Oeconomies Royales.

discretion, Rosni voulut qu'ils profitassent des conditions qui leur avoient été d'abord accordées.

Montmelian, cette même Place que le Duc de Savoye réputoit imprénable, fut réduite peu de tems après sous la puissance du Roi. Le Duc de Savoye voyant son Païs ouvert de tous côtés, demanda la paix, qui fut enfin conclûë par les soins du Légat Aldobrandin & de Rosni, à l'avantage de la France. Le Roi revint à Paris pour joüir du repos, dont il étoit privé depuis un si grand nombre d'années. Ce fut là qu'il reçut un Ambassade solemnelle de la part de l'Empereur des Turcs, pour le féliciter sur son avénement à la Couronne, & lui demander son alliance. La réputation de Rosni étoit parvenue jusqu'à la Cour de Constantinople, & il reçut de l'Ambassadeur deux Sabres de prix, que le Grand Seigneur lui avoit destinés. Le séjour de l'Ambassadeur Turc à la Cour de France fut de peu de durée; il prit son audience de congé, & vit partir le Roi pour son voyage de Picardie. Ce Prince se rendit d'abord à Calais, d'où il envoya complimenter Elizabeth Reine d'Angleterre, qui

se hâta de se rendre à Douvres, afin d'être plus voisine d'un Monarque, pour qui cette Reine avoit tant d'estime. Aussi-tôt qu'Elizabeth fut arrivée à Douvres, elle envoya au Roi Milord Edmont, chargé de ses Lettres. Henri lui en écrivit d'autres, & ce fut un commerce si suivi, que les Nations voisines en conçurent de la jalousie.

Pour faire connoître le caractere d'esprit de la Reine Elizabeth, & l'estime qu'elle avoit conçue pour Henri IV, je crois devoir rapporter une des Lettres qu'elle lui écrivit. « Monsieur, mon très-cher & bien aimé » frere, j'avois toujours estimé les » conditions des Souverains être des » plus heureuses, & des moins sujettes à rencontrer des contradictions à leurs justes & légitimes desirs; mais notre séjour en des lieux » si proche l'un de l'autre, commence à me faire croire que ceux des » hautes, aussi bien que des médiocres » qualités, rencontrent souvent des épines & des difficultés, puisque par » certains égards & respects, plûtôt » pour satisfaire à autrui qu'à nous-» mêmes, nous sommes tous deux em-

» pêchés de passer la mer ; car je m'é-
» tois bien promis ce bonheur & con-
» tentement, que de vous baiser &
» embrasser des deux bras, comme
» étant votre très-loyale sœur & fi-
» déle alliée, & vous ce mien très-
» cher frere, que j'aime & honore,
» plus que chose du monde, duquel
» (afin de vous dire le fond de ma
» pensée) j'admire les vertus incom-
» parables, & surtout la valeur entre
» les armes, ses civilités & courtoisies
» entre les Dames. Aussi j'ai quelque
» chose de conséquence à vous com-
» muniquer, que je ne puis écrire ni
» confier à aucun des vôtres ni des
» miens....

Elizabeth, qui ne vouloit point entreprendre le voyage de France, auroit bien souhaité que Henri eût risqué celui d'Angleterre ; mais la même raison qui l'empêchoit de quitter ses Etats, retenoit le Monarque dans les siens ; cependant ces secrets qu'elle disoit ne pouvoir confier à personne, inquiétoient beaucoup ce Prince. Il fit venir Rosni, & lui ordonna de passer à Douvres ; mais sans paroître vouloir s'y arrêter, ni avoir aucun ordre de sa part de parler à la Reine ; d'affecter

Rosni passe en Angleterre.

au contraire de vouloir paſſer juſqu'à Londres, à ſon inſçu, pour ſatisfaire à ſa curioſité de voir l'Angleterre. Roſni s'acquitta de cette commiſſion avec ſon adreſſe ordinaire ; il prit peu de monde avec lui, & s'étant mis dans une petite barque, il deſcendit au Port de Douvres. Pluſieurs Seigneurs de la Cour d'Elizabeth ſe promenoient ſur le rivage : ils s'approcherent de Roſni, & quelques uns d'eux l'ayant reconnu, ils le preſſerent de venir voir leur Reine. Le Marquis s'en défendit beaucoup, & les pria de ne point inſtruire Sa Majeſté de ſon arrivée, les aſſurant qu'il n'avoit aucunes Lettres de ſon Maître pour elle, & qu'il étoit preſſé de voir Londres, quelques autres Villes, & de s'en retourner après. Malgré ſes inſtances, les Seigneurs Anglois apprirent ſon arrivée à Elizabeth, & ſur le champ un Capitaine de ſes Gardes le vint chercher.

C'étoit ce que Roſni déſiroit : il vit la Reine, & cette Princeſſe qui le connoiſſoit depuis long-tems de réputation, ne lui cacha rien des ſecrets qu'elle déſiroit réveler à Henri. Le premier objet d'Elizabeth étoit l'abaiſſement

baissement de la Maison d'Autriche, dont l'extrême élévation l'inquiétoit d'autant plus, qu'elle prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens, & formoit de nouvelles entreprises. Rosni l'assura que son Maître desiroit avec la même ardeur de pouvoir donner quelque échet à cette ambitieuse Maison, qui depuis le regne de Charle V. sembloit vouloir dominer sur toute l'Europe, & se faire des tributaires de tous ses Souverains; mais il ajouta, que son Roi tout irrité qu'il étoit contre les Princes de la Maison d'Autriche, n'étoit point en état de les attaquer, à moins que les Souverains intéressés dans sa querelle, ne s'unissent avec lui de bonne-foi contre l'ennemi commun. Elizabeth repartit que cette union se pouvoit former à force de tems & d'adresse, & qu'aussi-tôt que la Ligue seroit concluë, elle tenteroit de faire approuver de toutes les puissances intéressées le projet qu'elle avoit formé depuis long-tems, de remettre l'Empire sur l'ancien pied, de rétablir dans leurs premiers droits les Princes & les Villes d'Allemagne, & de reformer ce que la puissance de la Maison d'Autriche avoit introduit

d'abus dans l'élection des Empereurs. On prétend que le dessein d'Elizabeth, ainsi que celui de Henri IV. étoit, de partager l'Europe en cinq parties égales, sur lesquelles regneroient cinq Rois, égaux en forces & en autorité; qu'on y ajouteroit deux Républiques, entierement libres & indépendantes des cinq Rois. Quant à la Germanie, les cinq Puissances que je viens de nommer, devoient être les garands de sa liberté. Elizabeth, dit-on, s'étendit beaucoup sur ce plan; demandant à Rosni ce qu'il pensoit à l'égard de son exécution. Ce Ministre la jugeant impossible, n'osa cependant l'avoüer à la Reine, qui regardoit ce projet comme le chef-d'œuvre de la politique: elle le chargea de rendre compte au Roi de sa conversation; ensuite reprenant le chemin de Londres, Rosni vint rejoindre le Roi son Maître à Calais.

Il le trouva plongé dans un noir chagrin, mécontent de sa femme Marie de Médicis, dont l'humeur aigre, impérieuse, & froide, ne convenoit point du tout à la sienne. Ce Prince avoit encore à se plaindre de ceux de ses Sujets, qui devoient lui être le plus

attachés. On le venoit d'instruire d'une partie des intelligences, que le Maréchal de Biron entretenoit avec le Duc de Savoye & la Cour d'Espagne. Ce Maréchal à beaucoup de valeur & de capacité joignoit une vanité, qui le perdit. Il se croyoit infiniment au-dessus de sa fortune, quelque brillante qu'elle fût, & les bienfaits dont le Roi s'étoit fait un plaisir de le combler, lui paroissoient bien au-dessous de ses services. Il se vantoit hautement d'avoir mis Henri sur le Trône, & il croioit qu'après avoir fait un Roi, il lui étoit honteux de vivre encore Sujet. Le Duc de Savoye instruit de ses dispositions, lui fit des offres considérables. Biron écouta ses propositions, & devint d'une fierté insupportable; parlant avec mépris, non-seulement des Ministres, mais du Roi même; se récriant sur toutes ses actions, blamant tous ses projets, faisant échoir toutes les entreprises dont on le chargeoit, témoignant plus de hauteur & de négligence, à mésure que le Roi lui marquoit plus de bonté. Quoique Sa Majesté reconnût toute son ingratitude, elle ne pouvoit se résoudre à le perdre; elle trouvoit dans

le ſouvenir des ſervices qu'il lui avoit rendus de quoi lui pardonner toutes ſes fautes ; ſans vouloir entrer avec lui dans aucun éclairciſſement ; elle ſe contentoit de lui faire donner des avertiſſemens par ſes amis, qui tous déſaprouvoient ſa conduite, quoiqu'ils ne ſçuſſent point encore combien elle étoit criminelle.

Le Roi venoit de recevoir de nouveaux avis ſur les complots du Maréchal, lorſque Roſni revint à Calais. Il le pria de voir Biron, qui affectoit alors de fréquenter les Egliſes & les Monaſteres, pour gagner le Clergé, & faire croire au peuple, lorſqu'il léveroit l'étendart de la revolte, qu'il n'y étoit pouſſé que par ſon zéle pour la Réligion Catholique. Roſni l'étant allé trouver de la part du Roi, lui repréſenta avec toute la douceur poſſible, l'indignité de ſon procédé à l'égard de leur Maître commun ; il lui repréſenta ſes bienfaits, & lui rappella ſon devoir. Le Marquis tacha de lui faire ſentir qu'en ſervant le Roi, il n'avoit fait que ce qu'il devoit faire ; que bien des Souverains avoient trouvé des Sujets d'un auſſi grand mérite que lui ; mais que jamais Sujet n'avoit ſer-

vi sous un Prince aussi attentif que Henri à récompenser les bonnes actions. Le Maréchal, aussi fougueux que fanfaron, interrompit le Grand Maître, pour se plaindre du Roi avec aigreur; il rabaissa autant tout ce que ce Prince avoit fait en sa faveur, qu'il s'attacha à relever ses exploits. Remarquant néanmoins que ses discours vains & emportés faisoient un mauvais effet sur l'esprit de Rosni, & qu'ils déceloient trop son penchant à la revolte, il se radoucit sur la fin de la conversation. Il avoüa qu'il devoit beaucoup au Roi, que ce Prince n'avoit pas dédaigné de venir lui-même à son secours, & de le dégager souvent du milieu des ennemis, s'exposant ainsi lui-même pour le garantir du danger qui le ménaçoit. Cet aveu, plûtôt l'effet de la vanité que de la reconnoissance, ne diminua rien des violents soupçons de Rosni. Il en fit part au Roi, & lui conseilla d'éclairer de près les démarches de cet homme dangereux. Henri ne pouvant se résoudre à le perdre, résolut de l'envoyer en Ambassade auprès des Suisses, pour renouveller l'alliance entre la France & cette belliqueuse Nation;

espérant que l'honneur d'une commis-sion semblable, & l'absence de ceux qui lui corrompoient l'esprit, pourroient le remettre dans le devoir. Mais ce remede ne réussit point; il ne fit que suspendre le cours du mal, qui devint peu de tems après plus violent que jamais.

Revenu de son Ambassade, le Maréchal se retira dans son Gouvernement de Bourgogne, où il commença à se fortifier. Le Comte d'Auvergne, & le Duc de Boüillon s'étoient liés avec ce rebelle, & s'étoient promis de se défendre mutuellement envers & contre tous, sans nul excepter; c'étoient les propres termes de leur traité. Après s'être assuré de la protection du Roi d'Espagne, & de celle du Duc de Savoye, ils travaillerent à se faire des créatures dans l'intérieur de la France: ils y réussirent. Ni les bontés du Roi, ni les soulagement qu'il accordoit à son peuple, ne pûrent le garantir des complots de ses ennemis; & sous ce Monarque, le plus grand & le plus juste de ceux qui ont jamais été assis sur le Trône, on vit plus de mécontens & de traitres, que sous les malheureux regnes

de ces Rois, fléaux des Nations qui leur sont soumises.

Conspiration de Biron.

Biron, devenu grand par les bienfaits de son Maître, voulut employer sa puissance contre le Prince auquel il en étoit redevable ; un grand nombre de mécontens se joignirent à lui, & la France alloit se voir de nouveau en proye aux fureurs de la guerre civile, si le Ciel, qui se sert d'ordinaire des méchans pour révéler les crimes, n'avoit suscité un Gentilhomme nommé Lafin, parent, ami, & confident du Maréchal de Biron. Celui-ci n'espérant pas tirer un assés grand profit de ses liaisons avec ce Seigneur, & se promettant des avantages plus certains de sa dénonciation, que ceux que sa trahison lui devoit procurer, ayant pris conseil du Vidame de Chartres, alla trouver le Roi, & lui révéla toute l'intrigue, lui offrant de soutenir sa déclaration devant Biron lui-même.

Le Roi fut d'autant plus irrité d'une trahison si noire, que quelque tems auparavant le Maréchal, sur ce qu'il lui faisoit part de ses soupçons, lui avoit protesté de son innocence, & lui avoit renouvellé les sermens d'une

fidélité éternelle ; penetré de ce qu'il venoit d'entendre, il entra dans son cabinet pour écrire à Rosni de le venir trouver sur le champ. Aussi-tôt que le Roi l'apperçut, il courut l'embrasser, & lui serrant la tête contre son cœur : *Mon ami*, lui dit ce Prince, *il y a bien des nouvelles : toutes les conspirations contre moi & mon Etat sont maintenant découvertes. Les principal des négociateurs d'icelles, est venu me demander pardon . . . . il y en a un que vous ne penseriés jamais ; or devinés qui. Jesus, Sire* ! s'écria Rosni, *deviner un homme qui soit traitre, c'est ce que je ne ferai jamais.* Le Roi insista, le Grand-Maître continua de se défendre, & dit qu'il ne se connoissoit point en traîtres. *M. de Rosni en est*, reprit le Roi, *le connoissés vous bien?* Le Marquis se mettant à soûrire, répondit, qu'en ce cas là Sa Majesté avoit tort de s'allarmer. *Aussi n'en ai-je rien crû*, repliqua le Roi en soûriant aussi.

Sa Majesté donna ordre à Bellievre & à Villeroi, de porter au Sur-Intendant toutes les informations qui avoient été faites à ce sujet. Il voulut même qu'il se chargeât d'interroger Lafin ; & Rosni s'étant acquitté de cette

commiſſion, revint perſuadé de la perfidie de Biron. Le Roi tint enſuite Conſeil avec le Grand-Maître, Villeroi & Bellievre, & ils réſolurent enſemble de garder le ſecret, juſqu'à ce que le Roi eût attiré le Maréchal à la Cour, & qu'il ſe fût aſſuré des Provinces, où le rebelle & ſes complices avoient des créatures. On ſe conduiſit de ſorte que les Conjurés n'entrerent en aucune défiance, & continuerent d'agir ſuivant leur premier projet, ameutant les peuples, & tachant de les indiſpoſer, en ſuppoſant au Roi des intentions tout à fait contraires à celles que ce Prince avoit en effet. Le Duc de Boüillon, pour mieux couvrir ſon jeu, oſa venir à la Cour, & hazarda de faire quelques plaintes, auſquelles le Roi répondit avec aſſés de bonté, pour toucher tout autre qu'un homme obſtiné dans ſon ingratitude. Boüillon y fut inſenſible, & quitta auſſi-tôt la Cour, ſous prétexte d'aller mettre ordre à ſes affaires.

Le Roi après ſon départ tint de nouveau Conſeil au ſujet des Conjurés. Le Duc d'Epernon, celui-là même qui avoit parû de tous tems ſi

ennemi de la domination de Henri, étoit accusé de s'être joint aux rebelles ; & le sentiment du Comte de Soissons étoit de commencer par arrêter ce Seigneur, avec le Duc de Boüillon & le Comte d'Auvergne, comme étant plus à craindre que Biron, qu'il supposoit plus étourdi que méchant. Rosni se montra d'un avis different. Les preuves contre le Duc d'Epernon n'étoient point complettes. Biron au contraire étoit convaincu, & c'étoit par lui qu'il étoit nécessaire de commencer. On ne décida rien ce jour-là. Le Grand-Maître étant sorti du Conseil, le Duc d'Epernon qui se trouva sur son passage, l'aborda en lui disant, que tant de Conseils tenus depuis peu allarmoient bien des gens. Pour moi, ajouta-t'il, *je ne crains rien, ma conscience étant pure. C'est le meilleur refuge de tous*, lui répondit le Marquis ; *principalement*, ajouta-il, *sous le regne du Monarque le plus clément & le plus débonnaire qui ait jamais monté sur le Trône*. Puis voulant rassurer le Duc d'Epernon, en cas que cette conscience qu'il disoit si pure, lui reprochât quelque mauvaises démarches, il lui dit ;

que ceux qui n'avoient rien à craindre, devoient sur toutes choses rester à la Cour, pour ne point donner de soupçons au Roi. Je ne m'en éloignerai point, repliqua le Duc, que tous ces ombrages ne soient dissipés. Rosni lui conseilla de persister dans cette résolution ; & le quittant fort satisfait d'avoir démêlé à peu près ses sentimens, il se hâta d'aller dîner, & revint après trouver le Roi. Il rendit compte à Sa Majesté de sa conversation avec le Duc d'Epernon, & ils conclurent ensemble que si ce Seigneur étoit coupable, au moins il en avoit du répentir, & se préparoit à réparer son crime.

On acqueroit chaque jour de nouvelles preuves de celui de Biron. Lafin, qu'il croyoit toujours fidéle, continuoit de le trahir, & de réveler les secrets dont il lui faisoit part. Il étoit question de tirer le Maréchal de son Gouvernement de Bourgogne, où il étoit tout-puissant, les garnisons & les Gouverneurs des Places étant également à sa dévotion ; mais son traité n'étoit point encore conclu avec l'Espagne, ni avec la Savoye ; l'argent promis par ces deux puissances ne ve-

noit point, & les deux Cours prolongeoient l'exécution de chaque article. Rosni songea à le priver même des moyens de se défendre. Ce Ministre lui fit accroire que le tems avoit gâté les canons & les poudres, qui étoient dans les Places ; il donna ordre aux Gardes de l'Arsenal de Lion, de lui envoyer de nouvelles piéces. Sous ce prétexte on enleva l'ancienne Artillerie ; la nouvelle resta en chemin, & par-là le Maréchal se vit dégarni de tout ce qui pouvoit servir à sa défense ; alors il reçut de nouveaux ordres de se rendre à la Cour. Pour cette fois il fallut obéir. Rosni, jusqu'alors regardé comme son ami, ne sembla plus au farouche Biron qu'un ennemi redoutable.

Cependant il cacha une partie de sa fureur, & parut assés tranquille en arrivant à Fontainebleau, où la Cour étoit alors. Le Roi le reçut avec la même bonté, que s'il n'eût eu aucun sujet de se plaindre ; mais le Maréchal affecta avec ce Prince un air froid, bien contraire à ces airs bruians qu'il avoit eus jusque-là. Rosni même en l'abordant s'en apperçut, & lui dit : *Comment donc, vous m'embrassés en Séna-*

teur! embrassés moi une seconde fois, & allons causer; croyez-moi, tout ira bien. Malgré toutes les avances de Rosni, le Maréchal s'obstina à se taire.

Cependant le Roi étoit plus inquiet que le coupable: *Voilà un homme bien malheureux*, dit-il à Rosni, *que le Maréchal; c'est grand cas: j'ai envie de lui pardonner, d'oublier tout ce qui s'est passé, & lui faire autant de bien que jamais; il me fait pitié, & mon cœur ne se peut porter à faire mal à un homme qui a du courage, duquel je me suis si longtems servi, & qui m'a été si familier.* Mais, ajouta tristement ce bon Prince, peut-être quand je lui aurai pardonné, ne le pardonnera-t'il ni à ma femme, ni à mes enfans, ni à mon Etat. Il tiroit cette conséquence du silence profond que le Maréchal s'obstinoit à garder; quelque assurance qu'il lui donnât d'un pardon certain, sous la condition d'un aveu sincere, Rosni fit une nouvelle tentative, qui réussit aussi mal que la premiere. Le Maréchal ne voulut rien avoüer, assuré par Lafin, qu'on ne sçavoit rien de ses intrigues, & qu'il devoit *avoir bon courage & bon bec.* Rosni l'assura en vain que son Maître ne vouloit tout sça-

Maréchal defcendit dans la Cour ; étant entré dans la Chapelle, il demanda s'il n'y avoit là perfonne, qui appartînt à M. de Rofni. Un de fes Officiers s'avança. Monfieur, lui dit-il, je vous prie de baifer les mains de ma part à M. de Rofni, & de lui dire qu'il perd aujourd'hui un des meilleurs & plus affectionnés amis, parens & ferviteurs qu'il eût. J'ai toujours fait beaucoup d'état de fon mérite & de fon amitié ; puis fe couvrant les yeux pour cacher les larmes, que fa fituation arrachoit à fon grand cœur, *Hà*, dit-il, *fi je l'euffe crû, je ne fuffe pas ici ; je vous fupplie de lui dire, que je lui recommande mes freres, fpécialement mon frere de Saint Blancard, qui eft fon neveu, & qu'à mon jeune frere, il lui faffe donner une Charge chez le Dauphin ; qu'on leur dife, que fi j'ai été méchant, qu'ils foient gens de bien, & qu'ils fervent toujours fidélement le Roi ; mais qu'ils ne viennent pas fi-tot à la Cour, afin qu'on ne leur faffe quelque reproche à mon occafion.* *

Le Maréchal fortit de la Chapelle, & regarda l'échaffaut, dont l'afpect troubla entierement fa raifon. Il ne

* Journal de Henri IV.

lança plus que des regards furieux, & ne profera plus que des paroles ménaçantes. On reconnut en cette occasion, que le courage qui affronte la mort dans les combats, disparoit à l'approche d'une mort certaine. Enfin le Maréchal reçut le coup mortel; au lieu que le Comte d'Auvergne, son ami & son complice, fut mis en liberté; ce qui donna lieu à cette épigramme :

Ô grand Dieu, quelle iniquité !
Deux prisonniers ont mérité
La peine du même supplice;
L'un qui a toujours combattu,
Meurt redouté pour sa vertu;
L'autre vit pour l'amour du vice.

Plusieurs personnes, peu amies de l'Etat, blamerent le Roi d'avoir fait mourir un homme qui l'avoit si bien servi. La Paroisse de Saint Paul fut remplie de Prêtres, qui célébrerent le Sacrifice de la Messe pour le repos de l'ame du Maréchal, que quelques-uns même regardoient comme un Saint & comme un Martir. Henri en avoit une toute autre opinion, & lorsque ce Prince vouloit assurer quelque chose; *cela est vrai*, disoit-il, *comme*

il est vrai que Biron étoit traitre; mais autant que l'on trouve de gens dispo-sés à calomnier les personnes les plus innocentes, autant s'en présente-t'il, qui s'attachent à justifier les plus coupables: cette contrariété part du même principe; en niant le crime, on nuit à celui qui le punit.

Le Roi, extrêmement satisfait de la conduite de Rosni en cette occasion, vint le voir peu de tems après à l'Arsenal; là s'étant mis sur le Chapitre de ses services, il lui dit qu'il vouloit le recompenser d'une façon digne de lui, & convenir en même tems de leur façon de vivre; afin qu'à l'avenir ils n'eussent aucun lieu de se plaindre l'un de l'autre, & que personne ne pût avoir lieu de troubler leur intelligence par quelque accusation vraïe ou fausse. Henri s'exprimoit de cette sorte, parce que dans l'affaire recente de Biron, on avoit voulu faire entendre que Rosni étoit de concert avec les Conjurés. Le Prince de Joinville ne fut point effrayé par le supplice recent du Maréchal de Biron. Il forma des intelligences avec les Espagnols. On l'arrêta; & le Roi voulant faire connoître à Rosni qu'il n'avoit aucun

soupçon contre lui, il le fit venir pour interroger devant lui le jeune Joinville, son ami & son parent. La bonté du Roi sauva le coupable; & ayant mandé le Duc & la Duchesse de Guise. *Voilà*, leur dit-il, *le véritable enfant prodigue, qui s'est imaginé de belles folies; mais comme pleines d'enfance & de nivelleries, je lui pardonne pour l'amour de vous & de M. de Rosni qui m'en a prié à jointes mains; mais c'est à condition, que vous le chapitrerés bien tous trois.* Le Roi n'en dit pas davantage: ce Prince oublioit les fautes, aussi-tôt qu'il les avoit pardonnées. Cependant il ne voulut jamais de bien depuis aux Princes turbulens de cette Maison; & en écrivant à Rosni à leur sujet, il lui mandoit qu'il lui feroit plaisir, *de n'être pas ci-après protecteur de pas un de cette Maison.*

Maladie du Roi.

Quelque tems après le Roi se rendit à Metz, & de-là à Bar, pour y voir Madame sa sœur; à son retour il proposa à Rosni de l'envoyer en Ambassade en Angleterre auprès du Roi Jacque I. Successeur de la Reine Elizabeth, morte cette même année; son dessein étant de demeurer plus uni que jamais avec les Anglois, & de

contracter par un double mariage, une nouvelle alliance avec leur Roi. Il le chargea d'amples instructions sur la façon de se comporter avec la nouvelle Cour d'Angleterre; mais le départ de Rosni qui paroissoit si prochain, fut retardé par la maladie du Roi, qui fut causée par une retention d'urine si violente, qu'en peu de jours il se vit à l'extrêmité: Voici le commencement de la Lettre que le Roi écrivit à Rosni au sujet de cette maladie. *Mon ami, je me sens si mal, qu'il y a grande apparence que le bon Dieu veut disposer de moi: or étant obligé, après le soin de mon salut, de penser aux ordres nécessaires, pour assurer ma succession à mes enfans, & les faire regner heureusement à l'avantage de ma femme, de mon Etat, de mes bons Serviteurs, & de mes pauvres peuples, que j'aime comme mes chers enfans, &c. venez me trouver en diligence.*

Œcon. Royal.

Rosni quitta tout pour obéïr aux ordres du Roi, & étant arrivé dans sa chambre, il trouva Sa Majesté au lit, la Reine assise à son chevet, lui tenant une de ses mains entre les siennes: « Madame, lui dit le Roi, » en montrant Rosni, voilà celui de

» mes ſerviteurs, qui a le plus de ſoin
» & d'intelligence des affaires du de-
» dans de mon Royaume, & qui vous
» eût le mieux ſervi & mes enfans auſ-
» ſi, s'il fut arrivé faute de moi. Je
» ſçai bien que ſon humeur eſt un peu
» bruſque, & quelquefois trop libre
» à un eſprit fait comme le vôtre, &
» que force gens ſur cela lui euſſent
» rendu de mauvais offices auprès de
» mes enfans & de vous, afin de l'en
» éloigner. Mais ſi jamais telles occa-
» ſions ſe préſentent, & que vous
» vous ſerviés de tels & tels. (Le Roi
» les lui nomma tout bas à l'oreille)
» . . . . vous ruinerés les affaires de
» l'Etat, & peut-être le Royaume,
» mes enfans, & vous même. . . » Le Roi prédiſoit la vérité par rapport à Roſni, & à la Reine ſa femme, Cette Princeſſe après la mort funeſte du Roi, conſentit à l'éloignement de Roſni, n'écouta plus que le Maréchal d'Ancre, & dans la ſuite occaſionnant l'élevation du Cardinal de Richelieu, ce Miniſtre auſſi peu reconnoiſſant des bienfaits qu'il en avoit obtenus, qu'elle avoit été ingrate à l'égard de Roſni, la contraignit de ſortir d'un Roïaume que ſon mari avoit conquis, & ſur

lequel ſon fils regnoit, pour aller mandier dans des Cours étrangeres un ſecours que tout le monde lui refuſa ; ſe trouvant plus malheureuſe, après la mort du Roi ſon mari, au milieu d'une famille nombreuſe, preſque toute compoſée de têtes Couronnées, que ce Prince n'avoit été malheureux lui-même les premieres années de ſa vie, lorſqu'il ſe trouva de toutes parts environné d'ennemis.

Roſni eſt envoyé en Angleterre.

Enfin le Roi ayant heureuſement recouvré la ſanté, Roſni partit & arriva en Angleterre, où le nouveau Roi le reçut avec toutes ſortes d'honneurs, tant en conſidération du Grand Monarque qui l'envoyoit, qu'à cauſe de l'eſtime qu'il avoit pour ſa perſonne. Après avoir paſſé le trajet de mer qui ſépare la France de l'Iſle de la Grande Bretagne, deux Milords vinrent recevoir le Grand-Maître, & le conduiſirent à Londres par la Tamiſe, dans *deux Barges du Roi, bien mirélifiquées*. On tira à ſon arrivée au Port de cette Ville plus de trois mille coups de canon ; un nombre prodigieux de carroſſes & de peuples, ſe faiſoit voir ſur le rivage ; ce qui détruiſit dans l'eſprit de Roſni les ſoupçons qu'il avoit de

Oeconomies Royales.

l'indiſpoſition du Roi d'Angleterre à l'égard de ſon Maître. Jacque n'étoit point alors à Londres, & d'abord cette abſence parut d'un mauvais augure à l'Ambaſſadeur ; mais il fut tiré d'inquiétude par la viſite, que lui rendit le ſoir même le Chef du Conſeil des affaires. Ce Seigneur étoit chargé de lui faire ſes excuſes ſur l'abſence du Roi, & de l'aſſurer d'un prompt retour de Sa Majeſté. Roſni conçut les plus belles eſpérances de cet empreſſement & des ces politeſſes ; mais il arriva le lendemain un accident, qui penſa couter la vie à tous les Gentilhommes de ſa Maiſon, & le compromettre lui-même avec le peuple.

Pluſieurs de ſes Gentilhommes étant allés ſe divertir dans la Ville, un d'eux tua un Anglois, qui s'obſtinoit à vouloir troubler leurs plaiſirs. A la vûë de ce meurtre, toute la populace s'attroupa, en pouſſant des cris affreux, ne ménaçant de rien moins, que de mettre en piéces tous les Gentilhommes de l'Ambaſſadeur. Ils ſe réfugierent dans l'Hôtel de Roſni, & ce Seigneur ayant découvert le coupable qu'on s'efforçoit de lui cacher, il réſolut de le ſacrifier à la ſureté des autres, &

aux interêts de son Maître. Le meurtrier étoit fils de Combault, Grand Audiencier de la Chancelerie de France, & avoit un Gentilhomme de ses parens nommé Beaumont à la suite de l'Ambassadeur. Celui-ci prit avec chaleur les interêts de son parent; il représenta qu'il étoit fils unique & riche héritier; que sa faute avoit été occasionnée par l'insolence de l'Anglois.... Rosni ne voulut rien entendre pour la justification de Combault; il le condamna sur le champ à avoir la tête tranchée, & il manda aussi-tôt au Maire de Londres, que le coupable ayant été reconnu, il n'étoit plus question que de lui envoyer un Bourreau, pour exécuter la Sentence, qui venoit d'être prononcée. Dès que cette nouvelle se fut répandûë dans Londres, le peuple rentra dans son premier calme; & le Lord Maire exhorta lui-même l'Ambassadeur à la clémence; il fallut que le Magistrat se chargeât malgré lui de faire le Procès au jeune Combault, Rosni ne voulant point lui faire de grace.

Le parent du coupable trouva les Juges de Londres plus aisés à fléchir; après quelques sollicitations, on le lui rendit;

rendit. Par cette rigueur ſalutaire, Roſni vint à bout de ſatisfaire le Roi de la Grande Bretagne, & le peuple de Londres, & de rendre ſes Gentilhommes plus circonſpects dans la ſuite. Jacque fut ſi content de ſon procédé, qu'il avança de pluſieurs jours celui de ſon audience, qu'il lui accorda avant d'avoir voulu entendre les Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne, & des Archiducs, arrivés en Angleterre longtems avant celui de France.

Jacque étoit un Prince, qui auroit pû paſſer pour un très-grand Roi, ſi trop d'attachement aux ſciences ne lui avoit ſouvent dérobé le tems, qu'il devoit donner aux affaires de ſon État. On lui reprochoit d'affecter l'indifference d'un Philoſophe ſur tous les événemens, & de ne point ſe reſſouvenir aſſés, que ſes interêts étoient mêlés avec ceux du peuple. On ne demande aux Princes à l'égard des ſciences, que le ſoin de récompenſer ceux qui les cultivent. Si le Roi d'Angleterre ambitionnoit d'être Auteur, il avoit auſſi cet amour propre, naturel aux Ecrivains : il vouloit être loüé à quelque prix que ce fût ; & les perſonnes, qui avoient à traiter avec lui, n'obte-

noient rien de lui, qu'en prodiguant des éloges à ses productions. Il avoit en effet beaucoup d'esprit, & les Ambassadeurs assez heureux pour parvenir à traiter immédiatement avec lui, étoient sûrs du succès, si leurs propositions étoient vraies & solides, quelque éclatans que fussent les avantages de leurs concurrens, & quelque faveur que ses Ministres leur accordassent.

Négociation de Rosni.

Rosni étoit connu de réputation du Roi d'Angleterre; car ce Prince étoit instruit de tout ce qui se passoit dans les Cours étrangeres. Il étoit si bien servi, qu'en parlant à Rosni, après la cérémonie de la premiere audience, il lui rappella le souvenir de plusieurs choses intéressantes, qui le concernoient, & que celui-ci avoit oubliées. Rosni ne manqua pas de se conduire avec ce Prince, suivant les dispositions où il le trouva d'abord; elles ne pouvoient être plus favorables aux desseins de Henri. Jacque regardoit comme lui, avec inquiétude & jalousie, la grandeur de la Maison d'Autriche; il avoit surtout un mépris marqué pour le Roi d'Espagne. Ce Prince avoit le défaut de se prévenir souvent sans su-

jet contre ses voisins. L'Ambassadeur de France le vouloit engager à signer d'abord un traité de Ligue offensive & deffensive avec son Maître contre la Maison d'Autriche, & à déclarer qu'il consentoit au double mariage du Dauphin de France avec la Princesse d'Angleterre, & de son fils aîné avec une Princesse de France. Jacque répondit, qu'il consentoit volontiers à regarder le Roi de France comme son bon frere, & son ami particulier, & qu'il se tenoit honoré de la double alliance proposée; mais qu'il ne pouvoit faire la guerre à la Maison d'Autriche, dans le commencement de son regne, & surtout dans un tems où l'on avoit tout à craindre de la mauvaise santé de Henri. Le Marquis de Rosni le rassura d'abord là dessus, & lui fit une nouvelle proposition, qui fut d'armer, de concert avec le Roi son Maître, trois flottes nombreuses, dont une partie seroit composée de vaisseaux fournis par les Etats des Provinces unies; & d'aller avec ces forces à la conquête des nouvelles Indes. Rosni prétendoit qu'un si vaste Pays devant être commun à toutes les Nations du monde, il étoit important

d'y former des établissemens les plus considérables qu'il seroit possible, afin d'y balancer la puissance des Espagnols, qui deviendroient trop redoutables, si on les laissoit libres possesseurs du plus grand continent de l'Univers. Jacque remit encore à un autre tems l'exécution de ce projet, étant bien certain que s'il attaquoit les Espagnols dans l'Amérique, ils lui feroient la guerre en Europe ; ce qui ne manqueroit pas de ruiner une partie de son commerce, en quoi consistoit la principale richesse de ses Sujets.

Le résultat de la négociation du Marquis de Rosni avec le Roi d'Angleterre fut, que ce Prince s'engagea à donner du secours aux Etats des Provinces unies, afin de les mettre en état de secoüer entierement le joug des Espagnols ; ce qui diminuëroit considérablement la puissance de la Maison d'Autriche. Après cet accord, qui faisoit évanoüir toutes les espérances des Ambassadeurs du Roi Catholique & des Archiducs, Rosni prit son audience de congé, quitta l'Angleterre, & revint en France. Il reste à dire, à l'occasion de l'Ambassade du Marquis de Rosni auprès du Roi Jac-

que, que Henri lui avoit ordonné de paroître d'abord à la Cour en grand deüil, à cause de la mort de la Reine Elizabeth, dont le souvenir étoit si cher au Roi de France. En arrivant à Londres, le Grand-Maître consulta là dessus quelques Seigneurs Anglois, qui le détournerent de ce dessein, en lui disant que le Roi ne vouloit pas seulement entendre prononcer le nom de cette Princesse; qu'il avoit en horreur tout ce qui venoit d'elle, & que les peuples avoient été obligés de se taire eux-mêmes sur ce qui la regardoit, tant ils avoient peur d'offenser leur nouveau Maître. En effet, il n'étoit alors non plus question dans toute l'Isle de cette Princesse, si chere à ses Sujets, & si redoutable à ses voisins, que si elle n'eût jamais regné; & dans les conferences que Rosni eut avec le Roi d'Angleterre, Sa Majesté évita tout ce qui pouvoit les jetter sur le Chapitre de cette Princesse. En quittant la grande Bretagne, le Marqui de Rosni y laissa un grand nombre de pensionnaires, qui lui servirent d'espions durant toute la vie de Henri IV.

Le Roi reçut Rosni à son retour en

Retour de Rosni.

France, avec tous les témoignages d'estime & d'amitié, qu'un sujet puisse désirer de son Souverain ; & quoique le Monarque Anglois eût refusé toutes les propositions, qui pouvoient le mettre en guerre avec les Princes de la Maison d'Autriche, Henri fut très satisfait d'être assuré qu'on ne la lui feroit point à lui-même, & même qu'avec le tems on pourroit se déclarer contre ses ennemis. Ce Prince se divertit même avec Rosni, des mots Grecs & Latins, que le Roi d'Angleterre avoit coutume de mêler dans tous ses discours, affectant ainsi un air de Sçavant, qui le rendoit souvent inintelligible.

Durant son séjour en Angleterre, Rosni n'avoit fait que conclure les Articles du Traité. Il étoit question de le faire ratifier par l'une & l'autre Cour, & par-là de se voir exposé à la critique. Le Comte de Soissons se déchaina surtout contre Rosni, & il ne tint pas à ce Prince vindicatif, qu'on ne lui fit un crime de la retenuë du Roi Jacque. Cependant les deux Rois confirmerent le Traité, qui devint dans la suite beaucoup plus avantageux, qu'on ne l'avoit d'abord esperé. La

cause de la haine du Comte de Soiſſons contre le Grand-Maître, étoit parce que ce Seigneur s'oppoſoit de tout ſon pouvoir à l'impoſition des droits que le Comte obtenoit du Roi ſur différentes eſpéces de marchandiſes, ſous prétexte de rétablir le mauvais état de ſes affaires, qui s'empiroient chaque jour par ſa mauvaiſe conduite.

Le Comte étoit ſoutenu par la Marquiſe de Verneüil, Maîtreſſe du Roi; ainſi ce bon Prince lui accordoit plus aiſément ſes demandes les plus indiſcretes, & lui pardonnoit auſſi avec plus de facilité les fautes que le reſſentiment de quelque refus lui faiſoit quelquefois commettre. Le Comte de Soiſſons, outre la Marquiſe de Verneüil, avoit encore pour protectrice zélée, la Ducheſſe de Bar ſœur du Roi, dont il avoit été aimé tendrement, & qu'il avoit même été ſur le point d'épouſer. Cette Princeſſe continuoit de s'intéreſſer pour lui, & le Roi, qui ne cherchoit qu'à l'obliger, recevoit le Comte dans ſes bonnes graces, auſſi-tôt que ce Prince reconnoiſſoit ſes fautes, & promettoit de les reparer. Cette indulgence occa-

ſionnoit des rechûtes fréquentes. En ce tems-là le Comte de Soiſſons vint demander à Henri, qu'il lui permît de lever un droit de quinze ſols ſur chaque ballot de toile qui ſortiroit du Royaume, l'aſſurant que cet impôt ne ſeroit nullement onéreux au peuple, étant certain que le produit monteroit au plus à cinquante mille livres par année. Le Roi, dont le défaut étoit de ne pouvoir rien refuſer, accorda ſa demande du Comte de Soiſſons, & lui en fit expédier des Lettres en forme, ſcellées du Grand Sceau.

Zéle de Roſni.

A peine la choſe étoit faite, que Roſni entra, & montrant quelque inquiétude ſur ce qui ſe paſſoit, le Roi dit : *C'eſt mon couſin le Comte de Soiſſons, à qui je viens d'accorder le droit de percevoir quinze ſols ſur chaque ballot de toile qui ſortira de mon Royaume ; cela ne peut nuire à mon peuple, & fera beaucoup de bien au Comte....* *Sire*, répondit Roſni, *ce droit feroit du bien à Votre Majeſté même ; & en l'établiſſant dans toute l'étenduë de vos Etats, il rapporteroit au moins quatre cens mille écus par année ; mais en même tems on ruineroit le commerce de la*

Normandie & de la Bretagne. Cette réponse donna à penser au Roi : il parla à Rosni en particulier, & lui ordonna d'empêcher sous main l'enregistrement des Lettres aux Parlemens de Normandie & de Bretagne.

Le Comte de Soissons ayant été instruit de cet ordre, que le Roi avoit donné à Rosni, alla le trouver à l'Arsenal où il logeoit ; & l'abordant avec toute la politesse possible, il le pria de lui être favorable, dans une occasion où il y alloit de toute sa fortune, lui promettant de l'aimer à l'avenir comme son propre frere, *pourvû*, dit ce Prince, *qu'il lui voulût seulement donner un Maximilien de Bethune tout du long.* D'abord le Sur-Intendant affecta d'ignorer de quoi il étoit question ; mais le Comte de Soissons lui apprenant qu'il sçavoit l'ordre secret du Roi, pour empêcher l'enregistrement de ses Lettres, Rosni fut obligé de lui parler ouvertement, & de lui dire qu'il ne consentiroit jamais à l'imposition d'un droit si onéreux aux peuples des deux plus florissantes Provinces du Royaume. Le Comte de Soissons ayant entendu ce discours avec beaucoup de dépit, y

répondit avec aigreur, & ils se séparerent fort mécontens l'un de l'autre.

Non-seulement le Comte de Soissons, mais encore la Marquise de Verneüil, & tout ce que le Roi avoit de parens & d'amis, sollicitoient sans cesse auprès de lui de nouveaux impôts. Il envoya un jour à Rosni jusqu'à vingt-cinq Edits à ce sujet. Ce Ministre, qui aimoit le peuple, & qui sçavoit que l'intention du Roi étoit de le soulager, n'en approuva aucun, & sortit pour aller faire là-dessus des remontrances à son Maître. Il rencontra à la porte la Marquise de Verneüil, cause principale de tous ces Edits bursaux. Il étoit ennemi juré de toutes les Maîtresses : *Voilà de belle besogne*, lui dit-il, *où vous n'êtes pas des dernieres*. Qu'en ferez-vous, lui demanda la Marquise ? Je vais, reprit Rosni, faire mes efforts pour garantir le peuple de ce nouveau poids, dont vous voulez tous l'accabler. *Le peuple n'a que faire de tant de cousins, de parens & de Maîtresses à entretenir*. Il la quitta brusquement en achevant ces mots, & se rendit au Conseil. La Marquise de Verneüil, outrée de ce procédé, courut chez le Comte de Sois-

ſons, où elle déclama de toute ſa force contre le Sur-Intendant, ajoutant à ce qu'il avoit dit en effet tout ce qui pouvoit irriter le Comte. Cette femme artificieuſe ſçut ſi bien tourner ſon eſprit, qu'elle lui fit accroire qu'il y alloit de ſon honneur à ſe venger du Sur-Intendant. Il n'en falloit pas tant pour allumer la colere d'un Prince très-vif : le Comte ſe rendit le lendemain chez le Roi, à qui il demanda réparation des inſultes qu'il avoit reçûës du Marquis de Roſni, inſultes qui étoient d'un genre à ne pouvoir être effacées que par la vie de l'offenſeur. Le Roi demanda froidement au Comte, ſi Roſni lui avoit manqué de reſpect en ſa préſence, ou s'il ſe plaignoit ſeulement ſur la foi de quelque rapport. Si ç'avoit été en ma préſence, répondit fierement le Comte, quelque reſpect que je doive à Votre Majeſté, j'aurois ſçû me venger ſur le champ ; je vous ſupplie donc, Sire, de m'en croire à mes paroles, *eſquelles il ne ſe trouva jamais de menſonge : Si cela étoit vrai, mon couſin*, repliqua le Roi, *vous ne tiendriés donc pas de ceux de notre Maiſon, car nous en donnons toutes des*

plus belles, & surtout votre frere aîné étoit-il excellent en cela ; ainsi puisque vous ne me parlés que sur la foi d'un autre, dites moi quel il est, & j'aviserai ce que j'en devrai faire. J'ai fait serment, Sire, repartit le Comte, de ne nommer personne ; & moi repliqua le Roi, je fais serment aussi de ne rien croire de tout ce dont vous vous plaignés, que ce que Mr. de Rosni m'en dira lui-même. Le Comte voulut encore contester ; mais Henri commençant à parler en Maître, il fut obligé de se retirer, & d'aller déplorer avec la Marquise de Verneüil l'attachement du Roi pour son Ministre, & le zéle ardent de ce Ministre pour les peuples. Le Comte de Soissons ménaça beaucoup ; mais ayant sçû que le Roi avoit donné ordre à Rosni de se faire bien accompagner, il s'appaisa peu à peu, surtout voyant que toute la Cour, au lieu de prendre part à son ressentiment, se tournoit toute entiere du côté de la faveur. Cependant le Roi, qui étoit extrêmement jaloux des prérogatives des Princes de son sang, voulut que toutes les apparences de satisfaction fussent accordées au Comte de Soissons,

& il obligea Rosni de lui écrire cette Lettre, après que le Comte de S. Pol, & le Duc de Montbazon eurent promis de la faire recevoir.

Lettre du M. DE ROSNI.*

A Monseigneur le Comte de Soissons.

MOnsieur, j'ai sçu les langages que l'on vous a rapportés que j'avois tenus de vous. Je vous supplie très-humblement de croire que jamais je n'ai eu volonté de dire chose qui vous pût offenser, & que pour mourir, je voudrois ne me tant oublier. Que si bien j'ai dit quelques propos, qui vous ayent pû offenser en la forme qu'ils vous ont été rapportés de moi, par ceux qui les ayant oüis, ont fait jugement contre mon intention, je vous supplie très-humblement de me les pardonner, & me tenir votre très-humble Serviteur.

Cette Lettre couta beaucoup au Baron de Rosni; il ne pouvoit se résoudre à s'humilier de cette sorte, & à faire des excuses à un Prince qu'il prétendoit n'avoir jamais offensé, & auquel il ne s'étoit jamais opposé,

* Journal de Henri IV.

qu'en ce que ses demandes réïterées attaquoient directement les interêts du Rôi & ceux de l'Etat. Cependant il fallut envoyer cette Lettre, dont le Comte de Soissons ne manqua pas d'abuser à son ordinaire; ce qui mécontenta de telle sorte le Roi, qu'il s'attacha à le mortifier: & voulant consoler Rosni, il lui dit qu'il vouloit aller passer quelques jours à sa terre avec toute la Cour. Le Comte de Soissons fut du voyage comme les autres. Rosni n'étoit pas naturellement magnifique; mais il n'épargnoit rien lorsqu'il étoit question de briller. Il fit donc de grands préparatifs, & assembla chez lui tout ce qu'il put trouver de plus rare & de plus exquis. Ses soins ne furent pas heureux. Une pluye violente survint; l'eau entra dans sa maison, pénétra dans les caves & dans les chambres basses, submerga tout ce qui s'y trouvoit; ensorte qu'après beaucoup de dépenses, il ne put faire servir au Roi que des choses fort communes. Le Roi le voyant mortifié de cet accident, lui dit en badinant devant le Comte de Soissons même, *tu tiendras bien Rosni, si tu ne tombes, puisque tu as le ciel & la*

terre ligués contre toi ; mais tu as un bon Maître pour te soutenir.

La Duchesse de Bar, sœur du Roi, sembla même pour cette fois abandonner les interêts du Comte de Soissons ; elle vouloit le mariage de la fille aînée du Marquis de Rosni, avec le Prince de Rohan son proche parent & héritier des biens de la Maison de Navarre, en cas que son frere & cette Princesse mourussent sans enfans. M. de Laval se présenta en même tems. Le Roi l'aimoit, & quoique la Duchesse de Bar offrît de donner de grands biens à M. de Rohan, Rosni lui préfera pour un tems son rival.

Ce fut dans le même tems qu'on proposa au Roi de faire dans son Royaume un plan de meuriers, pour la nourriture des vers à soye, comptant d'établir des manufactures semblables à celles d'Espagne, & des autres endroits, d'où la France étoit obligée de tirer toutes ses étoffes de soye. Rosni crut devoir s'opposer encore à cette nouveauté. Il représenta au Roi que le climat de la France n'étoit point propre à cet établissement ; qu'une pareille occupation rendoit les peuple paresseux ; & qu'au lieu de ces

Politique de Rosni.

paysans, qu'un pénible travail rendoit infatiguables, & par conséquent propres à résister aux exercices violens de la guerre, on n'auroit plus que des hommes foibles, énervés par un long repos; qu'en les laissant au contraire labourer la terre, semer des blés, planter des vignes, cultiver les oliviers, & recueillir le sel, on les conservoit toujours dans le même état, où on les voyoit aujourd'hui, portant hors de France les denrées dont ils avoient de trop chez eux, & rapportant dans leur Pays l'argent des étrangers. Le Roi lui répondit, que ce même argent s'en retournoit chez ses voisins, pour avoir des étoffes de soye, dont ses Sujets avoient besoin, & que c'étoit pour cela qu'il vouloit avoir de ces sortes de manufactures dans ses Etats. Rosni lui ayant représenté qu'il seroit aisé de retenir l'argent en France, en y défendant l'usage des soyes: *J'aimerois mieux*, répondit le Roi, *combattre le Roi d'Espagne en trois batailles rangées, que tous ces gens de Justice, de Finance, d'Ecritoire & de Ville, & surtout leurs femmes & filles, que vous me jetteriés sur les bras par un si bisarre reglement.* Le Roi fit continuer en ef-

fet un grand bâtiment destiné aux Ouvriers de sa nouvelle manufacture ; mais ce dessein ne fut point alors achevé ; des affaires plus serieuses, mériterent bientôt toute l'attention du Roi, & celle de ses Ministres.

Le Duc de Boüillon, alors retiré à la Cour de l'Electeur Palatin son Allié, continuoit à remuer parmi les Huguenots de France ; plusieurs Ministres lui étoient intimement attachés, & tous se plaignoient de la partialité du Roi pour les Catholiques, quoiqu'ils joüissent sous son regne de plus de liberté, que les Princes les plus modérés n'en n'ont jamais laissé à ceux d'une Réligion differente de la leur. Ce n'étoit pas qu'il les crût dans le bon sentier. Ce Prince ménageoit seulement en eux d'anciens serviteurs, qui lui avoient donné durant le cours de ses malheurs les preuves du plus grand zéle ; de plus il se faisoit une loi de ne troubler jamais les consciences, quoiqu'il éprouvât tous les jours les inconveniens qui suivent de deux façons de penser differentes dans le même peuple en matiere de Réligion. Les Huguenots s'assembloient quand ils le jugeoient à propos, & introdui-

Sa conduite à l'égard des Huguenots.

ſoient même dans leurs Synodes, les Députés des Princes étrangers, entr'autres, ceux de l'Electeur Palatin, que les Proteſtans de France avoient deſſein de choiſir pour leur Chef. Le Duc de Boüillon étoit ſûr de ſe voir ſon Lieutenant, & de ſe trouver ainſi quand il le voudroit à la tête de cent mille hommes; c'étoit auſſi ce que le Roi craignoit le plus, quand il apprit que les Huguenots aſſemblés à Gap, ſe fondant ſur les ſecours qu'ils eſpéroient d'Allemagne, avoient pris la réſolution de déclarer que le Pape étoit l'Antechriſt, & d'envoyer cette déclaration imprimée dans toutes les Univerſités de l'Europe; ce qui n'auroit pas manqué de broüiller une ſeconde fois le Roi avec la Cour de Rome. On l'auroit réduit à faire une guerre cruelle aux Proteſtans de ſon Royaume, inconvenient que ce Prince vouloit également éviter. Il en fit ſur le champ écrire à Roſni par Villeroi, qui lui manda: *En la confeſſion de foi des Egliſes Prétenduës Reformées, l'on y doit ajouter que le Pape eſt l'Antechriſt; vous ne ſçauriés croire combien Sa Majeſté en affectione le fait du Pape, conſidérant ce qui en arrivera.*

Elle dit que cette partie a été dressée plus par faction que par Religion ; elle en apréhende grandement la suitte, & lui ferés plaisir d'y remédier autant qu'il vous sera possible . . . Sa Majesté a idée que le Ministre Ferrier a émû ce fait.

Le Roi étoit dans une inquiétude extrême, & la Cour de Rome attentive aux mouvemens de l'Assemblée de Gap, & aux efforts du Roi pour reprimer ses attentats, n'attendoit que le moment d'éclater, & d'employer un seconde fois toutes les forces de la Maison d'Autriche, pour venger la querelle de l'Eglise. Le Roi ne négligeoit rien de ce qui pouvoit éloigner l'orage ; Rosni & ses créatures s'opposoient de tout leur pouvoir à la faction de la Trémoüille & de Boüillon ; & pendant ce tems-là, il entretenoit une correspondance étroite avec la Cour d'Angleterre ; tantôt agissant comme étant autorisé par son Maître, tantôt feignant de ne songer qu'aux véritables interêts du parti Protestant, dont le Roi Jacque étoit un des plus zélés protecteurs. Par cette conduite, les efforts des Ministres Huguenots, ceux de l'Electeur Palatin, des Seigneurs de la Tré-

moüille, & du Duc de Boüillon, se trouvoient arrêtés. Rome se taisoit, l'Espagne & l'Empire observoient le même silence, & se contentoient d'agir sous main, par le moyen de leurs Ambassadeurs.

Les Protestans, du moins ceux du parti du Duc de Boüillon, commencerent à s'élever contre Rosni, qui par sa modération, sa prudence & sa sagesse, faisoit échoüer tous leurs mauvais desseins. Ils lui reprochoient d'être le seul du parti Protestant, que l'on vît joüir paisiblement de la fortune & des honneurs mérités par chacun d'eux, sans que pour cela il fit rien pour le bien de ses freres & l'avancement de sa Réligion. Les Catholiques d'un autre côté murmuroient de voir un Huguenot à la tête de toutes les affaires, & joüissant de la faveur du Roi, au mépris de tant de Seigneurs Catholiques, qui l'égaloient en capacité, & le surpassoient en naissance. Ils s'étoient appaisés durant un tems, parce qu'ils espéroient de le voir entrer dans le sein de l'Eglise Romaine, & cela parce que le Pape & quelques Cardinaux des plus considérables du Sacré Collége lui avoient

écrit des Lettres remplies d'onction, & ausquelles Rosni avoit répondu avec tant de respect & de soumission, que le Roi d'Angleterre même lui en fit des reproches dans le tems de son Ambassade auprès de lui. Le Pontife qui regnoit alors, avoit souvent entendu parler avantageusement du Baron de Rosni, surtout par le Légat, qui avoit conclu avec lui la paix entre la France & l'Espagne. Le Légat se souvenoit de la probité & de la maniere franche, dont le Marquis s'étoit comporté en cette occasion. Il avoit reconnu en lui des vertus, dont le recit intéressoit le Pontife à son sort, & qui lui faisoient désirer de rejoindre cette brebis égarée au troupeau, dont il étoit le Pasteur. Du Perron Evêque d'Evreux, à qui la conversion du Roi avoit mérité le Chapeau de Cardinal, & qui se trouvoit alors à Rome, ne cessoit d'entretenir le Souverain Pontife des belles qualités, & des grandes actions de Rosni; ce qui détermina enfin Sa Sainteté à lui écrire. Comme il étoit un des Principaux membres d'une secte reprouvée, le Pontife ne pouvoit lui donner le titre de fils; & cependant

il vouloit lui écrire en Pere, & d'une façon qui ne ſcandaliſât, ni les Catholiques, ni les Proteſtans. Il ſe ſervit de cette ſuſcription & lui écrivit la Lettre ſuivante.

Le Pape Paul V. à Vous homme illuſtre, Salut, grace & lumiere divine.... Nous avons été pénetrés d'une extrême joïe de rencontrer une occaſion, en laquelle nous vous puſſions témaigner, combien nous ſouhaitons de vous embraſſer avec affection en Dieu : il nous reſte ce regret à notre charité, que ce qui nous devoit ſervir de conſolation, nous tourne à déplaiſir, étant d'autant plus ſoucieux de votre ſalut, que nous reconnoiſſons les dons infinis d'eſprit, que la nature a fait naître en vous, en être beaucoup éloignés.... Notre eſpérance eſt augmentée, depuis que nous avons ſçû que vous portés beaucoup d'honneur à la Sainteté d'un Saint Alpin de Bethune, ſorti de votre race : car certes, ce perſonnage bienheureux faiſoit profeſſion de la foi Catholique & Apoſtolique de l'Egliſe Romaine.

Roſni ſe trouvant infiniment honoré de cette Lettre du Pape, ne manqua pas de lui donner dans ſa réponſe *le titre de très-Saint Pere*, que lui accordent tous les fidéles, &

de finir sa Lettre, *en baisant en cette dévotion très-humblement les pieds de votre Grandeur & Sainteté*. Le Roi d'Angleterre reprocha donc à Rosni, d'avoir accordé au Pape un titre de Sainteté, qui n'appartenoit qu'à Dieu; & Rosni s'en défendit foiblement, en disant que s'il avoit écrit au Grand Turc, il auroit été obligé de le traiter de *Chef des Musulmans*, qui veut dire *des vrais fidéles*. On en resta là dans le parti Huguenot; mais les Catholiques, comme je l'ai dit plus haut, en conçurent de si belles espérances pour la conversion de Rosni, que lorsqu'ils les virent détruites par sa constance dans ses premiers sentimens, ils lui reprocherent de n'avoir parû incliner vers le bon parti, que pour gagner leur confiance; & les Huguenots l'accuserent de ne plus suivre leur Doctrine, que pour se conserver leur appui en cas d'infortune, & pour servir d'espion au Roi. Ce Prince connut bien que cette indisposition des Huguenots à l'égard de Rosni, alloit lui ôter le reste de crédit qu'il avoit encore parmi eux, si on n'y remédioit promptement; c'est pourquoi, ayant consulté le Prince de

Montpensier, le Cardinal de Joyeuse, & le Duc d'Espernon, il résolut d'accorder au Grand-Maître le Gouvernement du Poitou, le centre des Pays qu'habitoient les Hugnenots, persuadé, dit le Roi, que gouvernant cette Province & les contrées voisines, *suivant les instructions que je vous donnerai, & faisant passer par votre entremise toutes les gratifications qu'ils tireront de moi, vous prendrés toute la créance, & la ferés perdre aux Boüillons & broüillons.* Lavardin, qui joüissoit alors du Gouvernement de Poitou, & Malicorne qui commandoit dans le voisinage, transigerent avec Rosni, qui reçut aussi-tôt ses Lettres de provision. Alors le Grand-Maître se voyant plus autorisé que jamais dans le parti Huguenot, se déclara hautement contre la cabale du Duc de Boüillon, & ruina les mauvais desseins de l'Assemblée de Gap. Les murmures augmenterent, mais ce fut assez sourdement qu'on se plaignit; & si Rosni eut sçû modérer son humeur violente, & réprimer son extrême vanité, il auroit triomphé de tous ses ennemis. Mais de tems en tems, leur haine assoupie se trouvoit réveillée,

veillée par les mouvemens de son amour propre.

Le jour des étrennes étant arrivé, Rosni comme Sur-Intendant, alla présenter au Roi & à la Reine plusieurs bourses de jettons nouvellement frappez. Le Roi amoureux des devises, lui avoit donné ordre d'orner ses jettons de quelques-unes, qui eussent rapport aux souhaits qu'il faisoit de voir tous ses Sujets heureux & réunis vivre ensemble & avec lui, comme des enfans avec leur pere. Rosni chercha long-tems ce qui pourroit s'ajuster avec l'idée du Roi, & lui convenir en même tems. Il se souvint que Darius Roi de Perse, même au milieu de sa plus grande prospérité, estimoit moins ses conquêtes les plus importantes; que d'avoir au nombre de ses Sujets un certain Zopirus, dont il avoit en tout tems éprouvé l'attachement & le zéle; & qu'un jour la foule nombreuse de ses Courtisans, lui ayant vû cueillir dans les Jardins de Semiramis, une grenade extrêmement grosse, ils lui demanderent *de quelles choses il désireroit avoir autant qu'il y avoit de grains en cette grenade? Autant de Zopires*, répondit le Monarque, faisant

1604. *Oeconomies Royales.*

de ce Sujet fidéle & vertueux l'objet de ses premiers souhaits. Ce fut de cette réponse que Rosni tira le corps de sa Devise. On voyoit donc sur une des faces des jettons, une grosse grenade, d'où sortoit un grand nombre de grains, que ces mots environnoient : *Vota meorum.* Il n'y avoit rien à blamer jusque-là ; mais Rosni ne put s'empêcher d'expliquer au Roi l'Histoire de Zopire, se flattant de tenir auprès de Sa Majesté la même place que Zopire avoit jadis occupée auprès du Roi de Perse : *Sire*, dit le grand Maître, *en mettant*, Vota meorum, *à la place du nom de Zopire, j'ai fait entendre que vous souhaitiés autant de cœurs de vos Sujets, qu'il y a de grains dans la grenade ; il pensa ajouter* & de Rosni. *Le Roi le comprit, & lui répondit : il est vrai, & cette dévise exprime aussi bien le cas qu'un bon Maître doit faire d'un excellent Serviteur, qui s'expose à tous périls pour lui, & que peut être n'y avez vous pas mis sans penser à vous.* Si le Roi eut du penchant à le croire ainsi, tous le reste de la Cour en fut persuadé, & les ennemis du Grand-Maître ne manquerent pas de tourner à son désavantage la présomption où

il étoit d'être de tous les Sujets du Roi le plus nécessaire à ce Prince & à ses Etats.

On oublia bientôt ce petit trait, pour ne plus penser qu'à la grande affaire des Jésuites, qui sollicitoient avec ardeur leur rétablissement dans le Royaume. Plusieurs de leurs Peres venoient déja librement à la Cour ; & comme ils avoient beaucoup d'esprit, de mérite & d'adresse, le Roi leur accordoit sa bienveillance, & trouvoit plus que jamais, qu'il étoit injuste d'étendre sur une Société entiere la punition meritée par quelques-uns de ses membres. On convint donc de tenir une Assemblée à huit clos, pour décider du sort des Jésuites de France, & de leur rappel. Le Connétable, le Chancelier, Rosni, Bellievre, Château-Neuf, Pontcarré, Villeroi, de Messes, de Thou, Calignon, Jannin, Silleri, de Vic & Caumartin, furent ceux que le Roi nomma pour délibérer de cette affaire, avec ordre de déduire amplement, mais sans passion, toutes les raisons pour & contre, & de lui en faire un raport fidéle. Lorsqu'il fut question d'opiner, Messieurs de Silleri, de Villeroi & de Bel-

Affaire du rétablissement des Jésuites.

lievre, jetterent les yeux sur Rosni; parce qu'étant Huguenot, & Favori du Roi, ils auroient été bien aise de sçavoir ses sentimens avant que d'exposer les leurs. Monsieur de Silleri, son ennemi déclaré, quoiqu'il affectât d'être son serviteur, lui dit : Si Monsieur le Marquis de Rosni vouloit bien opiner le premier, il obligeroit grandement la Compagnie. Le Grand-Maître irrité contre Silleri des discours peu obligeans qu'il avoit déja tenus au Roi à son sujet pour cette même affaire, le regarda d'un œil de mépris, & lui répondit brusquement, Monsieur, je suis d'avis, que vous opiniés en votre rang & moi au mien, ajoutant que quand il parleroit le premier, on ne tireroit peut être pas de son discours tous les avantages qu'on s'en étoit promis. Il fit enfin sentir à Silleri, qu'il étoit instruit de sa façon de penser sur son compte, ainsi que de sa conduite double & artificieuse. Silleri, le plus orgüeilleux de tous les hommes, se sentant poussé de cette sorte, repliqua brusquement à Rosni. Celui-ci, aussi violent que l'autre étoit emporté, le prit sur un ton fort haut, & les plus considérables de

l'Assemblée se déclarerent en sa faveur. Le Connétable, qu'il avoit généreusement obligé dans l'affaire du Maréchal de Biron & du Comte d'Auvergne, fit cesser la dispute, en disant qu'il s'en rapporteroit plus sans doute à l'avis de M. de Rosni, qu'à l'opinion de qui que ce fût; mais que pour éviter de pareils procédés, il falloit prier le Roi, de venir présider lui-même en leur Assemblée. Le Sieur de Villeroi représenta que Sa Majesté ne s'y trouveroit pas volontiers, ayant envie d'obliger les Jésuites, & ne voulant point mécontenter le Parlement, dont l'Arrêt les avoit proscrits. *Monsieur*, reprit le Président de Thou, *si la volonté du Roi est de s'exempter de tout blâme en cette action, voire de répentance, & peut-être sa personne & son Etat de dommages & de dangers, qu'il renvoye toutes les Requêtes & propositions de la Société au Parlement, & qu'il le laisse faire.*

Toute l'Assemblée se sépara sans rien conclure, & Rosni ayant été trouver le Roi, le supplia de l'exempter de rien prononcer sur une affaire, où son avis ne pouvoit être que suspect: *O bien, ô bien*, dit le Roi, *puisque*

nous avons le loisir d'en discourir, & que vous êtes ici tout seul, dites moi librement ce que vous en apprébendés, & moi je vous dirai aussi ce que j'en espere. Rosni répondit, que si Sa Majesté défendoit elle-même la cause des Jésuites, elle seroit bien mauvaise, s'il ne la trouvoit bonne. Cependant le Grand-Maître fit ses objections, qui se pouvoient réduire à sept points principaux. Le premier rouloit sur l'attachement de la Société pour la Maison d'Autriche; le second sur la division qu'ils ne manqueroient pas d'occasionner dans son Royaume entre les Protestans & les Catholiques, qui commençoient à s'accorder quant à la société civile. Il parla ensuite du grand crédit, & de l'autorité qu'ils sçauroient bien prendre peu à peu sur l'esprit des Grands & du Roi même, jusque-là que bientôt les rangs & la faveur dépendroient de leurs interêts & de leurs caprices. Il descendit après dans le détail de leur politique intérieure, dont dépendoit leur conduite exterieure; & sur l'obéïssance que les Jésuites avoient pour leur Général, qui étoit le plus souvent Espagnol ou Italien. Rosni dit ensuite, qu'il craignoit que les Jésui-

tes ne rallumassent dans ses Etats les fureurs de la guerre civile, & qu'on lui avoit déja donné plusieurs avis des conspirations formées à leur instigation contre sa personne sacrée. Le Roi garda un moment le silence, & lui dit ensuite, que ne se trouvant point préparé à repondre à tant de fortes objections, il se contenteroit de lui dire, qu'il se trouvoit dans la nécessité, où de rétablir promptement les Jésuites, purement & simplement, ou de les traiter avec plus de rigueur que jamais, pour les empêcher d'approcher de sa personne, ni de conserver aucun établissement dans toute l'étenduë de ses Etats. Si je prend ce dernier parti, ajouta le Roi, ces Jésuites, que l'on me représente si avides de repandre mon sang, se croiront plus autorisés à le faire, & je serai toujours dans la crainte de me voir assassiné ou empoisonné. Si cela est, repliqua Rosni, sans en discourir davantage, je me résous de devenir moi même le solliciteur du rétablissement des Jésuites, plûtôt que de voir mon Roi exposé à de telles appréhensions.

Oeconomies Royales.

Henri, qui se trouvoit en effet dans l'affreuse nécessité, ou de caresser ses

ennemis, où d'avoir tout à craindre de leur ressentiment, soupçonnant d'ailleurs beaucoup de passion dans les adversaires des Jésuites, fut charmé d'avoir enfin déterminé Rosni en leur faveur : » Je vous donne, lui dit-il, » tout transporté de joye, ma foi & ma » parole, sans lesquelles tout Roi est in- » digne d'être Roi, que jamais les Jé- » suites, ni autres, non pas le Pape mê- » me, n'auront pas le pouvoir de me » jetter à la guerre contre ceux de la » Réligion, si vous-même n'en n'étiés le » solliciteur, ni d'éloigner ou défavori- » ser quelqu'un de cette profession à » cause d'icelle... & veux même obli- » ger tous ceux de cette Société à vous » aimer & reverer. «

Ce fut une joye universelle chez tous ceux qui rendoient justice à ces sages Religieux, lorsqu'on apprit que Rosni consentoit à leur rétablissement. Le Pere Cotton, par ordre du Roi, lui vint rendre une visite le lendemain, pour lui protester qu'étant François de nation, il le seroit éternellement d'inclination, ainsi que tous ceux de sa Société. Rosni l'assura qu'il la favoriseroit en tout ; & le lendemain le Conseil s'étant Assem- blé, le Grand-Maître, sans alléguer

aucunes raisons pour justifier son changement, opina au rétablissement des Jésuites, faisant ainsi connoître, qu'il sacrifioit tout autre interêt à la satisfaction & au repos du Roi son Maître. Cette affaire eut de longues suites; mais Rosni n'y ayant eu aucune part, nous nous contenterons de renvoyer le Lecteur à l'Histoire générale.

Amour du Roi pour la Marquise de Verneüil.

Rosni n'étoit pas seulement le conseiller fidéle de Henri pour ses affaires importantes, ce Prince lui faisoit part aussi des bons & des mauvais succès de ses amours, voulant se conduire en tout par ses avis. La Marquise de Verneüil occupoit alors la place de Maîtresse. Le Comte de Soissons, & le Prince de Condé s'étoient unis avec elle, pour former un parti contre le Roi. La Marquise, par leurs conseils, affectoit depuis long-tèms une retenuë avec ce Prince, qui allarmoit sa tendresse; ce n'est pas qu'il eut pour cette femme artificieuse une passion fondée sur l'estime; mais en la méprisant il l'aimoit. La Marquise de Verneüil morte n'auroit pas été honorée de ses regrets; mais cette Maîtresse vivante attiroit ses hommages & nourrissoit sa passion. Il la voyoit plus sou-

vent que jamais, quelque mésure que prît la Reine pour rompre un commerce si contraire à ses interêts; le Roi ayant parlé à la Marquise de Verneüil des intrigues qu'elle entretenoit avec les Princes & plusieurs autres, pour ruiner ses affaires, & le replonger dans ses premiers troubles, cette femme hardie lui nia qu'elle eut aucun rélation secrete, avec aucun de ceux que ce Prince lui nommoit; elle ajouta que devenant vieux & chagrin, il enfantoit incessamment des soupçons dont elle étoit la victime; ce qui la rendoit si mécontente de son sort, que loin de souhaiter, comme autrefois, qu'il mourût son amant, elle le conjuroit de ne la plus voir, afin de n'avoir plus à essuyer ses caprices, ni ceux de la Reine. Le Roi transporté de colere, & irrité surtout d'une épitete insolente, que la Marquise avoit ajoutée au nom de sa femme, lui donna un soufflet, & la punit ainsi de son manque de respect.

On ne peut concevoir qu'elle fut la fureur de la Marquise de Verneüil, en se voyant ainsi maltraitée: elle éclata en reproches & en menaces. Le Roi la ménaça à son tour, & lui redeman-

de la promesse de mariage qu'il lui avoit faite autrefois ; elle refusa de la rendre & parut disposée à s'en servir .... *Je me suis séparé d'elle, en jurant*, dit le Roi à Rosni, *& néanmoins il me fache d'user de violence contr'elle, pour ce qu'elle est d'agréable compagnie, quand elle veut, a de plaisantes rencontres, & toujours quelques bons mots pour me faire rire ; ce que je ne trouve pas chez moi, ne recevant de ma femme, ni compagnie, ni réjouïssance, ni consolation, ne pouvant, ou ne voulant se rendre complaisante & de douce conversation, ni s'accommoder en aucune façon à mes humeurs & complexions, faisant une mine si froide & si dédaigneuse, lorsque je viens de dehors pour la baiser & carresser & rire avec elle, que je suis contraint de la quitter là de dépit, & de m'en aller chercher quelque récréation ailleurs .... Que si vous vouliez remontrer à ma femme le tort qu'elle se fait en vivant de cette sorte avec moi .... l'assurant que si elle vouloit croire votre conseil, qu'elle me divertiroit facilement de beaucoup de visites qui la fachent.* Rosni se chargea volontiers de cette commission, souhaitant plus que personne que le Roi

vêcut sans Maîtresse; mais la Reine toujours plus aigre & plus difficile à contenter, ne tint aucun compte des représentations que le Grand-Maître lui fit en cette occasion, & sa mauvaise humeur rendit le Roi plus obstiné à surmonter le refroidissement de sa Maîtresse.

Celle-ci continuoit dans ses intrigues avec le Prince de Condé & le Comte de Soissons; & vouloit à peine voir le Roi, lui alléguant des motifs de Réligion & des scrupules de conscience. Rosni reçut ordre de la voir, pour tacher de lui remettre l'esprit, & quoiqu'il ne convînt guere à un Ministre de son rang, d'être l'entremetteur d'un commerce amoureux, il fut cependant obligé de joüer ce personnage, quelque éloignement qu'il témoignât au Roi pour tout ce qui regardoit la Marquise de Verneüil, dans la crainte que l'esprit artificieux & méchant de cette femme, ne le broüillât avec son Maître. En traitant avec elle, il se résolut donc de ne rien écrire, qu'il ne l'obligeât d'écrire aussi, afin d'avoir toujours des témoignages irrecusables des sentimens qu'elle lui auroit exprimés; se doutant bien qu'a-

près avoir témoigné beaucoup de hauteur & de fierté, elle s'humilieroit ensuite, & que pour appaiser le Roi, elle ne manqueroit pas de désavoüer ses premiers discours, & d'accuser d'imposture celui qui les auroit répétés. Ce que Rosni avoit prévû arriva: la Marquise déclara ouvertement, qu'elle ne vouloit plus voir le Roi; ce Prince répondit, que *puisqu'elle le vouloit, il le vouloit encore plus.* Il écrivit à Rosni sur son sujet des Lettres courtes & ménaçantes. La Marquise en fut effrayée; elle vit le Roi à l'insçû de Rosni, & ne se souvenant plus que ce Ministre étoit muni de ses Lettres, elle l'accusa d'avoir donné un mauvais sens à ses réponses pour les broüiller ensemble. Le Roi, qui sçavoit que Rosni souhaitoit en effet de le voir détaché de ses Maîtresses, le soupçonna d'avoir pû altérer les discours de la Marquise: il la quitta tout échauffé & vint à l'Arsenal, où prenant Rosni par la main: allons nous promener, lui dit-il d'un air émû; j'ai bien des choses à vous conter; il faut qu'il y ait bien de l'invention & du mensonge d'un côté ou d'autre. Le Roi lui détailla en même tems tout ce qu'il

venoit d'apprendre de la Marquiſe ; lui reprochant de ne s'être pas conduit en cette occaſion, avec la même ſincérité qu'il avoit toujours reconnuë en lui. Roſni ne conteſta point ; mais montrant au Roi les Lettres de ſa Maîtreſſe, il lui prouva tout d'un coup la malignité de cette femme, & la vérité de tout ce dont il lui avoit rendu compte. Le Roi honteux d'avoir ajouté foi aux impoſtures de la Marquiſe, s'en excuſa auprès de Roſni, & courut accabler ſa Maîtreſſe des reproches que méritoient ſes menſonges & ſon hypocryſie.

Ces petites altercations chagrinoient d'autant plus le Roi, que la Marquiſe de Verneüil, non contente de ne vouloir plus de ce Monarque pour amant, tentoit de ſe déclarer ſon ennemie. Il continuoit de s'en plaindre à Roſni, & lui demandoit un jour s'il n'étoit pas bien malheureux, après avoir eſſuyé durant ſa jeuneſſe plus de malheurs lui ſeul, que tous les Rois de France n'en n'avoient jamais éprouvé enſemble, de ne pouvoir joüir d'aucun plaiſir durant le cours de ſa plus brillante fortune ; de ne poſſeder ni le cœur de ſa femme, ni celui de ſa Maî-

treffe, de fe voir pour ennemis la plûpart de ceux qu'il avoit comblés de bienfaits, & de fe trouver l'objet de la haine de la plus grande partie de fon peuple, quoiqu'il ne refpirât que fon foulagement & fon bonheur. Vous feriez moins trifte, Sire, lui répondit le Grand-Maître, fi Votre Majefté faifoit attention, qu'elle fe promene entre des rangées de cent canons, ayant ici de quoi armer dix-huit mille hommes, deux millions de livres de poudre, cent mille boulets & fept millions d'or comptant dans fes coffres, *ce qui devoit affurément le réjoüir, & non pas le facher, chagriner, & mélancholier.* Le Roi lui répondit, que quoique fes affaires lui tinffent au cœur, elles le chagrinoient cependant beaucoup moins, *que fes broüilleries domeftiques* : il vouloit parler de la Reine & de la Marquife de Vernëuil, toutes deux unique caufe de fon chagrin; la premiere, par fon humeur intraitable; & l'autre, par l'irrégularité de fa conduite. La Reine furtout lui faifoit paffer les momens les plus fâcheux, & ils difputoient quelquefois enfemble avec tant d'aigreur & de vivacité, que les témoins de ces conteſ-

tations craignoient à chaque instant qu'ils n'en vinssent aux coups ; d'autant plus que l'on connoissoit le Roi d'une promptitude sans égale ; à peine avoit il repris son sang froid, qu'on le voyoit les larmes aux yeux détester son emportement, pendant que la Reine s'applaudissoit de la fureur qu'elle avoit témoignée.

Rosni profita du moment où le Roi refléchissoit sur ce qu'il appelloit ses *tricoteries avec la Reine*, pour le supplier de se comporter à son égard avec plus de modération, lui représentant qu'il y avoit une espéce de honte au Vainqueur de tant d'ennemis puissans, de ne pouvoir triompher des mouvemens, qu'excitoient en lui la mauvaise humeur d'une femme justement mécontente, & de rendre témoins de leurs violens démêlés une troupe de Courtisans ou de Domestiques, égalemens dangereux pour la réputation de leur Maître. Le Roi lui répondit qu'il l'avoit déja chargé de faire son possible pour changer l'humeur de sa femme ; qu'il fît pour cela de nouveaux efforts ; lui protestant qu'aussitôt qu'elle auroit pû se résoudre à lui témoigner de la tendresse, il n'en n'au-

roit plus que pour elle ; mais qu'il ne pouvoit supporter, qu'elle témoignât une haine invincible pour ses enfans naturels, nés long-tems avant son mariage, non plus que l'affection qu'elle témoignoit à la Léonor & à son mari, jusqu'à se défaire en leur faveur de tous les présens qu'elle recevoit de lui.

Rosni redoubla ses efforts pour adoucir l'esprit de la Reine ; il lui écrivit une Lettre par laquelle il lui mandoit, qu'elle devoit d'autant moins se plaindre de l'ardeur du Roi pour sa Maîtresse, que Salomon le plus sage des Rois, avoit été sujet lui même à de pareilles foiblesses : » & néanmoins, » ajoutoit-il, je ne désespere pas que » vous ne recussiés quelque soulage- » ment à vos déplaisirs, si vous vouliez » bien considérer quelle est l'humeur du » Roi; il aime à rire, que l'on soit guai » & libre avec lui, que l'on le loüe, » flatte & caresse, & surtout qu'on l'en- » tretienne avec apparence de conten- » tement, lui faisant quelque conte pour » rire, ainsi que vous voyez que fait » Madame de Guise, & qui est cause » que souvent il vous quitte pour aller » causer avec elle, disant qu'au lieu de

» venir au-devant de lui, le baiser, l'em-
» brasser, le loüer & l'entretenir guaïe-
» ment; vous le recevez avec une mine
» froide comme un Ambassadeur. »
Non content de cette Lettre, Rosni exigea de la Reine, qu'elle en écrivît une autre au Roi, dont ce Prince parut très-content. Mais bientôt ces favorables dispositions changerent : la Reine s'anima plus que jamais contre la Marquise de Verneüil, *ne pouvant*, disoit - elle, *endurer que cette P. parlât d'elle avec irreverence; & voulût mettre ses enfans en comparaison avec les siens*; elle refusa de faire réponse à une Lettre que le Roi lui écrivit, & leurs esprits parurent plus aliénes que jamais.

Pour comble de chagrin, le Roi reçut de nouvelles preuves de la trahison de sa Maîtresse; ce Monarque voulant lui faire connoître qu'il étoit le Maître de sa destinée, & que l'amour ne l'emportoit pas sur le soin de sa gloire & de sa sureté, la fit arrêter avec le Seigneur d'Entragues son pere & le Comte d'Auvergne, qui tentoient de faire valoir auprès des Espagnols la promesse que la Marquise de Verneüil avoit reçuë avant de se livrer au Roi. Se voyant détenuë pri-

sonniere, & dans le cas de mourir sur un échaffaut, la Marquise eut recours à la clémence du Roi; tous ses scrupules s'évanoüirent; on rendit la promesse en présence des Princes du Sang, du Chancelier, des Secretaires d'Etat, & de plusieurs autres personnes de marque. Cette restitution plut beaucoup à la Reine, qui craignoit de voir naître quelque jour des discussions entre ses enfans & ceux de la Marquise de Verneüil, qui en vertu de la promesse faite à leur mere, pouvoient se prétendre légitimes. Le Roi, qui ne vouloit qu'effrayer les Conjurés, & humilier sa Maîtresse, lui accorda sa grace après beaucoup d'instances de sa part. Elle sortit de prison, ainsi que son pere; & le Roi satisfait de la façon dont elle se comporta dans la suite à son égard, lui rendit ses bonnes graces.

Pendant le cours de cette affaire, Rosni, après avoir donné au Roi les avis qu'il croyoit les plus convenables, alla se montrer dans son Gouvernement du Poitou, où il fut reçû avec d'autant plus de joye, que pour gagner les peuples, le Roi lui avoit donné le pouvoir d'accorder beaucoup de

graces, principalement au peuple & à la simple Noblesse. Rosni par ce voyage, avoit dessein de détacher les Huguenots du parti des Seigneurs de Boüillon & de la Trémoüille, qu'on regardoit comme les Chefs de cette secte. Le Grand-Maître n'oublia rien de ce qui pouvoit faire réussir son projet, se montrant aussi doux & aussi indulgent dans cette Province, qu'on l'accusoit d'être severe & dur à Paris. Ce qui lui gagna de telle sorte l'affection des peuples de Poitou, & des Pays voisins, que les Villes mêmes indépendantes de son Gouvernement, s'empressoient à qui lui rendroit plus d'honneurs & lui témoigneroit plus de soumission. Les Habitans de la Rochelle, si fiers de leurs grands priviléges, & d'avoir le Roi même pour Gouverneur, le reçurent dans leur Ville, avec tous ceux dont il voulut se faire accompagner, sans avoir égard au nombre, ni à la difference de Réligion; ce que Rosni eût grand soin de mander au Roi, ce Prince étant inquiet du succès de son voyage. Messieurs de Rohan & de la Trémoüille, à qui le Grand-Maître rendit visite, n'oublierent rien de ce

qui pouvoit l'assurer de leur fidélité envers le Roi, le suppliant de vouloir bien lui rendre compte de leurs sentimens, & de dissiper les soupçons que ce Prince avoit pû former contr'eux. Le Duc de la Trémoüille n'étoit point alors en état de causer beaucoup d'inquiétude, se trouvant violemment attaqué de la maladie, dont il mourut peu de tems après. Le Roi combla Rosni de caresses à son retour, & lui dit devant toute sa Cour, que ce n'étoit pas la dixiéme fois, *qu'il lui avoit tiré l'esprit de beaucoup d'inquiétudes, & mis le cœur en repos.* Le Roi lui redit tout ce qu'il avoit fait à l'occasion de la Marquise de Verneüil, & la grace qu'il lui avoit accordée, ainsi qu'à son pere; qu'à l'égard du Comte d'Auvergne, ce Prince sans égard à sa qualité, n'avoit pas eu honte, pour recouvrer sa liberté quelques jours plûtôt, de lui offrir de lui servir d'espion auprès des Espagnols, en continuant ses intelligences avec eux; ce que Roi avoit accepté: mais que le Comte d'Auvergne ne s'étoit pas plûtôt vû en liberté, qu'il avoit renoué plus sincerement que jamais avec les Espagnols, & s'étoit refugié en Auver-

gne, bien resolu de s'y défendre, si le Roi l'attaquoit, & de sortir du Royaume, s'il se trouvoit hors d'état de résister.

Révolte du Comte d'Auvergne.

Cette résolution donnoit de l'inquiétude au Roi : il envoya après le Comte, pour tacher de le ramener ; mais ce rebelle étoit trop sur ses gardes, & bientôt il arriva dans le fond de sa Province, d'où il remua plus que jamais. Le Roi demanda à Rosni, s'il ne voudroit point se charger de la commission de surpendre ce traître par adresse, trouvant trop d'inconveniens à employer la force contre lui. Le Grand-Maître ennemi de toutes trahisons, surtout à l'égard du Comte d'Auvergne, qui s'étoit toujours montré son ennemi, promit au Roi, d'envoyer à la suite du Comte le Trésorier de Murat, homme entreprenant & zelé, qui avoit de grandes habitudes dans le Pays, ce qui le mettoit plus à portée de le servir. Le Roi donna à de Murat une Commission scellée du Grand-Sceau, & il partit avec les instructions du Marquis de Rosni.

Il ne fut pas long-tems sans agir efficacement contre le Comte d'Auver-

gne; Murat chargé d'une commission de l'arrêter, osa aller lui faire la réverence, en son Château de Vic; & ce Seigneur, qui ne se doutoit de rien à son sujet, lui fit confidence de ses affaires, & lui témoigna combien il avoit à se défier de l'empressement que le Roi avoit de le voir hors de son Pays; que plûtôt que de prendre ce parti, il choisiroit de sortir du Royaume: qu'il avoit trop de honte de ses actions passées, & qu'il ne vouloit se présenter au Roi qu'après que ses services auroient effacé le souvenir de ses fautes; que d'ailleurs il avoit d'autant plus sujet de craindre, qu'on lui avoit donné depuis peu plusieurs avis, des complots formés contre sa liberté & contre sa vie; présumant que si on le renvoyoit captif, ses ennemis triompheroient pour cette fois, & lui feroient subir le même sort qu'au Maréchal de Biron. Il ajouta que l'exemple de ce Seigneur devoit le retenir en Auvergne, puisque Biron joüiroit encore de la vie, s'il eût crû les amis qui lui conseilloient de rester en Bourgogne. Murat ne manqua pas de mander toutes ces choses à Rosni, lui dépeignant le triste état où le Comte étoit

réduit, fuyant les Villes & les Maisons des Gentilhommes, se retirant à Vic, mauvais Château, où il ne demeuroit que la nuit, se cachant dans les bois pendant des journées entieres, dénué de tout, portant sur son visage la frayeur, la tristesse, & paroissant *environné des maux que souffrent les enfans maudits & abandonnés de leurs peres.* Murat mandoit en même-tems, que le Comte d'Auvergne se plaignoit surtout, de ne recevoir aucune réponse à quatre Lettres qu'il avoit écrites à M. de Rosni, déclarant *qu'il porteroit toute créance à ce qui viendroit de sa part.*

Quelque indisposé que fût le Grand-Maître contre le Comte d'Auvergne, il ne vouloit pas le conduire lui-même a l'échaffaut, ni se prêter à sa perte d'une façon indigne de sa qualité & de ses sentimens. La peinture que lui faisoit Murat de sa situation, le toucha; il souhaita que l'adversité pût lui inspirer un répentir sincere, & il jugea à propos de lui faire cette réponse. » Monsieur, j'ai reçû quatre Lettres » de vous en un même-jour... Vous » avez l'esprit en peine, & vous pen» sés l'en retirer par mon moyen,...»
Je

» Je vous envoye la copie d'une ré-
» ponse, que je fis à feu M. de Biron,
» sur une Lettre quasi semblable aux
» vôtres, ne vous pouvant donner une
» meilleure assistance, que de vous
» donner les mêmes conseils. »

Copie de la Lettre de M. de Rosni à M. le Duc de Biron.

Monsieur, je ne puis m'imaginer, d'où vous viennent ces avis, que le Roi tient des propos, qui ne sont pas à votre avantage; car ils ne peuvent être véritables . . . . desquels il sera facile de délivrer votre esprit, si vous voulés mettre en pratique les conseils que je vous ai souvent donnés, la continuation desquels nous mettant en bonne intelligence vous & moi, & cherchant tous deux les moyens de plaire au Roi, & le servir loyaument, pour élever sa grandeur au sommet du mérite de ses vertus, nous rendra tous trois contens, & assuré lui de l'utilité de nos services, & nous de sa bienveillance, bénéficence & confiance en nos loyautés, à toutes lesquelles choses si vous contribués tout ce que vous devez & pouvez, je ne doute nullement que le succès n'en sois bienheureux.

En envoyant la copie de cette Lettre au Comte d'Auvergne, Rosni se délivroit de l'embarras de lui rien écrire de positif: il souhaitoit,

en lui rappellant le souvenir de Biron son ancien ami, & son compagnon d'intrigue, lui remettre devant les yeux la mort funeste de ce grand Capitaine, qui ne pouvoit se contenter de la gloire d'avoir contribué plus que nul autre à faire un Roi, s'il ne regnoit lui-même. Le Comte d'Auvergne dénué de conseils, & livré à l'imprudence qui suit d'ordinaire les projets coupables, crût qu'il devoit s'assurer entiérement sur la Lettre de Rosni; un autre à sa place auroit connu, que puisqu'on n'avoit d'autre réponse à lui faire, que les avis donnés au Duc de Biron, on le croyoit aussi criminel que ce Seigneur, & que pour cette fois il s'attiroit la même punition. Il devoit présumer que la clémence du Roi n'avoit plus lieu après tant de rechutes, & que le plus sûr parti pour un homme qui se trouvoit dans sa situation, étoit de se réfugier chez les Espagnols. Il continua au contraire d'entretenir des rélations avec quelques personnes de la Cour, sur lesquelles il croyoit devoir se confier. Rosni & Villeroi, seuls dépositaires du secret de leur Maître, n'en laisserent rien transpirer dans le public. Ses amis mal instruits contribuerent plus que toute

autre chose à le tromper. Il lui manderent que les bruits qui avoient couru sur son compte, commençoient à s'assoupir ; c'étoit un effet de la politique du Roi & de ses Ministres. Rosni affectant surtout à cet égard un grand silence, qu'il lui étoit d'autant plus aisé d'observer, que les Courtisans les plus intéressés à la destinée du Comte d'Auvergne, ne voulant point l'interroger sur son compte, attendoient qu'il en parlât de lui-même, autant dans la crainte de se rendre eux-mêmes suspects, que parce qu'ils étoient persuadés que ce Ministre ne se feroit point un scrupule de leur déguiser là-dessus la vérité.

Il faut ajouter, que parmi ces amis du Comte d'Auvergne dont je parle, il y en avoit peu de fort zélés pour lui. Sa mauvaise conduite à l'égard du Roi, ses caprices, les insultes qu'il avoit faites à un grand nombre de personnes, son excessive fierté, qui n'étoit accompagnée d'aucun sentiment d'honeur, l'avoient rendu l'objet de la haine de toute la Cour, & de sa famille même ; on ne s'intéressoit plus à lui que par générosité & par pitié ; & la plûpart se faisoient un devoir de le

traiter en ennemi ; auſſi parut-il d'abord ſe défier des embuches qu'on pouvoit lui tendre. Sous prétexte d'aller à la chaſſe, il s'enfonçoit durant des journées entieres dans les plus ſombres Forêts ; la nuit il changeoit de logement. Malgré ſes malheurs & ſa miſere, il étoit éperduëment amoureux d'une Dame d'Auvergne nommée la Rocheguai : il n'oſoit plus la voir chez elle, ni la recevoir chez lui ; mais ils ſe donnoient des rendez-vous dans les Villages voiſins, changeant de lieu chaque fois qu'ils ſe vouloient voir, & craignant encore d'être ſurpris, malgré toutes ces précautions. Ils plaçoient ſur les hauteurs les plus prochaines pluſieurs Domeſtiques, qui avoient ordre de ſonner du cors auſſi-tôt qu'ils appercevoient quelque choſe de ſuſpect.

Murat déſeſpera long-tems de pouvoir ſe ſaiſir d'un homme ſi attentif à ſe garder : il craignoit lui-même d'être découvert, & en ce cas là ſa mort étoit certaine. Le Comte d'Auvergne n'auroit pas manqué de faire ſur lui un exemple capable d'effrayer tous ceux qui voudroient ſe charger d'une pareille entrepriſe. Dans cette

inquiétude, il écrivit plusieurs Lettres au Marquis de Rosni, qui l'exhortoit à prendre courage, à se tenir toujours sur ses gardes, & à se souvenir qu'il y alloit du service de son Maître & de sa fortune particuliere. Murat alors chercha de nouveaux moyens pour réussir. Il s'ouvrit à quelques personnes fidéles, & sçut même débaucher des Domestiques du Comte; ce qui lui fut d'autant plus aisé, que ce Seigneur ne les payoit point depuis long-tems. D'un autre côté, le Comte d'Auvergne ne se défioit aucunement de lui, & souvent même il avoit l'imprudence de se conduire par ses conseils.

Le Marquis de Rosni ayant envoyé les ordres du Roi aux principaux Officiers des troupes, qui se trouvoient en quartier dans la Province d'Auvergne, le Sieur d'Evre, qui commandoit en ce Pays-là la Compagnie des Chevaux-légers de Monsieur de Vendôme, publia qu'il en alloit faire la revûë. Murat, d'Esvirre & quelques-autres, qui étoient de l'intelligence, proposerent au Comte d'Auvergne d'aller à cette revûë, & d'y assister comme Colonel Général de la Cavalerie Légere de France : il résista

d'abord ; mais ceux-çi continuant de le solliciter, & le Comte se flattant d'être un des hommes de son tems le plus subtil à découvrir des complots, fut bien aise de faire connoître qu'il ne craignoit point les efforts de ses ennemis. Il monta donc sur un cheval qui surpassoit tous les autres chevaux en vitesse, & qui soutenoit tout d'une haleine une course de dix lieuës & plus: Quelques Domestiques l'accompagnerent ; mais ils avoient ordre de se tenir éloignés de sa personne, avec ordre d'examiner les mouvemens des Chevaux-légers, de leurs Officiers & de tous les spectateurs, & d'accourir à son secours s'il en étoit besoin. Pour lui, il résolut de se tenir seul au milieu de la Campagne, à égale distance de tous ceux qui pourroient entreprendre contre lui, se promettant bien de n'approcher aucunement des escadrons, de ne se reposer en aucune maison, ni de mettre pied à terre sous quelque prétexte que ce fût. Le Comte d'Auvergne partit bien armé, & arriva à la vûë de la Compagnie de Vendôme, saluant de loin les Officiers, & suivant exactement tout ce qu'il s'étoit proposé. On le reçut avec

tant d'honneurs, & on parut s'empresser si peu à le joindre, qu'il commença à ne se plus défier; aussi-tôt qu'on s'en apperçut, le Sieur de Nerestan marcha droit à lui; mais le Comte d'Auvergne le voyant seul & monté sur une petite haquenée, il le laissa approcher & reçut son compliment, ne faisant point d'attention à quatre Laquais qui suivoient Nerestan; ces prétendus Laquais étoient des Soldats déterminés, que ce Gentilhomme avoit fait déguiser exprès. Aussi-tôt qu'ils se virent à portée, deux se jetterent sur les rênes du cheval du Comte, pendant que leurs compagnons le prenant par la jambe, le renverserent par terre. Là il se débattit, & fit des efforts prodigieux pour se relever & mettre l'épée à la main; ce que l'on redoutoit surtout, étant capable de se bien battre, & de s'ôter lui-même la vie, plûtôt que de tomber au pouvoir de ses ennemis; mais tant d'hommes se jetterent à la fois sur lui, qu'on le désarma, & qu'on le mit en état de ne plus faire aucune resistance; ceux de ses gens qui l'avoient suivi, loin de venir à son secours, prirent la fuite. Il partit sur le champ avec une forte

escorte, & arriva à Paris, où le Roi le fit mettre à la Bastille, sous la garde du Marquis de Rosni, qui en étoit
1604. Capitaine ou Gouverneur. Le Roi ne voulant point le condamner à la mort, le condamna à une prison perpétuelle, n'étant plus d'humeur de se laisser fléchir par ses prieres, ni de se laisser tromper par un faux repentir. Rosni en le faisant garder avec soin, n'oublia rien de ce qui pouvoit adoucir son malheur; c'étoit méme l'intention du Roi, ce grand Prince ne s'étant jamais porté que malgré lui à des actions de rigueur, & se faisant un devoir de plaindre le coupable en punissant le crime.

Le Comte d'Auvergne ayant conservé la seule ressource des malheureux, qui est l'espérance, fit déclarer au Roi au bout de quelques jours le reste des intrigues qu'il avoit formées au-dedans & au-dehors de ses Etats. Plusieurs personnes considérables se trouverent comprises dans ses accusations; mais si une prompte fuite en garantit quelques-unes, l'extrême bonté du Roi sauva tous les autres; les plus criminels en furent quittes pour un repentir. Toute la France,

& les Pays étrangers admirerent la clémence de ce Monarque. Le Comte d'Auvergne même, qui s'étoit attendu à une mort prochaine, parut touché jusqu'au fond du cœur, & remit entre les mains du Roi, la promesse d'association, faite à M. de Biron & à lui par le Duc de Boüillon : elle étoit conçûë en ces termes.

Nous Henri de la Tour, nous promettons & jurons en foi de Gentilhomme, & d'homme de bien, que nous ne nous séparerons jamais de l'amitié que nous voulons porter au Sieur Comte d'Auvergne & au Duc de Biron, demeurant toujours unis, en ce qui sera de notre conservation, promettans en outre de ne dire jamais ce qui nous aura été déclaré par eux, comme aussi de brûler ladite promesse, au cas qu'il arrive quelque nouveauté qui empêche ce que dessus; en foi dequoi avons écrit & signé la présente de notre main. Fait à Paris, l'an 1602.

On voit ici un exemple bien sensible de la bizarrerie, & de la dépravation de l'esprit humain : trois sujets du même Maître se promettent foi de Gentilhommes & d'hommes de bien, de manquer de foi à leur Souverain légitime,

& d'agir de concert, pour faire réussir les projets les plus contraires aux idées des gens de bien.

Aussi tout le fruit que ces trois fameux rebelles retirerent de leur association, fut que le Duc de Biron, le plus redoutable des trois, mourut sur un échaffaut; le Duc de Boüillon, obligé de fuir ses Etats & sa famille, vécut long-tems en proscrit dans une Cour étrangere. Le Comte d'Auvergne, après avoir passé une partie de ses jours dans de continuelles allarmes, languit plusieurs années dans une prison affreuse. En entrant dans le Château de la Bastille, il avoit voulu affecter une grande fermeté; *il se mit à sauter, & capréoler*. La Chevalerie, Lieutenant de Rosni dans ce Gouvernement, lui dit séchement, *que ce n'étoit pas des figures de Balets qu'on vouloit joüer, qu'il s'agissoit pour son fait d'autre chose*. Rosni pouvoit avoir secrettement donné à son Lieutenant l'ordre d'intimider ainsi le Comte d'Auvergne. Le Roi se voyant enfin Maître de la personne de ce Rebelle, ne songea plus qu'à s'assurer du Marquis d'Entragues, pere de la Marquise de Verneüil, & enfin de la Marquise el-

le-même : ce Conseil venoit de Rosni, qui sçavoit combien cette Maîtresse étoit coupable & méritoit d'être punie. Il espéroit au moins, que si le Roi ne pouvoit se resoudre à faire subir à la Marquise de Verneüil un supplice justement mérité, il l'exileroit loin de sa présence, & n'entretiendroit plus avec cette femme perfide un commerce, qui nuisoit plus à ses affaires, que les efforts réunis de tous les ennemis de l'Etat.

Quelques jours après, le Marquis d'Entragues fut amené prisonnier à la Conciergerie du Palais ; en même tems on donna des Gardes à la Maîtresse du Roi ; ce Prince respectoit encore en elle la passion qu'elle avoit sçû lui inspirer. D'Entragues supporta son malheur avec beaucoup de courage ; & sa femme lui ayant fait demander ce qu'il désiroit d'elle, il lui fit repondre qu'elle fit seulement provision de bon fromage & de moutarde, & qu'elle ne s'embarrassât de rien. Quelques-uns voulurent trouver dans cette réponse des raisons pour croire d'Entragues coupable de crime de leze-Majesté. Ils prétendoient que les paroles du prisonnier renfermoient un sens 1604.

connu de sa femme seule ; mais d'autres présumerent avec plus de raison, que d'Entragues avoit seulement voulu faire entendre à sa femme, que ne se trouvant point criminel, son malheur ne lui donnoit aucune inquiétude.

La Marquise de Verneüil témoigna encore plus de constance & de fermeté ; se trouvant environnée de Gardes & ménacée d'une mort cruelle & prochaine, elle ne perdit rien de son audace ordinaire ; elle disoit hautement, que loin d'appréhender sa mort, elle la souhaitoit au contraire, comme étant la fin des maux que lui préparoit l'injustice du Roi ; qu'en la persécutant il persécutoit sa femme, puisqu'elle l'étoit légitimement avant celle qui occupoit alors le Trône. On ne trouva rien dans ses papiers qui pût la convaincre de crime d'Etat ; mais on lui surprit plusieurs billets doux, qui firent connoître que si elle se regardoit comme Reine de France & femme de Henri IV. c'étoit une femme bien peu fidéle ; son commerce d'amour avec Sigogne fut prouvé. Le Roi se contenta de la disgracier. La Comtesse d'Auvergne, loin d'imiter la

fierté de la Marquise de Verneüil, tremblante pour les jours de son mari, dont elle connoissoit toute l'étenduë du crime, alla se jetter aux pieds du Roi, où, fondant en pleurs, elle lui demanda la grace de son mari. Le dessein connu du Comte d'Auvergne étoit de faire déclarer la Marquise de Verneüil sa sœur, Reine de France; ainsi le Roi ayant relevé la Comtesse avec beaucoup de bonté, lui dit en prenant la Reine par la main. *J'ai pitié de votre misere & de vos larmes; mais si je vous octroyois ce que vous me demandez, il faudroit que ma femme que voilà fut déclarée P. mon fils bâtard, & mon Royaume en proye.* La Comtesse d'Auvergne n'espéra donc plus qu'en la tendresse de Henri pour la sœur de son mari; mais il y avoit beaucoup à craindre que cette sœur, irritée de la lâcheté du Comte, qui seul l'avoit compromise dans ses accusations, ne se racommodât avec le Roi aux dépens de sa vie. Elle avoit déja déclaré plusieurs fois qu'elle ne demandoit à ce Prince qu'une justice *pour son pere, une corde pour son frere, & une justice pour elle.* Le Roi qui avoit grande envie de lui pardonner, la faisoit sollici-

ter sans cesse de lui demander pardon ; mais elle répondoit fiérement, que n'ayant point commis de faute, elle n'avoit pas besoin de solliciter la clémence du Roi ; même elle désavoüa le Chevalier du Guet qui la gardoit, celui-ci ayant par un zéle mal entendu, fait dire au Roi, que la Marquise lui demandoit grace. Cependant on interrogea le Comte d'Auvergne sur la sellette, où on vouloit le confronter avec la Maîtresse du Roi ; mais elle refusa d'y aller, sous prétexte qu'elle avoit été saignée ; ce qu'elle avoit fait exprès, pour ne pas voir son frere sur la sellette, où sans doute il n'auroit pas manqué de lui reprocher, qu'elle seule l'avoit engagé à commettre le crime dont on devoit le punir. En effet, le Comte ayant tout avoüé, dit ensuite qu'il étoit *le plus mal avisé*, mais non pas le plus méchant ; ce qui tomboit directement sur sa sœur ; enfin elle parut devant ses Juges, ayant encore le bras en écharpe. Elle commença par recuser son frere, & se défendit ensuite avec autant d'esprit que de fermeté ; mais enfin cette fermeté s'évanoüit, lorsqu'on lui eut appris que son frere & son pere venoient d'être

condamnés à la mort; elle courut avec sa mere se jetter aux pieds du Roi, qui les releva toutes deux en répandant des larmes. Il leur dit qu'il leur vouloit faire paroître ce jour-là qu'il étoit bon, & qu'il assembleroit son Conseil: *Allés prier Dieu*, leur dit-il, *qu'il les veuille bien inspirer & moi aussi, qui m'en vais présentement à la Messe pour cet effet.* Les prieres des deux femmes affligées, furent sans doute efficaces: le Roi consentit qu'on differât l'exécution des deux coupables, jusqu'à ce qu'ils eussent mérité un entier pardon.

Sous le regne de Henri & des Rois ses Successeurs, la France étoit le centre du commerce & des beaux Arts; les peuples étrangers venoient y chercher, avec toutes sortes de denrées nécessaires à la vie, plusieurs sortes d'étoffes, dont les François seuls avoient des Manufactures. De ce commerce, où les Sujets de Henri recevoient des sommes considérables pour le prix de leur travail & de leur industrie, naissoit une circulation rapide & abondante d'espéces: la France étoit comme le lieu où les étrangers mettoient leur argent en dépôt. Rosni qui

administroit les Finances avec une sagesse, qu'on n'avoit trouvée en nul autre depuis le Cardinal d'Amboise, avoit soin que les sommes une fois entrées dans le Royaume n'en ressortissent plus, pour quelque cause que ce fût. Les Suisses & les Etats de Hollande étoient les seuls exceptés de cette regle. Henri voulant faire sentir, aux Espagnols surtout, combien il avoit de ressentiment de toutes les intrigues qu'ils formoient à chaque instant dans ses Etats, pendant qu'il se comportoit à leur égard en voisin généreux, qui ne respiroit que l'union & la paix, Henri, dis-je, défendit à ses Sujets d'avoir aucun commerce avec les étrangers. D'abord les François s'écrierent contre un Edit, en apparence si contraire à leurs intérêts; le peuple, à son ordinaire, murmura contre Rosni, que l'on accusoit d'avoir donné à son Maître un conseil si pernicieux; mais bientôt on s'apperçut que tout le mal retomboit sur les ennemis de la France. Les Gouverneurs des Provinces, ceux des Places particulieres, toutes sortes de Négocians & de Marchands, passerent en fraude les Marchandises, dont le commerce venoit d'être inter-

rompu; les étrangers qui en avoient un pressant besoin, les acheterent au prix excessif. Les Souverains, pour se prêter à la nécessité de leurs Sujets, diminuerent les impôts exorbitans que l'on devoit lever sur les étoffes de France. Henri se plaignoit surtout de cet Article : il eut la satisfaction d'avoir forcé ses voisins à faire d'eux-mêmes ce qu'ils avoient refusé à ses instances; & ses Sujets eurent l'avantage de rapporter des sommes immenses de ce commerce frauduleux.

Villeroi, qui avoit long-tems panché pour la Ligue, semblable à Jeannin, qui ne fut jamais sincérement attaché au Roi, s'opposoit sourdement à toutes les dispositions de Henri, surtout dans les choses qu'il lui croyoit suggerées par Rosni, dont il étoit secrettement jaloux; cette derniere affaire à l'égard du commerce lui fit faire beaucoup de mouvemens. Il parla au Roi & aux Grands qui l'approchoient, & s'adressa enfin à Rosni lui-même, qui se faisoit un jeu de voir ainsi prendre le change à un Ministre, qui se vantoit d'un pénétration extraordinaire, & de la politique la plus rafinée. *Nous nous trouvons bien empêchés*, mandoit Ville-

roi au Marquis de Rosni, *à ce fait du commerce, car nous avons toute occasion de croire, que les Espagnols . . . en désirent profiter, se confians en notre impatiance naturelle, & à la désobéissance que l'on rend aux commandemens du Roi.* Rosni lui répondit, qu'il étoit particulierement instruit des inconveniens qui suivroient le nouveau Réglement pour le commerce; mais il lui fit entendre que ce seroit seulement, en cas que des esprits foibles ou mal intentionnés s'opposassent aux intentions du Roi, & fissent quelques efforts pour l'obliger à revoquer son dernier Edit. A l'égard de la désobéissance des Sujets du Roi, Rosni ne se mit point en peine de tirer Villeroi d'inquiétude sur cet Article. Il avoit ses suretés pour l'avenir: le Roi lui-même lui avoit écrit que son intention étoit que les Gouverneurs des Villes, soit Maritimes ou autres, laissassent passer les marchandises prohibées sur les terres étrangeres, jusqu'à ce que les Espagnols fatigués de leur cherté, lui eussent fait quelque satisfaction.

Ce que le Roi avoit prévû arriva. Le Roi d'Angleterre faisant l'office de Médiateur, s'entremit de l'accom-

modement entre la France & l'Espagne. Le Cardinal Bufalo se rendit à Paris pour traiter des interêts de cette Couronne ; l'Ambassadeur d'Angleterre se joignit à cette Eminence, & tous deux s'aboucherent principalement avec le Marquis de Rosni, que le Roi avoit chargé de la conclusion de cette affaire ; celui-ci se comporta en cette occasion avec sa hauteur & sa vivacité ordinaires. Il sçavoit que les Anglois, quoique nos amis en apparence, souhaitoient, sinon une rupture entiere entre la France & l'Espagne, du moins une longue broüillerie, dont eux seuls profiteroient. Le Grand-Maître fit donc sonner bien haut les avantages de son Roi, dont les peuples pouvoient se passer de toutes les autres Nations du monde, ayant chez eux tout ce qui est nécessaire, non-seulement au besoin, mais encore aux plaisirs de la vie. Le Cardinal Bufalo voulut repliquer, & vanta l'or du Perou, dont le Roi d'Espagne seul étoit en possession. Rosni lui repliqua que la Normandie & la Bretagne rapportoient plus en une année à son Maître, que le Roi d'Espagne ne tiroit de revenu en dix ans de toutes les

mines de l'Amerique; ce qu'il étoit aisé de voir par la difference qu'il y avoit alors entre les François & les Espagnols, ceux-ci ayant beaucoup perdu de leur premiere puissance, malgré leurs riches découvertes, & les autres au contraire se montrant encore la terreur de leurs voisins, après tant d'années de guerre & de troubles domestiques. Rosni ajouta, que les François étoient si bien remis de leurs pertes passées, qu'ils étoient prêts à livrer de nouveaux combats à tous ceux qui oseroient se déclarer leurs ennemis. Le Roi, ajouta-t'il, a-t'il quelque chose de mieux à faire, que d'employer à faire la guerre trente millions qu'il a dans ses coffres, quatre à cinq cens piéces de canon, & tant de braves hommes accoutumés à vaincre sous ses ordres?

Le Cardinal Bufalo & l'Ambassadeur d'Angleterre, entendant le Marquis de Rosni parler de cette sorte, craignirent que son Maître ne se déterminât en effet à faire la guerre au Roi d'Espagne. Cette Couronne nomma des Députés, on convint des Articles, le Traité fut conclu, à cela près de la ratification des deux Rois. Rosni n'e

gnoroit point la jalousie du Sieur de Villeroi, & combien ce Secretaire d'Etat souffroit impatiemment que le Roi eut en lui moins de confiance, que dans le Grand-Maître. Villeroi avoit été sensible surtout au peu de cas que les Ambassadeurs d'Espagne & d'Angleterre avoient fait de lui en cette occasion, où il s'agissoit d'une affaire à laquelle il s'étoit extrêmement intéressé. Rosni jugea bien que, suivant sa coutume ordinaire, le Secretaire d'Etat ne manqueroit pas de critiquer la plus grande partie des Articles du Traité. Pour éviter ce désagrément, il lui en envoya une copie, en le priant de le corriger, s'il y avoit quelque chose de répréhensible, ou de le signer s'il l'approuvoit. Villeroi renvoya fierement le Traité, disant que n'y ayant eu aucune part, il ne vouloit point s'en embarrasser. Le Grand-Maître pénétrant ses vûës, & ayant reçû des Lettres du Roi, qui lui ordonnoit de conclure au plûtôt cette importante affaire, renvoya chez Villeroi, lui mandant que s'il refusoit une seconde fois de signer le Traité, il le rendoit responsable de tous les inconveniens qui pourroient resulter de

ce retardement. Alors Villeroi se faisant une vertu de la nécessité, approuva tout ce que Rosni avoit fait, & signa le Traité chez le Cardinal Bufalo. Le Roi arriva lui-même à Paris quelques jours après pour le ratifier, & la liberté du commerce fut renduë aux deux Nations. Les Espagnols même firent offrir au Roi, par le Connétable de Castille, l'Infante d'Espagne, pour le Dauphin de France. Cette proposition, pour laquelle on ne témoigna pas alors beaucoup d'ardeur, fut cependant acceptée dans la suite; & contre l'attente de toute l'Europe, on vit une Princesse de la Maison d'Autriche, mariée au Successeur & au fils de Henri IV, l'ennemi le plus implacable de cette puissante Maison.

Rosni, qui avoit fait valoir avec tant de succès les trésors de son Maître, songea à les augmenter, en recherchant les Financiers, ces sangsuës ordinaires du peuple. Quelque forte que fût la taxe qu'on leur imposa, elle n'approcha point de ce que leurs rapines leur avoient rapporté.

Rosni qui voyoit souvent la santé du Roi attaquée, ne songeoit qu'à profiter du regne de ce Prince, pour assu-

ter le bonheur des peuples. Il connoissoit tout le prix des vertus de ce Monarque, & sçavoit que la fortune avare de ses bienfaits accorde rarement à un grand Roi un Successeur digne de lui. Henri pensant bien par lui-même, avoit encore une docilité extraordinaire, vertu bien rare dans un Maître, surtout quand il se croit sûr de sa capacité. Il sçavoit discerner mieux qu'aucun homme du monde, le médiocre d'avec le bon, & le meilleur; il écoutoit tout avec patience, accordant même quelquefois des récompenses aux avis inutiles, persuadé que c'étoit le seul moyen d'en recevoir de bons dans la suite. Sensible jusqu'à la tendresse, pour les interêts de son peuple, il écoutoit avec avidité tout ce qui pouvoit contribuer à sa tranquillité & à son repos. Sans rien perdre de sa grandeur & de la majesté de son rang, il se familiarisoit avec ses principaux Ministres, & leur donnoit la liberté de proposer tout ce qu'ils jugeoient à propos, se reservant l'examen de leurs propositions, dont il sçavoit toujours faire un usage avantageux. Il écoutoit surtout Rosni; ce Ministre attaché à la personne du Roi,

ne l'étoit pas moins à l'interêt du Royaume. Henri lui fit même quelquefois des reproches, de ce qu'il ne perdoit jamais de vûë le bien de l'Etat, quoiqu'il importât souvent en apparence à ses interêts particuliers, de mettre en oubli ce premier motif; mais le Roi ne se plaignoit de cette sorte, que lorsqu'il y étoit excité, ou par son amour pour ses Maîtresses, ou par sa tendresse pour ses enfans naturels: quelquefois s'appercevant que Rosni faisoit attention à ses discours, & qu'il lui parloit avec moins d'ouverture qu'à l'ordinaire; il lui demandoit *s'il le croyoit assez lâche pour préferer quelque chose que ce fût au monde au soulagement de ses peuples, qu'il regardoit comme ses chers enfans.* Le mauvais usage, que l'on faisoit des Finances du Roi, avoit contraint ce Prince d'accabler ses Sujets de nouveaux impôts; & si l'œconomie de Rosni ne fût venuë au secours, le Roi malgré tant de droits perçus en son nom, se seroit trouvé chargé de dettes; mais se voyant au contraire possesseur de plusieurs millions, Rosni lui conseilla de racheter les principales rentes constituées sur le domaine, ou autre bien

appartenant

appartenant à la Couronne, de ſupprimer pluſieurs Offices, & de diminuer les impôts, afin que Henri ou ſes Succeſſeurs, ne ſe trouvaſſent pas obligé dans la ſuite, d'avoir recours à des moyens violens, pour fournir à des dépenſes imprévûës. Dans cette réſolution, le Roi fit venir dans ſon Palais des Députés de toutes les Cours Souveraines, tous ſes Conſeillers d'Etat, Gens de Juſtice, de Finance & de Police, parmi leſquels étoit Roſni; mais le Roi, pour donner plus d'autorité à ſa propoſition, ne voulut pas que ce Miniſtre parût en être l'auteur; & ſuivant ſa coutume ordinaire il parla lui-même, & adreſſa à l'Aſſemblée le Diſcours qui ſuit. J'ai crû devoir rapporter les propres expreſſions dont ſe ſervit ce grand Roi.

Meſſieurs : « J'eſtime que chacun » de vous ſe ſouvient de l'état miſé» rable où étoient réduites les affaires » de France, lorſqu'il à plû à Dieu » m'appeller à cette Couronne, & » que le comparant à la condition » préſente, il loüe & remercie en ſon » cœur la bonté Divine, d'un ſi heu» reux changement . . . . Mais mon » affection paternelle envers mes Su- Diſcours du Roi.

» jets, ne me permet point de m'ar-
» rêter en si beau chemin . . . à cause
» de l'extrême pauvreté que je recon-
» nois au peuple de la campagne, le-
» quel est celui qui nous fait tous vi-
» vre ; car arrivant un changement de
» regne où quelque mouvement de
» guerre en ce Royaume, comment
» estimez-vous qu'il soit possible de
» subvenir à telles dépenses extraor-
» dinaires, puisque tout le revenu
» d'icelui, quelque excessives qu'en
» soient les impositions, peut à gran-
» de peine porter les charges & dé-
» penses du courant? Lorsque les Rois
» mes Prédécesseurs sont tombés en
» pareilles adversités, ils ont eu re-
» cours aux aliénations de leurs do-
» maines, constitutions de rentes,
» créations d'Offices, augmentations
» de tailles, &c. Mais maintenant
» toutes ces choses sont parvenuës
» à tel excès, qu'il ne s'en peut ti-
» rer, ni espérer aucun assistance. Quoi
» donc, faudra-t'il laisser dissiper l'E-
» tat, ou l'assujettir aux Etrangers?
» Je m'assûre que nul de vous n'a le
» cœur si lâche que de l'endurer. Pour
» mon regard, je souffrirois plûtôt
» mille morts, & espere vous laisser

» des enfans pour Rois, qui n'auront
» pas moins de courage. Par quoi ne
» sachant où prendre les moyens, te-
» nés pour certain que l'on s'adressera
» au fond des rentes, comme le plus
» facile, & crains qu'enfin telles affai-
» res continuant à tirer à la longue,
» eux ou moi, soyons contraints par
» la nécessité, qui est la loi de toutes
» les loix, de faire banqueroute, non-
» seulement à cette nature de dettes;
» mais encore à tous créanciers de l'E-
» tat, chose que je veux éviter de
» toute ma puissance, & l'éviterai in-
» failliblement si vous y contribués;
» ce que l'ancienne fidélité des Fran-
» çois me fait espérer de vous. C'est
» pour quoi voyant que la paix & le
» repos universel que mes labeurs ont
» acquis à la France, nous promet ou plû-
» tôt nous appelle à tels inconveniens,
» d'entrer au rachapt & amortissement
» des rentes, engagemens des domai-
» nes, suppression d'Offices, & dimi-
» nution d'impositions, en rembour-
» sant du sort principal les proprié-
» taires, qui les ont acquises loyale-
» ment & de bonne foi; avant
» que d'ouvrir aucun expédient, je
» désire prendre votre conseil, & re-

» cevoir vos avis communs ; & pour
» mieux vous donner moyens de les
» mieux former, je veux que sans
» vacquer à autre affaire soit publique
» où privée, vous vous assembliés deux
» fois le jour, afin de trouver les expé-
» diens plus propres & avantageux, pour
» faciliter cette mienne intention, les-
» quels j'écouterai volontiers, & les
» approuverai, si l'exécution peut sui-
» vre la proposition ; si-non j'espére
» moi-même vous faire des ouvertu-
» res, qui ne seront à rejetter ; ne
» désirant établir autre justice en cet-
» te affaire, que celle qui de droit
» se peut pratiquer entre deux parti-
» culiers. Mais, quoiqu'il y ait, tenez
» pour arrêté en votre esprit, que je
» ne me départirai jamais d'une telle
» résolution, quelques difficultés &
» empêchemens que vous y puissiés
» apporter ; d'autant que je la tiens
» non-seulement juste & utile, mais
» tellement nécessaire, que la conser-
» vation de cet Etat y est conjointe &
» attachée. Travaillés donc de cœur
» & de courage à une si bonne affaire,
» qui est pour vous-même, & pour le
» bien de tous en général ; que cha-
» cun de vous me fasse connoître com-

» bien il m'aime . . . . Je recon» noîtrai chacun ſelon ſon mérite, & » je veux être éclairci de vos délibé» rations dans huit jours. »

En même tems le Roi faiſant attention, que la plûpart des Officiers & des Soldats de ſes troupes, ou quittoient le ſervice, ou le ſervoient mal; à cauſe du défaut de paye, envoya une partie des ſommes amaſſées par les ſoins de Roſni, dans ſon Château de la Baſtille, ordonnant qu'elles ne fuſſent employées qu'au payement de ſes gens de guerre. Roſni, le Contrôleur Général des Finances, & le Tréſorier de l'Epargne, furent chargés de la garde & de la diſtribution de ces deniers. Les troupes aſſurées de leur ſolde reprirent courage; la Nobleſſe mal-aiſée rentra dans le ſervice; & les ennemis de la France reconnoiſſant l'ordre admirable, que le Roi mettoit dans ſes affaires, craignirent à leur tour que ce Prince ne fit tomber ſur eux les orages qu'ils avoient préparés contre lui.

Crédit de Roſni.

Roſni, à qui l'on étoit redevable de tant d'établiſſemens utiles, ne ſe voyoit ni moins de rivaux, ni moins d'ennemis. Villeroi ne ceſſoit de lui ſuſciter

des traverses ; ce Ministre y étoit poussé, & par sa propre inclination, & par les discours que lui tenoient la Marquise de Verneüil & le Comte de Soissons. Le Pape se croyant près de sa mort, voulut assurer un grand nombre de créatures dans le prochain Conclave à son neveu le Cardinal Aldobrandin. Pour cela, le Pontife fit une promotion de dix huit Cardinaux, dont deux furent à la nomination de la France. Bellievre, Silleri, & Villeroi surtout, solliciterent en faveur *des Sieurs de Villars Archevêque de Vienne, & de Marquemont*. Rosni au contraire, qui estimoit particulierement du Perron Evêque d'Evreux, *à cause de son grand sçavoir*, conseilla au Roi de le préferer à deux ignorans, dont on ne faisoit aucun cas à Rome, & qui ne seroient d'aucune utilité au service de la France. Le Roi n'aimoit point les Prélats protégés par Villeroi. Il leur donna l'exclusion, & nomma, avec l'Evêque d'Evreux, Séraphin Olivari. Villeroi au désespoir d'avoir eu toute la France & l'Italie pour témoins de son peu de crédit, montra plus d'éloignement que jamais pour le Grand-Maître, jusqu'à ce que le Cardinal du

Perron, qui entendoit le manege de Cour, aussi-bien que les matieres Théologiques, lui eut écrit une Lettre de remerciement, reconnoissant qu'il lui étoit obligé de sa promotion, ainsi qu'au Marquis de Rosni, & les tenant également pour ses protecteurs & ses amis. Mais cette politesse de la part du nouveau Cardinal n'empêcha pas que Villeroi ne continuât de faire un crime à Rosni de sa faveur. Il trouvoit mauvais qu'on lui adressât toutes les dépêches, & que les Ambassadeurs envoyés dans les Cours étrangeres, ne s'ouvrissent qu'à lui seul, sur les avis secrets qu'ils vouloient donner au Roi: il en reçut alors de Rome, de Turquie, & surtout des Agens que la France entretenoit chez les Vénitiens, les Suisses & les Grisons.

Les Espagnols avoient dessein depuis long tems de s'emparer de la Valteline, & pour cela ils faisoient leurs efforts pour détacher les Grisons de l'alliance de la France. La Valteline est située au pied des plus hautes montagnes des Alpes, du côté des Grisons. Ce Pays est très-fertile, & nourrit plus de cent mille habitans, quoiqu'il n'aie au plus qu'environ

trente lieuës de longueur, sur une lieuë Françoise de largeur. Les Grisons protegent ces peuples, & par amitié & par interêt; la même Puissance, qui subjuguereroit les premiers, deviendroit bientôt maîtresse des autres. Les Suisses entrent aussi dans cette confédération, ensorte que la France à un grand interêt à conserver la Valteline dans son indépendance; ainsi lorsque Rosni fut averti que les Espagnols bâtissoient le Fort de Fuentés, sur les bords du Lac de Côme, au haut d'une roche escarpée, il donna ses ordres pour que les Grisons & leurs Alliés, s'opposassent à cette entreprise, qui sembloit leur présager une servitude prochaine; pour cela il répandit parmi eux beaucoup d'argent, qui lui gagna les suffrages des plus autorisés de la Nation; en sorte que les Grisons & les Suisses, réünis d'affection pour la France, s'engagerent à obtenir des Espagnols, qu'ils démolissent le Fort de Fuentes, & de ne rien entreprendre contre la liberté des peuples de la Valteline.

Intrigues de ses ennemis.

Tant de services rendus à la France, ne rallentissoient point la fureur des ennemis du Grand-Maître. Pour

cette fois, ils se rassemblerent tous, la Marquise de Verneüil, Villeroi, le Comte de Soissons, & toutes leurs créatures se déchaînerent contre lui, dans les momens où ils trouverent le Roi indisposé, comme il l'étoit quelquefois, par le peu de complaisance que ce Prince trouvoit dans le Marquis de Rosni, lorsqu'il s'agissoit de divertir des deniers amassés avec beaucoup de peine, pour des choses qui n'étoient d'aucune utilité. Le Roi, après avoir résisté long-tems aux calomnies dont on tâchoit de noircir Rosni, y prêta enfin l'oreille, & lui témoigna du mécontentement. Le Grand-Maître, qui ne se sentoit aucunement coupable, s'expliqua aussi-tôt avec le Roi : mais comme ses ennemis avoient soin de l'empêcher, autant qu'il leur étoit possible, d'avoir avec ce Prince des conversations particulieres, Rosni prit le parti de lui écrire une longue Lettre, dans laquelle ce Ministre lui représenta, que depuis près de trente trois ans qu'il étoit à son service, son zéle & ses succès lui avoient suscité des ennemis, dont le nombre s'étoit augmenté, à mésure qu'il avoit été plus à portée de se voir 1603.

récompensé. Il ajouta, que sans vouloir tirer un trop grand mérite des avantages, que son application & ses soins avoient procurés au Roi & à l'Etat, il pouvoit dire néanmoins que la France lui étoit redevable, sinon du repos dont elle joüissoit, du moins des douceurs qui accompagnoient ce repos. Que mes calomniateurs, continua Rosni, mettent au nombre de mes crimes, d'avoir rétabli les Finances de l'Etat, dont les revenus, quoi qu'immenses, suffisoient à peine pour satisfaire l'avidité de ceux à qui l'on en avoit confié le maniement: que l'on me reproche aussi, les fortifications de tant de places, exposées avant mon ministere à la moindre insulte des ennemis, & dont les murailles ouvertes de toutes parts, & dégarnies de tout ce qui pouvoit servir à leur défense, devenoient la proye du premier occupant. Les ennemis ne regardent aujourd'hui qu'avec frayeur ces mêmes places, dont souvent ils dédaignoient de s'emparer; combien de Siéges formés par le Roi même, ont été suivis d'un malheureux succès, avant que ce Prince m'eut confié le soin de son artillerie? Est-il des ram-

parts qui puissent résister à la quantité de piéces, qui se trouvent aujourd'hui dans les differens Arsenaux du Royaume, où l'on trouve avec abondance, de la poudre, des boulets, des mousquets, des armes blanches & de tout ce qui est nécessaire pour former, ou pour soutenir des Siéges, ou pour livrer des batailles? Que ces gens-là, continua Rosni, qui veulent ruiner les pensées d'autrui, me nomment aujourd'hui, un homme, ou une affaire, en France, que j'aie favorisé au préjudice de votre service, de votre Couronne & de votre justice: je serai le premier à me condamner moi-même. Mais si toutes ces vérités se rendent protectrices de mon innocence, ne veuillés, Sire, je vous en supplie, au nom de Dieu, vous laisser persuader à des calomniateurs.... afin qu'ils disposent Votre Majesté à me parler avec la même confiance & la même franchise qu'elle *avoit accoutumé avant ces faux rapports.*

Cet orage fut le plus violent de tous ceux que les ennemis du Grand-Maître avoient jusque-là excités contre lui; le Roi étoit en effet mécontent. Mais la Lettre qu'il reçut, lui

remettant devant les yeux les services de Rosni, que l'on s'étoit efforcé d'effacer de sa mémoire, il lui écrivit sur le champ pour l'exhorter à prendre le même conseil qu'il lui donnoit, lorsqu'il se mettoit en colere contre ceux qui blamoient ses actions, qui est de laisser dire & parler le monde. . » Faites » toujours de mieux en mieux, ajoutoit » ce Prince, par ce moyen vous montrerés la force de votre esprit, ferés » paroître votre innocence, & conserverés ma bienveillance, de laquelle » vous pouvés être autant assuré que jamais. Adieu mon cousin. « Ce terme de mon cousin, au lieu du titre d'ami que le Roi accordoit d'ordinaire à Rosni, fit bien connoître à ce Seigneur, que son Maître n'étoit point encore revenu des mauvaises impressions que ses ennemis lui avoient données sur son compte; mais cette remarque, toute facheuse qu'elle fut pour un homme du caractere de Rosni, ne l'empêcha pas de suivre son premier plan, qui étoit de bien servir son Maître, au risque d'être exposé à recevoir la même récompense, que la plûpart des bons Ministres ou Favoris des Rois, qui est un prompt oubli de

ce qu'ils ont pû faire de plus avantageux pour l'Etat.

Quoique le Grand-Maître eût pris le parti de ne plus rien témoigner au Roi de ses justes ressentimens, il ressentoit néanmoins une inquiétude mortelle, de se voir en quelque façon disgracié, sans avoir donné aucun lieu à sa disgrace. Ce qui le touchoit davantage, étoit la connoissance qu'il avoit de l'extrême bonté du cœur de son Maître, si prompt à pardonner les crimes des plus coupables, & si lent à reconnoître son innocence; il sçavoit bien quels étoient ses ennemis, & ce qu'ils pouvoient lui imputer en général; mais il ignoroit les particularités de cette derniere accusation: car on pouvoit appeller ainsi les discours qu'avoient tenu au Roi, Villeroi, Silleri, le Comte de Soissons, la Marquise de Verneuil, que j'aurois dû nommer les premiers, si je n'avois donné le premier rang à ceux qui haïssoient davantage le Grand-Maître, & qui se servoient des moyens les plus noirs, pour lui nuire. Enfin ses amis l'instruisirent de ce dont il s'agissoit.

Durant le Siége de Charbonnieres, Ville Frontiere de la Savoye, le

fameux Grillon Mestre de Camp du Régiment des Gardes, vint se loger à Aiguebelle, petite Ville voisine de Charbonnieres. Il commandoit l'Infanterie du Siége, pendant que Rosni foudroioit la Place avec son Artillerie. Grillon, que l'habitude des périls avoit mis à l'épreuve de la crainte, appercevant le Grand-Maître, qui tâchoit de reconnoître un ravelin, s'avança vers lui, & voyant que Rosni importuné des canonades des ennemis, se préparoit à attendre le déclin du jour, pour achever de faire ses observations, il l'arrêta & lui dit d'un air intrépide. « Quoi morbieu, mon » Grand-Maître, craignez-vous les » arquebusades en la compagnie de » Grillon? Arnibieu, puisque je suis » ici, elles n'oseroient approcher; » allons, allons, jusqu'à ces arbres, » que je vois à deux cens pas d'ici: » car de-là vous reconnoîtrés plus ai» sément: *Allons*, répondit Rosni en » soûriant, puisque vous voulez que » nous fassions à qui sera le plus fol. » Le Grand-Maître tenant Grillon par la main, le mena bien au-delà des arbres, que cet Officier lui avoit indiqués; alors les Assiégés les découvrant

Oeconomies royales.

depuis les pieds jusqu'à la tête, firent un feu terrible. Grillon entendant siffler à ses oreilles les balles de mousquet, se retourna vers Rosni: « A ce » que je vois, dit-il, arnibieu, ces » coquins là ne respectent ni le bâton » de Grand-Maître, ni la Croix du » Saint-Esprit, & nous pourroient » bien estropier; partant gagnons cet» te rangée d'arbres; car par-là corps » bleu, je vois bien que vous êtes bon » Compagnon, & digne d'être Grand» Maître, & je veux être toute ma » vie votre serviteur, & que nous fas» sions amitié inviolable; me le pro» mettez-vous pas? » Rosni, qui estimoit son extréme valeur & surtout sa probité, vertu moins commune & bien plus précieuse, lui toucha dans la main, & lui promit de l'aimer toute sa vie. Depuis ce moment, Grillon ne perdit aucune occasion d'obliger le Grand-Maître, & il se montra le plus zélé de tous ceux qui jusque-là lui avoient été attachés.

Sur ces entrefaites, le Duc d'Espernon, ami particulier de Grillon, se raccommoda avec le Grand-Maître; & cette reconciliation quoique ménagée par le Roi même, fit grand bruit

à la Cour parmi les ennemis de Rosni. Le Duc d'Espernon avoit demandé au Grand-Maître, qu'il conseillât à Grillon de ne se point défaire de sa Charge de Mestre de Camp du Régiment des Gardes, jusqu'à son retour de Guyenne, où il alloit faire un voïage, ce que le Grand-Maître lui promit sans penser aux conséquences. Le Roi parut alors mécontent du Duc d'Espernon, & il souhaita que ce Seigneur eût un Mestre de Camp des Gardes, moins attaché que ne lui étoit le brave Grillon. Pour cela le Roi fit proposer à cet Officier de se démettre de sa Charge, pour une autre plus considérable. Grillon ne répondit rien aux premieres propositions qu'on lui fit sur cet Article; mais se voyant pressé, & s'imaginant que Rosni vouloit prendre sa Charge pour lui-même, il fut le trouver. » Grand-» Maître, lui dit-il, n'est-ce point en » votre faveur, qu'on veut me récom-» penser de mon état de Mestre de Camp » du Régiment des Gardes. « Rosni lui répondit que non, & que quand on voudroit lui donner cette place pour rien, il ne la prendroit pas. » Quoi donc, » repartit Grillon, vous n'estimés pas

» la Charge de Grillon digne de vous!
» Arnibieu, mon Grand-Maître, vous
» êtes un glorieux; car ayant passé par
» mes mains, elle est digne des plus
» haut hupés de tous les Courtisans. Je
» sçai, lui répondit le Marquis, qu'un
» Grillon vaut mille Rosnis; mais d'au-
» tres raisons m'empêchent d'y penser:
» Oh bien! dit le Mestre de Camp, te-
» nez-vous pour assuré que je ne m'en
» déferai jamais, que vous ne me le
» conseilliés, puisque ce n'est pas pour
» vous. « En effet il renvoya tous ceux
qui voulurent lui en parler depuis, &
s'apprêta à partir pour la Provence.

Le Roi crut devoir saisir cette oc-
casion, & l'ayant fait venir, il lui dit,
que désirant que le Mestre de Camp
des Gardes résidât continuellement à
la Cour, il avoit crû devoir lui faire
proposer, en échange de ce poste, des
avantages proportionnés à son coura-
ge, & aux services qu'il lui avoit ren-
dus: » A ce que je vois, Sire, repartit
» Grillon, vous voulez que je me retire
» de votre service, & que je devienne
» tout Papault; car vous sçavez que je
» suis né Sujet du Pape: Ah non! Gril-
» lon, dit le Roi, ce n'est pas mon in-
» tention; & tant s'en faut que je ne me

retours inopinés du Roi, qui tachoit toujours d'en venir aux explications. Il consultoit tour à tour, tantôt Zamet, Villeroi, la Varenne, le P. Cotton, Silleri; quelquefois il leur demandoit à tous ensemble, ce qu'il lui conseilloient de faire dans une conjoncture aussi délicate; & s'irritant de leur silence: » Hé quoi, vous ne dites mot; » mais parbieu j'en jure, tout ceci ne » vaut rien; car puisque l'eau & le feu » (il parloit du Duc d'Espernon & de » Rosni) se sont si facilement accordés » & liés d'amitié ensemble, il faut qu'il » y ait bien de plus hauts desseins. « Henri cherchoit ainsi quelqu'un qui voulût applaudir à ses défiances, ou qui entreprit de le guérir de ses soupçons. Villeroi feignit de vouloir prendre ce dernier parti; mais il montra en cette occasion, combien il avoit profité des Leçons de la Ligue, & de ceux que l'on reconnoissoit pour en être les principaux fauteurs. Il vanta Rosni, exalta ses qualités & ses services, détailla avec soin tous les avantages qu'il s'étoit procurés, tant au-dedans qu'au dehors de l'Etat, les ressources inépuisables qui lui restoient, exagera le nombre de ses amis & de ses creatu-

res, doubla ses richesses & son crédit, exposa la confiance que les Etrangers avoient en lui... Et voilà justement, répondoit le Roi, ce qui redouble mon inquiétude; si avec toutes ces choses, Rosni m'étoit fidéle, je lui devrois de l'amitié & de la reconnoissance; mais s'il songe à me trahir, ne le dois-je pas craindre davantage, & ne mérite-t'il pas toute ma haine, pour vouloir se servir contre moi des armes qu'il doit à mes bontés pour lui?

Villeroi & les autres se taisoient alors; il espéroient que Rosni instruit des soupçons de son Maître, s'abandonneroit à l'impétuosité de son caractere, reprocheroit les services qu'il avoit rendus, & se vengeroit d'en recevoir une si indigne récompense. Mais Rosni se tint ferme durant l'orage, & sans témoigner le moindre ressentiment contre ceux qui lui avoient suscité cette facheuse affaire, il continua de servir le Roi avec le même zéle. Villeroi entreprit alors de le faire parler, bien résolu de profiter de tout ce que le mécontentement pourroit lui mettre à la bouche. Il alla donc le trouver à l'Arsenal, sous prétexte de vouloir lui communiquer quelques

dépêches ; après quelques momens de conversation, il commença à s'étendre sur les difficultés, que les meilleurs Ministres trouvoient à satisfaire les Princes, dont la faveur & la disgrace dépendoient également du caprice. Rosni ne fit à ce sujet aucune réponse à Villeroi, non plus qu'à tous ceux qui vinrent de sa part l'entretenir sur le même ton ; au contraire il affecta de loüer le Roi, & de reconnoître en lui les plus grandes vertus. Le Roi fut instruit de cette façon d'agir, & il envoya lui-même à l'Arsenal plusieurs personnes affidées, à qui Rosni parla dans le même style, toujours avec une circonspection & une retenuë extrême.

Cette conduite impatienta le Roi, & voyant entrer Rosni le lendemain dans son appartement, il témoigna un embarras que l'on n'avoit jamais remarqué en lui. Ce Prince étoit botté & se préparoit à aller à la chasse ; mais son inquiétude ne le lui permit pas ; & regardant le Grand-Maître qui se tenoit d'un air triste dans la foule des Courtisans, il se sentit touché jusqu'au fond du cœur, & appellant Beringuen, débottez-moi, lui

dit le Roi, il ne fait pas beau pour la chasse; cependant le tems étoit fort beau; mais ce Prince se trouvoit dans une agitation extraordinaire, & il ne vouloit pas differer de s'expliquer avec Rosni. Un reste de fierté le retenoit encore, & si la bonté de son cœur ne lui permettoit pas de continuer à faire une injustice, il ne pouvoit se résoudre à la réparer; ou plûtôt ce Monarque se plaignoit du sens froid de Rosni, qui lui laissoit tout l'embarras des premieres avances. Tout à coup prenant M. de Bellegarde par la main, & voulant faire un effort sur lui-même, pour s'épargner les premiers pas. *Allons Monsieur le Grand*, lui dit-il, *allons nous promener; car je veux parler à vous.* Je dois ajouter, que M. de Bellegarde étoit aussi broüillé avec le Roi, & que cette journée sembloit destinée aux raccommodemens. Henri fut à peine sur le bord de l'escalier de son appartement, qu'il appella Loserai, pour lui demander si Rosni le suivoit; dans l'instant ce Prince l'apperçut, & il recommanda à Loserai de bien observer toutes ses démarches, jettant lui-même de tems en tems les yeux sur Rosni, qui se tenoit toujours

fort éloigné de Sa Majesté. Monsieur le Grand prit congé du Roi ; & alors le Marquis s'avançant un peu, demanda à ce Prince s'il n'avoit rien de nouveau à lui ordonner. Et où allez-vous, dit le Roi ? à Paris, Sire, répondit le Grand-Maître. C'est bien fait, repliqua le Roi, je vous recommande toujours nos affaires, & que vous m'aimiés bien. En même tems il l'embrassa & le laissa aller.

Sa justification.

Mais à peine Rosni étoit-il à quelque distance, que la Varenne courut après lui, pour lui dire que le Roi le demandoit. Le Grand-Maître revint sur ses pas, & rencontra le Roi qui s'étoit avancé : *venez ça*, lui dit ce Prince : *n'avez-vous rien à me dire ?* Non, répondit Rosni : *oh si ai bien moi à vous*, reprit le Roi ; aussi-tôt s'éloignant avec lui, & faisant mettre deux Suisses à l'entrée du lieu où ils se rendirent ; le Roi commença par embrasser Rosni deux fois ; ensuite il lui dit. « Mon ami, je ne sçaurois plus souffrir (après vingt trois ans d'expérience & de connoissance de » l'affection & sincérité de l'un & de » l'autre) les froideurs, retenuës & » dissimulations, dont nous avons usé

depuis

» depuis un mois ; car pour vous dire
» la vérité, si je ne vous ai pas dit toutes mes fantaisies, ainsi que j'avois accoutumé, je crois que vous m'avez celé aussi beaucoup des vôtres; & seroient telles procédures aussi dommageables à vous qu'à moi, & pouroient aller journellement en augmentant, par la malice & l'artifice de ceux qui envient autant ma grandeur, qu'ils sçauroient faire vôtre faveur auprès de moi . . . & pour cette cause, j'ai pris la résolution de vous dire tous les beaux contes qu'on m'a fait de vous, les artifices dont on a usé pour vous broüiller avec moi, & ce qui m'en est resté sur le cœur ; vous priant de faire le semblable ; sans craindre que je trouve rien mauvais de toutes les libertés dont vous pourrés user . . . car je veux que nous sortions d'ici vous & moi, le cœur net de tout soupçon, & contens l'un de l'autre . . . & partant comme je veux vous ouvrir mon cœur, je vous prie de ne me déguiser rien de ce qui est dans le vôtre ».

En même tems le Roi nomma à Rosni tous ceux qui avoient tenté de don-

mer atteinte à sa faveur, & le Grand-Maître y reconnut dans ce nombre, avec Villeroi & la Marquise de Verneüil, plusieurs personnes, dont il croyoit avoir le moins à se défier; » & »afin, ajouta le Roi, que vous ne croïés »pas, que j'ai inventé tout cela, pour »rechercher un prétexte à m'aliéner de »vous, je vous ferai voir les divers avis »& mémoires, qui m'en sont tombés »entre les mains, dont j'en ai trouvé »les uns tantôt par terre & sous la ta- »ble, que je faisois ramasser, les autres »sous les tapis de ma Chambre, les au- »tres sous le chevet de mon lit.» Sur le champ, le Roi en tira un de sa poche & lui ordonna d'en faire la lecture. Rosni ne put s'empêcher d'en être ému, tant il étoit rempli de calomnies & d'impostures; mais le Roi le rassura, en lui disant, que toutes ces noirceurs ne faisoient aucune impression sur son esprit, & qu'il ne vouloit s'en souvenir, que pour punir les indignes auteurs de cet infame libelle. Le Roi ajouta, que tout ce qui lui avoit fait le plus de peine, & la seule chose qui lui étoit restée sur le cœur, étoit les liaisons qu'il avoit, disoit-on, formées avec les Princes Lorrains, qui se

déclaroient hautement ses parens, & ses amis, & celles qu'on l'accusoit d'avoir nouvellement contractées avec le Duc d'Espernon, Messieurs de Montbazon, de Vantadour, de Fervaques, de Grammont, &c. sans compter qu'il étoit soutenu des Princes de Montpensier & de Conti en France, & dans les Pays étrangers, du Roi d'Angleterre, qui ne pouvoit parler de lui, sans porter envie aux peuples, qui le possedoient; des Cantons Suisses, des Etats Généraux des Pays-Bas, de tous les Princes Protestans d'Allemagne: ce qui le rendoit plus redoutable, & plus à craindre, que ni lui-même, ni l'Amiral de Coligny ne l'avoit jamais été aux persécuteurs des Réligionnaires.

« De tout cela, Sire, répondit le » Grand-Maître, il résulte que mes » ennemis ont voulu vous faire enten- » dre, que par le moyen de tant de » protections, que je me suis acquis » au-dedans & au dehors, je voulois » m'approprier la Couronne de Fran- » ce, ou la transferer de vous à au- » trui. Hé! vrai Dieu, Sire, quelles » chimeres seroient-ce là. Quoi, m'es- » timeriez-vous bien si sot & si fol,

» voire enragé, que je cruſſe tout cela
» être poſſible, & que j'euſſe un eſ-
» prit, une extraction, une autorité
» & une tête capable de porter un tel
» Diadême, & ſi péſant fardeau d'af-
» faires . . . ou que d'ailleurs il y eût
» en moi tant de déloyautés, d'in-
» gratitude, de mauvais naturel & de
» lâcheté, que de la ſouhaiter en une
» autre main, que la vôtre, de qui j'ai
» été ſerviteur dès votre enfance, &
» de qui j'ai reçû tant d'honneurs &
» de bienfaits. Hé! vrai Dieu, encore,
» Sire, ſi j'avois la moindre fantaſque-
» rie de toutes ces imaginations en la
» cervelle, tacherois-je journellement
» à vous élever l'eſprit aux choſes plei-
» nes de gloire; aurois-je eſſayé de con-
» joindre à ce deſſein le Roi d'Angle-
» terre, & tous les autres Princes &
» Républiques, avec leſquelles je puis
» entrer en communication? »

Il ajouta que ſi ſon deſſein avoit été de ſe fonder une haute fortune aux dé-pens de la gloire du Roi, il n'auroit ſon-gé qu'à le tenir plongé dans le repos, d'où quelquefois ſon zéle le tiroit mal-gré lui. « Vous ne pouvez, Sire,
» continua-t'il, déſavoüer les ſoins
» que je me ſuis donnés pour l'accroiſ-

» ſement de vos forces; j'aurois pris
» à tâche de les diminuer, ſi j'avois
» formé des projets criminels, & loin
» de m'oppoſer aux dépenſes ſuper-
» fluës que Votre Majeſté vouloit
» faire pour ſa Maîtreſſe, & autre
» choſe ſemblable, (qui ſuffiſent
» néanmoins, pour entretenir quinze
» mille hommes effectifs) je l'aurois
» engagée à devenir plus prodigue en-
» core; mais loin d'avoir formé des
» déſirs ſi coupables, je vous jure ſur
» mon Dieu, mon ame & mon ſalut,
» que votre gloire, votre honneur,
» votre contentement & votre repos,
» me feront à jamais auſſi chers & auſſi
» prétieux que ma vie & mon hon-
» neur; & me permettez pour con-
» firmer cette vérité, que je me jette
» à vos pieds & embraſſe vos ge-
» noux. »

Il vouloit s'y jetter en effet; mais le Roi le retint. « Gardez-vous, lui
» dit-il, de me donner cette marque
» de votre zéle, & du ſentiment de
» tendreſſe dont vous êtes touché; je
» ne voudrois pas pour toute choſe
» au monde, que ceux qui nous regar-
» dent, s'apperçuſſent de ce geſte; ils
» ne manqueroient pas de l'attribuer

» à l'aveu d'une faute dont vous vou-
» driez mériter le pardon ; & ce se-
» roit vous faire tort ; car je vous tiens
» pour homme *de bien & du tout inno-
» cent*, voire pour le plus utile & loyal
» serviteur que j'aie jamais eu . . . .
» J'ai honte moi-même d'avoir seule-
» ment écouté de telles fadaises. » Le
Roi pour persuader tout à fait Rosni
du retour de ses bonnes graces, l'em-
brassa les larmes aux yeux, & ils sor-
tirent ensemble des allées où ils s'é-
toient si long-tems promenez. Le Roi
trouva toute la Cour qui l'attendoit ;
la plûpart de ceux qui la composoient
étoient des ennemis de Rosni ; ils at-
tendoient avec une inquiétude extra-
ordinaire, qu'elle seroit la fin d'une
conversation, qui ne pouvoit rouler
que sur les sujets de mécontentement,
que le Roi croyoit avoir reçû du
Grand-Maître. En sortant, ce Prince
demanda qu'elle heure il étoit ; on
lui répondit qu'il étoit une heure après
midi, & qu'il étoit entré dans les al-
lées avec M. de Rosni à neuf heures
du matin. Le Roi repliqua : « Je vois
» bien que c'est : il y en a ausquels il a
» plus ennuyé qu'à moi ; & partant afin
» de les consoler, je vous veux bien

» dire à tous que j'aime Rosni plus que » jamais, & qu'entre lui & moi, c'est » à la mort & à la vie. »

Le Grand-Maître charmé d'avoir recouvré les bonnes graces du Roi, ne voulut rien oublier de tout ce qui pouvoit effacer jusqu'à la moindre trace de ses soupçons passés : il s'ouvrit à Grillon, & l'obligea à se défaire de sa Charge de Mestre de Camp du Régiment des Gardes, en faveur de M. de Créqui, gendre de M. de Lesdiguieres ; l'un & l'autre en témoignerent d'abord beaucoup de reconnoissance. Mais à peine un parricide horrible eut-il privé la France du plus grand de ses Rois, que non-seulement ils abandonnerent Rosni, mais encore ils se joignirent au nombre de ses persécuteurs : exemple trop commun de l'ingratitude des Courtisans, dont le cœur vendu à la Fortune, la suit dans ses caprices, & ne s'attache qu'aux lieux où elle s'arrête.

En ce tems-là il arriva des broüilleries entre les Protestans, qui donnerent de nouvelles inquiétudes au Roi ; & qui servirent à faire briller le zéle & la capacité de Rosni. Le Duc de Boüillon, quoi qu'éloigné, ne per-

Rosni se rend à l'Assemblée de Chatelerault.

doit aucune occasion de former de nouvelles intrigues parmi les Réligionnaires de France. Le seul Rosni arrêtoit tous ses efforts, & comme Gouverneur de Poitou, il étoit si bien instruit de tout ce qui se passoit parmi la Noblesse & le peuple de cette Province, qu'il dérangeoit tous les projets du Duc de Boüillon, & de ceux qui favorisoient son parti; c'est ce qui engageoit le Duc de Boüillon à assurer le Roi de sa fidélité, dans le tems qu'il s'apprêtoit à lui donner des marques de la plus noire perfidie. Il s'apprêtoit à causer de grands mouvemens dans l'Assemblée, que les Protestans se préparoient à tenir dans peu à Chatelerault. Le Roi crut devoir y envoyer le Marquis de Rosni, afin que sa présence dissipât l'effet des intrigues du Duc de Boüillon.

Le lendemain de leur raccommodement, il fit venir le Grand-Maître, & lui dit devant les Courtisans : « Mon » ami, vous ne sçauriez croire combien » j'ai dormi de bon somme toute cette » nuit, pour m'être ainsi éclairci & des» chargé si bien le cœur avec vous. » Il lui demanda en même tems, si de son côté il n'étoit pas plus tranquille &

plus satisfait. Rosni ayant répondu comme il le devoit, le Roi ajouta, que quoiqu'il le connût pour un Huguenot obstiné, il ne vouloit point en choisir d'autre que lui, pour envoyer à l'Assemblée de Chatelerault, persuadé que connoissant mieux qu'un autre les véritables interêts du Royaume, il sçauroit les ménager à propos, & maintenir ses droits particuliers. Henri lui donna sur le champ ses ordres pour ce voyage ; mais le Grand-Maître, qui redoutoit avec raison la malice de ses ennemis, demanda au Roi des instructions par écrit, afin d'avoir ce témoignage pour détruire les mauvaises interprétations, que l'on pouroit donner à ses démarches. Il représenta même à son Maître que c'étoit l'exposer de nouveau à perdre l'honneur de ses bonnes graces, & donner lieu aux mêmes calomnies que l'on avoit déja débités contre lui, n'étant pas possible que dans le cours de tant d'affaires, qui se passeroient à l'Assemblée de Chatelerault, il ne survînt quelques circonstances, sur lesquels ses ennemis ne trouvassent à repandre leur venin. Le Roi le rassura en lui disant, que l'expérience du pas-

ſe l'inſtruiſoit de ce qu'il devoit faire pour l'avenir, & qu'on tenteroit en vain de lui donner à ſon ſujet de nouvelles inquiétudes; en achevant ces mots il l'embraſſa & lui dit adieu.

Deux jours après il reçut ſes inſtructions. Roſni devoit commencer par faire entendre aux Proteſtans, qu'ils étoient fort obligés à Sa Majeſté de la condeſcendance qu'elle leur avoit témoignée, par rapport à cette Aſſemblée de Chatelerault, qu'ils tenoient alors, attendu qu'elle étoit inutile; & que cependant les Réligionnaires paroiſſoient vouloir en tirer de grandes conſéquences. Le Grand-Maître étoit auſſi chargé de les exhorter à reſpecter l'autorité, & à ſe contenter des avantages qu'ils tenoient de l'Edit de pacification, lequel Sa Majeſté avoit deſſein d'obſerver de point en point. Il devoit auſſi leur déclarer, qu'ayant donné ordre juſqu'ici à tout ce qui pouvoit les aſſurer contre les efforts de leurs rivaux, il prétendoit par la même raiſon, être aſſuré qu'ils n'entreprendroient rien contre ſon ſervice, & qu'ils ne ſe mettroient pas ſur le pié de tenir à l'avenir de pareilles Aſſemblées, ſe devant contenter de

leurs Synodes, & se conduire à tout autre égard comme les autres Sujets du Roi. Rosni devoit encore avoir une attention singuliere, sur les menées du Duc de Boüillon & de ses partisans, qui redoubleroient sans doute leurs efforts durant le cours de cette Assemblée, & empêcher de tout son pouvoir qu'on ne remît une seconde fois sur le tapis la proposition de déclarer publiquement que le Pape étoit l'Antechrist.

Le Roi enjoignoit de plus à Rosni, que si les Réligionnaires lui offroient de présider en leur Assemblée, il y consentît, afin d'être plus en état de faire exécuter les ordres de Sa Majesté, lui recommandant sur toutes choses de se conduire avec du Plessis-Mornai, & les principaux Réligionnaires, de façon que, sans leur laisser aucun moyen de rien entreprendre, il ne leur donnât aucun sujet de se plaindre. Rosni suivit de point en point les instructions qu'il avoit reçûës, & dès la premiere Séance de l'Assemblée de Chatelerault, il dit à ceux qui la composoient, que le Roi, toujours rempli du souvenir des services que les Protestans lui avoient

rendus dans le tems de ses adversités, ne demandoit qu'à les favoriser; mais que pour avoir lieu de les gratifier davantage, il les exhortoit à ne point écouter les conseils pernicieux de quelques-uns de leurs principaux Chefs, qui ne respiroient que désordre & que trouble. Il ajouta que rien ne seroit plus capable de replonger la France dans une abîme de malheurs, que de voir exécuter par les Protestans la résolution qu'ils avoient prise de déclarer que le Pape étoit l'Antechrist: Que le Roi se trouveroit dans la nécessité de venger l'injure atroce faite au Chef de l'Eglise Romaine, dont il avoit crû devoir embrasser la Doctrine. Rosni remontra alors aux Réligionnaires, qu'ils n'étoieut en aucune façon en état de résister au moindre effort qu'un Monarque si puissant entreprendroit contre eux.

« Vous avez, leur dit-il, un grand » nombre de places de sureté, je l'a» voüe; mais où sont vos Soldats, » pour tenir la campagne, & vos » Chefs pour les conduire. La plûpart » des Capitaines de votre Réligion, » reconnoissent l'injustice de votre » procédé, contre un Roi autrefois

» votre compagnon, & aujourd'hui
» votre pere; ils vous blâment eux-
» mêmes, de ne pas être assés sensible
» aux faveurs que ce Prince vous ac-
» corde, & vous les verriés les armes
» à la main contre vous, si vous les
» preniés contre lui. De plus ces pla-
» ces de sureté, en la force desquelles
» vous mettés toute votre confiance,
» ne feroient que hâter votre ruine;
» chaçun des Gouverneurs voudroit
» ménager ses intérêts particuliers,
» conserver sa famille & ses biens; &
» vous les verriés sacrifier leurs places
» à ces puissans motifs. Je dois ajou-
» ter, que la plus forte de vos places
» sur la Loire est Saumur; la sagesse
» de du Plessis-Mornai, qui y com-
» mande, les Fortifications, que ce
» Gouverneur ajoute tous les jours
» aux anciennes, semblent vous assu-
» rer d'une longue résistance; cepen-
» dant je puis vous répondre, qu'elle
» ne tiendroit pas huit jours contre
» les efforts de dix mille hommes
» bien commandés, & secondés d'u-
» ne nombreuse artillerie, telle que le
» Roi peut aujourd'hui se servir con-
» tre ses ennemis. De toutes ces cho-
» ses, ajouta le Grand-Maître, vous

» devez conclure, que votre bonheur
» dépend de votre soumission aux
» volontés du Roi, sans prétendre
» pouvoir vous distinguer de ses au-
» tres Sujets, seulement parce que
» vous pensés differemment en matié-
» re de Réligion ; c'est en cèla que
» l'on doit trouver quelque difference
» entr'eux & vous. Prouvez à tout l'U-
» nivers, dont la plus grande partie
» condamne votre Doctrine, que
» bien loin d'aimer le trouble & le
» désordre, vous ne respirés que la
» douceur & la paix. »

Ce discours fit une forte impression sur l'esprit des Protestans, qui composoient l'Assemblée, & surtout la ménace que Rosni leur avoit faite, de se servir contre eux de toute l'autorité, que lui donnoit sa qualité de Gouverneur, en cas qu'ils voulussent rien entreprendre de contraire à l'autorité du Roi & à la sienne. Les Réligionnaires le connoissoient homme à tenir sa parole, & à trouver les moyens propres à les réduire ; ainsi ils jugerent à propos de se comporter avec modération, & de se soumettre entierement aux loix qui leur furent prescrites. De cette sorte, toutes les

tentatives du Duc de Boüillon, de du Plessis & quelques autres furent renduës inutiles. Le premier resta exilé hors du Royaume, & Rosni ayant tout pacifié dans la Province, revint à la Cour, où le Roi le combla des éloges que sa bonne conduite méritoit.

Le Roi marche contre le Duc de Boüillon.

Cependant le Duc de Boüillon revenu en France, voulant se venger des traverses que Rosni lui avoit suscitées parmi les Protestans, commença à remuer de nouveau & à faire soulever ceux que les menaces du Grand-Maître avoient retenus dans le devoir. Le Roi s'étoit fait un espéce de devoir, de ménager le Duc de Boüillon, le plus qu'il lui seroit possible, afin de ne point donner occasion aux murmures des Réligionnaires, qui lui reprochoient déja la mort du Maréchal de Biron, comme une marque du peu de souvenir qu'il conservoit des services passés. Le Roi méritoit ce soupçon, pour avoir sacrifié le juste ressentiment que devoit lui inspirer le crime du Comte d'Auvergne, aux larmes d'une Maîtresse, aussi coupable que le criminel même, & de n'avoir eu aucun égard aux grandes actions du Maréchal de Biron,

le seul peut-être, qui eut combattu seulement pour l'élevation & la gloire du Roi. Henri n'étoit pas à se repentir de la mort de Biron, toute juste qu'elle parût. Il ne lui manquoit que cet acte de clémence, pour qu'il n'y eût rien à lui reprocher. Biron retenu dans une prison perpétuelle, ne laissoit rien à redouter ; mais le Parlement indigné de tant de differentes entreprises formées contre le Roi, crut qu'il étoit nécessaire de donner un exemple frapant ; d'autant plus que le Maréchal, en refusant le pardon que lui offroit son Maître, sembloit plus disposé à consommer son forfait, qu'à se répentir de l'avoir commencé.

Cependant Henri, conseillé par le Grand-Maître, commençoit à moins redouter les cris du peuple Réligionnaire, & des gens de guerre qui les soutenoient ; l'impunité donnoit lieu chaque jour à de nouveaux complots, & le Duc de Boüillon se signaloit sur tous ceux que l'ingratitude & l'ambition portoit à se soulever contre le Roi. Ce Prince prit enfin la résolution de le poursuivre, pour lui faire connoître qu'il ne devoit qu'à sa clémence l'impunité dont il avoit abusé. Il leva

des troupes & marcha vers le Limousin, où le Duc de Boüillon possedoit de grandes terres, & avoit des places de sureté. Pour lui faire voir combien on méprisoit la résistance, qu'il pouvoit faire, le Roi ne mena avec lui que sept ou huit mille hommes, & Rosni ne voulut faire conduire, que quatre à cinq piéces d'Artillerie de differentes espéces, assurant qu'elles seroient suffisantes, pour ébranler en deux fois vingt quatre heures les plus fortes murailles des places du Duc de Boüillon. Ce Seigneur voyant que le Roi, irrité de s'être vû la dupe de toutes ses protestations, étoit absolument résolu à s'emparer même de ses places de sureté, après avoir parû vouloir se mettre en défense, prévoyant bien qu'elle seroit inutile, & ne serviroit qu'à précipiter le moment de sa perte, prit le parti de se soumettre de bonne grace, & d'écrire au Roi. Il lui manda, que ne pouvant lui exprimer de vive voix, l'extrême déplaisir qu'il ressentoit de la perte de ses bonnes graces, & d'avoir donné lieu à ses soupçons, il vouloit lui prouver sa soumission & son obéïssance, en lui remettant toutes les places qu'il avoit

se crurent obligés d'empêcher l'insulte qu'on lui vouloit faire ; ils repousserent donc les Fourriers du Comte, & les obligerent de s'éloigner au plus vite.

Ils se hâterent de venir rendre compte à leur Maître de ce qui s'étoit passé. Ce Prince s'emporta violemment à son ordinaire, & alla sur le champ se plaindre au Roi de l'audace du Grand-Maître, qui avoit fait battre ses Fourriers. Henri se douta que cette nouvelle accusation partoit du même esprit de jalousie & de haine, qui avoit déja suscité tant d'affaires à son Ministre ; il tacha donc de calmer M. le Comte, pour sçavoir la vérité du fait ; mais ce Prince s'obstinant à dire que Rosni l'*avoit offensé en son honneur*, & qu'il en demandoit raison, le Roi fut obligé d'envoyer chercher le Grand-Maître. Celui-ci fut d'autant plus surpris des questions qu'on lui fit à ce sujet, qu'il ignoroit encore l'entreprise des Fourriers de M. le Comte ; & de quelle maniere les Gentilshommes de son Gouvernement les avoient reçus. Enfin on dit au Roi, que les gens de M. le Comte s'étant approchés du logis du Grand-Maître, ils y avoient

trouvé une cinquantaine de Gentils-hommes, qui lui parlant tous à la fois, avoient dit *que personne autre que le Roi* n'avoit pouvoir de déloger le Gouverneur de la Province, que ces Fourriers intimidés s'étoient enfuis de crainte de mauvais traitement; mais qu'ils n'en n'avoient point reçu. Malgré ce témoignage de tous ceux qui avoient vû l'action, le Comte de Soissons s'emporta de nouveau, & représenta au Roi, qu'il étoit bien à plaindre d'avoir été choisi pour être un exemple du peu de cas que les Ministres avoient fait des Princes du Sang sous son regne; que jamais il n'avoit pû tirer une satisfaction entiere des marques de mépris que le Grand-Maître lui avoit données en tant d'occasions; & qu'ainsi, loin que son rang & sa naissance lui donnassent quelque privilége, ces avantages ne lui servoient qu'à mieux marquer les affrons qu'il recevoit d'un favori insolent.

Henri connoissoit le Comte de Soissons d'humeur à tout entreprendre pour se venger; un Prince du Sang est toujours redoutable, & si ce grand

titre seul exige d'extrêmes précautions, combien plus en doit on prendre, lorsque celui qui le posséde, y joint de la fierté & du courage? Le Roi crut donc devoir prendre un milieu pour calmer M. le Comte, sans choquer le Grand-Maître, du moins aussi impétueux que le Prince, & qui avoit pour lui le bon droit & la raison. Il fut décidé que le M. de Rosni, désaprouvant les outrages prétendus que les Gentilshommes de son Gouvernement avoient faits aux Fourriers du Prince, lui offriroit son logement, & que M. le Comte désavoüant à son tour l'entreprise de ses gens, remercieroit le Grand-Maître de son offre, & refuseroit le Logement. Rosni se soûmit à cette décision, & alla prier M. le Comte de se loger dans la Maison qu'il avoit d'abord souhaitée. Ce Prince au lieu d'y contredire, selon la convention, remercia le Grand-Maître, accepta son offre, & s'empara aussitôt du logis de ce Ministre, croyant ne pouvoir trouver une meilleure occasion de le mortifier. Rosni y fut en effet très-sensible, & s'en plaignit au Roi, en lui disant que la récompense ordinaire qu'il recevoit de ses services,

étoit de voir sa réputation sacrifiée aux moindres caprices d'un Prince emporté & violent, qui se vengeoit par ces artifices, du zéle que Rosni témoignoit pour le bien de l'Etat, au désavantage de ses intérêts particuliers.

Le Roi lui fit entendre, qu'il étoit aussi mortifié que lui des mauvaises humeurs de M. le Comte; mais que sa qualité de Prince l'obligeoit à des égards dont il ne pouvoit se dispenser. Sa Majesté pria Rosni de lui sacrifier ces petites mortifications, & de se prêter comme lui aux circonstances, qui exigeoient de plus grands ménagemens que jamais.

La Noblesse Poitevine, qui avoit reçû plusieurs bienfaits du Marquis de Rosni, & qui attendoit de lui de nouvelles graces, témoigna un grand ressentiment de l'affront que M. le Comte avoit fait essuyer à leur Gouverneur; pour le consoler, un grand nombre de Gentilshommes magnifiquement vêtus vinrent le saluer le lendemain; les plus qualifiés entrerent, les autres resterent à cheval devant sa porte, avec une troupe de domestiques bien montés qui les suivoient, en attendant qu'il sortît; &

comme la plûpart étoient jeunes & d'une humeur vive & gaïe, ils folatroient ensemble & tenoient eux seuls toute la ruë. Sur ces entrefaites, M. le Comte passa : il lui falloit nécessairement traverser la ruë occupée par les Gentilshommes Poitevins. Ce Prince, qui étoit indigent & prodigue, faisoit une très-petite figure : il n'avoit alors avec lui qu'une suite de quatre à cinq personnes, qui n'étoit guere capable d'inspirer du respect à des gens qui ne s'attachoient qu'à l'extérieur. Le Postillon du Prince étant entré dans la ruë, crioit de toute sa force : *Messieurs, faites place à M. le Comte* ; les Gentilshommes feignant de ne le point entendre, continuerent de folâtrer entr'eux, sans se déranger de leur place, ni saluer M. le Comte ; même feignant de s'entretenir entr'eux de l'affaire de la Ville, ils disoient assés haut pour que le Prince l'entendit, qu'il étoit inoüi qu'on eût délogé un Gouverneur de Province étant chez lui, & lorsqu'il représentoit la personne du Roi ; ils blamoient aussi l'impolitesse du Comte, qui avoit accepté l'offre de Rosni, quoiqu'il fût convenu de l'en remercier, & même de lui rendre

être son amitié en faveur de cette démarche.

Le Comte de Soissons entendant de pareils discours, & voyant qu'aucun de ces Gentilshommes ne se mettoient en devoir de lui faire un passage, rebroussa chemin, & alla faire de nouvelles plaintes au Roi; il lui dit que cette Noblesse incivile, l'avoit fait attendre pendant un quart d'heure, sans qu'aucun d'eux daignât le saluer. Le Roi lui demanda s'il les connoissoit: le Comte ayant répondu que non; comment voulez-vous, dit le Roï, que je punisse des gens dont vous-même ignorés le nom. Le Roi ajouta, que tous ces Gentilshommes devoient se tenir offensés, de la façon dont il en avoit agi avec leur Gouverneur, qui devoit garder son logement pour quatre raisons, que ce Prince exposa lui-même sur le champ; la premiere, dit-il, c'est que *marchant en corps d'armée, le Grand-Maître de l'Artillerie* tire le premier Quartier après le Roi, & le logis où Rosni étoit logé étant dans le Quartier qui lui étoit échû, les propres Maréchaux des Logis du Roi ne pouvoient disposer d'un seul logis qui se trouvât dans ce Quartier,

sans le consentement du Grand-Maître ; la seconde raison étoit, que sur la porte du Logis de Rosni, il étoit écrit, *en la main du Roi* ; la troisiéme, qu'un Gouverneur de Province représentoit sa propre personne dans son Gouvernement ; & la quatriéme, ajouta le Roi en riant, c'est que Rosni a quatre ou cinq cens Gentilshommes, pour soutenir son droit. Cette affaire n'eut point d'autre suite, & le Comte de Soissons fut obligé de dissimuler son ressentiment. A peine le Grand-Maître se vit-il quitte de ce démêlé, qu'il en eut un autre avec le Duc d'Espernon. Ce Seigneur étoit Gouverneur de la Rochelle ; mais les habitans de cette Ville, qui n'avoient aucune confiance en lui, à cause de la difference de Réligion, & des entreprises qu'il avoit faites contre eux, sous le regne de Henri III. chargerent leurs Députés de s'adresser à Rosni, pour être présentés au Roi. La soumission des Rochellois, qui se regardoient en quelque sorte comme indépendans, & sembloient vouloir former une République à part, ne pouvoit que flatter Henri ; il ordonna donc à Rosni de les lui amener au plûtôt,

afin qu'ils l'assurassent en présence de toute sa Cour de leur fidélité, & de leur attachement à son service, prétendant que ces protestations feroient taire ceux de ses Courtisans, qui murmuroient contre les priviléges & les places de sureté accordés aux Huguenots, prétendans qu'ils donnoient la loi aux Catholiques, & qu'ils n'attendoient que le moment de secoüer le joug de l'autorité Royale.

Les Députés de la Rochelle parlerent un langage bien differend: ils regardoient en quelque sorte l'élévation de Henri, comme l'ouvrage de ceux de leur secte. Ce Prince étoit venu souvent se réfugier dans leur Ville, contre les disgraces de la fortune, & il avoit vêcu avec eux comme leur compagnon & leur égal. Ils conservoient un tendre souvenir des bontés qu'il leur avoit témoignées. Si-tôt que ces Députés se virent en sa présence, ils le supplierent de leur faire l'honneur de venir dans leur Ville, l'assurant qu'il y seroit reçû avec tel nombre de troupes qu'il jugeroit à propos, & que les habitans l'y verroient avec autant de confiance & de respect, que lorsqu'étant encore dans 1605.

le sein de la Réligion qu'ils professoient, il leur avoit confié la garde de sa personne. Et si les portes (ajouterent-ils, en lui présentant les clefs de leur Ville) ne sont point assés grandes, nous offrons d'abattre trois cens brasses de ces mêmes murailles, que la libéralité de Votre Majesté nous laisse le moyen d'élever. Le Roi touché de leur reconnoissance, & de l'attachement qu'ils lui témoignoient, les embrassa les larmes aux yeux; leur rappellant sa situation passée, il leur fit connoître que les services qu'ils lui avoient rendus, étoient profondément gravés dans sa mémoire, & leur promit, *qu'il seroit à jamais le protecteur & le conservateur de leur liberté & de leurs priviléges.* Ce Prince ne prévoyoit pas que son fils réduiroit un jour en cendres ces mêmes murailles, qu'il faisoit élever, & qu'il promettoit de deffendre.

Le Duc d'Espernon parût très irrité, de n'avoir point représenté dans une Scene qui avoit été si agréable au Roi & à toute la Cour: il s'en prit à Rosni, & le traita avec beaucoup de hauteur. Celui-ci répondit sur le même ton, & d'Ornano ayant eu quel-

ques jours après une querelle avec le Duc d'Eſpernon, le Marquis de Roſni alla offrir ſes ſervices au premier, contre celui-ci; ce qui paroît d'autant plus extraordinaire, que le Grand-Maître avoit pluſieurs fois repréſenté au Roi avec beaucoup de chaleur les inconveniens qui s'enſuivoient de ſon indulgence pour les combats particuliers, & qu'il s'agiſſoit alors d'un duel. La prudence des amis communs des deux adverſaires arrêta les ſuites de ce differend. Le Comte de Soiſſons & le Duc d'Eſpernon ſe déchaînerent de nouveau contre le Grand-Maître; mais le Roi, pour faire voir qu'il mépriſoit leurs plaintes, s'en retournant en poſte à Paris, le laiſſa chargé de toutes les affaires qui l'avoient amené dans le Limouſin, & du ſoin de licentier les troupes, devenuës inutiles par la prompte ſoumiſſion du Maréchal de Boüillon.

Projets de Henri contre l'Eſpagne.

Tout étant calme au-dedans du Royaume, le Roi ſongea à ſuivre ſon premier deſſein, qui étoit de faire la guerre à l'Eſpagne, & de ſe venger avec éclat de tant d'outrages qu'il en avoit reçus. Car Philippe l'avoit toujours traité en ennemi, & lui avoit

donné des marques d'une haine personnelle. Dans le tems que toutes les Provinces de France étoient soulevées les unes contre les autres, il se promettoit, si-non de réduire ce Royaume sous ses loix, du moins de le diviser de telle sorte, que les differens membres de cet Etat se verroient obligés de se mettre sous sa protection, pour se soutenir contre leurs ennemis. Il vouloit par ce moyen se fonder un droit de Souveraineté, & réduire la France à peu près sur le même pied, que le Corps Germanique, & s'en faire déclarer le Chef & le Protecteur. Pendant qu'il rouloit dans sa tête des projets si contraires aux intérêts de Henri, il entretenoit indirectement une correspondance secrette avec ce Prince, & lui offroit d'abandonner les Ligueurs, s'il vouloit partager la France avec lui, c'est-à-dire, lui céder, avec ses prétentions sur la Navarre, les Provinces du Royaume qui étoient le plus à sa bienséance. Mais dans quelque disgrace, que la fortune plongeât ce Prince, durant les troubles de la Ligue, jamais il ne voulut consentir au démembrement de ses Etats; il préfera la peine de les conquérir entiére-

ment à la honte d'en céder une partie pour posseder tranquillement l'autre. Les peines & les traverses qu'il avoit eûes à essuyer, l'avoient extrêmement irrité contre le Roi d'Espagne; & si les Souverains de cette Monarchie avoient toujours regardé la France comme une voisine à craindre, & dont la chute pouvoit seulement assurer leur repos, Henri regarda l'Espagne du même œil: En se vengeant des maux qu'il en avoit reçus, il voulut tenter de la réduire au point de ne pouvoir lui nuire à l'avenir, ni à ses Successeurs.

Henri se trouvoit en état d'exécuter ce projet. Rosni avoit amassé des sommes immenses, qui étoient renfermées en differens endroits & surtout dans la Bastille, dont il étoit Gouverneur. Il avoit des troupes nombreuses & d'excellens Officiers, avec de grands magazins sur la Frontiere. Sur ces entrefaites, l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg, demanderent du secours au Roi, pour se mettre en possession des Duchés de Cleves & de Juliers, dont le Souverain venoit de mourir, & sur lesquels ils avoient de grandes prétentions. L'Em-

pereur leur déniant la justice qu'ils lui demandoient, ces deux Princes eurent recours au Roi de France, qui fut bien-aise d'avoir cette occasion d'attaquer la Maison d'Autriche, contre laquelle il étoit violemment irrité, à cause du refus que les deux Archiducs faisoient de lui rendre la Princesse de Condé, dont il étoit éperduëment amoureux.

Passion du Roi pour la Princesse de Condé.

Cette Princesse étoit Henriette Charlotte de Montmorenci, fille du Connétable de ce nom; si-tôt qu'elle parut à la Cour, le Roi conçut pour elle une passion, qui fit la honte de ses dernieres années. Le Connétable son pere, d'une Maison trop illustre pour consentir que de nouveaux honneurs entrassent dans sa famille par cette voye, dont tant d'autres néanmoins ont tiré avantage, prit la résolution de la marier avec Bassompierre, Gentilshomme Lorrain, dont la Maison originaire d'Allemagne, étoit généralement reconnuë pour une des plus considérables dans la haute Noblesse de l'Empire. On proposa ce mariage au Roi; mais Bassompierre étant un jeune homme parfaitement bien fait, plein d'esprit, & qui posse-

doit au suprême dégré toutes les qualités nécessaires pour être chéri du beau sexe, Henri comprit bien qu'il auroit à faire à un rival trop redoutable, & que d'ailleurs ce jeune Seigneur se voyant le Maître du cœur de sa femme, seroit homme à le bien garder, peu d'hommes étant aussi délicats sur tout ce qui touchoit l'honneur. Le Roi sçavoit aussi par expérience, combien ce Courtisan étoit un rival dangereux; l'éclat du Trône, & toutes les faveurs qui en dépendent, pouvoient à peine balancer auprès de la Dame d'Entragues le mérite de Bassompierre. Le Roi déclara donc qu'il avoit fait un autre choix pour Mademoiselle de Montmorenci, & qu'il lui destinoit le Prince de Condé, premier Prince du Sang. Henri s'imaginoit que Condé, toujours occupé des moyens de tirer sa Maison de l'extrême pauvreté où elle étoit réduite, passant des journées entieres à apprendre des Langues, & à lire des Livres de Théologie, seroit un mari peu incommode à un amant. Il s'ouvrit même là-dessus à Bassompierre, en lui avoüant la crainte qu'il avoit eue de son mérite & de ses prétentions.

Le Prince de Condé eut donc la préference, & épousa Charlotte de Montmorenci. Le mariage fut à peine conclu, que le Roi redoubla ses efforts pour plaire à la nouvelle Princesse. Enfin sa passion éclatta à un point, que toute la Cour fut surprise du peu de considération de ce Monarque pour son parent, pour le premier Prince de son sang. Condé de son côté ne garda pas plus de ménagement; il montra autant de vivacité, qu'on lui avoit soupçonné de froideur. Il se plaignit d'abord, s'emporta ensuite, & alla même jusqu'aux ménaces; mais voyant que le Roi, dominé par son amour, méprisoit tous ses efforts, & qu'il se vengeoit en lui retranchant ses pensions, les amis du Prince, sensibles à l'affront qu'il essuyoit, lui conseillerent de tout risquer, pour sauver sa réputation & honneur. Il suivit leur avis, & obligé d'enlever sa propre femme, il l'emmena dans les Pays-Bas, & se retira chez les Archiducs.

Henri, que tant d'obstacles avoient rendu plus amoureux que jamais, ne se posseda plus, lorsqu'il apprit l'évasion du Prince & de la Princesse de

Condé, & son emportement à ce sujet donna à toute l'Europe l'affreux spectacle d'un Roi aveuglé, qui prétendoit que tout étoit légitime pour servir sa passion criminelle ; il parla du Prince de Condé comme d'un ravisseur, qui méritoit la plus sévere punition. Il assembla les Ministres & tout son Conseil & les consulta du même air, que s'il avoit été question de déliberer du salut de l'Etat. Le Chancelier de Silleri, en qui bien des gens n'ont connu d'autre mérite, qu'une froide & insipide gravité, dit que le Roi devoit se hâter de publier de bonnes & fortes déclarations contre le Prince, & contre ceux qui voudroient se joindre à lui. Villeroi voulut qu'on écrivît à tous les Ambassadeurs des Cours étrangeres, afin d'engager les Souverains à refuser l'azile au Prince fugitif. Mais tous ces moyens, d'où s'ensuivoient des négotiations & des longueurs, ne se prétoient point assés à la vivacité d'un amant. Il se tourna vers le Duc de Sulli & lui demanda ce qu'il pensoit.

Le Duc de Sulli avoit rougi plus d'une fois de cette derniere foiblesse de son Maître. Il déploroit son aveu-

glement, & gémissoit de voir un si grand Roi exposé à devenir la fable & la risée de toute l'Europe. Il regardoit la fuite du Prince de Condé comme nécessaire à l'honneur de ce Prince; mais en même tems elle pouvoit devenir dangereuse à l'Etat, par les liaisons que Condé étoit en état de contracter avec les Etrangers, aux dépens de Henri, & surtout de ses enfans. Les Espagnols avoient déja inspiré au Prince, que le mariage de Marie de Médicis avec le Roi, ayant été formé contre toutes les régles, la Couronne lui appartenoit après sa mort. Il sçavoit aussi que le Prince de Condé avoit déja été tenté de se révolter; c'est ce qui lui fit répondre au Roi: *Je prévoyois cet accident; si Votre Majesté avoit suivi l'avis que je lui ai donné, de faire mettre M. le Prince à la Bastille; je l'y aurois bien gardé. Cela est vrai*, repliqua le Roi; *mais que faut-il faire à présent? Rien*, repartit Sulli: *un Sujet fugitif, tout le monde l'abandonne, quand le Souverain paroît ne se mettre pas en peine de le perdre. Si vous témoignés le moindre empressement pour ravoir M. le Prince, vos ennemis prendront plaisir à vous chagriner; en le recevant*

bien ; & en lui donnant du secours. Cet avis qui ne regardoit que le Prince, & non la Princesse de Condé, ne satisfit point Henri. Il suivit celui de Jeannin, & envoya aux Archiducs, pour redemander les fugitifs ; ceux-ci répondirent de concert avec la Cour de Madrid, que l'honneur & les droits inviolables de l'hospitalité ne permettoient pas aux Archiducs de remettre le Prince malgré lui entre ses mains ; mais que l'on prendroit garde qu'il n'entreprît rien de contraire au respect & à l'obéïssanse qu'il devoit à son Souverain. Cette réponse ne fit qu'animer Henri IV. & ce Prince n'eut point de honte de se prêter au dessein que formerent des François qui résidoient à Bruxelles, d'enlever la Princesse. Ils furent assés téméraires pour entreprendre d'exécuter un si hardi projet ; mais le peuple indigné de leur violence courut aux armes, chargea les ravisseurs, & les mit en fuite. Le Roi voyant tous ses projets échoüés, se résolut tout-à-fait à la guerre.

Déja il avoit mis sur pié une armée de cinquante mille hommes, parmi lesquels devoient se trouver quatre

mille Gentilshommes, qui se faisoient une gloire d'accompagner le Roi dans cette guerre. Le Duc de Sulli avoit amassé quarante millions; il promettoit d'en fournir soixante, & dix mille autres en affaires extraordinaires, & sans avoir recours à de nouveaux impôts; ce Ministre avoit eu soin aussi de préparer la plus belle Artillerie, qu'on eut vûë jusqu'alors en France : en sorte, qu'il étoit aisé de s'appercevoir, que le seul dessein de secourir les deux Princes Allemands n'étoit pas ce qui occupoit Henri, & qu'après s'être fait de puissans amis dans le Corps Germanique, il projettoit de tomber tout à coup sur la Maison d'Autriche.

Au bruit de ces grands préparatifs, l'Empereur & le Roi d'Espagne se donnerent quelques mouvemens; mais ils parurent bien moins inquiets qu'ils ne sembloient devoir l'être en une pareille occasion; ce qui fit dire, que ces Princes étoient informés du détestable complot de Ravaillac, & qu'ils comptoient que sa main parricide les délivreroit du danger dont ils étoient menacés. On prétend même que c'étoit un bruit commun par

toute l'Europe, & particulierement en Espagne & en France, que le Roi devoit être assassiné cette année, & qu'on l'avoit mandé de Naples en Allemagne. * Henri fut averti lui-même de plusieurs endroits, des noirs complots que l'on avoit formés contre lui; ses plus fidéles serviteurs le conjurerent de penser à sa sûreté; ensorte que ce bon Prince, qui avoit tout tenté pour rendre ses Sujets heureux, & dont la vie avoit été agitée de tant de périls & de traverses, loin de joüir de quelque répos, croyoit voir à chaque instant une main barbare lui plonger un poignard dans le sein. Malgré son extrême courage, il succomboit quelquefois sous l'idée affreuse de devenir bientôt la victime d'un infame assassin; on le voyoit triste & rêveur, plongé dans une mélancholie noire, d'où il ne sortoit que pour se plaindre de n'avoir pû par ses bienfaits redoublés, adoucir la fureur de ses implacables ennemis.

La Reine elle-même, occasion innocente de sa mort, sembloit en avoir de secrets préssentimens. La nuit qui précéda cette journée funeste, cette Le Gendre.

* Journal de Bassompierre.

Princesse s'éveilla en ſurſaut, & fondant en larmes : s'appercevant de ſon agitation & de ſes pleurs, le Roi lui en demanda le ſujet : *Je rêvois*, lui répondit-elle, *qu'on vous tuoit à coups de couteau.* Ce diſcours lui cauſa un grand trouble, & s'étant levé de bonne heure, quelques faiſeurs d'horoſcopes lui prédirent qu'il couroit ce jour-là un très-grand danger. Roſni & pluſieurs autres Courtiſans, effrayés de tant de préſages ſiniſtres, le conjurerent de ne point ſortir de la journée, & il le promit ; mais pouſſé par ſon malheur, il oublia & la promeſſe & le danger. Ce Prince voulut voir lui-même les préparatifs qui ſe faiſoient pour le Couronnement & l'entrée de la Reine, qui l'avoit preſſé avec importunité d'achever cette cérémonie avant ſon départ pour l'Allemagne ; ce que le Roi lui avoit accordé, quelque envie qu'il eût de ſe rendre à ſon armée, où il ſe croyoit plus en ſureté qu'à Paris.

La Reine trop favorable au Duc de Sulli.

Au milieu du trouble que le Roi reſſentoit, il avoit encore le chagrin de recevoir à chaque inſtant des avis contre le Duc de Sulli ; ce qui l'inquiétoit d'autant plus, que ce Miniſ-

tre lui devenoit plus nécessaire que jamais ; ses Finances n'avoient jamais été si bien administrées, & les défauts apparens de Sulli, n'étoient que dans son humeur austere & farouche. Le Monarque croyoit s'appercevoir que le Sur-Intendant, plus indigné que jamais de le voir entierement soumis aux caprices de ses Maîtresses, étoit entiérement dans les intérêts de la Reine ; en effet cette Princesse le consultoit souvent alors sur la conduite qu'elle devoit tenir avec un Roi qui remplissoit sa Cour de Maîtresses & de Bâtards. Conchini, connu depuis sous le nom de Marquis d'Ancre, avoit conseillé à la Reine d'exciter la jalousie du Roi, en feignant que quelque Grand Seigneur avoit osé lui faire des propositions d'amour. Elle demanda l'avis de Sulli là-dessus : Je n'ai rien à dire, répondit-il brusquement devant Conchini ; mais si-tôt que cet Italien se fut retiré : « Madame, dit-il à la Reine, je suis trop » votre Serviteur, pour ne pas vous » avertir que cette route que l'on vous » propose, est la plus mauvaise de celles que vous pouvés prendre ; une » pareille matiere est bien délicate ;

» on ne donne point sans danger des
» rivaux à un grand Roi ; que devien-
» dront ceux que vous accusérés d'u-
» ne témérité semblable ? Songés Ma-
» dame, qu'on ne parle point d'a-
» mour aux personnes de votre rang,
» si elles ne sont elles-mêmes les pre-
» mieres démarches ; ainsi le Roi
» pourra penser que la confidence que
» vous lui ferés, aura pour motif, ou
» l'inconstance de vos amans, ou la vô-
» tre ; que vous lui découvrés une in-
» trigue pour en cacher une autre ; &
» que dégoutée d'une ancienne paf-
» sion, vous en sacrifiés l'objet aux
» reproches d'un nouvel amant. « La
Reine ayant fait attention aux remon-
trances du Duc de Salli, ne dit rien
au Roi, & elle demanda même quel-
ques jours après la Ville de Saint Mai-
xant pour ce Seigneur.

Soupçons du Roi à ce sujet.

Henri fut d'abord étonné de l'ar-
deur avec laquelle Marie de Médicis
s'empressoit pour le Duc de Sulli ; il
craignit que le Sur-Intendant le voïant
à peu près sur le déclin de son âge, &
ne doutant point que ses fatigues pas-
sées, & ses excès présens n'abrégeas-
sent bientôt le nombre de ses jours, il
ne se tournât entiérement du côté d'un

ne Princeſſe, à qui le Gouvernement de l'Etat étoit reſervé après ſa mort, juſqu'à la majorité de ſon fils. Ce Prince commença par refuſer à la Reine la Ville de Saint Maixant. « Le Duc de » Sulli, dit-il à cette Princeſſe, joüit » d'aſſés d'honneurs, d'emplois & de » dignités. Saint Maixant à la vérité » eſt la plus mauvaiſe place du Royau- » me; mais elle deviendroit redoutable » entre les mains d'un Huguenot, & » & ſurtout d'un Sur-Intendant des » Finances, à qui il ne faut jamais » confier de places, tandis qu'il eſt » dans l'adminiſtration; lui donner » un endroit, où il puiſſe mettre ſon » argent en fureté, c'eſt le convier à » en prendre. » Ces dernieres paroles firent connoître à la Reine, que Henri étoit mécontent du Duc de Sulli, & qu'il le ſoupçonnoit de quelque intrigue avec elle.

Cette Princeſſe le comprit mieux encore, lorſque le Roi lui dit, que ſon deſſein étoit qu'elle aſſiſtât à tous les Conſeils, pour connoître la malice de ceux en qui elle ſe confioit davantage. Il lui reparla pluſieurs fois du Duc de Sulli, en termes qui témoignoient un grand éloignement pour

ce Ministre, & voulant lui faire comprendre que son ambition seule l'engageoit à se joindre à elle, ce Prince l'appella à plusieurs reprises *Madame la Régente :* * La Reine lui demanda d'une air touché, pour quelle raison il lui donnoit un titre dont elle souhaitoit ne se voir jamais revêtuë, puisqu'elle ne pouvoit l'acquérir que par sa mort : « Vous avez raison, lui » dit-il, de souhaiter que nos ans » soient égaux ; car la fin de ma vie » sera le commencement de vos peines ; vous avez pleuré de ce que je » châtiois quelquefois votre fils avec » trop de séverité ; mais quelque jour » vous pleurerés beaucoup plus du » mal qu'il aura, ou que vous recevrez » vous-même ; mes Maîtresses souvent vous ont déplû ; mais difficilement éviterez-vous d'être maltraitée par celles qui possederont son » esprit ; d'une chose puis-je vous assurer, qu'étant de l'humeur dont je » vous connois, & prévoyant celle » dont il sera, vous entiere, pour ne » pas dire têtuë, Madame, & lui opiniatre, vous aurez assurement mille » mailles à départir ensemble. » La Reine parut fort sensible à ce discours

* Hist. de la mere & du fils.

au Roi; mais le Duc de Sulli étoit plus mal que jamais dans l'esprit de ce Prince, qui pardonnoit tout, excepté de ne l'aimer pas.

S'imaginant que le Sur-Intendant n'avoit plus aucune affection pour lui, il résolut de le dépoüiller de cette Charge, déclarant ouvertement à la Reine, qu'il ne pouvoit plus souffrir sa fierté, ni ses mauvaises humeurs. Il avoit déja jetté les yeux sur le Successeur qu'il devoit lui donner, lorsque se rappellant le zéle du Duc de Sulli pour le bien de l'Etat, il changea tout à coup d'avis; c'étoit la sage œconomie du Sur-Intendant, qui l'avoit mis en état d'entreprendre la guerre, & lui seul pouvoit lui donner les moïens de la continuer avec succès. Le Roi dit donc à la Reine, qu'il vouloit garder le Duc de Sulli, & qu'il lui conseilloit durant son absence, & même après sa mort, en cas qu'elle arrivât, de ne rien changer au Ministere, & de conserver surtout le Sur-Intendant.

Henri pardonnoit de bonne-foi; il ne doutoit pas que le Duc de Sulli ne fût informé de la facheuse résolution qu'il avoit prise contre lui; ce Prin-

se résolut donc de s'expliquer avec ce Ministre, afin de l'engager à ne plus se mêler des affaires de la Reine, que lorsqu'il le lui ordonneroit, & pour l'assurer du retour de ses bonnes graces, dont le Duc s'étoit crû pour cette fois privé pour jamais. Il ne voyoit le Roi que rarement; & ce Prince le recevant avec froideur, ils n'étoient ensemble qu'autant de tems qu'il en falloit pour régler les affaires; ce qui devoit être d'autant plus sensible au Duc de Sulli, que le Roi avoit coutume de s'entretenir long-tems avec lui de ce qui concernoit ses affaires domestiques; ce Seigneur regloit tout en quelque sorte, jusqu'aux sentimens du Roi.

Henri ne voulut pas le laisser plus long-tems dans l'inquiétude, que devoit lui causer un si grand changement dans sa façon d'agir; il monta donc en carosse, dans le dessein de parcourir quelques ruës, & de se rendre ensuite à l'Arsenal, où logeoit le Marquis de Rosni, devenu depuis peu Duc de Sulli. Il passa par la ruë de la Ferronerie, lieu funeste, dont on n'auroit dû conserver aucun vestige, & dont le nom même devroit être en

Le Roi est assassiné.

tierroir. C'étoit-là où l'attendoit l'éxécrable Ravaillac ; cette ruë étoit alors extrêmement étroite, & le carrosse du Roi en remplissoit toute la largeur ; ses Valets de pié ne pouvant passer qu'avec peine, au lieu de se tenir aux portieres, selon la coutume ordinaire, se coulerent sous les charniers du Cimetiere de Saint Innocent ; les Gardes qui étoient en petit nombre en firent autant, où se tinrent derriere le carrosse, qui avançoit très-lentement à cause de la foule du peuple. Ravaillac, qui depuis quelques jours suivoit le Roi partout, saisit ce moment, & mettant le pié sur une des roües, il lui donna deux coups de coûteau, l'un dans les côtes & le second dans le cœur. Le Roi cria d'abord, *je suis blessé* ; mais le sang coulant à gros boüillons, il perdit tout à coup la parole, & expira entre les bras des Seigneurs qui l'accompagnoient : ainsi mourut le plus grand & le meilleur des Rois. 1610.

Aussi-tôt que le bruit de cette mort fut répandu dans Paris, on n'entendit que cris & que gémissemens. Il sembloit que ce dernier moment de Henri IV. étoit le dernier instant du bon- Vie de Henri IV. par Péréfix.

heur des François; cette multitude d'habitans differens, d'âge & d'état, donnoient les mêmes témoignages de la plus vive douleur; quelques-uns étoient si transportés, qu'ils se rouloient dans les ruës, en s'écriant qu'ils avoient perdu leur pere, & qu'il n'y avoit plus de bien ni de repos à espérer pour eux. Les femmes, les enfans, tous pleuroient le malheur commun de la patrie. Les seuls qui y parurent insensibles, furent ceux qui devoient s'en ressentir le plus; tels furent le Duc d'Espernon, qui devoit la vie à la clémence du feu Roi, & le Duc de Boüillon, qui tenoit Sedan, & la meilleure partie de sa fortune, des bontes de ce Prince. Telle fut la Reine même, s'il est permis de le dire, pour qui il avoit eu durant le cours de sa vie les mêmes attentions & les mêmes complaisances, que si elle avoit été pour lui aussi douce & aussi attachée, qu'elle étoit hautaine & indifferente. Elle témoigna peu de regret de sa mort, s'informant même à ce sujet de certaines circonstances, qui marquoient un esprit trop peu occupé par la douleur, je n'ose dire, semblant même ressentir quelque joye de cet accident.

Elle

elle demanda à celui qui avoit dépoüillé le corps du Roi, s'il avoit bien seigné ; & celui-ci lui ayant répondu qu'oüi : *je le crois*, reprit elle froidement, *car il étoit fort sanguin.* *

Situation du Duc de Sulli.

1610.

Le Duc de Sulli ayant été informé des premiers de la mort du Roi, gémit d'abord sur le sort de la France, qui perdoit ce grand Prince, dans le moment où elle avoit plus besoin que jamais de son courage & de sa haute prudence. Sa douleur n'eut point de bornes, lorsqu'il vint à refléchir sur la perte qu'il faisoit en particulier : autant avoit-il reçu de bienfaits de ce grand Roi, autant attendoit-il de chagrins de la part de la Reine & de ceux qui l'environnoient. Cependant il alla, comme les autres grands Seigneurs, l'assurer de sa fidélité, & il l'accompagna au Parlement, lorsque cette Princesse y fut déclarée Régente, lui donnant en toute occasion les preuves du plus grand attachement. Peut-être la Reine auroit elle été sensible au dévoüement que le Duc de Sulli lui témoignoit, si elle n'avoit d'avance accordé toute sa faveur à

* Journal de Henri IV.

Conchini, si fameux depuis sous le nom du Maréchal d'Ancre.

Marie de Médicis avoit amené Conchini de Florence ; il étoit marié à la sœur de lait de cette Princesse, & eux seuls possedoient sa confiance entiere. Henri IV. les avoit beaucoup haïs, parce qu'il les reconnoissoit pour les auteurs de ses démêlés avec la Reine ; & Rosni qui les détestoit, leur avoit souvent donné occasion de se plaindre de lui ; en sorte que se trouvant les Maîtres, ils ne songerent qu'à se venger de ses mépris & des maux qu'il leur avoit causés.

Sa démarche auprès du Comte de Soissons.

La chute d'un premier Ministre, revêtu de la dignité de Duc & Pair de France, & des Charges les plus considérables de l'Etat, ne paroissoit pas devoir être l'ouvrage de deux Etrangers sans nom, & qui n'avoient pour tout appui que l'amitié d'une Reine, obligée elle-même de se ménager avec les grands Seigneurs, alors les Maîtres de l'Etat. Mais ils fondoient leur espérance sur la haine du Comte de Soissons pour le Duc de Sulli. Ce Prince croyoit avoir de grands sujets de se plaindre ; & la mort du Roi l'ayant rendu considérable, il promit

hautement de se venger de tous ceux qui l'avoient offensé sous le regne précédent. Le Duc de Sulli, que cette menace regardoit surtout, alla rendre visite à M. le Comte, moins pour l'appaiser, que pour lui faire entendre, qu'il n'y avoit aucune équité à s'en prendre à lui, de ce qu'avoit pû ordonner le feu Roi de contraire à ses intérêts. Il lui dit qu'à l'égard de quelques démêlés particuliers, qu'il y avoit eu entr'eux, il laissoit à sa prudence à décider de son bon droit; qu'il avoit crû devoir faire tout ce qu'il avoit fait, & qu'il méritoit à cet égard de l'estime & non de la haine.

Le Comte de Soissons étoit de tous les hommes le moins capable de témoigner du ressentiment à ceux qui venoient s'expliquer avec confiance. La franchise du Duc le charma; & comme il n'avoit plus rien à craindre de lui, ce Prince l'assura, qu'il estimoit sa sagesse, & reconnoissoit que la France avoit eu peu de Ministres qui pussent lui être égalés. Le Duc de Sulli lui ayant demandé son amitié, il le pria lui-même de l'aimer; & comme il étoit l'homme du monde le plus affectueux en apparence & le plus dé-

monſtratif, tous les ſpectateurs de cette réconciliation s'imaginerent qu'elle ſeroit éternelle. Mais ce n'étoit pas le ſentiment du Grand-Maître; il connoiſſoit trop le Comte de Soiſſons, pour ſe fier à ſes proteſtations & à ſes politeſſes; non pas qu'il le crût capable de déguiſer ſes ſentimens; mais il n'ignoroit pas combien on trouvoit de facilité à le changer tout à coup. Au reſte, le Duc de Sulli n'avoit pas prétendu ſe faire un ami de ce Prince; il lui ſuffiſoit de lui avoir fait voir clairement, qu'il y avoit de l'injuſtice à le haïr.

Querelle des Ducs de Boüillon & de Sulli.

Le Comte n'étoit pas la ſeule perſonne d'autorité, ſur qui Conchini avoit jetté les yeux, pour entreprendre la ruine du Duc de Sulli. Le Duc de Boüillon, qui après avoir voulu en quelque ſorte trancher de l'égal avec le feu Roi, s'étoit vû réduit à ſe ſoumettre & à lui livrer les portes de la Ville de Sédan même, après avoir dépenſé des ſommes immenſes, pour augmenter ſes fortifications, à deſſein d'y braver ſon Souverain, le Duc de Boüillon ſçavoit que Roſni ſeul avoit déterminé le Roi à le pouſſer à bout de ce côté-là, comme il avoit déja fait

dans le Limousin. Il lui en vouloit d'ailleurs à cause de la confiance que lui témoignoient les Protestans, surtout ceux du Poitou & des Provinces voisines. Les deux Ducs s'étant rencontrés eurent entr'eux une dispute très-vive; celui de Bouillon qui dès le commencement de ses services avoit paru dans la plus brillante fortune, dit à l'autre, que des gens de sa sorte étoient toujours les mêmes, & ne pouvoient que profiter bien peu des bienfaits des Rois; au lieu que d'autres pouvoient tout tenir de leur faveur. Le Duc de Sulli repliqua qu'il se feroit honneur de tenir une partie de sa fortune de la faveur du Roi, mais qu'il les devoit à sa naissance, à ses services, & à sa fidélité, qui n'avoit jamais été équivoque.

Le Duc de Bouillon se sentit vivement picqué de cette repartie : il voulut élever la voix, & même en venir aux menaces, reprochant une seconde fois à Rosni, qu'il l'avoit vû autrefois à l'armée sur le pié le plus médiocre, par rapport à la fortune, & que sans les bontés du feu Roi, il languiroit encore dans ses Châ-

teaux ruinés. Il eſt vrai, répondit Roſni, je n'ai pas toujours été riche; & je me ſouviens que j'étois aſſez mal à mon aiſe, lorſque voulant braver la plus grande partie de la Nobleſſe de l'armée, vous partîtes comme en triomphe à la tête de près de deux cens Gentilshommes armés de toutes piéces, pour aller à l'ennemi, dont environ cent hommes ſeulement taillerent en piéces ceux de vous qui leur oppoſerent quelque réſiſtance, & vous emmenerent priſonnier.

Oeconomies Royales.

Le ſouvenir de cette action, qui avoit autrefois cauſé tant de chagrin au Duc de Boüillon, le mit hors de lui-même. Roſni n'étoit pas moins irrité, & ils en ſeroient venus aux mains, ſi les ſpectateurs ne s'étoient jettés entr'eux & ne les euſſent ſéparés, en leur repréſentant les ſuites d'une querelle ſemblable. Ils leur remirent devant les yeux le danger extrême où l'Etat étoit expoſé depuis la mort du feu Roi, & combien ce danger augmenteroit, ſi les plus grands Seigneurs du Royaume, loin de ſe réunir pour le défendre, ne ſongeoient qu'à ſatisfaire leur

animosité particuliere, & occasionner de nouveaux troubles. Le Duc de Sulli céda à cette considération; le Maréchal sembla aussi se répentir de sa promptitude, & ils se quitterent reconciliés en apparence.

La querelle entre les Ducs de Boüillon & de Sulli parvint bientôt aux oreilles de la Reine. Conchini & sa femme, quoiqu'également ennemis de ces deux Seigneurs, voyant à regret Sulli dans la place de premier Ministre, qu'ils vouloient occuper, déterminerent la Reine à se déclarer contre lui. La Reine en vouloit à ce Seigneur, de ce qu'il avoit témoigné plus de douleur de la mort du Roi, que d'empressement à se rendre auprès d'elle. Mais ce qui l'en avoit empêché, fut la rencontre de Bassompierre, Seigneur très-considéré à la Cour, & qui avoit long-tems été Rival du Roi & amant de la d'Entragues. Sulli sortit de l'Arsenal pour aller au Louvre, rencontra Bassompierre à la tête d'un grand nombre de Cavaliers, à la tête desquels ce Courtisan se promenoit dans les ruës par ordre de la Reine, pour contenir le peuple. Le Duc de Sulli, craignant que Bassom-

pierre ne voulût se venger sur le fils de Henri, des sujets de mécontentemens qu'il avoit recûs du pere, & ignorant le zéle qu'il venoit de témoigner pour les intérêts de la Reine, courut à lui, & l'exhorta à prêter le serment de fidélité à Loüis XIII. Bassompierre l'interrompant d'un air froid & dédaigneux: *Eh Monsieur*, lui dit-il, *nous sommes ici pour l'exiger des autres*; *nous n'avons pas besoin que vous nous prêchiés sur ce chapitre.*

Conduite du Duc de Sulli.

Quoique Sulli regardât Bassompierre comme son ennemi, il ne laissa pas d'être étonné de la maniere dont il l'avoit reçû. Il craignit que la Reine déja déterminée par ses ennemis, n'eut donné ordre de l'arrêter, & que c'étoit la certitude de sa disgrace prochaine, qui inspiroit à Bassompierre tant de hauteur & de fierté. Dèslors il prévit sa chute; mais il voulut au moins qu'elle fit plus d'éclat. Sur le champ il retourne à l'Arsenal, fait enlever le pain des marchés & des boulangers des environs, fait fermer les portes de l'Arsenal, & se tient cantonné dans cette espéce de Forteresse. En même tems il mande au Duc de Rohan son gendre, Colonel Général des

Suisses, de s'avancer vers Paris, à la tête de six mille hommes de cette Nation, parce que sa personne étoit en danger. Toute la Cour attentive à cette démarche du Grand-Maître, craignit d'abord que Sulli appellant à son secours des Réligionnaires du Royaume, qui tous avoient interêt à sa conservation, ne renouvellât les horreurs de la guerre civile au milieu de la Capitale. Ce fut en vain que le Duc d'Espernon, par une bravade qui le rendit ridicule, voulut rassurer les esprits allarmés, & faire reconnoître en un seul jour l'autorité de la Reine mere; l'inquiétude des Courtisans dura jusqu'à ce que le Duc de Guise, parent du Duc de Sulli, & peut-être le seul qui eût conservé quelque reconnoissance pour ses bienfaits, l'eût déterminé à quitter l'Arsenal pour se rendre au Louvre, où la Reine le reçut bien.

Villeroi qui se picquoit d'être politique, & qui l'étoit alors par nécessité, se conduisit en cette occasion d'une façon bien contraire à ses premieres démarches. Il parla à Marie de Médicis en faveur du Duc de Sulli, & lui représenta que l'intelligence de

ce Seigneur dans les affaires de l'Etat lui étoit abſolument néceſſaire, ſurtout dans le commencement de ſa Régence; & que ſi l'on commençoit par diſgracier le premier Miniſtre du feu Roi, les autres perdroient courage, & laiſſeroient le Gouvernement de l'Etat à des gens ſans expérience & qui perdroient tout. Villeroi parloit ainſi, parce qu'il craignoit que le même coup, qui acableroit le Sur-Intendant, n'occaſionnât auſſi ſa chûte. Mais le Duc de Sulli s'étant trouvé attaqué à la fois par un plus grand nombre d'ennemis, que Villeroi n'en n'avoit compté d'abord, & ceux-ci l'ayant aſſuré qu'on n'en vouloit qu'au Sur-Intendant, il l'abandonna comme les autres, ou pour mieux dire, il aida le premier à le pouſſer dans le précipice, auſſi-tôt que ſon éloignement étant aſſuré, il crut n'avoir plus rien à craindre de lui.

Cependant le Duc de Sulli, croyant être en ſureté, manda au Duc de Rohan de n'avancer pas davantage, & ce Seigneur obéït. Le Sur-Intendant ſatisfait d'avoir prouvé, par la promptitude de ſon gendre à lui amener du ſecours, combien il étoit en état de

ſe venger de ſes ennemis, ſe voyant d'ailleurs ſollicité par le grand nombre des Proteſtans de conſerver ſa place, qui leur étoit ſi avantageuſe, entreprit de ſe juſtifier auprès de la Reine, & de rejetter ſur la volonté du feu Roi, tout ce qui avoit été fait durant les dernieres années de ſon regne de contraire aux déſirs de cette Princeſſe, & ſurtout de la guerre que Henri avoit projetté de faire à la Maiſon d'Autriche, à qui la Reine ſembloit vouloir ſe dévoüer, tant elle avoit d'égard pour tout ce qui venoit de ſa part.

La Régente parut ébranlée du diſcours que lui tint le Duc de Sulli en cette occaſion; mais comme il étoit peu ſûr de cet eſprit variable, & livré aux conſeils de la Galigaï femme de Conchini, il ſongea à ſe lier plus étroitament que jamais à la Maiſon de Guiſe; il s'en falloit bien que les Princes de cette Maiſon euſſent le même crédit à la Cour, que ſous les regnes précédens; mais ils joüiſſoient encore d'aſſés d'autorité, pour balancer les forces de quelque parti que ce fût. Si Henri IV. s'étoit attaché à les abaiſſer, ils s'étoient relevés en quelque ſorte,

aussi-tôt que sa main victorieuse avoit cessé de les contenir; & à peine le Vainqueur de la Ligue eut-il rendu les derniers soupirs, que les restes de cette cabale se réveillerent, & jetterent les yeux sur les Princes Lorrains. On les vit tout à coup environnés d'une foule de Noblesse, que la crainte de déplaire au feu Roi en avoit tenu éloignés. Le Chevalier de Lorraine entra en faveur. Le Duc de Mayenne fut regardé comme un homme nécessaire, à cause de sa capacité pour le maniement des affaires. Le Duc de Guise, comme le Chef de sa Maison, se fit aussi acheter. La Reine fit augmenter ses pensions, & Sulli lui donna de la part de la Régente deux cens mille écus pour payer ses dettes. Quand même les Princes Lorrains auroient témoigné ne vouloir prendre aucune part dans les affaires de l'Etat, la Reine les auroit pressés de la servir, afin de se voir en état de les opposer aux Princes du Sang, qui parloient haut, & qui paroissoient vouloir lui disputer la Régence.

Le Comte de Soissons ayant appris les avantages que le Duc de Sulli venoit de procurer au Duc de Guise,

s'emporta de nouveau contre lui ; & s'étant de son côté lié d'amitié avec le Duc d'Espernon, qui étoit alors tout puissant ; il lui proposa de poignarder le Duc de Sulli dans le Louvre. D'Espernon, avec de grands défauts, avoit de belles qualités. Il se picquoit surtout de désintéressement & de probité ; jamais il ne céda aux Ministres les plus absolus, & les adversités qu'il éprouva, ne servirent qu'à faire connoître son courage, & sa fermeté. La proposition du Comte de Soissons lui fit horreur ; son esprit éloigné de toute flatterie ne dissimula point le mépris qu'elle lui inspiroit pour celui qui osoit la lui faire ; & loin de se prêter à un dessein aussi noir, il protesta au Comte de Soissons, qu'il ne souffriroit jamais qu'une telle violence se fit dans la Maison du Roi, tant qu'il s'y verroit quelque autorité. Ce Seigneur parut même depuis se soucier peu de l'amitié d'un Prince, capable de se venger si indignement de ses ennemis.

Cependant le Prince de Condé n'étoit point encore revenu en France, & la Reine qui craignoit, en faisant des mécontens, de lui donner des

créatures, s'obstinoit à ne rien changer dans le Ministere avant son arrivée, ce qui déplaisoit fort au Comte de Soissons, fâché de voir le Duc de Sulli continuer de tenir le timon de l'Etat, & mortifié d'ailleurs de la considération que l'on témoignoit avoir à la Cour pour le Prince de Condé, sur qui le Comte de Soissons croyoit devoir l'emporter. Sulli au contraire l'attendoit avec impatience, s'imaginant qu'il lui tiendroit compte de ce qu'il avoit fait contre le Comte de Soissons, & qu'il oublieroit ce qui s'étoit passé au sujet de l'amour de Henri IV. pour sa femme. Un seul point l'arrêtoit; c'étoit l'inimitié du Duc de Boüillon, parent du Prince de Condé; mais il croyoit que ce Seigneur sacrifieroit une partie de son ressentiment à l'avantage de sa Réligion; & que s'il vouloit se venger de lui, ce ne seroit pas en le faisant exclure d'une place, où il paroissoit si nécessaire au repos des Protestans de France.

Aussi-tôt que l'on eut avis de l'approche du Prince de Condé, la Maison de Lorraine, le Maréchal-Duc de Boüillon & le Duc de Sulli, allerent au-devant de lui. Ils furent accompa-

griés d'un si grand nombre de Noblesse, que la Reine craignit pour elle-même. Le Comte de Soissons, le Duc d'Espernon & le Cardinal de Joyeuse, appréhendant qu'on ne les voulût chasser de la Cour, lui proposerent de prendre les armes. Marie, qui se laissoit conduire par leurs conseils, donna l'allarme aux Parisiens; en sorte qu'on vit tout à coup cent mille hommes armés dans les murs de leur Ville. Le Prince de Condé eut peur à son tour; il craignit que la Reine se voyant si bien soutenuë, n'entreprit de le faire arrêter; mais rassuré par les Princes Lorrains & par les Ducs de Boüillon & de Sulli, il se rendit à la Cour, suivi de plus de quinze cens Gentilshommes. Le Roi & la Reine lui firent un accuëil favorable; ce qui effaça de l'esprit de M. le Prince tous les soupçons qu'on y avoit voulu former.

Persuadé qu'il devoit d'abord donner beaucoup de confiance à la Reine, Condé déclara qu'il ne pensoit nullement à disputer à la Régente un titre dont elle étoit déja en possession. Cependant il tint de fréquentes conférences avec les principaux de son par-

ni à l'Hôtel de Mayenne & à l'Arsenal ; ce qui inquiéta beaucoup la Reine. Le Duc de Sulli, qui avoit lieu d'être mecontent, se voyoit le Maître de l'Arsenal, de la Bastille, & des trésors qui étoient dans cette Forteresse. Il pouvoit donner les moyens au Prince de Condé de faire la guerre avec d'autant plus davantage, qu'en lui donnant l'argent de la Bastille & le canon de l'Arsenal, il dépoüilloit le Roi de tout ce qui lui étoit nécessaire, pour s'opposer aux efforts de quiconque entreprendroit de le rüiner. Il étoit extrêmement picqué, & la modération n'est pas souvent le partage de ceux qui peuvent éclater avec succès ; mais les Guises se souciant moins de l'agrandissement d'un Prince, de tout tems ennemi de leur Maison, que de leur propre intérêt, le détournerent de ce qu'il auroit pû faire d'avantageux pour M. le Prince, & ils firent assurer la Reine qu'elle n'avoit rien à craindre de leur part, lui promettant d'abandonner le Prince de Condé, aussi-tôt qu'ils le verroient en de mauvaises dispositions.

Cette assurance de la part des Guises n'ôta pas à la Reine l'inquiétude

qu'elle avoit conçûë de la liaison du Prince de Condé avec le Duc de Sulli. Ce Seigneur, aidé du Duc de Rohan son gendre, pouvoit seul lui former un parti puissant, & réünir en sa faveur tous les Protestans du Royaume. Cela l'auroit rendu le Maître de plusieurs places fortifiées, & de plusieurs armées composées d'excellentes troupes. Le Duc de Boüillon son parent & son ami lui offroit un Général habile, ou du moins un homme dont l'expérience & le crédit pouvoient grossir ses armées de tout ce que les Réligionnaires d'Allemagne avoient de meilleurs soldats. Ce Seigneur lui offroit encore la Ville de Sédan, pour retraite en cas d'accident; mais le Prince de Condé n'avoit point hérité du noble courage & de l'indocilité de ses peres. Il ne songeoit qu'à s'enrichir, & à profiter des dons que la Régente lui prodiguoit. D'ailleurs le Maréchal de Boüillon eût désiré pour lui-même la place de Chef & de Protecteur des Protestans de France. Il fut donc le premier à conseiller au Prince de Condé de demeurer tranquille, & de tenter seulement à déplacer les Anciens Ministres, pour devenir le Maî-

tre de la Cour. Boüillon se déclara en même tems pour Conchini, qu'on appelloit depuis peu le Marquis d'Ancre, & lui fit avoir une Charge de premier Gentilshomme de la Chambre, dont le Duc de Guise consentit à se démettre en sa faveur.

Cette nouvelle dignité sur la tête de Conchini, fit murmurer le Comte de Soissons, & tous ceux de son parti. L'Italien, fier du rang qu'il venoit d'acquérir auprès du Roi, entreprit de disputer la presséance au Duc de Bellegarde, parent & allié de tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Le Duc d'Espernon parent de celui-ci ménaça Conchini de lui faire éprouver, combien il y avoit de difference entre le mari de la Galigaï & le Duc de Bellegarde. Le Marquis d'Ancre, aussi fier, & du moins aussi courageux que le Duc d'Espernon, répondit avec hauteur à ses bravades. Mais voyant que le Comte de Soissons & plusieurs autres se joignoient aux Ducs mécontens, il craignit que leurs efforts n'ébranlassent son autorité encore mal affermie, & il crut devoir se reconcilier du moins avec les Princes du Sang. Le Comte de Soif-

sons consentit à lui rendre son amitié, à condition qu'il l'aideroit à marier le Comte d'Enguïen son fils, avec l'héritiere de Montpensier, & qu'il détermineroit la Reine à exiler le Duc de Sulli. Le Duc d'Espernon, sollicité par le Comte de Soissons, renoüa aussi avec le Marquis d'Ancre; en sorte que le Duc de Sulli demeura de nouveau exposé aux traits de ses ennemis.

Querelle du Prince de Conti & du Comte de Soissons.

Il venoit de se broüiller avec Villeroi; il ne manquoit plus, pour avoir toute la Cour contre lui, qu'à voir le Prince de Condé déclaré en même tems en faveur de ses adversaires. Il fut aisé de gagner ce Prince; on lui promit la confiscation des biens du Sur-Intendant, & dèslors il ne respira plus que sa perte. Sur ces entrefaites il arriva un accident, qui servit encore à augmenter la haine, & l'animosité de ceux qui sollicitoient la chute du Duc de Sulli. Le Prince de Conti passant sur le Pont-Neuf eut une démêlé avec le Comte de Soissons à cause du pas, Ce fut en vain que le dernier fit des excuses au Prince de Conti, & rejetta la faute sur l'étourderie de ses gens. Celui-ci se trouvant vis-à-

vis la portiere du carosse du Comte, lui cria, *à demain pourpoint bas*. Cette affaire fit grand bruit ; les amis des deux Princes se hâterent d'aller leur offrir leurs services : Le Duc de Guise allié du Prince de Conti se rendit à son Hôtel à la tête de cent cinquante Cavaliers, ayant auparavant passé devant celui du Comte de Soissons, pour lui faire montre de sa puissance, & du zéle qu'il avoit à servir ses alliés & ses amis. Mais tant de personnes considérables s'entremirent en cette occasion, que l'on vint à bout de calmer le Prince de Conti, & de le reconcilier avec le Comte de Soissons. Celui-ci chercha alors querelle au Duc de Guise, sur ce qu'il l'étoit venu braver, en passant devant sa porte à la tête de tant d'hommes armés. Aussi-tôt que le Duc de Guise se vit menacé, tous ses amis se rendirent en foule à son Hôtel. On vit avec étonnement les petits-fils de l'Amiral de Coligny, les Ducs de Sulli & de Rohan, le Maréchal de Boüillon, & les plus considérables du parti Protestant, oublier la journée de la Saint Barthélemi, & aller offrir leurs services aux enfans du Balafré, contre le petit-fils du brave

Loüis, Prince de Condé.

Le Marquis de Vitri, Capitaine des Gardes du Corps, reçut ordre de demeurer auprès du Duc de Guise & de ses freres, pendant que le Maréchal de Brissac se rendit à l'Hôtel de Soissons. Le Comte se voyant gardé à vûë, demanda à parler à la Reine; ce qu'on lui accorda après l'avoir refusé au Duc de Guise. Le Comte se plaignit avec aigreur, de ce que le Duc de Guise avoit passé devant son Hôtel, comme s'il avoit voulu l'insulter. Le Duc de Sulli qui étoit présent à la plainte du Comte de Soissons, repliqua fortement à ce que ce Prince put alléguer contre la Maison de Lorraine. « Est-ce offenser M. le Com-
» te, dit le Sur-Intendant, de passer
» près de sa Maison; n'étoit-ce pas le
» chemin du Duc de Guise, & celui
» qu'il devoit prendre pour exécuter
» l'ordre que Sa Majesté lui avoit
» donné, de voir le Prince de Conti?
» Plusieurs de ses amis & de ses servi-
» teurs l'ont accompagné, cela s'est
» fait sans dessein. Les gens sont allés
» voir M. de Guise sur son mariage;
» ils l'ont suivi jusqu'à l'Abbaye de
» Saint Germain: Est-ce là une chose

» si extraordinaire ? Les Princes &
» les Seigneurs viennent tous les jours
» au Louvre, accompagnés de la No-
» blesse qui a du respect pour eux.
» M. de Guise est serviteur de M. le
» Comte ; il est disposé à rendre aux
» Princes du Sang ce qui est dû à leur
» naissance. M. le Comte l'auroit
» éprouvé lui-même, si M. de Guise
» l'eut rencontré en son chemin : peut-
» on exiger autre chose de M. le Duc
» de Guise? « Ce discours, que le Duc
de Sulli prononça avec beaucoup de
fermeté, fit impression sur l'esprit de
la Reine. Les Ducs de Boüillon &
d'Espernon se joignirent à Sulli ; en
sorte que ce Seigneur se trouva ce
jour-là le plus fort chez la Reine. Le
Comte de Soissons en sortit fort irri-
té, & refusa de recevoir aucune excu-
se de la part du Duc de Guise, qui n'é-
toit pas non plus dans la disposition
de lui en faire. Le Duc de Mayenne
son oncle, cet Ancien Chef de la Li-
gue, soutint son neveu de tout son
pouvoir, & déclara ouvertement que
le Duc de Guise, ni aucun Prince de
sa Maison, ne se soumettroient à rien
qui fût indigne de leur naissance, &
qu'ils ne seroient serviteurs de M. le

Comte, qu'autant que ce Prince voudroit leur témoigner de considération, & bien vivre avec eux.

Ce fut en vain que le Duc de Sulli témoigna de la vigueur à soutenir les intérêts de la Maison de Guise; il fut abandonné des Princes de cette Maison, aussi-tôt qu'ils se crurent assez bien rétablis pour n'avoir plus besoin de son secours. Ils ne se soucioient pas de soutenir plus long-tems un Seigneur Protestant, dont les Cours de Rome & d'Espagne souhaitoient également la disgrace. Le Duc de Boüillon surtout pressoit le Marquis d'Ancre de solliciter la Reine contre le Duc de Sulli, & lorsque les Réligionnaires lui faisoient leurs représentations-là-dessus, il leur répondoit: *Tout le mal qui peut arriver à Sulli, il le mérite bien. Cependant*, ajoutoit-il, *je ne dois pas paroître parmi ceux qui se déclarent contre lui. Il est important que ceux de notre Réligion, ne puissent pas me reprocher d'avoir contribué à l'éloignement d'un homme, qui leur est nécessaire dans le poste qu'il occupe.* *

Satisfait de pouvoir sauver les ap-

* Mémoires de la Régence de Marie de Médicis.

Sulli est dépoüillé de ses Charges.

parances aux yeux de la multitude; le Duc de Boüillon pressa de nouveau le Prince de Condé & le Comte de Soissons, qui tous deux ensemble demanderent ouvertement à la Reine l'éloignement du Duc de Sulli. Cette Princesse le désiroit avec ardeur; mais elle n'osoit se hâter, dans la crainte que les Reformés de France ne se plaignissent de ce qu'on privoit tout à coup un Duc & Pair des récompenses que lui avoient mérité ses services & l'amitié du feu Roi. Pour se délivrer de cette inquiétude, on lui conseilla de profiter de l'offre que le Duc de Sulli lui avoit faite plusieurs fois, de quitter le maniement des affaires, pour joüir enfin de quelques repos. La Régente lui fit donc dire, que voulant lui procurer la tranquillité qu'il avoit parû souhaiter, elle lui offroit une somme considérable pour le Gouvernement de la Bastille & pour la Sur-Intendance des Finances, dont elle avoit formé le dessein de disposer en faveur d'un autre. Le Duc de Sulli fut surpris au dernier point de la proposition de la Régente. « Il est vrai, » disoit-il, j'ai protesté plusieurs fois » à la Reine qu'elle pouvoit disposer

de

» de tout ce qui dépendoit de moi ;
» mais je ne croyois pas que de telles
» offres fussent un crime suffisant pour
» être dépoüillé de ces dignités. J'ap-
» prend maintenant une maxime si
» nouvelle ; Mais je ne me répens pas
» d'avoir fait mon devoir. » *

Les Guises, instruits du malheur du Sur-Intendant, firent mine de se déclarer pour lui ; mais ils semblérent ne s'être réunis, que pour convenir ensemble de ne rien tenter en sa faveur. Sulli, qui avoit esperé quelque chose de leur appui, s'en voyant privé, prit son parti de bonne grace. Il écrivit à la Reine une Lettre remplie des plus beaux sentimens. Il lui marquoit que depuis la mort du feu Roi, il n'avoit reçû que des désagrémens à la Cour ; qu'il étoit charmé de pouvoir enfin aller gémir dans une retraite, sur cette perte irréparable pour la France. Prenant ensuite un stile fier, il faisoit une longue énumération de ses services, & critiquoit avec aigreur la capacité de ceux à qui désormais le Ministere alloit être confié. Il montroit pour preuves de sa bonne administration, trois grandes

Il écrit à la Reine.

* Mercure François 1611.

armées entretenuës à la fois de tout ce qui leur étoit nécessaire, dix sept millions amassés par ses soins, & les dettes de l'Etat entiérement payées; & cela, ajoutoit le Duc de Sulli, sans avoir retranché les pensions accordées au mérite, & sans avoir augmenté les impôts. Au contraire, le Sur-Intendant avoit fait révoquer plusieurs Edits, & jamais le Parlement ne fut si content d'aucun Ministre. Le Cardinal de Richelieu lui rendit justice, & convint depuis, que les Finances de l'Etat n'avoient jamais été si bien conduites que durant le cours de l'Administration du Duc de Sulli. *

Après être entré dans un long détail des grands services qu'il avoit rendus à l'Etat, le Sur-Intendant faisoit des reproches à la Reine, se souciant peu de ménager une Princesse, si peu digne, selon lui, d'avoir été la femme de Henri IV, & qui n'avoit apporté que des malheurs à la France. Le Duc de Rohan prit beaucoup de part à l'infortune de son beau-pere, & s'ils n'avoient tout espéré du bénéfice du tems, peut-être auroit-on vû les Protestans demander hautement le réta-

* Hist. du Cardinal de Richelieu.

bliſſement du Duc de Sulli ; mais ce Seigneur n'étoit pas faché de vivre quelque tems parmi eux, pour regagner leur confiance, & les employer enſuite avec plus de ſuccès, s'il le jugeoit à propos. D'ailleurs cent mille écus de rente, ſa Charge de Grand-Maître de l'Artillerie & pluſieurs autre qui lui reſtoient, lui aſſuroient un ſort heureux, partout où il voudroit choiſir une retraite: même il ſe croyoit ſûr que la Cour lui demanderoit bientôt de nouveaux ſervices, s'il vouloit conſentir à lui en rendre.

La retraite fut donc le parti qu'il réſolut de prendre ; mais auparavant il voulut placer avantageuſement les principaux de ceux qui s'étoient attachés à ſa fortune. Il mit de ſes gens chez Concini même, chez le Comte de Soiſſons, & chez tous ceux qui s'étoient le plus fortement déclarés contre lui ; perſonne ne refuſoit rien à un homme, que l'on avoit le plaiſir de dépoüiller de tout. Concini & le Comte de Soiſſons ſe flattoient même de ſe faire inſtruire par leurs nouveaux domeſtiques de tout ce qui s'étoit fait de plus ſecret chez leur ancien Maître. Le deſſein de celui-ci au contrai- Sa retraite.

re étoit d'apprendre tout par leur moyen. Ayant ainsi donné ordre à tout, & s'étant assuré une sortie glorieuse, il déclara à ceux qui le pressoient de la part de la Reine, qu'il étoit absolument déterminé à se défaire de sa Charge de Sur-Intendant. Ce fut une joye universelle chez tous les partisans du Comte de Soissons & de Concini. La Reine accepta donc
1611. sa démission le 26 de Janvier, non-seûlement pour sa Charge de Sur-Intendant des Finances, mais encore pour sa place de *Capitaine de la Bastille.* On spécifia dans l'Acte de la démission, *que Sa Majesté l'avoit plusieurs fois refusée, & prié le Sieur Duc de Sulli de vouloir servir en icelles Charges, tout ainsi qu'il avoit accoutumé de faire ci-devant.* Par le même Acte, la Reine, de l'avis de son Conseil, accorda au Duc de Sulli un don de cent mille écus, avec la confirmation de ses autres Charges, Etats, Commissions, Appointement, Garnisons, &c. tant pour lui, que pour ses enfans. Cet Acte ne contenoit rien que d'honorable & d'avantageux au Duc de Sulli; mais les promesses qui y furent comprises, n'eurent aucun lieu dans la suite; & le Duc de Sulli se vit for-

cé de se défaire de toutes ses Charges les unes après les autres, pour le tiers du prix qu'on lui en avoit offert dans des tems plus heureux.

Satisfait de laisser un grand titre dans sa Maison, & d'avoir élevé sa famille au point de n'avoir plus au-dessus d'elle que les Princes du Sang, il se soumit avec courage aux petites disgraces, dont ses faveurs furent suivies. Le Duc de Sulli, avant de se retirer, ayant appris qu'on lui reprochoit d'avoir pris un brevet de cent mille écus, avec l'assurance du bâton de Maréchal France, qui devoit, disoit-on, lui tenir lieu toute seul de la Charge de Sur-Intendant, se laissa emporter encore une fois à l'impétuosité de son esprit. Il rendit le Brevet de cent mille écus; mais pour se venger des mauvais discours que l'on avoit tenus à ce sujet, & ausquels la Reine avoit applaudi, il déclara que son dessein étoit de conserver dans sa famille la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, quelque désir qu'eût la Cour de l'en dépoüiller encore. La Duchesse de Sulli fâchée d'aller se confiner dans une Campagne, après avoir long-tems dominé à la Cour, reprocha à son mari, que sa

hauteur & sa fierté étoient la cause de leur disgrace, & que s'il avoit voulu se préter aux circonstances, ceux mêmes qui l'éloignoient, auroient fait leurs efforts pour le retenir : *Que voulliez-vous*, lui répondit-il, *que je fisse de plus pour vous à la Cour, quand même j'y serôit mort Ministre? Vous étiez peu de chose, je vous ai fait Duchesse; quand la fortune est à son comble, on doit cesser de l'implorer.* D'abord le Duc de Sulli se rendit à Rosni, d'où il revint peu de jours après à Paris, voulant préparer peu à peu le public à ne le plus voir du tout. C'étoit le tems du Carnaval : il n'y avoit néanmoins ni bals, ni danses, ni aucunes marques de réjoüissance, excepté quelques masques qui couroient les ruës. Sulli s'étant trouvé sur leur passage, indigné de ce qu'ils lui manquoient de respect, il fit courir ses gens sur eux, & les fit accabler de coups de bâton, voulant faire connoître par-là, que sa disgrace n'avoit rien rabattu de sa fierté ordinaire. Il demeura peu dans la Capitale. Ayant mis le dernier ordre à ses affaires, il se retira dans son Duché de Sulli. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il renoüa tout à fait avec les Hugue-

nots, qu'il avoit long-tems négligés, jusqu'au point que plusieurs zélés Catoliques lui avoient fait des complimens, dans leurs Lettres, sur sa conversion.

Quoique le Duc de Sulli eût pris la résolution de vivre tranquille dans sa retraite, il s'étoit proposé néanmoins de servir les Protestans, en tout ce qu'ils entreprendroient de juste & de conforme aux libertés qui leur avoient été accordées par differens Edits. La Reine mere, peu intelligente dans ce qui concernoit le Gouvernement du Royaume, & qui s'en rapportoit absolument à des gens neufs dans les affaires, donnoit à chaque instant de nouveaux ombrages aux Réligionnaires de France, bien qu'elle reconnût qu'il étoit de la derniere importance de les ménager.

Pour se mettre en état de parer les coups que le nouveau Ministere sembloit vouloir leur porter, ils tinrent cette même année une Assemblée à Saumur. Les démêlés que la Régente avoit alors avec le Duc de Savoye, & dans lesquels Lesdiguieres étoit compris, donnoient de nouvelles inquiétudes aux Réformés, qui se défioient de-

1611. Affaires des Protestans de France.

puis long-tems de ce Seigneur. Le Duc de Boüillon tenoit aussi les esprits en allarme ; on l'accusoit d'avoir trop de liaisons avec la Reine & ses Ministres, & de leur avoir découvert en plusieurs occasions les secrets du parti qu'on lui avoit confiés. On vit donc arriver à Saumur les Ducs de Sulli & de Rohan son gendre, la Trémoüille, Soubize, Châtillon, la Force, & plusieurs autres Protestans de la premiere qualité. Pour éviter tout sujet de contestation entre ces Seigneurs, qui se trouvoient à peu près égaux en dignité & en naissance, on proposa au Maréchal de Boüillon, de faire décider à la premiere séance, qu'on ne pourroit élire aucun des grands Seigneurs pour Président de l'Assemblée. Le Maréchal de Boüillon par honneur n'osa rejetter cet avis, qui l'excluoit, comme un autre, d'une place qu'il désiroit depuis long-tems d'occuper. Elle fut accordée au mérite : du Plessis Mornai Gouverneur de la Ville & du Château de Saumur, Gentilhomme dont tout le monde estimoit les lumieres, la Réligion & la droiture, fut élû pour Président. Du Plessis, ami depuis long-tems du Maréchal, instruit

des démarches que ce Seigneur avoit faites pour obtenir cette place, craignit de se broüiller avec lui s'il l'acceptoit, & de s'attirer un adversaire qui s'étoit rendu redoutable au Roi même. Il refusa donc la Présidence, & dit ses raisons à l'Assemblée; mais tous ceux qui la composoient, ayant déclaré qu'ils s'en tenoient à leur premier choix, du Plessis se rendit. Le Maréchal, satisfait de la résistance du Gouverneur de Saumur, ne se plaignit que des Ducs de Rohan & de Sulli. Il ménaça de se venger sur eux de l'affront qu'ils lui faisoient essuyer, distinguant surtout le Duc de Sulli dans son ressentiment.

Ce Seigneur resta donc seul exposé à tous les traits de sa colere; mais il en craignoit d'autant moins les effets, qu'il n'étoit plus à la Cour, où le parti du Maréchal dominoit à cause de ses liaisons avec le Comte de Soissons, le Prince de Condé & le Duc d'Espernon. Cependant on craignoit avec raison que leur mésintelligence n'occasionnât quelque tumulte. Des amis communs, & des plus zélés du parti Protestant,

Broüillerie entre les Duc de Boüillon & de Sulli.

s'entremirent pour les réconcilier. On représenta d'abord au Maréchal de Boüillon, comme au plus considérable, que les intrigues du Duc de Sulli n'avoient aucune part à son exclusion de la Présidence ; que lui-même avoit été d'avis de n'accorder cette place à aucun de grands Seigneurs, à cause de la jalousie que la préférence auroit pû exciter : « Cela » est vrai, répondit-il, mais on de» voit me presser de changer d'opi» nion là-dessus ; cette distinction » m'étoit bien dûë & aux longs & im» portans services que j'ai rendus à nos » Eglises Reformées de France. » On employa toutes sortes de moyens pour l'appaiser ; & refléchissant lui-même qu'une plus longue division pouvoit nuire à ces mêmes Eglises, pour lesquelles il se montroit si zélé, il consentit à renoüer avec le Duc de Sulli, & à se trouver ensemble : le Maréchal soutenant son caractere de hauteur & de fierté à Sulli, qu'il avoit toujours été du parti de ses ennemis, & qu'il avoit tout tenté sous le feu Roi, pour ruiner la Ville de Sédan ; mais, ajouta-t'il, oublions le passé ; je veux bien

être votre ami & votre serviteur. Si on vous attaque jamais pour la Réligion dans Sulli, j'y ferai conduire d'aussi bon cœur le canon de Sédan pour vous défendre, que vous avez préparé celui de l'Arsenal pour me perdre à Sédan; soyons tous d'accord pour le bien de notre Réligion. La conscience & l'intérêt commun le demandent, nous ne pouvons subsister que par notre union. Le parti que nous suivons l'un & l'autre, ne peut pas procurer de grands avantages; mais il est capable de soutenir une fortune médiocre.

Le Duc de Sulli reçut assés froidement toutes ces avances du Duc de Bouillon. Il sçavoit qu'elles étoient peu sinceres, & que ce Seigneur pensoit d'une façon à ne jamais sacrifier ses intérêts personnels à l'avantage public. En effet, ce même Duc de Bouillon, qui paroissoit si ardent à conserver les Privileges des Eglises Réformées, se laissa tellement conduire par sa haine & son ambition durant le cours de l'Assemblée, qu'il pensa ruiner les affaires des Protestans, les mit aux prises avec la Cour; & fut sur le point de causer parmi eux une di-

vision capable de les perdre sans ressource.

Conduite de la Régente à l'égard de Sulli.

La Reine étoit exactement instruite de ce qui se passoit à l'Assemblée de Saumur ; elle y envoya Bullion & Boissise, Conseillers d'Etat, avec le titre de Commissaires. Ils venoient principalement pour engager le Duc de Sulli à se démettre volontairement de sa Charge de Grand-Maître de l'Artillerie & du Gouvernement de Poitou. On lui offroit en échange une somme considérable ; ou la dignité de Maréchal de France. En même tems qu'on faisoit des offres au Duc de Sulli, on employoit aussi les ménaces pour le déterminer. La Régente, lui disoit-on, étoit dans le sentiment de nommer des Commissaires, pour examiner sa conduite passée & pour lui faire son procès. Le Duc de Sulli se voyant pressé de cette sorte, ne trouva point d'autre moyen de rendre vains tous les efforts des ennemis qu'il avoit à la Cour, que d'intéresser tout le parti Huguenot dans sa querelle, & d'engager l'Assemblée à déclarer hautement, qu'ils désiroient absolument que le Duc de Sulli fût conservé dans ses Charges & ses digni-

té, à cause des conséquences.

Le Duc de Sulli se conduisit en cette occasion avec beaucoup d'adresse. Il feignit de vouloir demander avis à l'Assemblée sur ce qu'il avoit à faire. Il insinuoit adroitement que la Réligion étant la seule cause de sa disgrace, le serment d'union qu'il venoit de prêter, alloit le rendre encore plus odieux à la Cour, & lui attirer de nouvelles persécutions. Il déclara ensuite, qu'on vouloit déja le forcer à se démettre de sa Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, & de son Gouvernement du Poitou, seules récompenses qui lui restoient pour tant de services rendus à l'Etat durant le cours de son Administration, & au feu Roi en particulier depuis sa premiere jeunesse. Qu'il lui étoit naturel de souhaiter que le Marquis de Rosni son fils lui succédât dans ses Emplois, & que rien n'étoit plus important au bien de la Réligion Réformée en France. Les Protestans de l'Assemblée ayant égard aux avantages que le Duc de Sulli avoit procurés à leur parti, se déclarerent en sa faveur. Plusieurs y furent déterminés par la considération du Duc de Rohan, gendre

Sulli soutenu par les Protestans.

de Sulli, pour qui les Réligionnaires avoient un grand respect & beaucoup de confiance.

Le Maréchal de Boüillon, à qui la Reine avoit promis le Gouvernement de Poitou, s'il vouloit faire ensorte que Sulli en donnât la démission, remuoit de son côté pour lui susciter de nouveaux embarras. Le Duc de Rohan lui étoit un grand obstacle à ses desseins; il crut devoir lui persuader d'abandonner son beau-pere, lui alléguant que les ménaces que faisoit la Cour, étoient de conséquence. « Quelque grande que soit, dit-il, l'exactitude d'un homme qui a l'Administration de l'Artillerie & des Finances entre ses mains, il est difficile qu'il ne fasse quelque faute, qui mérite d'être punie. Si on l'examine avec attention, un Sur-Intendant & un Grand-Maître d'Artillerie, sont responsables non-seulement de ce qu'ils font eux-mêmes, mais encore des fautes que peuvent commettre leurs Commis & autres Subalternes. Si l'on veut donner des Commissaires à M. le Duc du Sulli, croyez-vous qu'on ne trouve point dans sa conduite passée quelques

» prétexte pour le dépoüiller de ses
» Charges & de ses dignités ? L'Assem-
» blé de tous les Réformés ne pou-
» roit pas se plaindre, quand même
» l'on feroit quelque injustice à M. de
» Sulli ; il auroit été jugé dans les
» formes : Pour vous, Monsieur, ajou-
» ta le Duc de Boüillon, vous faites
» profession d'une probité si exacte,
» vous aimés tant le bon ordre, en
» un mot, vous avez le cœur si Fran-
» çois, que vous ne pourez pas vous
» élever contre ce qui a été jugé. Est-
» ce donc (repliqua le Duc de Rohan,
» avec émotion) qu'après les grands
» services rendus au feu Roi *, M. de
» Sulli deviendra la proye de ceux-là
» même qui ont fait tant de mal à
» l'Etat ? Sa conduite est irréprocha-
» ble ; nous n'en craignons pas l'exa-
» men. Il est Pair, & ne peut-être
» jugé que par la Cour des Pairs ; si
» ses ennemis entreprennent de le
» traduire devant un autre Tribunal,
» ses parens & ses amis ne souffriront
» jamais une pareille indignité. Soyez
» persuadé, Monsieur, que je ferai
» mon devoir en cette occasion. Je ne

* Mémoires du Duc de Rohan.

» laisserai pas opprimer. mon beau-
» pere.

La fermeté du Duc de Rohan sauva Sulli : l'Assemblée se déclara en sa faveur, & il fut pressé de conserver ses Charges, surtout celle de Grand-Maître de l'Artillerie. On lui laissa néanmoins la liberté de faire ce qu'il jugeroit plus à propos pour sa sureté & pour sa fortune, lui conseillant seulement, en cas qu'il consentit à se démettre, de préférer une dignité à de l'argent. La résolution de l'Assemblée étant renduë publique, & tous les Protestans du Royaume ayant déclaré que la cause de Sulli étoit inséparable de l'intérêt public de leur partie, il courut contre eux de la part de la Cour une grande quantité d'écrits, qui attaquoient principalement le Duc de Sulli, à qui l'on reprochoit comme un crime son humeur austére, & son extrême œconomie.

La Régente entreprit en même tems de séparer au plûtôt l'Assemblée de Saumur, qui demandoit son attention toute entiere, & qui l'obligeoit de suspendre tous ses autres desseins; elle craignoit surtout que l'étroite union & la bonne correspondance des

Huguenots, ne nuisît au double mariage dont cette Princesse traitoit depuis long-tems. La Régente refusa donc de répondre aux cahiers des Protestans, qu'après la dissolution de l'Assemblée de Saumur. Les Ducs de Rohan & de Sulli ne vouloient point se séparer, avant de sçavoir ce qu'on leur destinoit. Le Maréchal de Boüillon au contraire, vendu à la Cour, disoit que n'étant question que d'une simple formalité, on ne devoit pas s'opposer pour si peu à la volonté du Souverain. Du Plessis remarquant que le parti du Duc de Boüillon alloit devenir le plus fort, aima mieux céder de bonne grace, que d'occasionner un schisme dans le parti. « Je sçai, dit il, » d'où vient le coup que l'on vous » porte ; ne nous flattons point ; ce» lui qui a commencé à ourdir la tra» me, n'est pas d'humeur à la laisser » imparfaite. Il aura l'honneur d'être » venu à bout de ce que ni les persé» cutions, ni les guerres civiles, ni la » Saint Barthélemi n'ont pû faire ; que » Dieu juge entre celui qui nous a » donné l'avis & nous : qu'il lui fasse » connoître sa faute. »

Le lendemain de ce discours, Bul-

sion alla à l'Assemblée, & demanda que les ordres de la Reine fussent exécutés. Du Plessis répondit qu'ils étoient disposés à obéir, mais qu'ils espéroient que la Cour auroit égard à leur prompte soumission & à leur bon droit. Bullion le promit; mais la Régente ne se mettant plus en peine de choquer les Protestans qui se trouvoient alors séparés, cette Princesse ne leur accorda que ce qu'il lui fut impossible de leur refuser; encore laissa-t'elle la liberté à ses Courtisans de se mocquer ouvertement des Huguenots & de leur Assemblée, une dés plus célébres qu'ils eussent tenues en France, tant à cause de la qualité de ceux qui la composoient, que pour le tems considérable que les Protestans avoient employé à dresser des cahiers méprisés par la Cour. Les Réligionnaires peu instruits, & affligés de la décadence de leurs affaires, craignoient qu'on n'entreprît à la fin de les dépoüiller de leurs Privilèges, parce que les Grands qui se trouvoient à leur tête, paroissoient peu se mettre en peine de leur conservation. Ils s'en prenoient tour à tour aux Ducs de Boüillon & de Sulli. Le premier, selon eux, étoit un traître ven-

du à la Cour ; l'autre avoit montré trop d'ardeur pour son intérêt particulier, & trop peu pour l'intérêt public du parti.

Le Maréchal de Boüillon se défendit par des Apologies. Le Duc de Sulli affecta de garder un profond silence, fondé sur ce que du Plessis Mornai avoit dit en rompant l'Assemblée, qu'il falloit oublier tout ce qui s'étoit passé, remercier ceux qui avoient bien fait, & plaindre les autres. Le Duc de Rohan, qui avoit embrassé hautement sa défense, n'observa pas un silence si religieux. Il fit répondre aux Libelles qui l'attaquoient, & se plaignit à la Reine du Duc de Boüillon, ennemi commun du beau-pere & du gendre. Boüillon auroit voulu être la seule personne considérable de son parti, & dépoüiller surtout le Duc de Rohan du Gouvernement de S. Jean d'Angeli ; mais ce Seigneur étoit trop bien appuyé, pour céder ainsi aux attaques de son adversaire. Il alla trouver la Reine, & après lui avoir prouvé par un récit sincere, que la conduite du Duc de Sulli & la sienne, avoient été conformes au devoir de leur état & à l'obéïssance qu'ils devoient au Roi, il

entreprit le Duc de Boüillon. « Je
» me défie, dit-il, de ces gens qui
» veulent se rendre nécessaires de part
» d'autre. Il est rare que leurs inten-
» tions soient droites : quand M. de
» Boüillon deviendra le Maître parmi
» nous, l'autorité du Roi n'en sera
» pas mieux établie. »

La Cour leve des troupes.

Cette vérité étoit déja reconnuë de la Régente, qui commençoit à se défier du Duc de Boüillon, & plus encore de Lesdiguieres; mais la Ville de Saint Jean d'Angesi, qu'ils promettoient de lui remettre entre les mains, lui paroissoit un avantage assés considérable, pour devoir les menager encore pendant quelque tems. Elle répondit donc avec beaucoup de froideur au Duc de Rohan; & ayant appris que ce Seigneur, secondé de Soubise son frere & du Duc de Sulli, s'étoit rendu le plus fort dans son Gouvernement, elle leva des troupes & en donna le commandement au Maréchal de Boüillon & à Lesdiguieres, pour faire connoître aux Protestans, que cette guerre n'étoit point contre le parti, & qu'on ne vouloit que réduire le Duc de Rohan. Malgré toutes les protestations que la Reine put faire à

ce sujet, tous les Réligionnaires de France se mirent en mouvement. Ils députerent à la fois aux Ducs de Rohan & de Sulli, & aux Maréchaux de Boüillon & de Lesdiguieres, pour les exhorter à se reconcilier, & à ne pas détruire par une funeste division un parti vainqueur de tant d'obstacles. Du Plessis Mornai joignit ses instances à celles de tous les Reformés. Les deux Maréchaux craignant, s'ils s'obstinoient davantage, de perdre leur crédit dans le parti des Réligionnaires, & de plus se trouvant mécontens de la Régente, renoüerent avec les Huguenots. Le Duc de Rohan obtint tout ce qu'il voulut demander, à l'exception des apparances qui furent du côté de l'autorité Royale. Du Plessis Mornai ayant fait entendre aux deux Maréchaux, qu'ils deviendroient bien plus formidables à la Reine & aux Ministres, s'il avoient l'art de se ménager avec eux, & de vivre en même tems en bonne intelligence avec les Huguenots, dressa sur le champ l'Acte de réconciliation, par lequel les Seigneurs du parti se promettoient mutuellement d'oublier le passé, de s'entre-aider, & de se donner des té-

L'Adieu de M. le Duc de Sulli à la Cour.

Adieu Maisons, Châteaux, armes, canons du Roi,
Adieu Conseils, Trésors déposés à ma foi.
Adieu contentions de refus nécessaires,
Adieu haine, envie, adieu souci d'affaires,
Permettez que chez moi en toute liberté
Je regrette mon Roi non assés regretté.
Adieu soins d'Etat, amour de ma patrie.

. . . .

Ensuite parlant de Concini & de sa mauvaise administration, il dit en s'adressant au Roi regnant.

Car les puissans du tems sont de telle nature,
Que nul n'aura en Cour, s'il n'est leur créature,
S'il n'a haï le Roi, s'il ne dessert l'Etat,
Honneur, faveur, grandeur, biens, Charges, ni Etat;
Et ce grand nom Sacré de Roi tant vénérable,
Ne sera dans leur coeur qu'une ombre & qu'une fable,
Dont ils se serviront seulement pour couvrir,
Tous les maux qu'ils feront à la France souffrir,

. . . .

Maintenant je n'aspire
Qu'à le glorifier, voir florir son Empire,
Voir établir mon Prince en son autorité,
Imiter ses vertus & sa félicité,

Suivre

Suivre ses bons conseils, son ordre, sa police,
Et sans haine & faveur, rendre à chacun justice,
Suppliant ce grand Dieu, qu'encor un jour le Roi.,
La France ni l'Etat n'ayent besoin de moi.

Lorsque cette Pièce parut, on dit que ce dernier vœu étoit assurément celui que le Duc de Sulli avoit fait avec moins de sincérité. On convint qu'il avoit quitté le Ministere en grand homme, & sans témoigner de foiblesse, ni de regret; mais on resta persuadé, qu'il reprendroit ce poste éclatant sans déplaisir. Le Duc de Sulli est aussi auteur de plusieurs piéces d'éloquence adressées au feuRoi,& du paralelle en Vers de Henri IV. & de Jule César, traduit en Latin par *Borbonius*. Cette Piéce eut alors un grand cours.

La Reine mere craignant que le Duc de Sulli, reconcilié avec les Huguenots, n'abusât en leur faveur du pouvoir que lui donnoit sa Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, lui accorda enfin le bâton de Maréchal de France en échange de cette Charge. La nouvelle dignité dont on jugea à propos de le revêtir, quoique brillante, ne

donne de comandement, qu'autant que
1634 le Ministere le désire. Cependant le Duc de Sulli remit sa Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, content de l'avoir eûe dans sa Maison, & bien-aise d'ailleurs d'ajouter à tous ses autres titres celui de Maréchal de France, l'objet des désirs de la plus haute Noblesse, & la récompense des plus grands services.

Mort du Duc de Sulli.

Enfin le Duc de Sulli, après avoir vêcu près de trente ans dans sa retraite, recevant tous les jours quelques nouvelles marques de l'ingratitude de la Cour, mourut en son Château de Villebon, au Pays Chartrain, le 21
1641. Septembre 1641, âgé d'environ 82 ans. Le Prince de Condé l'avoit forcé de se défaire avant sa mort de plusieurs de ses terres en sa faveur. Son alliance avec le Cardinal de Richelieu, premier Ministre de Loüis XIII. mettoit ce Prince en état d'obtenir tout ce qu'il souhaitoit; mais le Duc de Sulli opposant la ruse à la force, sçut se conduire avec tant d'adresse, qu'il tira du Prince de Condé le double de ce que valoient les terres, qu'il l'obligeoit de lui céder.

Le Duc de Sulli épousa en premieres nôces Anne de Courtenai, fille

de François de Courtenai, Seigneur de Bontin, Prince du Sang Royal de France, dont il eut Maximilien II. & de son 2[d]. mariage avec Rachel de Cochefilet, il eut Marguerite mariée à Henri Duc de Rohan, Loüise mariée à Aléxandre de Lévi, Marquis de Mirepoix, & François Duc de Béthune, Comte d'Orval Chevalier des ordres du Roi, qui se signala à la défense de Montauban, en faveur du parti Huguenot; ce qui n'empêcha pas Loüis XIII. de l'aimer & de le favoriser dans la suite: il le fit Chevalier de ses Ordres, & lui accorda aussi le Brevet de Duc & Pair de France. Maximilien II. qui avoit possédé du vivant de son pere la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, mourut jeune, & laissa de Françoise de Crequi, Maximilien François Duc de Sulli, & Loüise. Maximilien François de Béthune, Prince d'Enrichemont eut de Charlotte Seguier, fille de Pierre Seguier Duc de Villemor, Pair & Chancelier de France, Maximilien-Pierre-François, &c. Il épousa à Meudon Marie-Antoinette Servien, fille d'Abel Marquis de Sablé, Sur-Intendant des Finances. Il eut pour fils Maximilien;

Pierre-François-Nicolas de Béthune, Marquis de Rosni, & Maximilien-Henri, Chevalier de Sulli. . . . Voilà pour la branche aînée. La cadette descend de François Duc de Béthune, Comte d'Orval. Il est encore une autre branche de la Maison de Béthune, qui tire son origine du frere puîné de Maximilien I. Duc de Sulli; elle porte le nom de Charost. On trouvera cette Généalogie exactement d'écrite dans le Dictionnaire de Moréri, auquel je renvoye le Lecteur. Cet Auteur assure que la Maison de Béthune d'aujourd'hui descend en ligne directe de Robert I. dit *Failleux*, Sieur de Béthune & de Richebourg, avoüé d'Arras en 1001. Quand même elle descendroit des *Bethons* d'Ecosse elle seroit très illustre. Comme les discussions généalogiques ne sont point notre objet, nous n'entrerons sur cela dans aucun examen. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que la Maison de Béthune, longtems avant la fortune de Maximilien, Favori de Henri IV. avoit contracté des alliances avec des Maisons Souveraines. Henri IV. signa même sur le Contract de mariage de Marguerite de Rosni, mariée à Henri Duc de Rohan, *comme parent des deux côtés.*

Oeconomies Royales.

CONCINI MARECHAL D'ANCRE,

Premier Ministre sous la Régence de Marie de Médicis.

CONcini étoit Florentin, & nâquit dans le Comté de Penna. *Il étoit fils d'un Sécretaire du Duc de Florence, si pauvre avant d'être parvenu à cet Emploi, qu'il n'avoit pas de souliers: sa femme étoit fille d'un Menuisier; & l'Abbé de Marmoûtier leur fils, on l'a vû servir à Florence pour enterrer les morts.* C'est ainsi que parle de Concini Pierre de l'Etoille, sur une Généalogie de ce Ministre, que Marescot apporta exprès de Florence. Il s'insinua à la Cour du Grand-Duc, par le moyen de son pere, & il épousa Léonora Galigaï, sœur de lait de Marie de Médicis, pour qui cette Princesse avoit beaucoup d'affection. Lorsque Henri IV. embarrassé sur le choix de celle qu'il prendroit pour épouse,

après la rupture de ſon mariage avec Margueritte de Valois, ſe fut enfin déterminé en faveur de Marie de Médicis, la nouvelle Reine amena en France avec elle Concini & ſa femme qu'elle aimoit plus que jamais. On a vû dans la vie du Duc de Sulli tous les chagrins que Marie de Médicis fit eſſuyer à Henri IV. La Galigaï étoit ſon principal conſeil, & quelque choſe qu'on pût lui repréſenter ſur cela, rien ne l'emportoit ſur les ſuggeſtions de cette Florentine. Elle étoit preſque auſſi jalouſe du Roi, que la Reine même, & elle ne pouvoit ſans frémir, ſonger que Henri avoit publiquement une Maîtreſſe & des enfans illégitimes, qu'il combloit de biens & d'honneurs.

Caractere de la Galigaï.

Léonora Galigaï, étoit naturellement jalouſe, fiere, emportée, d'une humeur triſte & inégale; capricieuſe à l'excès; indifferente ſur toutes choſes, à l'exceprion de ce qui pouvoit intéreſſer ſa perſonne; très-vaine, aſſez ſpirituelle & belle à demi; mais quand ſa figure & ſon eſprit auroient été parfaits, les défauts de ſon cœur n'auroient pû inſpirer que de l'éloignement pour elle. Ajoutez à ces

défauts tous ceux qu'améne ordinairement un haute fortune, chez les personnes que la nature a fait naître dans le rang le plus bas. Ainsi on vit la Concini donner à la Reine les conseils les plus violens contre Henri; & lorsque ce Prince indigné lui fit dire que sa vie pourroit payer ses intrigues & son audace, elle répondit que celle du Roi même répondroit de la sienne. * Ne pouvant se venger directement sur ce Prince, cette femme insolente faisoit retomber les marques de sa haine sur le Dauphin, que Henri aimoit avec passion, & dont la Reine se soucioit peu. Enfin on la vit presque se réjoüir, lorsque la France perdit le meilleur & le plus grand de ses Rois.

Oeconomies Royal.s.

Concini son mari étoit d'un caractere different; il aimoit l'élévation & la grandeur; c'est un panchant naturel à tous les hommes; mais il étoit incapable d'employer pour y parvenir les moyens violens, dont l'usage étoit reservé à sa femme: elle le gouvernoit absolument, en employant tour à tour des motifs d'amour, d'intérêt, ou de crainte. Au reste il avoit le cœur bon; & lui-même gémissoit

* Journal de Henri IV.

le premier des maux que l'ambition de sa femme le forçoit de causer aux peuples ; mais on ne lui tint aucun compte de ses bonnes qualités ; il porta toute la haine des vices de son épouse. De plus, le mécontentement du peuple, durant le regne de Henri IV. au sujet des impôts dont on l'avoit accablé, & qui avoit été tempéré, pour ainsi dire, par son estime & son amour pour ce Prince, retomba tout à coup sur Concini, aussi-tôt qu'il se fut chargé du principal Ministere. Ajoutés à cela l'éloignement naturel des François pour le gouvernement d'un Etranger, & le mépris que l'on avoit pour la basse naissance de Concini. Elle fut la principale cause de son malheur, & peut-être son seul crime.

Quoiqu'il en soit, Concini, suivant régulierement la route que lui prescrivoit sa femme, sembla oublier qu'il étoit Concini, & ne se regarda plus que comme Marquis d'Ancre, titre que cet Italien dut à une nouvelle faveur de la Reine. Aussi-tôt après la mort de Henri IV. & l'éloignement du Duc de Sulli, il occupa le poste de premier Ministre, & voulut gouverner

despotiquement un peuple, dont il ignoroit le génie doux, quand on le ménage, intraitable & violent à l'excès, quand on le pousse à bout, lui qui à peine entendoit son langage. Il se forçoit néanmoins pour en agir ainsi; c'étoit, pour ainsi dire, moins lui que sa femme qui gouvernoit.

Le nouveau Ministre essuya toute sorte de désagrémens; lorsque la Reine se rendit au Parlement pour déclarer sa Régence, il s'avisa de vouloir dire son opinion; mais le Premier Président lui imposa silence. * *Ce n'est à vous*, dit-il, *à parler ici.* Tant de témoignages du peu d'égards que l'on avoit pour sa personne, le chagrinoient extrêmement; mais ce qui lui causa le plus de peine, fut l'éloignement extraordinaire que le jeune Roi témoigna pour sa personne, & surtout pour celle de sa femme.

Portrait de Loüis XIII.

Loüis XIII. qui venoit de monter sur le Trône, auroit peut-être été un grand Roi, s'il avoit eu dans la suite pour premier Ministre, un moins grand homme, que le Cardinal de Richelieu, dont la supériorité d'esprit éclypsa ce qu'on avoit jus-

* Journal de Henri IV.

qu'alors remarqué de brillant & de solide dans le jeune Monarque. Dans la premiere enfance de Louis XIII. & surtout lorsque ce Prince étoit encore Dauphin, on voyoit en lui beaucoup de vivacité & de pénétration, qualités, qui loin d'augmenter avec l'âge, semblerent l'abandonner dans le tems propre à s'en servir. Le tems, les agitations, & les troubles, qui allarmerent ses premieres années, les embarras où il se trouva peu de tems après, l'inquiétude & la crainte, que le Cardinal de Richelieu eut toujours soin d'entretenir dans son cœur, le lui rendirent dur, quoique ce Prince fut naturellement tendre. Henri IV. qui l'accabloit de caresses, s'en étoit fait extrêmement aimer; mais la Reine qui lui avoit témoigné de l'indifference & même de la dureté, ne recevoit alors de lui que des marques d'éloignement. Il trembloit en l'approchant, & craignoit la Galigaï; & quoiqu'on pût dire à ce Prince, rien n'étoit capable de le rassurer. Lorsqu'on lui dit qu'il étoit Roi, *Je ne le veux pas être*, répondit-il, *car on me tueroit comme on a tué mon pere.* Il passoit les nuits dans des inquiétudes mor-

tesses, & vouloit toujours être accompagné de ses Gardes, même durant la nuit & pendant qu'il dormoit : *Gardez-moi bien*, leur disoit-il, *de peur qu'on ne me tuë.* Le Marquis d'Ancre, qui étoit bien éloigné d'avoir pour ce jeune Prince les mêmes sentimens dont sa femme faisoit parade, étoit attentif à tout ce qui pouvoit lui plaire; mais le jeune Roi ne recevoit rien de sa part, que par condescendance pour la Reine sa mere, dont il voyoit bien que le Marquis étoit aimé. Concini s'inquiéta de ces dispositions du Roi, & s'en plaignant un jour à ses amis. *Le Roi me haït*, dit-il, *mais à force de le bien servir, je tacherai de m'en faire aimer.* La Marquise d'Ancre suivoit une route bien differente : elle s'attachoit uniquement à la Régente, sans penser que chaque journée, en augmentant l'âge du Roi, diminuoit le pouvoir de sa Maîtresse; peut-être prévoyant que ce Prince étoit destiné à une éternelle Tutelle, croyoit-t'elle qu'elle resteroit entre ses mains; mais il s'en falloit beaucoup, que le jeune Roi se proposât de vivre long-tems sous le joug de cette femme impérieuse. Il murmuroit déja hautement

contre elle, & ménaçoit de se venger un jour de son insolence; ce qui fit prendre au Marquis d'Ancre la résolution de se retirer en Italie avec deux millions d'or, qu'il avoit déja amassés; mais l'ayant proposé à sa femme, loin de suivre un dessein si sage, elle le rejetta avec tant de mépris, que Concini résolut de s'abandonner entiérement à la Fortune, quoiqu'il se vît ménacé d'en être traité quelque jour avec autant de rigueur, qu'elle sembloit prendre plaisir alors à le favoriser.

Fausse accusations touchant l'assassinât du feu Roi.

Le Duc d'Espernon se trouva bien de cette résolution du Marquis d'Ancre. La Reine Marguerite, qui affectoit, depuis la cassation de son mariage avec le feu Roi, de témoigner plus de zéle pour le bien de l'Etat, s'étoit montrée extrêmement sensible à la mort funeste de Henri le Grand, quoique la conduite de ce Prince à son égard l'eût dispensée de toute autre sentiment pour lui, que de ceux de la haine & du ressentiment. Elle s'étoit fait un devoir durant le regne de ce Prince, de lui donner souvent des avis utiles, sur ce qu'elle pouvoit découvrir des complots des grands Sei-

gneurs. Elle croyoit avec tout le public, que des personnes d'une qualité éminente avoient eû part à l'assassinat du feu Roi, lorsqu'une fille connuë sous le nom de la d'Escouman vint se présenter à cette Princesse, & lui déclarer que le Duc d'Espernon & la Marquise de Verneüil avoient suscité Ravaillac pour tuer le Roi. La Régente avertie de cette déclaration par la Reine Marguerite, envoya aussi-tôt des personnes de confiance, qui se tinrent cachées dans un cabinet voisin de la chambre, où la Reine Marguerite se faisoit repéter par la d'Escouman, tout ce qu'elle lui avoit dit au sujet de la mort du Roi. La Régente, sur le rapport qu'on lui fit des discours de cette femme, ordonna au Premier Président de Harlai, de l'interroger juridiquement. Elle accusa deux hommes, dont l'un avoit été Valet de Chambre du Marquis d'Entrague ; après quelques jours de prison, on les confronta à la d'Escouman, qui soutint en leur présence tout ce qu'elle avoit avancé contr'eux. Elle ajouta que la Marquise de Verneüil lui avoit adressé Ravaillac, avec une Lettre pour une Demoiselle du

Tillet ; & qu'en sa présence, cette du Tillet avoit proposé à Ravaillac d'assassiner le Roi. On ne pouvoit rien de plus fort, qu'une accusation aussi bien circonstanciée ; mais quand les Juges interrogerent la d'Escouman sur le détail des faits qu'elle avançoit, on prétend que cette fille dépeignit si mal Ravaillac, & dit des choses si évidemment fausses, que le Premier Président la condamna à être enfermée pour le reste de ses jours, comme étant convaincuë de calomnie. Les deux prisonniers furent mis en liberté, & l'on n'inquiéta en aucune façon pour ce sujet le Duc d'Espernon, ni la Marquise de Verneüil.

Retraite du Duc d'Espernon.

Le Prince de Condé, le Comte de Soissons & le Duc de Boüillon, étoient alors ennemis déclarés du premier. Le Marquis d'Ancre étoit de leur parti ; mais il crut devoir en cette occasion ne pas se laisser guider par la haine des deux Princes, & il jugea à propos de tirer le Duc d'Espernon d'une affaire, où il y avoit à craindre de compromettre un trop grand nombre de personnes considérables. On reprocha au Marquis d'Ancre la pro-

tection qu'il avoit accordée au Duc d'Espernon, au préjudice de ses propres intérêts : d'Espernon lui-même donna lieu au Marquis de se répentir de ce qu'il avoit fait en sa faveur. Il étoit choqué au dernier point de la fierté excessive du Duc, qui vouloit à peine le céder aux Princes du Sang, & qui lui donnoit en toutes occasions des marques d'ingratitude & de mépris. Ceux qui souhaitoient sa ruine, animoient le Marquis à sa perte ; en lui disant que ce même homme, ennemi déclaré de tous les Favoris, devoit à la faveur de Henri III. tout ce qu'il possedoit de biens & de dignités ; que cependant il affectoit en tout lieu des airs d'autorité & d'indépendance, & ne marchoit plus dans Paris, qu'avec une suite de sept à huit cens Gentilshommes, pour braver le Comte de Soissons, qui s'étoit emporté contre lui, jusqu'à le ménacer. Il est vrai que le Duc d'Espernon voulant faire connoître aux Princes, que s'il ne pouvoient l'aimer, ils ne feroient jamais en état de lui inspirer de la crainte, alloit exprès au Louvre accompagné de tant de Gentilshommes, que les premiers étoient déja à ce Palais, que

les derniers n'étoient pas encore sortis de l'Hôtel d'Espernon. Cependant ce Seigneur, au milieu d'un extérieur si imposant & si magnifique, étoit dévoré d'inquiétude & de chagrin. Il connoissoit trop bien la Cour, & ce qu'on devoit attendre des complots qui s'y formoient, pour ne pas voir que ses ennemis étoient venus à bout de l'exclure pour jamais du maniement des affaires. Il résolut donc, pour ôter quelque chose au triomphe de ses ennemis, de céder le terrain dans le tems qu'il se voyoit encore en état de le disputer long-tems. Il alla trouver la Reine, & sans vouloir entrer dans le détail des motifs de sa retraite, il demanda la permission de se rendre dans ses Gouvernemens. La Reine fit semblant de souhaiter qu'il ne la privât pas si-tôt du secours de ses conseils. Enfin elle lui dit, que le voyant déterminé à se rendre dans le Limousin, l'Angoûmois & la Xaintonge, elle le prioit de veiller de près sur les démarches du Prince de Condé, qui étoit alors dans son Gouvernement de Guyenne.

Par la retraite du Duc d'Espernon, le Marquis d'Ancre se trouva le Maî-

tre à la Cour, que le Comte de Soissons gouverna sous lui. Pour augmenter son crédit auprès du Marquis, il lui conseilla de demander le Gouvernement de quelque Place de conséquence. Celui-ci jetta les yeux sur Amiens, que la Reine lui accorda. Le Comte de Soissons avoit engagé le Comte de Saint Pol qui y prétendoit, à tourner ses vûës ailleurs.

Ambition du Marquis d'Ancre.

La faveur du Marquis d'Ancre étoit au plus haut point : la Régente ne sembloit attentive qu'à augmenter sa fortune ; même elle résolut de l'aider à marier son fils à une des Princesses de Soissons, s'il étoit vrai que M. le Comte en eût le dessein, comme on l'en avoit assuré. Une alliance si disproportionnée paroissoit si contraire à la façon de penser du Comte de Soissons, que quoique ce Prince affectât de garder lui-même le silence là-dessus, les gens sensés assuroient que c'étoit un jeu de sa part, pour s'assurer mieux du Marquis d'Ancre, tant qu'il en auroit besoin, & pour le rendre ridicule dans la suite. Le Marquis lui-même avoit peine à croire, que le plus fier des Princes du Sang voulût faire descendre sa fille du rang où sa

naissance l'avoit placée, jusqu'à l'étage du vil rejetton d'un homme de fortune, que le caprice pourroit perdre. Cependant il se laissa en quelque sorte séduire; il répondit à un Gentilshomme qui lui parloit de ce mariage, *vous voulez me flatter; mais cette flatterie, je l'avouë, ne me déplaît pas.* Le Marquis de Cœuvres, confident du Comte de Soissons & un des plus honnêtes hommes de son siécle, étoit fort contraire à une alliance si honteuse: il n'osoit le témoigner ouvertement, de peur de s'attirer le ressentiment d'un Favori, que la fortune commençoit à corrompre. Il dit un jour à ce même Marquis de Cœuvres, de presser le Comte de Soissons de conclure au plûtôt le mariage proposé; que s'il y avoit d'un côté de la disproportion pour la naissance, il y avoit de l'autre beaucoup de difference pour la fortune; que la Reine ayant jugé la chose aussi avantageuse à M. le Comte, qu'elle étoit honorable pour le Marquis d'Ancre, Sa Majesté lui avoit accordé son consentement.

Le Comte de Soissons assura Concini, qu'il accordoit volontiers la Princesse sa fille à son fils, & le mariage

alloit se conclure, si tous les Ministres subalternes n'avoient representé à la Reine, qu'on lui reprocheroit sans cesse, d'avoir uni une Princesse du Sang de France à un Italien sans nom, & qui n'avoit encore aucune fortune assurée; que le Comte de Soissons lui en feroit lui-même un jour un sujet de querelle. On lui allégua à ce sujet l'exemple du Duc d'Espernon, qui avoit refusé, pour son fils le Marquis de la Vallette, la fille du Marquis d'Ancre, quoique ce dernier lui offrît de lui procurer l'épée de Connétable, aussi-tôt après la Majorité du Roi; & qu'il y avoit cependant une difference bien grande, entre l'alliance de la fille d'un Concini au fils d'un Duc & Pair, & celle d'une Princesse du Sang avec le fils d'un Etranger, dont on ignoroit l'origine. Les Ministres & beaucoup d'autres personnes, représenterent encore à la Reine, qu'elle devoit empêcher absolument ce mariage, si elle ne vouloit se voir exposée un jour à l'indignation du Roi, des Princes, de tous les Grands du Royaume, & de tous ceux qui s'intéresseroient un jour dans une affaire, qui ne pouvoit avoir que de

fâcheuſes conſéquences. La Reine crût donc devoir défendre au Marquis d'Ancre, de ſonger davantage pour ſon fils à la Princeſſe de Soiſſons. Le Favori en reſſentit un violent chagrin, honteux d'éprouver en cette occaſion, que la fortune la plus brillante n'a pas le pouvoir de réparer les défauts de la nature.

Villeroi & les autres Miniſtres, jaloux de voir que toute la confiance de la Reine étoit pour le Marquis d'Ancre, & que les principales affaires de l'Etat ſe gouvernoient ſelon ſon intérêt & ſuivant ſes vûës, formerent la réſolution d'éloigner de la Cour le Comte de Soiſſons, qui lui inſpiroit une hauteur & une fierté, que le Marquis n'avoit pas naturellement. Ils ſçavoient que le deſſein de ce Prince étoit de ſe ſervir de Concini pour les faire chaſſer. Dans ce tems-là, le Comte de Soiſſons ayant reçû une ſomme conſidérable du Duc de Savoye, pour le payement des terres que la Comteſſe ſon épouſe poſſedoit dans le Piémont, offrit à la Reine de payer quelques dettes de la Couronne, à condition qu'on lui donneroit le Duché d'Alençon. La Reine en commu-

niqua avec ses Ministres ; ceux-ci lui ayant inspiré, que le Comte de Soissons gâtoit l'esprit du Marquis d'Ancre, & l'engageroit sans doute bientôt à entreprendre des choses contraires aux intentions de Sa Majesté, l'avoient extrêmement indisposée contre lui. A l'égard du Duché d'Alençon, ils lui conseillerent de le refuser absolument au Comte, qui ne cherchoit qu'à s'aggrandir, pour devenir plus redoutable, & de rappeller le Prince de Condé & le Duc d'Espernon, pour les opposer aux efforts, que le Comte de Soissons ne manqueroit pas de faire pour se venger de ce refus. La Reine lui dit donc séchement, lorsque ce Prince lui demanda son agrément : *Vous voulez acquérir un Duché, qu'on destine pour l'appanage d'un fils de France ; à ce que je vois, vous n'avez pas de petits desseins.*

Le Comte surpris de se voir si peu ménagé, ne douta point que la Régente ne fût certaine d'un parti capable de balancer le sien. Il en fut assuré, lorsqu'il sçut que Concini, picqué sans doute de quelques discours que le Prince avoit tenus sur son compte, s'étoit mis à la tête des autres Minis-

tres, pour lui faire refuser par la Reine le Duché d'Alençon. Le Marquis de Cœuvres son confident ne perdit point courage. Le Prince de Condé & le Duc d'Espernon, rappellés par la Cour, n'étoient pas assés contens de la Régente, pour refuser de se joindre au Comte de Soissons, si celui-ci consentoit à faire les avances; leurs effors réünis pouvoient leur procurer de bien plus grands avantages, que ceux que la Reine avoit promis au Prince de Condé & au Duc d'Espernon. Condé consentit à une entrevûë avec le Comte de Soissons, & lui donna rendez-vous dans une maison située à quelque distance de Fontainebleau. La Régente témoigna un grand mécontentement d'une liaison si peu attendûë. Ce fut en vain que le Comte de Soissons offrit d'avoir le Marquis d'Ancre pour témoin de sa conférence avec le Prince de Condé: elle craignoit que son Favori ne fût gagné, connoissant le Comte d'une humeur extrêmement facile, & incapable de conserver du ressentiment contre ceux qui après l'avoir offensé, sembloient revenir sincérement à lui. Les deux Princes se reconcilierent dans la premiere entre-

vûë ; ils promirent de se soutenir mutuellement contre les intrigues des Ministres & les caprices de la Reine. Cette liaison dura jusqu'à la mort du Comte de Soissons. La Régente ne craignoit l'union des Princes, qu'à cause du double mariage qu'elle s'étoit mis en tête de conclure, & que le Prince de Condé & le Comte de Soissons rejettoient également ; ils s'étoient même retirés de la Cour tous deux en même tems, parce qu'on avoit traité avec la Cour d'Espagne, sans leur participation ; & ils demandoient conjointement l'éloignement du Chancelier, de Villeroi, de Jeannin & de quelques autres ; en quoi ils étoient puissamment secondés par le Marquis d'Ancre, d'accord avec les Princes sur ce point seulement, s'opposant en toute autre chose aux Princes, depuis la rupture du mariage proposé entre son fils & la Princesse de Soissons.

Le Duc d'Espernon, rappellé à la Cour par la Reine même, n'étoit point satisfait de la réception qu'on lui avoit faite : il se retira une seconde fois. On le rappella encore, & pour cette fois on le combla de caresses & d'hon-

neurs. Concini, que l'on regardoit avec raison, comme le termomêtre des bonnes graces de la Régente, reçut ordre d'accorder au Duc toute sorte de distinctions; ensuite on lui
1612. déclara qu'il étoit question de pousser vivement les Princes du Sang, qui s'opposoient de plus en plus au double mariage. Condé & Soissons ayant jugé à propos de se montrer à la Cour, on se hâta de tenir conseil à ce sujet. Le Duc de Guise, qui étoit du parti de la Reine, parla du double mariage, comme d'une chose qui devoit être extrêmement avantageuse au Roi & à l'Etat; & prenant ensuite un ton décisif: « Il n'y a point à délibérer, » dit-il, sur une chose aussi évidemment bonne; il ne nous reste qu'à » remercier la Reine. Puisque c'est » une affaire concluë, reprit le Prince de Condé, il est inutile de nous » consulter. Vous le voyez, Monsieur, dit à son tour le Comte de » Soissons, on nous traite ici comme » des Valets. » Les deux Princes en demeurerent là; ce qui fit dire au Connétable, en parlant du Prince de Condé son gendre, qu'il ne sçavoit ni combattre

combattre avec courage, ni céder avec prudence.

Conduite de la Galigaï.

La Reine ne se soucioit plus de ménager les Princes du Sang. Elle ne croyoit plus avoir rien à craindre de leur part, lorsque le Marquis d'Ancre se déclara ouvertement pour eux. La cause de ce changement fut les sujets de plaintes que lui donna la Maison de Guise. Ils prenoient ouvertement les intérêts de la Galigaï sa femme, avec laquelle cet Italien vivoit fort mal, ne pouvant supporter son excessive fierté, ni l'aigreur de ses reproches. Il se trouvoit plus à plaindre dans la haut rang où la fortune l'avoit élevé, que lorsqu'il étoit encore confondu dans la basse multitude. Sa femme épioit toutes ses démarches; elle prétendoit les diriger; & ses actions les plus innocentes passoient pour criminelles, lorsqu'elle n'en n'étoit ni le motif ni l'objet. Elle ne pouvoit souffrir qu'il eût des sentimens, ni qu'il lui reprochât de n'en avoir point; ne songeant qu'à s'élever, à quelque prix que ce fut, sans se munir d'aucun soutien. Sans cesse assiégeant la Régente, la Galigaï ne s'occupoit qu'à la broüiller tour à tour

avec les Princes & avec les Ministres; se faisant un jeu du risque auquel ses caprices exposoient à chaque instant & sa Maîtresse & l'Etat.

Le Marquis d'Ancre pensoit differemment; il ne respiroit que la paix & le repos; il étoit ambitieux, mais il sçavoit faire un noble usage des honneurs dont il étoit revêtu; il ne paroissoit jamais hors de sa place avec les Princes, & quelque fois même sa conduite leur faisoit des leçons de générosité. Il aimoit véritablement ses amis, & embrassoit leurs intérêts avec un zéle, qui se rencontre peu dans ces personnes qui semblent consacrées à la faveur. Souvant la Reine éprouva elle-même qu'il étoit dangereux de le pousser, lorsqu'il étoit question de l'honneur. Il s'emportoit plus vivement contre la Galigaï, lorsque cette femme altiere le ménaçoit du courroux de sa Maîtresse, comme s'il avoit dédaigné un rang & des bienfaits qui le réduisoient à l'esclavage. Ils en vinrent un jour jusqu'à se jetter des assiettes à la tête. La Marquise d'Ancre, outrée de la résolution & de la violence de son mari, courut toute éplorée dans la chambre de la Reine,

à qui elle se plaignit de ce mauvais traitement.

La Régente qui ne soutenoit Concini que par inclination pour sa femme, s'emporta contre lui, & le ménaça de se venger du peu de cas qu'il faisoit de sa sœur de lait. Le Chancelier de France, les Sécretaires d'Etats, & les Guises, jugerent à propos de se mêler de cette querelle de ménage. Ils plaignirent exprès la Galigaï, pour l'animer davantage contre son mari. Leur discours augmenta la colere de la Reine, & le Marquis d'Ancre alloit être la victime du ressentiment de sa femme, si elle n'avoit refléchi qu'elle ne pouvoit joüir sans lui, avec bienséance, des honneurs ausquels son orgüeil aspiroit. Concini ne voulut faire aucunes démarches pour se reconcilier avec la Marquise; il se lia au contraire plus étroitement que jamais avec le Prince de Condé, le Comte de Soissons, & le Duc d'Espernon, ne respirant que la vengence & la ruine de tous ceux qui avoient voulu profiter de ses broüilleries avec sa femme.

Son ressentiment demeura comme suspendu jusqu'à la conclusion du ma- Politique du Marquis d'Ancre,

riage de Madame, fille aînée de France. Le consentement du Prince de de Condé & du Comte de Soissons étoient absolument nécessaires pour une affaire de cette nature, surtout dans un tems de minorité. L'intention du Marquis d'Ancre étoit de faire ôter les Sceaux au Chancelier Silleri, pour les donner à Dolé une de ses créatures, & se venger ainsi de ce qu'il avoit empêché ce dernier d'être fait Procureur Général au Parlement de Paris. Il avoit besoin de la présence des Princes pour venir à bout de ses desseins. Le Marquis offrit donc à la Régente d'aller lui-même les inviter l'un & l'autre à revenir à la Cour: il étoit chargé de promesses. Le Prince de Condé devoit obtenir tout ce qu'il jugeroit à propos de demander. Le Comte de Soissons étoit assuré du Gouvernement de Quillebœuf en Normandie; enfin ils devoient être satisfaits sur tous les points qui faisoient le sujet de leur mécontentement.

Le Prince de Condé & le Comte de Soissons ne balancerent pas à suivre le Marquis d'Ancre à la Cour, où ils firent tout ce que la Régente exi-

gea d'eux. En agissant ainsi, le Marquis d'Ancre mettoit cette Princesse dans son parti, & il s'assuroit de la protection des Princes ; soit qu'on les satisfît, ou non. La Galigaï voyant son mari si bien soutenu, fit les avances. Le mari & la femme se reconcilierent, & le Marquis s'employa plus vivement que jamais à faire chasser les Ministres, & surtout à diminuer la grande autorité que les Guises & le Duc d'Espernon avoient acquise, à la faveur des broüilleries des Princes avec la Reine, & des siennes avec sa femme. Il vint à bout de faire disgracier le Duc de Vendôme, que les Guises & le Duc d'Espernon soutenoient de tout leur pouvoir. La Régente, à son instigation, leur parla avec beaucoup de fierté & d'aigreur, lorsqu'ils voulurent lui faire des représentations là-dessus. Concini après ce premier triomphe songea à attaquer Silleri, en rejettant sur ce premier Magistrat du Royaume tout ce que la Reine entreprenoit de contraire à leurs intentions. « Elle est, leur di-
» soit-il, fort bien intentionnée pour
» les Princes du Sang. Elle vous don-
» neroit satisfaction, si les Ministres

» ne lui répréſentoient ſans ceſſe qu'il
» eſt dangereux que vous ſoyez trop
» puiſſans en deux Provinces auſſi
» conſidérables que la Guyenne & la
» Normandie ; c'eſt ce qui fait que la
» Reine differe tant à donner le Châ-
» teau-trompette à M. le Prince, &
» Quillebœuf à M. le Comte. »

Ce diſcours anima extrêmement les deux Princes. Condé promit de ſeconder le Marquis d'Ancre en tout ce qu'il voudroit entreprendre, & le Comte de Soiſſons s'engagea à traiter ſi mal le Chancelier Silleri, qu'il le contraindroit de quitter la place. Leſdiguieres que Concini avoit auſſi mis dans ſes intérêts, s'engagea d'amener du Dauphiné, où il s'en retournoit mécontent ; douze mille hommes de bonnes troupes. Le Duc de Savoye d'un autre côté, cherchant à ſe venger de ce que la Régente avoit accordé au Prince d'Eſpagne la fille aînée de France, promiſe au Prince de Piémont, étoit dans la diſpoſition de ſeconder de toutes ſes forces le premier des mécontens qui voudroit exciter des troubles dans l'Etat. Concini étoit au comble de ſes ſouhaits : la chûte de Silleri lui paroiſſoit certai-

re. Mais pour avoir voulu en avancer le moment, il recula son triomphe. Le Comte de Soissons, qui étoit parti pour la Normandie, ne revenoit pas assez vîte à son gré. Le Marquis d'Ancre s'en plaignit au Marquis de Cœuvres, confident de ce Prince. Celui-ci, qui voyoit à regret son Maître se compromettre avec tant de facilité, prit ce prétexte, pour sçavoir de Concini même la cause de son empressement pour le retour de M. le Comte: Concini ne fit aucune difficulté de le lui expliquer, & de lui dire qu'en outrageant le Chancelier aussi vivement que ce Prince avoit promis de le faire, on le mettoit hors d'état de pouvoir désormais occuper la premiere Charge de la Magistrature.

Le Marquis de Cœuvres se recria sur ce complot. « Si le Chancelier, » dit-il, fait mal son devoir, n'est-il » pas plus honnête d'en informer la » Reine, & de persuader à Sa Majes» té de lui ôter les Sceaux, que d'ou» trager indignement le Chef de la » Justice? Une si grande violence ne » manquera pas d'en attirer d'autres » contre vous, ajouta-t'il, en adres» sant la parole au Marquis d'Ancre.

» Le Roi vengera quelque jour l'in» sulte faite à un de ses Ministres ; » peut-être même la Reine la puni» roit-elle à présent. » Le Marquis d'Ancre plus animé que jamais contre le Chancelier, eut peine à se rendre à ces conseils ; mais il fut obligé de s'y conformer, à l'exemple du Duc de Boüillon, & de tous ceux qui se trouverent présens à ce discours du Marquis de Cœuvres : « Ce que M. le Mar» quis allegue si généreusement, dit le » Duc de Boüillon, en faveur du » Chancelier de Silleri, doit faire » d'autant plus d'impression, que ce » Magistrat lui a souvent donné lieu » de se plaindre. »

Le Marquis d'Ancre se voyant en quelque sorte abandonné par le Comte de Soissons, ne douta pas qu'il n'eût ordonné au Marquis de Cœuvres de parler comme il avoit fait, pour avoir lieu de se dégager de ses promesses par rapport au Chancelier. Concini détourna donc la Reine d'accorder au Comte de Soissons le Gouvernement de Quillebœuf, & fit solliciter le Duc de Guise de se joindre avec lui, pour le parti de la Reine contre les Princes du Sang. Le Duc de Guise

cherchoit l'occasion de se reconcilier avec eux ; il crut n'en pouvoir trouver une plus favorable : il ne doutoit pas que le Prince de Condé & M. le Comte, apprenant que Concini formoit un parti contre eux, ne se joignissent à lui pour l'accabler. Il tenta aussi de déterminer le Duc d'Espernon à se déclarer contre le Favori ; mais ce Seigneur refusa d'entrer dans une intrigue qu'il voyoit assez mal liée, & où il auroit été obligé de se trouver vis-à-vis des Princes du Sang ; ce qu'il évitoit avec un grand soin : son excessive fierté lui rendoit insupportables les honneurs & les respects qu'il étoit obligé de rendre à leur naissance. On se passa de ce Seigneur, & l'on mit en sa place Bellegarde, * ennemi déclaré du Marquis d'Ancre, & qui brûloit du désir de se venger du Favori.

On dit qu'il employa à ce dessein des moyens infâmes, qui penserent couter la vie au Marquis d'Ancre & le perdre lui-même ; qu'il corrompit des gens pour accuser Concini de sortilége, & d'avoir commerce avec le diable, pour inspirer de l'amour avec un miroir, comme un certain Gau-

Calomnie contre le Marquis d'Ancre.

* Hist. de Loüis XIII.

frédi, Prêtre Provençal, brûlé vif depuis quelque tems, qui avoit avoüé s'être donné au Diable, pour avoir le don de rendre toutes les femmes amoureuses, par le moïen d'un souffle. Quelques-uns crurent ce qu'on dit d'abord à ce sujet de Concini; c'est assez la coutume du peuple, de s'imaginer, que les Etrangers surtout, qui ont de l'esprit & beaucoup de bonheur, suivent des routes criminelles pour parvenir à cette fortune extraordinaire qui les ébloüit. Les Courtisans, & les Grands mêmes, qui vivoient dans le tems de la Régence de Marie de Médicis, étoient plus peuple à cet égard, que le plus bas peuple d'aujourd'hui. Tout le monde abandonna Concini, si-tôt qu'on le vit accusé du crime horrible de magie; on ne douta plus que sa femme & lui n'eussent gagné, par la protection du diable, l'amitié extraordinaire que la Régente leur témoignoit: bientôt le public débita à ce sujet mille contes ridicules; & à la faveur de ces calomnies puériles, les accusateurs du Marquis d'Ancre le poursuivoient sérieusement.

Concini crut devoir se jetter entre les bras du Comte de Soissons, ne

convenant point à la Reine de le soutenir ouvertement, dans une occasion où cette Princesse paroissoit elle-même compromise; mais le Comte en agit avec tant de froideur, que le Marquis d'Ancre résolut de faire revenir au plûtôt à la Cour le Duc de Mayenne son ami. Ce Prince envoyé par Marie de Médicis en Espagne, pour y demander au Roi Catholique l'Infante sa fille en mariage pour Loüis XIII. étoit déja prêt de passer les Pirenées, & son retour paroissoit d'autant plus difficile, qu'il étoit chargé d'une négociation importante, dont il s'acquitoit avec cette joye, que devoit trouver parmi les Espagnols un homme autrefois si uni avec eux. Concini lui dépêcha un exprès, chargé de lui expliquer l'affaire dont il étoit question. En même tems le Marquis & sa femme mirent tout en œuvre pour découvrir qui étoient leurs accusateurs, & surtout ceux qui les avoient engagés à le devenir. Ils apprirent que Bellegarde, & un certain Moysset, qui de simple Tailleur étoit devenu riche Partisan, s'étoient liés ensemble pour les perdre; & qu'eux seuls étoient les inventeurs de la noire

calomnie dont on les chargoit. Ils demanderent aussi-tôt des Commissions à la Reine, pour faire informer contre le Duc de Bellegarde & Moysset; & sur ce que le Chancelier, qui haïssoit le Marquis d'Ancre, étoit longtems à sceller les commissions obtenuës pour la poursuite de cette affaire, la Reine s'emporta vivement contre lui, jusqu'à le ménacer de le priver de sa Charge.

Cette affaire fit grand bruit: le Duc de Bellegarde étoit généralement reconnu pour un méchant homme; sa calomnie étoit évidente; mais ceux qui voyoient le mieux son crime, souhaitoient le plus qu'il demeurât impuni. Ce Seigneur étoit ou parent ou allié de ce qu'il y avoit de plus considérable en France. Le Duc de Maïenne trop avancé dans son voyage refusa de revenir à la Cour. Il étoit bienaise de trouver une excuse si plausible pour ne point se compromettre avec le Duc de Bellegarde, & avec ceux qui s'interessoient au sort de ce Seigneur.

Conduite du Parlement en

Les Ducs de Guise & d'Espernon, sollicitoient ouvertement en faveur du Duc de Bellegarde, & pressoient mê-

me le Marquis & sa femme de se désister de leur poursuite ; car l'affaire étoit alors portée au Parlement. Mais malgré les instances de toute la Cour, ceux-ci ne voulurent jamais arrêter le cours du Procès, jusqu'à ce que reconnoissant que le Parlement, déja indisposé contre eux, inclinoit à absoudre le Duc de Bellegarde & Moysset, ils consentirent enfin à s'accommoder, & les piéces du Procès furent brûlées. Le Parlement n'avoit parû si froid à accorder au Marquis d'Ancre la justice qui lui étoit dûë, que parce qu'il le soupçonnoit d'en vouloir secrettement aux Charges & aux dignités de son accusateur; persuadé que si lui & sa femme n'étoient point coupables des crimes dont on les avoit chargés, ils en commettoient tous lés jours assez d'autres, dont on n'osoit alors ni les accuser, ni les punir. Quelques-uns auroient souhaité néanmoins, que le Parlement eût moins écouté sa prévention contre le Marquis & la Marquise d'Ancre, & que ce Tribunal équitable eût fait connoître au Duc de Bellegarde, que son indigne action n'étoit point *une galanterie*, comme il le disoit partout. Le Marquis d'Ancre,

cette occasion.

après s'être vû abandonné de tous ceux qui auroient dû le soutenir, forma la résolution de ne s'attacher désormais sincérement à aucun grand Seigneur, & de s'appliquer seulement à se procurer de nouveaux avantages, qui le missent en état de n'avoir jamais besoin de leur secours.

Assassinat du Baron de Luz.

Cependant le Comte de Soissons étant mort sur ces entrefaites, le Marquis d'Ancre songea à s'appuyer de M. le Prince, seulement pendant le
1612. tems qu'il acheveroit de ruiner les Ministres, résolu de l'abandonner, si-tôt qu'il seroit venu à bout de ses desseins. Il en vouloit au Duc de Bellegarde; & ce Seigneur se seroit vû enlever son Gouvernement de Bourgogne, s'il ne s'étoit obstiné à demeurer à Dijon, malgré les ordres réïterés de la Cour, qui le rappelloient pour le dépoüiller à l'instigation du Favori. Le Baron de Luz, ami depuis long-tems de la Maison de Guise, dépositaire de tous leurs secrets, & de toutes leurs intrigues, les quitta alors, sur je ne sçai quel prétexte, & se lia étroitement avec le Marquis d'Ancre leur ennemi. Cette désertion les chagrina d'autant plus, que le Baron de Luz étoit en

état de beaucoup nuire au Duc de Bellegarde leur ami. Ils se vengerent cruellement ; & le Chevalier de Lorraine s'étant chargé seul de cette querelle, ne respecta ni l'âge avancé du pere, ni l'extrême jeunesse du fils ; il les tua tous deux en moins de huit jours. Le vieux Baron de Luz, attaqué par un jeune homme adroit & vigoureux, étoit néanmoins descendu de son carosse, dans l'intention de défendre autant qu'il lui seroit possible le reste d'une vie qu'on vouloit lui arracher. Ce Gentilshomme, qui n'avoit pour toute arme qu'une petite épée, essaya de la tirer ; mais la pointe de cette arme si foible n'étoit pas encore hors du fourreau, que le Chevalier de Guise lui passa la sienne au travers du corps. Ce Prince avoit amené avec lui, pour être spectateur d'un si lâche combat, deux Gentilshommes, dont la présence servit encore à étonner le Baron de Luz, quoiqu'ils se tinssent éloignés, & qu'ils ne parussent aucunement disposés à se battre.

Le Marquis d'Ancre, intime ami du Baron de Luz, indigné de la façon dont le Chevalier de Lorraine Sensibilité de la Reine.

avoit tué ce vieillard, pressa la Reine d'en tirer une vengence éclatante. Il lui représenta que le malheureux Baron n'avoit perdu la vie, que pour avoir embrassé ses intérêts; & que si un tel attentat demeuroit impuni, personne à l'avenir n'oseroit la servir. Pendant que le Marquis parloit ainsi, la Reine fondoit en larmes: la mort funeste du Baron de Luz la touchoit au point, qu'on eut beaucoup de peine à la résoudre à supporter cet accident avec plus de modération. Le Marquis d'Ancre, charmé de cette sensibilité, la pressoit de tirer raison de cet infame assassinat, & de venger les pleurs que la mort du Baron lui faisoit répandre. Dolé, ardent ennemi des Guises, alla jusqu'à lui conseiller de faire massacrer les Ducs de Guise & d'Espernon par les Suisses de la garde, lorsque ces Seigneurs entreroient dans leur salle. La Régente rejetta un conseil si violent, & préfera de poursuivre le Chevalier de Guise par la Justice ordinaire. Elle commit ce soin au Chancelier Silleri.

Conduite du Chancelier Silleri.

Celui-ci, qui craignoit de s'exposer au ressentiment des Guises, apporta tant de lenteur dans les démarches

qu'il falloit faire à ce sujet, que le coupable eut le tems de former de nouvelles intrigues, pour se garantir du coup qui le ménaçoit. La Régente en fut si irritée contre le Chancelier, qu'elle se résolut de lui ôter les sceaux. Le Marquis d'Ancre se vit par-là au comble de la joye. On fit venir secrettement au Louvre, M. le Prince, & M. de Boüillon : le Marquis d'Ancre s'y trouva avec Dolé ; tous applaudirent au dessein de la Reine, & le Prince de Condé fut prié d'aller lui-même redemander les Seèaux au Chancelier Silleri, & de lui commander de se retirer dans quelques-unes de ses terres. C'en étoit fait de ce Magistrat, si le Marquis d'Ancre, qui ne le vouloit pas chasser, sans en avoir un autre à mettre en sa place, ne lui eût donné le tems de se reconnoître. La Galigaï lui proposa le Sieur de Roissi ; mais le Duc de Boüillon qui le haïssoit, depuis qu'il s'étoit chargé de saisir au nom du Roi ses terres du Limosin, détourna le Marquis de ce choix. Cette incertitude donna lieu à la Reine de changer de sentiment. Le Prince de Condé croyant la perte du Chancelier assurée, & que personne désor-

mais n'oseroit s'opposer à ses prétentions, demanda à la Régente le Gouvernement de Bordeaux & celui du Château-Trompette. Le Marquis & la Marquise d'Ancre promirent d'appuyer sa demande, & presserent en effet la Régente de lui accorder la récompense du zéle qu'il témoignoit pour son service. Villeroi & les autres Ministres, craignant à leur tour la puissance du Prince de Condé, firent prier la Reine de leur accorder une audiance secrette, dont le Marquis & la Marquise d'Ancre surtout n'eussent aucune connoissance.

Intrigues de la Cour.

La Reine se retira donc dans son cabinet, & s'y étant enfermée avec les Ministres elle défendit à ceux qui en gardoient la porte, d'y laisser entrer qui que ce fût. Le Marquis d'Ancre, instruit par ses émissaires de la conférence de la Reine avec les Ministres, se hâta de les aller joindre; mais s'étant vû refuser l'entrée du cabinet, il fut contraint de se retirer. Les Ministres pendant ce tems-là représentoient à la Régente, que Concini abusoit ouvertement de sa faveur, & cherchoit en quelque sorte à lui donner des fers, en demandant pour

le Prince de Condé Bordeaux & le Château-Trompette; que par-là ce Prince se verroit le Maître de la Guyenne, & se trouveroit en état de donner la loi à la Cour, ou de vivre indépendant dans son Gouvernement; que les conséquences d'un pareil don étoient plus dangereuses encore dans le tems d'une minorité, & que l'on ne pouvoit, sans risquer de tout perdre, accorder à un Prince du Sang, du caractere du Prince de Condé, ce que le Marquis d'Ancre & sa femme demandoient pour lui avec tant d'instance.

La Reine assura les Ministres, qu'elle refuseroit également au Prince de Condé & au Marquis d'Ancre ce qu'ils s'étoient promis d'obtenir; & Concini, après que les Ministres se furent retirés, en ayant voulu parler à la Reine, elle lui fit mauvais visage, & le ménaça de sa colere, s'il osoit la presser davantage. La Galigaï elle-même ne fut pas mieux reçuë; en sorte que le Marquis d'Ancre, pour appaiser le Prince de Condé, qui l'accabloit de reproches, lui proposa de se dépoüiller lui-même d'un de ses Gouvernemens, pour l'en revêtir; tant

il craignoit que ce Prince ne l'abandonnât durant la colere de la Reine. Le Prince de Condé accepta la proposition du Marquis, & lui demanda Péronne. Il falloit obtenir pour cela le consentement de la Reine. La Galigaï se chargea de le demander; mais cette femme, qui disposoit peu de jours auparavant des volontés de la Reine, se vit refuser cette grace avec autant de dureté, que s'il eût été question d'augmenter sa fortune, au lieu que la perte de Péronne la diminuoit considérablement.

Le Marquis d'Ancre poussé à bout conseilla au Prince de Condé, & aux Ducs d'Espernon & de Boüillon, de se retirer de la Cour, bien persuadé que la Reine se hâteroit de les rappeller, pour leur accorder d'elle-même ce que tous leurs efforts ne pouvoient alors obtenir. Le Prince de Condé y consentit volontiers; mais le Duc de Boüillon, comprenant que Concini n'exigeoit d'eux cette démarche, que pour se faire valoir auprès de la Reine pendant leur absence, rejetta d'abord cette proposition; voyant néanmoins que M. le Prince, le Duc de Nevers, & tous ceux de leur parti y consen-

toient, il se rendit à son tour : à condition que le Marquis d'Ancre restant à la Cour, les instruiroit exactement de tout ce qui s'y passeroit; ils promirent de leur côté de revenir au premier avis qu'il leur donneroit. M. le Prince s'en alla en Berri, le Duc de Nevers en Italie, & le Duc de Boüillon se retira à Sédan, après s'être mutuellement promis de ne rien entreprendre contre l'Etat pendant le tems de leur absence.

La Reine parut d'abord plus étonnée qu'inquiéte du départ de M. le Prince, & des Seigneurs de son parti; elle étoit en paix avec les Huguenots, & les mécontens n'étoient à craindre, qu'autant que ceux-ci jugeroient à propos de les seconder. On ne fit donc aucune démarche pour les rappeller à la Cour; même la Reine s'étant apperçuë que le Marquis d'Ancre conservoit d'étroites liaisons avec eux, elle l'exila à son tour dans son Gouvernement d'Amiens.

Le Marquis d'Ancre exilé.

Villeroi consideroit depuis longtems dans un profond silence la cause de ces violentes tempêtes qui agitoient la Cour. Il crut l'avoir trouvée dans la haine de Concini pour les au-

tres Ministres ; & il se détermina à le gagner à quelque prix que ce fût, persuadé qu'étant appuyé du Marquis d'Ancre, il n'auroit plus rien à redouter des Princes, ni des autres grands de l'Etat. Dans ce dessein, il lui fit proposer le mariage du Marquis de Villeroi, avec la fille du Marquis d'Ancre. Celui-ci rejetta d'abord la proposition ; mais voyant qu'il lui étoit plus important que jamais de ménager Villeroi, il lui fit répondre, qu'aussi-tôt qu'il auroit obtenu le consentement de la Reine & celui du Duc de Boüillon, il donneroit le sien. Concini ne doutoit pas que la Régente n'approuvât sur le champ une alliance, qu'elle même avoit paru désirer ; mais en faisant entendre qu'il vouloit aussi l'approbation du Duc de Boüillon, il se donnoit du tems ; & c'étoit ce qu'il souhaitoit, résolu de ne s'allier avec les Ministres, qu'après avoir essayé vainement tous les moyens capables de les perdre.

Il est fait Marechal de France. 1613.

Villeroi ne se défiant de rien, & comptant que le Marquis d'Ancre agissoit de bonne-foy avec lui, sollicite en sa faveur, & de concert avec la Galigaï, lui fait donner le bâton

de Maréchal de France, vaquant par la mort du Maréchal de Fervaques. Dans le même tems, la Reine se préparant à soutenir le Duc de Mantoüe, opprimé par le Duc de Savoye, rappella M. le Prince, & tous ceux qui l'avoient suivi dans sa retraite, à l'exception du Duc de Nevers, alors occupé à faire la guerre en Italie, pour le même Duc de Mantoüe, à qui la Régente auroit envoyé des troupes, si le Roi d'Espagne, qui ne vouloit point que la France intervînt dans cette affaire, ne se fut hâté d'accommoder les Ducs de Savoye & de Mantoüe.

M. le Prince & les autres Grands, que la Régente avoit voulu revoir à la Cour, dans le dessein de les employer à cette guerre étrangere, s'y trouvant aussi oisifs que par le passé, recommencerent leurs intrigues, quoique la Reine, suivant en cela le conseil du Président Jeannin, leur accordât des sommes immenses, pour les dédommager des Gouvernemens & des Places qu'ils demandoient. Le Prince de Condé, le Duc de Vendôme & plusieurs autres, se retirerent encore une fois de la Cour. Le Duc de Boüillon y resta quelques jours de plus,

ſeulement pour dire à la Reine, que Meſſieurs les Princes, & ceux qui les avoient ſuivis, ne ſe ſeroient jamais éloignés de leurs Majeſtés, s'ils n'y avoient été forcés par la mauvaiſe conduite des Miniſtres, & de tous ceux qui ſe mêloient de conduire les affaires de l'Etat. La Reine ayant fort mal reçû ce que le Duc de Boüillon venoit de lui dire de la part des Princes, il partit à ſon tour pour les aller trouver, & tout ſe prépara pour la guerre civile, ſurtout en Bretagne, où le Duc de Vendôme ravageoit déja la Province, à la tête d'un petit corps d'armée.

Alors les Ducs de Guiſe & d'Eſpernon reprirent le deſſus à la Cour. On accorda au dernier une Charge de Gentilhomme de la Chambre pour le Duc de Candale ſon fils. La Princeſſe de Conti, paſſionnée pour le Duc de Guiſe, lui fit promettre par la Reine le commandement de l'armée deſtinée à combattre les Princes, & enſuite l'épée de Connétable, pour récompenſe des ſervices qu'il rendroit ſans doute durant le cours de cette guerre. Le Maréchal d'Ancre, loin de vouloir aucune liaiſon avec les Gui-

ſes

ses & leur parti, se tenoit constamment attaché à celui des Princes. Il ne vouloit pas se joindre à eux ; mais son dessein étoit de pacifier ces troubles naissans, & de les rappeller à la Cour, pour les opposer aux Guises leurs communs ennemis. Il écrivit sur ce ton à M. le Prince, & tacha par toute sorte de moyens de le reconcilier avec la Reine. Cette Princesse étoit si allarmée de tant de troubles qui s'élèvoient à la fois, qu'elle songea alors à se démettre de sa Régence. Le Maréchal d'Ancre & sa femme s'opposerent de toute leur force à cette facheuse résolution ; ils lui représenterent qu'en la suivant, le Prince de Condé devenoit le Maître absolu de l'Etat, que son sort & celui du jeune Roi dépendroient alors de ce Prince, & qu'il n'y avoit point à douter qu'il ne les retînt le plus long-tems qu'il lui seroit possible dans la plus étroite dépendance. La Régente se rendit à ces raisons avec d'autant plus de facilité, qu'elle n'auroit cédé qu'à regret l'autorité dont elle étoit revêtuë. Heureusement pour cette Princesse, le tems de la majorité du Roi approchoit ; elle espéroit qu'alors

le Roi étant censé agir par lui-même; on auroit plus de respect pour ses ordres. Elle consentit donc à conserver l'administration des affaires du Royaume, jusqu'à ce qu'elle eût acquis une autorité plus absoluë sous le nom du Roi son fils. La Régente suivoit en cela la route que lui avoit tracée Catherine de Médicis, sous les regnes de François II. & de Charle IX.

Manifeste du Prince de Condé.

Pendant qu'on agitoit dans les conseils, s'il étoit plus à propos pour le bien de l'Etat, de temporiser, ou de poursuivre vivement les Rébelles, M. le Prince envoya à la Reine la copie d'un Manifeste, qu'il faisoit publier par tout le Royaume. Il n'avoit dessein, disoit-il, que de procurer une reformation utile dans le Ministere & dans les affaires de l'Etat; il ajoutoit qu'il la demandoit en suppliant, mais que si on ne remédioit dans peu aux désordres dont il se plaignoit, on le contraindroit de prendre les armes, pour repousser les injures faites au Roi, par ceux qui s'acquittoient mal de l'administration dont ils étoient chargés au nom de ce Prince. Il finissoit, en demandant la convocation des Etats Généraux, qui jugeroient de la

Justice de ses demandes, & enfin que le mariage du Roi & de Madame fussent differés jusqu'alors.

La Reine fit répondre à ce Manifeste, qu'on attribuoit aux partisans de M. le Prince, avec beaucoup d'aigreur : Sa Majesté disoit-on, n'avoit jamais refusé d'écouter & de suivre ses avis, lorsqu'ils étoient conformes au bien de l'Etat. La Reine s'exhaloit ensuite en reproches; se plaignoit du procédé du Prince & de l'avidité de ses créatures, qui l'avoient mise hors d'état de réparer les abus dont ils se plaignoient; qu'elle avoit épuisé les Finances du Roi, pour leur fournir les sommes dont ils lui avoient fait acheter quelques mois de fidélité; & qu'actuellement ils vouloient allumer une guerre civile, pour remédier, disoient-ils, à des désordres que leur mauvaise conduite seule avoit causée; elle ajoutoit, que ni le peuple, d'ordinaire le premier opprimé & le dernier à se plaindre, ni le Clergé, ni la Noblesse, ne s'élevoient en aucune façon contre le Gouvernement; qu'ils se loüoient au contraire de la diminution des impôts, dans un tems où les demandes excessives d'une foule de su-

jets mécontens auroient sans doute réduit la Régente à les augmenter, si elle n'avoit réparé par la sagesse de son œconomie les dissipations de M. le Prince & de ses créatures. A l'égard des Etats Généraux, la Régente déclara que son dessein étoit de les assembler lors de la majorité du Roi, & que l'on verroit alors ce qui étoit la véritable cause des maux de l'Etat.

La Cour s'accommode avec M. le Prince.

Malgré la fierté de cette réponse au Manifeste de M. le Prince, la Reine lui envoya plusieurs personnes de distinction, pour tenter de l'amener à un accommodement. Elle en agissoit ainsi, à la sollicitation du Maréchal d'Ancre & de sa femme, qui désiroient la paix avec ardeur. Ils s'accorderent enfin, & M. le Prince obtint le Gouvernement d'Amboise, qu'il demandoit depuis long-tems, comme une Place de sureté. On la lui accorda d'autant plus volontiers, que cette Place étoit fort mauvaise, & qu'il s'étoit engagé à la remettre aux Etats, si-tôt qu'ils seroient assemblés. Ce qui occasionna surtout la paix entre la Reine & M. le Prince, fut la querelle que fit la Princesse de Conti à la Maréchale d'Ancre. La Régente, témoin de ce démélé, eut pitié de la mor-

tification qu'avoit reçûë sa Favorite. Celle-ci profitant adroitement de cet instant avantageux, lui représenta si vivement à quel danger elle s'exposoit, en avançant la Maison de Guise, dont la Princesse de Conti soutenoit si vivement les intérêts, que cette Reine se crut à la veille des barricades, & se hâta de satisfaire le Prince de Condé.

Assemblée des Etats.

Cependant on songeoit à assembler les Etats; ils furent d'abord convoqués pour le 10 de Septembre en la Ville de Sens; mais les affaires du Poitou & de la Bretagne obligerent leurs Majestés de les remettre au mois d'Octobre suivant, & de les indiquer à Paris. Le Prince de Condé avoit sollicité l'Assemblée des Etats, sans la 1614.
souhaiter; même alors il désiroit qu'il n'y en eût point, ne pouvant consentir à rendre la Ville d'Amboise, dont le Gouvernement lui convenoit d'autant plus, que cette Place étoit située sur une grande Riviere, voisine des Places qu'occupoient les Huguenots. Il fit donc dire secrettement à la Régente, qu'il l'aideroit à éviter l'Assemblée des Etats, si on vouloit le laisser en possession de la Ville d'Amboise.

La Reine rejetta cette proposition, & l'ouverture des Etats se fit à Paris, dans le Couvent des Grands Augustins, le 24 du mois d'Octobre.

La premiere résolution que prirent les Etats, fut de redemander à M. le Prince la Ville & le Château d'Amboise. Il les prévint, & leur remit la Place, au grand regret du Maréchal d'Ancre, qui craignoit de se voir aussi redemander celles qu'il possedoit. Il étoit plus assuré que jamais de la faveur de la Reine; il n'étoit plus question que d'avoir quelque part aux bonnes graces du Roi. Le jeune de Luine étoit alors fort avant dans la faveur de ce Monarque; mais il n'avoit encore aucun état assuré; & Loüis XIII. n'étant encore Roi que de nom, ne pouvoit lui donner que des espérances. Le Maréchal crut devoir mettre Luines dans ses intérêts. Il conseilla donc à la Reine d'accorder au Favori de son fils le Gouvernement d'Amboise; qu'elle obligeroit par là le jeune Roi, & se feroit une nouvelle créature auprès de lui. Luine se trouva donc Gouverneur de la Ville & du Château d'Amboise, que la Reine acheta pour lui plus de cent

mille écus, dans le tems qu'il espéroit le moins une pareille fortune, ayant pour concurrent un Prince aussi puissant que le Prince de Condé. Ce bienfait, que Luines devoit à son attachement pour la personne du Roi, aux circonstances, & aux bontés de la Reine, lui fut bientôt après reproché par le Maréchal d'Ancre, auquel il refusa de s'attacher faisant profession depuis son entrée à la Cour, d'être entiérement dévoüé à la personne du Roi. Le Maréchal fut d'autant plus picqué de la résistance de Luines qu'il avoit jetté les yeux sur lui pour l'opposer à Messieurs de Souvray pere & fils, qui avoient à son gré trop de crédit sur l'esprit du Roi, & ne s'appliquoient qu'à augmenter l'éloignement naturel de Sa Majesté pour le Maréchal d'Ancre, & sur tout pour sa femme, que le Roi ne voyoit jamais sans lui donner des marques de la plus forte haine.

Les Etats ne se passerent pas sans troubles. Le Duc d'Espernon, au mépris de l'autorité du Roi, & du respect dû à une si auguste Assemblée, fit forcer par des Soldats aux Gardes la

prison de l'Abbaye de Saint Germain, & en arracha un Soldat, que le Parlement y avoit fait enfermer, pour avoir tué un de ses camarades en duel. Il porta l'insolence, jusqu'à déchirer à coups d'éperons les robbes des Conseillers au Parlement, chargés de le poursuivre pour son premier attentat. Le Duc d'Espernon étoit alors si bien soutenu, que la Régente ni les Etats n'oserent entreprendre de punir une telle violence; ce Seigneur en fut quitte, pour assurer le Parlement qu'il étoit son serviteur. Le Maréchal d'Ancre se signala à son exemple, par une audace d'un genre different. Dans le tems même que les Etats parloient de modérer les dépenses excessives du Roi, & de supprimer une grande partie des Charges, il fit créer de nouveaux Offices de Trésoriers des pensions, dont il tira dix-huit cens mille livres, sans que les Etats osassent s'y opposer, tant les membres qui les composoient, étoient dévoüés à la Cour. Le député de la Noblesse du haut Limosin, donna des coups de bâton au Député du Tiers-Etat du bas Limosin. Dans le tems que pour cet-

te violence, on coupoit la tête en effigie au Député de la Noblesse, Rochefort, Favori du Prince de Condé, donna des coups de bâton à Marsillac, qui avoit été à ce Prince, & qui s'étoit donné à la Reine. Le Maréchal d'Ancre voulut faire faire le même traitement à Riberpré Gouverneur de Corbie; mais quoique ce Gentilhomme se vît attaqué par trois ou quatre hommes à la fois, il se défendit avec tant de valeur, qu'il les mit en fuite, recevant autant de gloire de cette action, qu'on avoit eu dessein de lui faire essuyer de honte.

Les Etats furent informés de toutes ces violences; mais le Parlement s'étant emparé de la connoissance de ces affaires, elles tournerent au gré de la Reine, qui ne demandoit alors que la tranquillité & le repos. Enfin ces Etats si peu respectés, & si inutiles à la France, se séparerent le 24 de Mars, sans avoir rien fait pour le public, pour le Roi, ni pour eux-mêmes. Le Maréchal d'Ancre étant informé que Villeroi avoit voulu ouvrir les yeux de la Reine, sur la conduite qu'il avoit tenuë durant l'Assemblée des Etats, se broüilla avec lui, & fit donner un

Séparation des Etats.

Emploi honorable au Commandeur Silleri ennemi de ce Miniſtre ; mais ayant eu deſſein quelque tems après de ſe faire donner le Gouvernement de Normandie en échange de celui de Picardie, il ſe reconcilia avec Villeroi. Son deſſein étoit auſſi de retarder la concluſion du double mariage, juſqu'à ce que la paix fût concluë avec les Princes encore une fois retirés de la Cour. Le Chancelier, dont les deſſeins étoient contraires à cet avis, ne trouva d'autre moyen de ramener le Maréchal d'Ancre, qu'en lui promettant de concert avec le Duc d'Eſpernon, qu'il auroit le commandement de l'armée deſtinée à combattre les Princes, s'ils s'obſtinoient dans leur révolte. Villeroi picqué de la liaiſon du Maréchal d'Ancre avec le Chancelier, écrivit au Roi d'Eſpagne, que les conſeils ſeuls de cet Italien empêchoient la Reine d'achever promptement une affaire ſi intéreſſante pour toute l'Europe, & ſi avantageuſe aux deux Couronnes. Le premier Miniſtre de Florence, envoya à la Régente la copie de cette Lettre de Villeroi. Elle en fut d'autant plus picquée, que ce Miniſtre avoit appris au Roi d'Eſpa-

gne, que le Maréchal d'Ancre & sa femme la gouvernoient absolument. Comme elle étoit haute & impérieuse, elle fit venir Villeroi & lui fit de grands reproches, le ménaça de lui ôter son Emploi, & de l'éloigner de la Cour. Villeroi se voyant découvert, se jetta à ses genoux, & la pria d'ajouter moins de foi à ce que lui débitoit le Maréchal d'Ancre, qu'il avoit crû servir l'Etat en écrivant en Espagne, & qu'il étoit de son devoir de s'opposer à ce que d'Ancre entreprenoit contre les intérêts du Roi.

La Régente, quoique prevenuë, reconnoissant la droiture des intentions de Villeroi, lui rendit ses bonnes graces, & ce Ministre continua de travailler à l'accommodement du Prince de Condé. Le tems du Sacre du Roi approchoit; on souhaitoit que les Princes, surtout le Prince de Condé, se trouvassent à cette cérémonie. La Régente leur envoya coup sur coup diverses personnes, pour les engager à revenir à la Cour; mais M. le Prince répondit positivement,

qu'il ne se trouveroit auprès du Roi, ni à son Sacre, que l'on n'eût chassé de la Cour le Chancelier Silleri, le Commandeur son frere, Bullion, Dolé, & surtout le Maréchal d'Ancre, qui protégeoit les autres. M. le Prince demanda encore, que la Citadelle d'Amiens fût rasée, ou que l'on en ôtât le Gouvernement à Concini. Cet article faisoit surtout beaucoup de peine à la Reine mere; mais voulant la paix à quelque prix que ce fût, elle ôta la Picardie à son Favori.

Cette Princesse sçut le récompenser avec usure, en lui accordant la Lieutenance Générale de la Normandie, le Gouvernement de Caën, de Quillebœuf, & de toutes les Places, qu'on avoit autrefois refusées aux instances du Prince de Condé. Le Chancelier Silleri, qui étoit cause de cet accommodement, eut ordre de rendre les Sceaux; du Vair fut mis à sa place. Villeroi fut prié de se retirer à sa maison de Conflans; & la Charge du Président Jeannin fut donnée à Barbin: ainsi tout le Ministere fut

hangé, & demeura tout entier entre es mains du Maréchal d'Ancre.

Vapeurs de la Galigaï.

Depuis un tems, l'inquiétude & la rainte avoient fait tomber la Maréchale en une espéce de démence, qui voit des accès réguliers. On ne lui procuroit du soulagement, que lorsque se prétant à la bisarrerie de ses lifferens désirs, on vouloit se donner a peine de les satisfaire au moins en pparence. La Reine eut d'abord pitié du triste état de sa Favorite; mais les nalheurs trop longs lassent la pitié après l'avoir plainte, la Reine la méprisa. Toute sa confiance fut pour le Maréchal d'Ancre; il passoit les journées entieres avec elle, & toutes les graces passoient par son canal. La Galigaï, qui se voyoit déchuë de son ancienne faveur, gémissoit & fondoit en larmes, seule dans son appartement, où elle n'étoit visitée de personne, pas même de ceux qu'elle avoit comblés de biens. Le Maréchal d'Ancre ne voyant plus en elle qu'un objet propre à inspirer de l'éloignement & du dégoût, n'alloit plus dans sa Chambre qu'un moment chaque jour. Elle redoubloit ses pleurs lorsqu'il se présentoit à ses yeux; ce

qui l'obligoit de sortir pour n'être pas témoin d'une scene plus capable de l'importuner que de l'attendrir. Ainsi cette femme imperieuse, qui durant un si long-tems avoit gouverné à son gré la Maîtresse de l'Etat, délaissée de tout le monde, abandonnée de son mari, livrée à elle-même, n'avoit plus pour compagnie qu'une troupe de Domestiques, que son malheur rendoit insolens. Heureuse, si le sort qui l'accabloit, en la privant de sa raison par intervalles, ne lui en avoit pas conservé, assez d'usage, pour lui faire sentir tout le poids de son infortune. Chaque fois qu'elle appercevoit la Reine, elle s'exhaloit en reproches & en injures, sans garder aucun ménagement, l'appellant même quelquefois, *dispiétata, ingrata*, & ne se servant jamais pour la désigner, que du mot de *balourde*.

Foiblesse du Maréchal d'Ancre.

Le Maréchal d'Ancre au contraire, ne voyant plus rien dans l'Etat au-dessus de ses désirs, n'avoit plus cette fierté, qui souvent lui avoit fait des ennemis. Seulement s'étant ridiculement imaginé, qu'on avoit dessein de l'empoisonner par les regards, il ne pouvoit souffrir que quelqu'un le con-

sidérât avec attention, & lui-même n'arrêtoit les yeux sur personne. Cette idée bisarre lui donnant un air distrait & égaré, plusieurs prédisoient qu'il tomberoit bientôt dans l'état de sa femme.

Le Prince de Condé, jaloux de voir le Maréchal revêtu de l'autorité Royale, s'unit avec les Ducs de Guise, de Mayenne, de Boüillon, de Nevers, d'Espernon, & tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs à la Cour, à l'exception de Thémines, de Bassompierre, de Vitri, & de quelques autres. Une cabale si forte s'étant déclarée contre le Maréchal, sa puissance & celle de la Reine diminuerent tout à coup; la Maison de ce Favori, le Louvre même, si fréquentés, se virent tout à coup déserts, pendant que l'Hôtel de Condé pouvoit contenir à peine la foule des Courtisans qui s'y rendoient à l'envi. Le Maréchal d'Ancre, secondé de la Reine, employa tous ses efforts pour retenir le pouvoir qui lui échapoit. La fortune, si long-tems soumise à ses désirs, s'étoit enfin déclarée pour Condé; elle l'entraîna lui-même, & le mêla sans distinction parmi la foule de ceux qui venoient rendre

hommage à M. le Prince. Bientôt celui-ci sembla vouloir lui donner la premiere place dans sa confidence; mais dans le fond de son cœur il le détestoit, & il n'affectoit de lui accorder quelque distinction, que pour faire mieux remarquer son triomphe.

Autorité du Prince de Condé.

Le Duc de Boüillon, dont l'esprit turbulent & ambitieux avoit été de tout tems si funeste au repos du Roïaume, gouvernoit absolument M. le Prince. Il lui représentoit sans cesse qu'il devoit tout entreprendre pour se rendre absolu dans l'Etat, & arracher des mains d'un étranger un pouvoir qui n'appartenoit qu'à lui. « Le premier Prince du Sang, lui disoit-il, » est premier Ministre né de l'Etat. Qui » peut mieux conduire un Royaume, » que celui qui à le plus d'intérêt à sa » gloire & à sa conservation ? Un E- » tranger, qui à peine sçait notre Lan- » gue, veut entreprendre de dominer » sur nous; c'est un attentat que le » premier Prince du Sang est obligé » de punir. » De pareils discours enfloient le courage de Condé, qui de lui-même étoit plus intéressé qu'ambitieux. Il ôta peu à peu à la Reine ce qui lui étoit resté d'autorité & de cré-

dit ; il n'entroit plus dans les conseils, pour faire des propositions, mais seulement pour faire entendre ce qu'il avoit déja décidé ; tout se traitoit devant lui ; enfin le Duc de Boüillon l'éleva si haut & avec tant de rapidité, que M. le Prince étonné de sa prodigieuse élévation perdit la tête, & fit dans la suite autant de chutes que de pas.

Le Duc de Boüillon lui servoit de guide, & demeurant ferme, le relevoit, & l'exposoit à tomber de nouveau ; son dessein étoit de le conduire jusqu'à un certain but, de l'abandonner là, & de prendre la place que cette derniere chute laisseroit vuide. M. le Prince ne fut pas long-tems à s'appercevoir, que le Duc de Boüillon ne l'accompagnoit avec tant d'assiduité, que pour accoutumer les yeux à le voir avec lui à la tête des affaires, & ne l'embarquoit dans un si grand nombre d'affaires épineuses, que pour le mettre dans l'impossibilité de s'en démêler avec succès, se réservant pour lui la gloire de l'exécution. Cependant la Reine effrayée de l'autorité du Prince de Condé, & se souvenant que les Espagnols l'avoient sollicité autrefois de faire déclarer nul le

mariage de Henri IV. avec Marie de Médicis, & leur fils illégitime, & de se mettre lui-même la Couronne sur la tête, craignoit qu'il n'eût formé cette funeste résolution. La fierté que ce Prince affectoit d'avoir avec elle, achevoit de lui persuader qu'il vouloit détrôner son fils. Il n'entroit plus dans le Louvre, qu'accompagné d'une foule de Gentilshommes, qui commençoient déja à lui rendre les honneurs dûs à un Souverain; les Gardes Françoises & Suisses étoient à sa dévotion; les Officiers qui environnoient leurs Majestés, ou l'aimoient, ou le craignoient; en un mot, ce Prince étoit le Maître du Louvre & de Paris.

Conspiration contre le Maréchal.

La prospérité du Prince de Condé augmentant chaque jour, on voyoit croître de même l'insolence de ses Partisans. Ils commencerent à s'assembler pour délibérer enfin sur ce qu'il leur restoit à entreprendre, pendant que la fortune les mettoit en état de tout oser. Dans ces conseils séditieux chacun parloit suivant sa passion; les uns vouloient qu'on s'en prît au Roi même; les autres opinoient seulement à exclure la Reine du Gouvernement;

mais tous s'accordoient à se défaire du Maréchal d'Ancre. Ils disputoient seulement entr'eux sur la forme que l'on devoit garder en cette occasion : les plus sages opinoient à l'exiler hors du Royaume avec toute sa famille. Les autres demandoient sa mort, comme le seul moyen de terminer tout d'un coup cette importante querelle. On venge un homme vivant ; on se contente de plaindre un homme mort.

Le Prince de Condé, dont les inclinations n'étoient point cruelles, ne put se déterminer à répandre le sang d'un malheureux Etranger, qu'il appelloit tous les jours son ami, lui promettant sa protection, & l'assurant que toutes les intrigues de ses ennemis ne pourroient l'empêcher de l'aimer. Les Guises n'étoient pas si modérez. Un jour le Maréchal d'Ancre étant venu à une Assemblée, où les conjurés se trouvoient tous, ils presserent M. le Prince de le faire tuer, pendant qu'il le pouvoit sans risque. Condé résista à leurs sollicitations, & le Maréchal d'Ancre échapa à ce danger, sans sçavoir qu'il l'avoit couru.

On dit que le Prince de Condé se repentit d'avoir laissé aller le Maré-

chal, & que quelques jours après, il assembla les Guises, les Ducs de Boüillon, de Nevers & d'Espernon, poür leur dire que sa résolution étoit enfin prise, de faire tuer le Maréchal d'Ancre, & d'éloigner la Reine du Roi son fils. Mais il fût bien étonné de l'extrême froideur avec laquelle tout le monde l'écouta. La Régente, par le conseil de Barbin, avoit eu le tems de gagner le Duc de Guise; & celui-ci avoit déterminé ses freres & son oncle le Düc de Mayenne, à ne rien entreprendre contre la Reine personnellement, même à garder quelque ménagement avec le Maréchal d'Ancre. Le Duc de Guise remarquant sans peine l'étonnement du Prince de Condé. « Il y a, lui dit-il, » beaucoup de difference entre vouloir exclure le Maréchal d'Ancre du » Ministere, ou vouloir éloigner la » Reine du Gouvernement de l'Etat. Le premier est un homme de peu » de considération; mais Marie de Médicis est la mere de notre Roi; il » reste toujours des ressources aux personnes de cette qualité; souvent la » disgrace la plus accablante est suivie de la plus éclatante prospérité;

» & la Reine peut nous voir demain
» dans l'état d'infortune où nous la
» voyons réduite aujourd'hui. Je crois
» que l'on ne doit point manquer au
» respect qui lui est dû. En m'avoüant
« l'ennemi du Maréchal, je me dé-
» clare le serviteur de la Reine. »

Le Prince de Condé, qui ne s'attendoit pas à un pareil langage, se hasarda moins dans ses autres propositions. Il sentit que le Duc de Guise s'étoit accommodé avec la Reine, & que si le Maréchal d'Ancre tomboit, lui seul profiteroit de sa chute. L'exemple du Duc de Guise determina plusieurs autres Partisans de M. le Prince à le trahir en faveur de la Reine. L'Archevêque de Bourges fut un de ceux qui l'avertit le plus sincérement de ce qui se passoit entre les Conjurés; & enfin ce Prélat lui fit dire que le Roi couroit un si grand péril, que tout étoit perdu, si on n'y trouvoit quelque remède. Le défaut des Souverains & de ceux qui gouvernent sous leur autorité, est de mépriser le danger éloigné, & de s'effrayer trop à la vûë du péril présent. La Reine, malgré tout son courage, laissa trop voir sur son visage consterné l'inquiétude & la crainte

Embarras de la Cour.

dont son ame étoit saisie. Elle se tournoit de tous côtés, & ne voyoit plus autour d'elle que des ames lâches, ou venduës à M. le Prince. Le Maréchal d'Ancre éperdu réstoit dans l'appartement de sa femme, où ils se plaignoient tous deux de la fortune qui les persécutoit, sans leur laisser aucun moyen d'échaper au naufrage dont ils étoient ménacez.

Oeconomies Royales.

Dans ces circonstances, Sulli revenu depuis peu à Paris de ses terres, où il s'étoit retiré après la perte de sa Charge de Sur-Intendant, voyant le Vaisseau de l'Etat dont il avoit été si long-tems le Pilote, tout prét de se briser contre l'écueïl qui le ménaçoit, crut devoir s'employer encore à sauver sa Patrie, & demanda à la Reine une audience particuliere. Elle y consentit, & voulut même que le Roi fût présent, avec Mangot & Barbin. Le Duc de Sulli leur expliqua en détail les intrigues des Princes, & les funestes résolutions qu'ils avoient prises contre l'Etat & le Roi : *Sire, & vous Madame*, ajouta-t'il, *je vous prie de faire attention à ce que j'ai l'honneur de vous dire : Plût à Dieu, que vous fussiez hors d'ici, au milieu de douze cens*

chevaux ! *Je n'y vois autre remede.*

La Reine fondant en larmes, voulut avant de s'expoſer à ſortir de Paris, faire un dernier effort, & ramener par ſes carreſſes des cœurs, que les promeſſes de M. le Prince avoient ſéduits. Elle parla à preſque tous les Seigneurs de la Cour, les uns après les autres : elle leur repréſenta le péril que couroit le Roi, leur promit au-delà de leur eſpérance, pleura devant eux, & les regagna du moins en partie. Le Prince de Condé, de ſon côté, craignant d'être abandonné de tous ceux qui verroient la Reine, ne vouloit laiſſer aller au Louvre aucun des Conjurés. Mais malgré ſes efforts pluſieurs s'échaperent. Un Roi fait rarement des avances ſans ſuccès ; le cri de la Patrie ménacée en ébranla pluſieurs ; le péril qu'entraînoit après ſoi l'exécution d'une pareille entrepriſe, acheva de toucher les autres. Le Prince de Condé ne vit plus auprès de lui, que des gens ſans crédit & ſans reſſource, ou dont il avoit à ſe défier. Plein de douleur & de déſeſpoir, il quitte ſon Hôtel, ſe retire à Saint Martin, & envoye prier Barbin de venir l'y trouver promptement. La

Reine, qui se douta du sujet de cet empressement, ordonna à Barbin de se conduire avec d'autant plus de circonspection, qu'il étoit question, en ménageant l'honneur du Trône, de ne point désesperer un homme, de qui l'on avoit encore beaucoup à craindre.

Barbin se prêtant à l'impatience de M. le Prince, se rendit à Saint Martin. « Voilà trois heures, lui dit Condé en l'abordant avec émotion, que » je suis ici à répandre des larmes sur » le péril qui ménace la Reine, & sur » celui que je cours; je ne puis me » sauver qu'en la perdant; elle débauche mes serviteurs. Ceux-ci qui me » restent veulent achever l'entreprise, ou me quitter; si je me prête à » leur ardeur, c'est fait du repos de » l'Etat; si je m'y refuse, je reste » seul, & la Reine devenuë la Maîtresse me méprisera, & m'accablera. » Ce n'est pas, ajouta-t'il, que je » puisse rester en la situation où je » suis; je sçai bien qu'elle ne convient » point à un Sujet: il n'y a plus qu'à » ôter le Roi de sa place & qu'à m'y » mettre; c'est trop je l'avoüe; mais » aussi de cette élévation tomber jusqu'au

» qu'au mépris, je ne puis m'y res-
» soudre. » Se répentant ensuite de montrer tant de trouble & de foiblesse. *Au reste*, dit-il, *la conspiration est terrible; la conjuration de tous les Princes contre le Roi est si forte, que je ne sçai si Sa Majesté pourroit se soutenir, même avec mon secours.*

Barbin lui répondit avec beaucoup de sagesse, & lui représenta que son devoir devoit l'emporter sur toute autre considération; que la situation du Roi n'étoit point aussi déplorable qu'il se la peignoit; qu'au seul nom de ce Prince, on verroit accourir tout le peuple à sa défense; que déja le Louvre étoit rempli d'une foule de Noblesse déterminée à mourir à ses yeux, plûtôt que de l'abandonner aux ennemis de son autorité; que ses Gardes, ses Gentilhommes, tous ceux qui avoient l'honneur de servir auprès de sa personne, se joindroient à ses premiers défenseurs; & que peut-être ces Princes si enhardis par son silence, effrayés de son pouvoir, viendroient eux-mêmes implorer sa clémence, & se soumettre à sa justice. Barbin fit entendre ensuite au Prince de Condé, qu'on ne le croyoit pas capable

de former de lui-même des résolutions criminelles ; & que le Roi distinguant ce qu'on lui faisoit exécuter, & ce qu'il pensoit de lui-même, étoit dans la résolution de lui témoigner plus d'affection que jamais, & de lui laisser dans l'Etat autant d'autorité qu'il en pouvoit désirer.

M. le Prince, effrayé par ce qu'on lui avoit dit d'abord, fut charmé qu'on jettât sur d'autres que sur lui ce qu'il y avoit de coupable dans sa conduite, & que le Roi lui promît une situation digne de son rang : « Que le Roi, » dit-il, chasse donc le Duc de Boüillon ; c'est lui qui m'entraîne mal- » gré moi loin de mon devoir & de » mes sentimens ; il a sur moi un « ascendant que je ne puis vaincre ; » s'il n'y étoit plus, les affaires se re- » verroient bientôt sur le pied où el- » les doivent être. » Barbin l'assura qu'on y pourvoiroit ; & quittant M. le Prince, il se hâta d'aller rendre compte à la Reine du succès de sa commission.

Le Prince de Condé plus agité que jamais se rendit à son Hôtel. Le Duc de Boüillon l'y attendoit. Celui-ci paroissoit aussi tranquille & aussi

courageux, que l'autre étoit agité & abattu. Le Duc connoissoit trop bien M. le Prince, pour ne pas s'appercevoir de son embarras. Il lui en demanda la cause, & cela d'un air si sincere & si touché, que Condé, qui avoit d'abord voulu le fuir, le pria lui-même de rester. C'est le propre des ames foibles & craintives de ne s'arrêter sur aucune résolution. Condé craignit de s'être trop ouvert avec Barbin; pour le sçavoir, il avoüa tout au Duc de Boüillon, lui disant que l'apréhension de se voir abandonné des autres l'avoit engagé à paroître désirer un accommodement avec la Reine. Le Duc de Boüillon, sans le blamer ouvertement de ce qu'il avoit fait, lui en fit connoître l'inconvenient. Il lui peignit ses amis informés de son dessein, qui croyant ne trouver leur sureté qu'en le prevenant, couroient à l'envi aux pieds de leurs Majestés, y expier le crime qu'ils avoient commis en le suivant. Il lui représenta ensuite la Reine plus puissante & plus irritée que jamais, profitant de l'abandon où il se trouveroit, pour le traiter avec une rigueur capable de le mettre hors d'état de rien entreprendre à l'avenir:

qu'enfin sa liberté étoit ce qu'il pourroit perdre de moins ; au lieu que s'il fût demeuré constant dans son premier dessein, les Princes de la Maison de Guise, le Duc de Nevers, & lui-même, le garantissoient du succès ; que la plûpart de ceux qu'un premier mouvement avoit poussés vers le Louvre, seroient revenus à lui avec la même légereté ; que dans les grandes entreprises la multitude est toujours du parti de l'audace, & que les noms de tant de Princes réünis, valoient bien ceux d'un Roi enfant, d'une Reine foible, & d'un Favori homme de néant.

Ce discours prononcé par un homme tel que le Duc de Boüillon remit l'esprit du Prince de Condé dans son premier état. Honteux d'avoir tremblé, & se laissant conduire par les mouvemens de l'ambition qui se réveilloient en lui, il assura le Duc de Boüillon que son dessein étoit de pousser les choses jusqu'au bout, & de faire usage de tous les moyens que lui présentoit la fortune. Certain à son tour que les Princes songeoient à le seconder généreusement, il voulut se signaler par quelque chose d'éclatant ; &

chargea l'Archevêque de Bourges d'aller dire au Maréchal d'Ancre, qu'il ne comptât plus sur lui, & que son dessein étoit de le perdre. Cette déclaration fut bientôt répanduë au Louvre. Barbin y avoit dit que M. le Prince alloit venir lui-même se soumettre à tout ce que leurs Majestés voudroient ordonner de son sort. A ce bruit, les plus attachés à son service s'étoient hâtés de se rendre au Louvre : une nouvelle contraire y produisit un effet different. Sa fermeté inspira du courage à ses créatures ; ils lui supposerent de grandes ressources, puisqu'il montroit plus d'audace encore après leur désertion. Ils trouvoient leur sureté dans la sienne ; & quel péril ne couroient-ils pas, si ce Prince devenoit le plus fort ? L'Hôtel de Condé commença à se remplir de Conjurés ; les plus retenus, excités par l'exemple des premiers, s'y rendirent ensuite ; la foule du Louvre parut bien-tôt éclaircie ; & la fortune, qui sembloit prendre plaisir à se joüer de tant de superbes têtes, replongea la Reine dans ses premiers embarras, & rendit le soir au Prince

de Condé tous les avantages dont il joüissoit le matin.

Frayeur & inquiétude du Maréchal d'Ancre.

Le Maréchal d'Ancre & sa femme, menacés personnellement par le Prince de Condé, ne douterent plus que l'instant de leur perte ne fût enfin arrivé. Ils voyoient la Reine plus effrayée que jamais verser des larmes en abondance, & ne pouvoir se consoler des malheurs qui ménaçoient la tête de son fils. Le premier dessein de Concini fut de sortir promptement de la Cour, de se retirer à Caen, & de se rendre par mer en Italie. « Plût à » Dieu, disoit le Maréchal hors de » lui-même, que nous fussions dans » une barque au milieu de la mer; je » vois bien que tout est perdu pour le » Roi, pour la Reine, & pour nous. » Un moment après, le Maréchal paroissoit espérer encore; il avoüoit que le tems étoit bien orageux, mais que la tempête pouvoit être suivie d'un calme heureux; semblable à ces gens que l'imprudence a précipités dans le péril; « si je puis vaincre cette bourrasque, ajoutoit-il, si je puis revenir à la Cour, jamais je ne me mêlerai » d'affaires, ni du Gouvernement. » L'un & l'autre protesterent qu'ils se-

soient contens de joüir paisiblement de leur fortune, sans vouloir se charger d'une autorité dangereuse.

Le Maréchal avoit fait tout préparer pour sa fuite, & sa femme se disposoit à le suivre; mais en voulant monter dans sa litiere, succombant à la maladie & à la douleur, elle tomba deux fois évanouïe entre les bras de ses gens. En cet état réduite à demeurer, elle ne voulut pas permettre que son mari la quittât. Au désespoir des efforts qu'elle faisoit pour le retenir, le Maréchal pria Barbin de lui faire entendre, qu'ils étoient perdus l'un & l'autre, s'il ne se mettoit promptement en sureté; qu'on ne l'inquiéteroit plus aussi-tôt que son mari seroit éloigné, & qu'étant au Louvre, où elle pouvoit se faire porter, elle n'auroit rien à craindre des efforts de ses ennemis. La Maréchale d'Ancre se rendit à ces raisons; le Maréchal partit, & le Prince de Condé en ayant été instruit, se répentit de lui avoir donné tant de terreur. Sa retraite.

L'Archevêque de Bourges s'étoit trop hâté, selon lui, d'aller lui faire un compliment si dur: il dit qu'il ne l'en avoit chargé, que pour se défaire du

Duc de Boüillon qui le persécutoit. Il est vrai que le courage du Prince de Condé lui ayant été inspiré par ce Seigneur, il l'avoit perdu aussi-tôt que sa présence. Tout ce que lui avoit dit Barbin, se représentoit à son imagination avec des couleurs plus vraies que celles dont le Duc de Boüillon s'étoit servi pour lui persuader le contraire. On vit donc encore une fois la face de la Cour changée. M. le Prince envoya coup sur coup aux amis du Maréchal, pour leur protester qu'il n'avoit aucun mauvais dessein contre lui. Le départ de ce Ministre le chagrinoit d'autant plus, que la Reine cessant d'appréhender pour son Favori, deviendroit plus hardie, & que le peuple satisfait de voir l'objet de sa haine éloigné de la Cour, pencheroit entierement du côté du Roi; joint à ce que le Maréchal d'Ancre, par crainte pour lui-même, n'auroit jamais souffert qu'on eût attenté à la personne de M. le Prince. Il oublia bientôt les refléxions que la retraite du Maréchal lui avoit fait faire, & se livrant aux flatteurs qui applaudissoient à cette apparance de succès, il ne se souvint pas que celui qui creuse un préci-

pice pour un autre, eſt en danger d'y tomber le premier.

La Reine voyant le Maréchal d'Ancre en ſureté, prit des deſſeins plus dignes du rang qu'elle occupoit; elle oſa penſer à faire arrêter M. le Prince, perſuadée qu'enivré de ſon triomphe il négligeroit l'eſſentiel, qui eſt de ſe défier du deſeſpoir des vaincus. M. le Prince ne ſongeoit en effet à rien moins qu'à ſe garantir des entrepriſes de la Reine; il la croyoit entierement occupée du ſoin de ſe ſoutenir contre ſes efforts. Pendant ce tems-là, ſes Emiſſaires s'appliquoient à gagner le peuple, par le moyen des Officiers de la Bourgeoiſie, qu'ils faiſoient agir à leur gré par des motifs d'intérêt ou de crainte. Les Partiſans du Prince de Condé étoient ſi fiers de leurs ſuccès, qu'ils ſe vantoient hautement que Dieu ſeul pouvoit les empêcher de changer le Gouvernement. Tout étoit pour le Prince, & renouvellant à ſon occaſion les fureurs de la Ligue, les Curés de Paris & les Prédicateurs engagerent le peuple à ſeconder ſes deſſeins coupables. Par ſon ordre, on tira de l'Arſenal de quoi armer 3000 hommes.

On fit des levées dans les Provinces; les déniers du Roi furent saisis; le nom seul du Prince fut respecté, & ses Conseillers l'excitant toujours à de nouveaux attentâts, le Roi & l'Etat paroissoient être au moment de leur perte.

La Reine naturellement courageuse, s'anime à la vûë du péril; elle rassemble ses créatures; elle prie, ménace, promet, accorde même au-delà de son pouvoir, ne s'inquiétant que du danger qui la ménace, & des chemins qui peuvent la sauver. Il lui falloit des gens de confiance, qui joignissent à la valeur une obéïssance aveugle. Themines, qui fut depuis Maréchal de France, eut l'honneur de son choix; le feu Roi lui en avoit souvent parlé, comme d'un homme sûr, & incapable de manquer jamais au devoir d'un bon sujet. Ce Seigneur vivoit depuis long-tems à la Cour, sans se mêler dans aucune des cabales qui s'y formoient, ne songeant qu'à remplir avec exactitude les fonctions de sa Charge. La Reine l'envoya chercher: elle lui promit des récompenses immenses, s'il vouloit sauver le Roi & l'Etat, en arrêtant M. le Prince qui

vouloit les perdre à la fois. Thémines répondit, que quelque danger qu'il y eût à courir, en arrêtant un premier Prince du Sang, dont les plus Grands du Royaume avoient embrassé le parti, il s'y hazarderoit volontiers pour obéïr à Sa Majesté. La Reine lui ayant demandé sur combien de personnes il pouvoit compter pour cette expédition, il nomma ses deux fils, & trois ou quatre autres; ainsi ce fut d'abord avec sept à huit hommes seulement, que l'on forma le dessein d'arrêter un Prince, que l'on pouvoit dire suivi de toute la France.

Barbin, à qui le Maréchal d'Ancre avoit recommandé en partant le soin de ses intérêts, poussa la chose vivement. Il vouloit venger son bienfaicteur; par son adresse, on fit entrer sans bruit des armes dans le Louvre; & tout étant préparé, le jour de l'exécution fut fixé au mardi. M. le Prince devoit se rendre de bonne-heure au Louvre, pour assister aux Conseils. C'étoit alors qu'on se devoit saisir de sa personne. Il reçut plusieurs avis de differens côtés; mais ennivré de sa bonne fortune, ce Prince s'imagina être désormais au-dessus de toute

Le Prince de Condé est arrêté.

crainte ; il entra le Mardi dans le Louvre avec la même sécurité, que s'il eût ignoré entierement qu'un violent orage s'apprêtoit à fondre sur lui. Aussi-tôt que la Reine fut instruite de son arrivée, elle manda Créqui, & Bassompierre, Mestres de Camp des Régimens des Gardes Françoises & Suisses. Cette Princesse leur ordonna de tenir leurs Soldats en bataille, & d'empêcher le Prince de Condé de sortir du Louvre, s'il se présentoit pour le faire. D'abord Bassompierre & Créqui resisterent pour la forme ; mais le Roi leur ayant parlé lui-même, ils sortirent pour exécuter ses ordres. M. le Prince, pendant que l'on conspiroit sa perte, étoit dans le Conseil. Un homme instruit s'approcha de son oreille, & on vit le Prince changer de couleur ; mais se remettant aussi-tôt, il continua de parler d'affaires ; une autre personne vint lui parler encore, & à ce coup le Prince perdit tout à fait contenance ; enfin étant entré dans le lieu fatal, qui avoit été assigné à Thémines, ce Gentilhomme l'arrêta, & lui fit rendre son épée. Frappé d'un coup si imprévû, M. le Prince hors de lui-même jetta par-

tout des regards ménaçans ; ſes yeux ſe fixerent ſur le Duc de Rohan qui ſe tenoit en ſilence dans un coin de la chambre : il l'appella ; mais voyant que ce Seigneur demeuroit muet, il ceſſa lui-meme de parler & de ſe plaindre. On lui fit prendre auſſi-tôt le chemin de la chambre qui lui étoit deſtinée ; & ayant rencontré ſur ſon paſſage quelques Gardes armés de pertuiſanes : il cria, *je ſuis mort* ; mais ils le raſſurerent, en lui diſant qu'on n'en vouloit point à ſa vie.

La Princeſſe de Condé, inſtruite de ſon malheur, monte auſſi-tôt en caroſſe, parcourt les ruës de Paris, en criant que le Maréchal d'Ancre vient de faire tuer M. le Prince au Louvre. Le peuple s'émeut, moins par inclination pour le Prince, que par haine contre le Maréchal ; mais la multitude, après avoir jetté quelques cris, rentra dans ſes maiſons ſans vouloir prendre les armes. Un Cordonnier nommé Picard, à qui le Maréchal d'Ancre avoit autrefois fait donner des coups de bâton, ſouleva tous ſes voiſins ; bientôt ils formerent une groſſe troupe, & ils allerent décharger leur colere ſur la maiſon du Maré-

Emeute du peuple de Paris.

chal, d'où ils enleverent tous les meubles, briserent ce qu'ils ne purent emporter, & laisserent à peine les murailles entieres. De-là, cette populace animée alla fondre sur la maison de Corbinelli son Sécretaire, qu'ils mirent au même état que celle de son Maître. La Reine ayant appris ce désordre; & se voyant environnée d'une foule de Noblesse, qui venoit lui offrir ses services, ordonna à quelques-uns d'eux de monter à cheval & de dissiper le peuple qui tenoit les ruës. Le Lieutenant Civil en même tems envoya dire partout, que M. le Prince étoit en vie, & qu'on ne l'avoit arrêté que pour avoir entrepris contre la personne du Roi.

Le Prince de Condé étoit encore au Louvre, où il ne cessoit de parler comme un homme qui avoit perdu le sens. Il rejettoit toutes les fautes qu'il avoit commises sur le Duc de Boüillon. *Est-il pris*, demandoit-il, *je lui ferai trancher la tête dans vingt-quatre heures*. Ensuite il vouloit voir la Reine, ou du moins qu'on l'assurât que jamais il ne s'éleveroit contre son pouvoir, si elle lui faisoit rendre la liberté. *Que Madame la Maréchale d'An-*

cre, disoit-il, *se jette à ses genoux pour l'obtenir*, s'imaginant que cette femme mortellement offensée alloit tout oublier, pour demander la grace du seul homme qu'elle avoit à redouter. Tant les Grands ont de penchant à croire que tout leur est dû, & que le moindre retour de leur part doit effacer jusqu'à la trace du plus juste ressentiment. Mais la Reine, loin d'avoir égard aux supplications réïterées de M. le Prince, le fit transporter dans une autre chambre du Louvre bien grillée, & de-là au Château de la Bastille.

Le Maréchal d'Ancre revient à la Cour.

Le Maréchal d'Ancre ayant appris cette nouvelle, se hâta de revenir à la Cour, un calme trompeur lui faisant croire, que l'orage étoit dissipé. A son arrivée, les Sceaux furent ôtés à du Vair, pour être donnés au Sieur Mangot. Le Maréchal ayant égard à la fidélité avec laquelle l'Evêque de Luçon avoit servi jusque-là Marie de Médicis, dont il étoit Sécretaire des Commandemens, le fit Sécretaire d'Etat. C'est cet Armand du Plessis, si célébre depuis sous le nom du Cardinal Duc de Richelieu, premier Ministre d'Etat de Loüis XIII. Le Ma-

réchal d'Ancre estimoit ce Prélat. Un seul point l'empêcha dans la suite de lui conserver son amitié; ce fut la fierté excessive de cet Evêque, qui ne parut lui tenir aucun compte de la Charge de Sécretaire d'Etat qu'il venoit de lui procurer.

Les Ducs de Guises, de Mayenne, de Nevers, & de Boüillon, tonnoient dans les Provinces. Ils ménaçoient de mettre le feu aux quatre coins du Royaume, si on ne délivroit le Prince de Condé. Chacun d'eux s'efforçoit de lever des troupes; mais Thémines, envoyé contre ces Rebelles avec des forces supérieures, les battoit de tous côtés. Le peuple de Paris seulement continuoit de murmurer contre le Maréchal d'Ancre, que l'on rendoit responsable de tous les maux qui arrivoient. Il auroit prévenu ces plaintes, s'il se fût souvenu des vœux qu'il avoit formés avant son départ, & des promesses qu'il avoit faites de ne se plus mêler du Gouvernement de l'Etat. A peine fut-il arrivé à la Cour, qu'il se chargea du Ministere, & se revêtit de plus d'autorité qu'il n'en avoit jamais eû.

Soulevement des Seigneurs contre lui.

Luine, Favori du Roi, & devenu par son moyen Gouverneur d'Amboise, s'étoit flatté que l'éloignement du

Maréchal le mettroit à son tour à la tête des affaires ; & que le Roi devenu en âge de gouverner, employeroit seulement ses Favoris, sans songer désormais à ceux de sa mere. Se voyant plus éloigné que jamais du Ministere, il représenta au Roi que le Maréchal d'Ancre possedoit toute l'autorité, sans s'inquiéter des maux que son ambition avoit causés à l'Etat ; que si les Princes avoient pris les armes & s'apprêtoient à porter le fer & le feu dans toutes les Provinces du Royaume, ce n'étoit que par haine pour le Maréchal ; que ces mêmes Princes rebelles redeviendroient sujets soumis, si l'objet de leur inimitié étoit éloigné de la Cour. Le Roi étant tombé malade en ce tems-là, & les Médecins ayant dit que son mal pourroit bien revenir au Printems, Luine inspira à son Maître qu'il étoit ménacé de quelque chose de funeste, & que l'on commençoit a y préparer l'esprit des peuples ; en même tems il lui donna les plus violens soupçons contre le Maréchal d'Ancre.

La haine naturelle du Roi pour cet Italien redoubla encore ; il ne respira que sa perte ; & Luine le voyant

dans cette disposition, envoya dire aux Princes ligués, qu'ils continuassent de faire grand bruit, sans paroître vouloir entendre à aucun accommodement. A ces nouvelles, les Conjurés prennent une nouvelle audace. Ils écrivent au Roi des Lettres pleines de menaces, remplissent les Provinces du Royaume & les Pays étrangers de Libelles contre le Gouvernement. Ils attaquent les Villes qu'ils sont sûrs de prendre, s'assurant qu'à la Cour on ne s'informera pas du nombre des défenseurs ni de la force des murailles. Le bruit de leurs prétendus succès est encore augmenté aux oreilles du Roi par Luine; il lui exagere les forces des Rebelles, les ressources qui leur restent, leur liaisons avec les Etrangers, les intelligences qu'ils ont au-dedans du Royaume. Ce fut en vain que la Reine & le Maréchal d'Ancre firent répondre par des Déclarations en forme aux plaintes des Rebelles. Luine continuoit de les justifier auprès du Roi, & de lui montrer le Maréchal d'Ancre comme une victime qu'il devoit immoler à sa sureté & au salut de l'Etat.

Une Lettre que le Duc de Nevers

écrivit au Roi sur ces entrefaites, servir à faire croire à ce jeune Prince tout ce que lui venoit de dire Luine. Le Duc assuroit le Roi que la puissance demesurée du Maréchal d'Ancre, & sa façon de gouverner l'Etat, étoient les seuls motifs de leur retraite & de leur soulevement. Il offroit de poser les armes & de revenir à la Cour rendre compte de sa conduite, pourvû qu'en éloignant le Maréchal, on lui donnât pour Juges, les Princes, Ducs, Pairs de France, & les anciens Ministres du feu Roi. Mais ce qui acheva de persuader à Loüis XIII. la vérité de ce que Luine lui avoit avancé, ce furent les remontrances du Parlement, par lesquelles cette Cour rejettoit la cause de tous les maux de l'Etat sur le Maréchal d'Ancre & sa femme, & démandoit leur éloignement. En méme tems les Princes ordonnerent à tous les Partisans du Maréchal d'Ancre de s'éloigner au plûtôt, défendant aux Villes & Communautés du Royaume d'entrer en aucune communication avec eux, sous peine d'éprouver toute la rigueur de leurs armes. On se mocqua d'abord de cette bravade; mais le Roi en conçut plus de ressen-

timent contre le Maréchal d'Ancre; qu'il voyoit l'objet de l'indignation publique.

Mauvaise politique du Maréchal.

Pour son malheur, il voulut encore en ces derniers tems changer les Ministres qui gouvernoient sous lui. Il étoit surtout mécontent de Barbin & de Richelieu. Les traverses qu'il avoit essuyées, & les contradictions de la Reine, qui craignoit plus que jamais de se compromettre, le rendoient quelquefois furieux. L'Evêque de Luçon, qui avoit dèslors cette hauteur & cette fierté, qu'on remarqua dans la suite, durant le cours de son Ministere, enclin à oublier les bienfaits reçus, ou du moins disposé à en sacrifier le souvenir à sa fortune, s'opposoit en tout aux volontés du Maréchal, & refusoit même de représenter à la Reine, leur commune protectrice, aucune des choses qui pouvoient le justifier, lorsque sa conduite sembloit répréhensible, ou lui faire accorder de nouvelles graces, lorsqu'il avoit le plus bésoin d'en obtenir. Il écrivit un jour une Lettre de reproche à cet Evêque ingrat : par l'extrait que j'en vais rapporter, on pourra juger de la violence de son caractere.

Parbieu, Monsieur, je me plains de vous; vous me traités trop mal; vous traités la paix sans moi; vous avez fait que la Reine m'a écrit, que pour l'amour d'elle je laisse la poursuite que j'ai commencée contre M. de Montbazon, pour me faire payer: que tous les Diables, la Reine, & vous, pensez vous que je fasse? la rage me mange jusqu'aux os.

Ce stile emporté, quoique grossier, réjoüissoit quelquefois la Reine; mais souvent cette Princesse en étoit irritée, & il falloit alors tout l'ascendant que le Maréchal d'Ancre avoit sur son esprit, pour lui faire oublier cette conduite insolente. Il l'emportoit à la fin sur la fierté naturelle à Marie de Médicis, qui lui pardonnoit d'autant plus sincérement qu'elle le sçavoit attaché à sa personne, & qu'il ne péchoit que par défaut de refléxion. Richelieu & Barbin, témoins des triomphes que le Maréchal remportoit sans cesse sur toutes les résolutions de la Reine, craignirent de perdre leur place, aussi-tôt qu'ils lui auroient donné sujet d'être mécôntent d'eux. Richelieu fut donc au-devant des coups que l'on se préparoit à lui porter, & prévint la Reine sur l'in-

disposition du Maréchal contre ses Ministres. Cette Princesse, qui ne vouloit point paroître se laisser gouverner, leur répondit, qu'en servant bien le Roi & le Public, ils n'avoient rien à craindre des particuliers ; réponse équivoque, qui ne sauvoit point Richelieu du péril. Mécontenter le Maréchal, c'étoit aux yeux de la Reine servir mal le Roi.

Son imprudence.

Le jeune Roi fut exactement instruit de la démarche de Richelieu & de Barbin auprès de la Reine ; Luine ne manqua pas d'y ajouter tout ce qui pouvoit achever d'irriter le Roi, & lui donner de nouveaux ombrages. La Reine qui le sçut, voyant que de nouveaux nuages s'assembloient de toutes parts sur sa tête, lui conseilla, pendant que l'air étoit calme encore, de se retirer en Italie avec sa femme, où ils pouvoient vivre l'un & l'autre avec splendeur. Le Maréchal, qui dans le tems de son premier péril auroit sacrifié tout son bien, pour joüir de l'avantage qu'on lui offroit alors, refusa d'en profiter : Et sur ce que l'un de ses confidens lui représenta, qu'il devoit prendre un parti si sage : *Non*, lui dit-il, *je veux*

voir jusqu'où la fortune d'une homme peut aller. De-là, on peut juger que la plûpart de ceux que l'on plaint d'être tombés dans un précipice, dont ils ignoroient la place, aveuglés par l'ambition, auroient refusé d'écouter, comme fit alors le Maréchal d'Ancre, les amis éclairés qui auroient bien voulu leur montrer l'endroit fatal.

S'efforçant de briller davantage dans le tems qu'il alloit s'éteindre, le Maréchal proposa à la Reine de se rendre Maître par surprise de la Citadelle d'Amiens, dont il avoit été obligé de céder le Gouvernement malgré lui. Luine fit sentir au Roi, combien il seroit dangéreux de laisser une place de cette importance entre les mains d'un homme tel que le Maréchal; en sorte qu'on lui défendit de rien entreprendre sur la Citadelle, quoiqu'il eût été de l'intérêt du Roi de l'enlever au Gouverneur, qui la possedoit alors. Luine à ce sujet ne manqua pas de revenir à la charge; selon lui, le Maréchal d'Ancre ne vouloit qu'on fit la guerre aux Princes, que pour recueillir seul le fruit de leur défaite, pouvoir tout entre-

Intrigue de Luine contre lui.

prendre à l'avenir avec plus d'audace, & disposer à son gré de l'autorité Royale. Les ennemis du Maréchal voyant que sa perte étoit décidée dans l'esprit de Loüis XIII. représenterent à ce Prince, que s'il n'y prenoit garde d'Ancre trouveroit peut-être les moyens de se relever, que les mécontens de l'Etat étoient les seuls qui arrêtoient son ambition démesurée; mais qu'après leur défaite, rien ne le retiendroit, & qu'elle éclatteroit d'autant plus qu'elle auroit été plus longtems contenuë.

La Reine avertie de ces démarches s'emporta vivement contre Luine & ses freres, à qui cette Princesse les imputoit. Surprise par le Maréchal d'Ancre elle menaça de se venger. Luine ne fut point étonné de sa colère; il sçavoit trop, avec quelle vivacité cette Princesse soutenoit le Maréchal. Comme il n'en vouloit qu'à lui, il alla trouver la Reine avec ses deux freres, pour l'assurer de sa fidélité & de son attachement à sa personne. Il protesta que loin d'avoir voulu jetter contre elle de mauvaises impressions dans l'esprit du Roi, il s'étoit au con-

traire

traire attaché à faire éloigner ceux qu'il avoit vû concevoir ces coupables desseins contre elle.

Marie de Médicis reçut les excuses de Luine, avec une froideur qui lui fit connoître, que loin de le croire, elle le soupçonnoit plus que jamais de la desservir auprès du Roi. Il lui étoit important qu'elle le crût sincere; & qu'elle cessât de lui attribuer un procedé si éloigné de ses sentimens. Pour cela Luine fit proposer au Maréchal d'Ancre, de lui donner en mariage une de ses niéces qu'il avoit à Florence. Le Maréchal auroit bien désiré s'assurer par-là de Luine; mais sa femme s'y étant opposée, il feignit lui-même de n'y vouloir point consentir. Alors Luine, qui avoit conçû le dessein de se reconcilier de bonne-foi avec lui, forma la résolution de le pousser à bout, sans s'inquiéter désormais de ce que pourroit penser la Reine. Cette Princesse de son côté, voyoit bien que Luine devenoit le plus fort, & que le meilleur parti que le Maréchal eut à prendre alors étoit de se retirer en Italie, conseil qu'elle

lui donnoit sans cesse, & dont il ne voulut jamais profiter.

Luine pendant ce tems-là, achevoit de persuader au Roi qu'on en vouloit à sa personne sacrée, & qu'il n'étoit en bute aux Favoris de la Reine, que parce qu'il avoit le bonheur d'être protégé de Sa Majesté; qu'ils vouloient absolument l'éloigner de la Cour, pour être en état d'accabler ensuite le Roi avec plus de facilité, & exécuter contre lui tout ce que la vengeance la plus noire pourroit dicter à ses plus cruels ennemis; que le Maréchal surtout brûloit d'impatience de venir à l'exécution de ce qu'il avoit projetté depuis si long-tems, pour assurer sa fortune, en soumettant la France au pouvoir de la Reine sa Mere. On lui faisoit entendre aussi que cette Princesse, aidoit le Maréchal dans ses entreprises, & avoit déja tout disposé à un succès aussi prompt qu'assuré; même qu'elle avoit pris occasion de la rebellion des Princes, pour envoyer en Campagne toute la Cavalerie de sa Maison, afin que Sa Majesté se vît obligée de se servir des

Gardes à cheval de la Reine, & qu'elle le trouvât ainsi en la disposition du Maréchal. Enfin les ennemis de ce Seigneur allerent jusqu'à dire au Roi, qu'ils sçavoient de science certaine, que le Maréchal d'Ancre vouloit se saisir de Sa Majesté & de Monsieur. Le Maréchal étoit soupçonné depuis longtems de minuter cet attentat, non qu'on le crût capable par lui-même d'une telle résolution ; mais il étoit lié avec une foule de mécontens, déterminés à tout entreprendre pour bouleverser l'Etat.

Cependant le Roi effrayé de ce qu'on venoit de lui dire, donna les ordres nécessaires pour arrêter le Maréchal, sans lui faire d'autre mal, à moins que lui ou ceux de sa suite ne se missent en défense. Il n'étoit plus question que de choisir un sujet capable de cette expédition.

On jetta les yeux sur l'Hôpital, Baron de Vitri, un des Capitaine des Gardes du Corps, Gentilhomme fort distingué, austere, courageux, & que le Marquis d'Ancre avoit toujours

craint, sans sçavoir pourquoi ; jusques là qu'il dit un jour en le regardant : *il me déplaît de voir cet homme le maître du Louvre.* Le Roi lui fit des caresses extraordinaires, dans l'intention de le gagner absolument, avant de lui déclarer à quoi on le destinoit ; & le voyant surpris de cette familiarité de la part du Monarque, on lui dit que Sa Majesté estimoit beaucoup sa rare probité, son courage, le désintéressement qu'il avoit témoigné jusqu'alors, & qu'elle avoit en lui une confiance entiere.

Vitri, aussi satisfait qu'il devoit l'être d'un pareil discours, répondit qu'il étoit entierement au Roi, & que lorsqu'il s'agiroit de son service, il se livreroit tout entier. A quelques jours de-là, Vitri apprit que le Roi étoit instruit de son zéle; que Sa Majesté en avoit été extrêmement satisfaite ; que pour lui témoigner combien il le croyoit sincere, elle avoit donné ordre d'exiger de lui un serment de ne réveler jamais un secret important, dont on vouloit le rendre le dépositaire

faire. Vitri n'eût autre chose à répondre, sinon qu'il seroit toujours fidéle au Roi.

Alors Vitri reçut un Billet, par lequel on lui indiquoit un lieu, où des gens affidés devoient l'instruire durant la nuit des volontés du Roi, avec ordre, lui mandoit-on, de la part de Sa Majesté, d'ajouter foi à ce que ces gens lui diroient comme venant de lui-même. Vitri ne manqua pas de se trouver au rendez-vous; mais qu'elle fut sa surprise, lorsqu'il entendit proposer d'arrêter un homme qui gouvernoit toute la France, & que cette proposition étoit faite par Tronçon, & un Jardinier des Thuilleries! Tronçon ne subsistoit à la Cour que par le moyen de ses sœurs, & étoit regardé par tous les Courtisans, comme un homme prêt à tout faire pour avancer sa fortune.

Le Maréchal est tué.

Le Baron de Vitri auroit abandonné sans doute une entreprise confiée à de tel gens; mais la promesse qu'il avoit faite au Roi, & l'espérance d'une haute fortune le déterminerent à suivre les ordres de Sa Majesté. Il

gagna plusieurs Gentilhommes, dont il connoissoit le courage ; & le jour ayant été fixé au 24 Avril, ces Gentilhommes se promenerent dans les cours & à l'entrée du Louvre, suivant Vitri comme pour lui faire honneur. Dans l'instant le Maréchal arriva.

Vitri, quoique courageux, étoit si étonné de l'action qu'il alloit faire, qu'à peine remarqua-t'il le Maréchal, & le laissa passer ; un des siens le lui ayant fait appercevoir, il le joignit, & lui dit qu'il le faisoit prisonnier de la part du Roi. D'Ancre pâlit à ces mots. *moi prisonnier*, dit-il ! En même tems, ce malheureux ayant mis la main sur la garde de son épée, peut-être sans dessein, peut-être aussi pour se défendre, on lui tira trois coups de pistolet, dont il expira sur le champ. Un de ses gens voulut mettre l'épée à la main pour le venger ; mais se voyant sur les bras un monde d'ennemis, & que tout rétentissoit du cris de *Vive le Roi*, il se retint. Vitri monta aussi-tôt dans la Chambre du Roi, pour lui dire que le Maréchal d'Ancre s'étant voulu

mettre en défenſe, on avoit été obligé de le tuer. Luine de ſon côté, après avoir fait monter le Roi ſur un billard, pour l'expoſer à la vûë de la foule, qui s'empreſſoit pour le voir, fit répandre dans la Ville, que le Maréchal avoit attenté ſur la vie du Roi: c'étoit le moyen de le rendre plus odieux, & de faire recevoir avec plus de plaiſir la nouvelle de ſa mort. En effet, le peuple n'eut pas plûtôt appris qu'il venoit d'être tué, que le Louvre ſe trouva environné de canailles; ils demandoient le corps du Maréchal, que l'on avoit mis d'abord dans une barraque de Portier, & de-là dans le petit jeu de paume du Louvre; le ſoir il fut enterré ſous l'Orgue de Saint Germain l'Auxerrois.

Mais le peuple ayant été informé du lieu de ſa ſépulture, courut auſſitôt le déterrer. Ils le traînerent, en criant d'une maniere épouvantable, juſque ſur le Pont-Neuf, où le malheureux Cadavre fut pendu par les pieds à une potence, que le Maréchal y avoit fait dreſſer lui-même, pour faire peur à ceux qui parloient mal de lui. On vit là, de combien de cruautés eſt capable une populace animée & li-

vrée à elle-même; tel qui auroit gémi dans un autre tems, de voir faire le moindre outrage au cadavre le plus abject, soüilla ses mains avec plaisir dans les entrailles du Maréchal d'Ancre; on lui coupa le nez, les oreilles, on lui ouvrit le ventre, & on jetta le tout dans la Riviere. Ces furieux ne se réserverent que le buste, pour assouvir entierement la rage qui les animoit. Ils le traînerent du Pont-Neuf à la Bastille, & de-là au Fauxbourg Saint Germain, où cette canaille tenta de le brûler devant la porte de son Hôtel; mais n'en n'ayant pû venir à bout, ce qui en restoit fut encore une fois traîné jusque sur le Pont-Neuf, d'où ils le jetterent enfin dans la Riviere. Le Maréchal avoit un fils, nommé le Comte de la Pene, nom d'une Maison illustre d'Italie, dont Concini se vantoit d'être issu: ce jeune homme âgé de douze ans, parfaitement bien élevé, & qui fut plaint même par les ennemis de son pere, alloit devenir aussi la victime de cette populace barbare, si l'on n'avoit eu soin de l'amener au Louvre, & de lui donner des Gardes.

A l'égard de la Maréchale, aussi-

tôt que son mari fut tué, Vitri alla l'arrêter dans son appartement, qui étoit à côté de celui de la Reine, & il la conduisit à la Bastile, d'où elle fut transferée quelques jours après à la Conciergerie du Palais. Le Parlement qui en avoit donné l'ordre, continua de faire son Procès à toute rigueur, & l'on ne douta point qu'elle ne fut condamnée, tant les ennemis de cette infortunée étoient ardens à la poursuivre; mais ne pouvant espérer qu'un Tribunal si reveré des peupes & dont l'équité est si connuë, voulut compromettre sa réputation pour satisfaire leur haine, ils mirent tout en œuvre pour trouver des crimes à la Maréchale. Ils firent une recherche exacte de toutes les actions de sa vie, & de celles de son mari. On reprocha à la mémoire de celui-ci, d'avoir autrefois fait donner des coups de bâton à un Cordonnier insolent, & de s'être vû soupçonné d'avoir fait attenter à la vie d'un Gentilhomme tué par un Soldat de la Ville d'Amiens, dont le Maréchal étoit Gouverneur. On

La Galigaï est arrêtée.

l'accusoit encore d'avoir abusé de la faveur de la Reine, & d'avoir mal conduit les affaires dont il avoit eu la direction. Sa femme étoit encore moins coupable ; son plus grand crime étoit de s'etre trouvée nantie, lorsque Vitri vint l'arrêter, de tous les diamans de la Couronne. La Reine les lui avoit confiés.

Ce qu'il y eut de plus frappant dans une revolution si extraordinaire, c'est que la Maréchale, qui depuis longtems avoit perdu le sens, & passoit tellement pour folle, que personne ne commerçoit plus serieusement avec elle, recouvra le jugement en entrant à la Bastille ; elle se soumit avec une résignation parfaite à tout ce qui lui pouvoit arriver de plus funeste ; & les Juges trouverent tant de courage & de sagesse dans ses réponses, qu'ils l'eussent renvoyée sans punition, si sa mort n'avoit été résoluë par le Roi & son Conseil.

On lui fait son Procès

Barbin qui avoit été long-tems attaché au Maréchal d'Ancre & à sa femme, & qui fut alors arrêté, étoit mieux à portée que qui que ce fût,

d'être parfaitement instruit de leurs actions. Luine lui fit dire, qu'il recouvreroit sa liberté s'il vouloit déclarer tout ce qu'il sçavoit de la Maréchale. Barbin répondit, que quoique cette Dame lui eût souvent donné de grands sujets de mécontentement, il étoit néanmoins extrêmement touché de son malheur ; que jamais ni elle ni son mari n'avoient eu dessein de nuire à l'Etat, ni d'attenter à la vie du Roi ; qu'ils avoient fait des fautes & non des crimes ; & même que ces fautes avoient plûtôt été occasionnées par leur imprudence, que par aucune mauvaise volonté. Barbin ajouta qu'il se verroit volontiers confronté avec la Maréchale ; mais qu'on auroit raison de ne le pas faire ; parce qu'il ne rendroit à son sujet qu'un témoignage honorable, & qui ne s'accorderoit point avec les idées de ceux qui vouloient perdre cette innocente victime. Les honnêtes gens bien instruits pensoient comme Barbin sur le compte de la Maréchale. Ils l'accusoient, comme lui, seulement d'imprudence, & d'avoir eu pour sa Maîtresse un attachement si aveugle, & en même tems une confiance si parfaite, qu'elle

avoit crû que la bien servir, étoit tout son devoir. Elle avoit obligé un grand nombre de personnes, & bien peu avoient un juste sujet de se plaindre d'elle ; mais la Maréchale se trouvoit alors la victime de cette erreur du peuple, qui lui fait attribuer tous les maux qui arrivent dans un Etat, à ceux qui ont le plus de crédit & de pouvoir à la Cour. Son humeur étoit impérieuse & fiere. Voilà ce qui lui avoit fait quelques ennemis parmi les Grands. Elle protégeoit les Juifs, & en avoit attiré un grand nombre en France ; cela avoit le plus contribué à la rendre odieuse au peuple aveugle, qui l'accusoit à la fois de superstition & d'impiété. Ses plus grands ennemis n'ont pû lui trouver de plus grands crimes.

Elle est injustement condamnée à mort.

Ce fut-là néanmoins ce qui la fit condamner à la mort, comme si ses Juges avoient été saisis de la même fureur qui animoit le peuple. Tous les jours on voyoit des gens en apparence désintéressés solliciter contre elle, & demander sa mort. On n'entendoit partout que des vœux pour sa perte ; enfin le public apprit que cette Dame avoit étoit condamnée, comme criminelle de leze-Majesté divine & hu-

maine, à perdre la tête sur un échaffaut, pour être sa tête & son corps brûlés, après cette premiere exécution, sa Maison près du Louvre rasée, & tous ses biens féodaux réunis à la Couronne. Les Juges voulurent par la rigueur de cette Sentence, faire croire au peuple que la Maréchale étoit coupable des plus grands crimes.

L'Avocat Général le Bret, homme distingué par une constante équité, qui a été depuis héréditaire dans sa famille, ne trouvant aucunes preuves de ce qu'on alléguoit contre elle, ne voulut jamais donner ses conclusions pour la mort, quoiqu'on lui dît qu'il étoit important pour l'honneur du Roi qu'elle mourût, jusqu'à ce que Luine l'eut assuré qu'étant condamnée, le Roi lui donneroit sa grace; mais on n'eut garde de lui tenir parole, & il eut d'autant plus de sujet de se repentir de cette faute, que Deslandes, l'un des Rapporteurs, ne voulut jamais donner sa voix, & refusa même de se trouver au jugement; ce qui fit beaucoup de tort à la réputation des autres Juges. Ceux qui ne donnoient point dans la prévention

populaire, s'étonnerent que dans la Sentence renduë contre la Maréchale, les Juges eussent osé annoncer qu'elle avoit été condamnée à mort, parce qu'elle étoit Juive & Sorciere; qu'elle avoit fait l'oblation d'un Coq, qu'on avoit trouvé dans ses papiers les Nativités du Roi & de Monsieur, & qu'entre autres choses elle avoit fait bénir des Coqs & des Pigeonneaux, pour les mettre sur sa tête dans le tems de ses plus grandes douleurs.

Son supplice.

Lorsqu'on lut à la Maréchale d'Ancre cette Sentence, dictée par la passion & l'iniquité même, elle s'écria: *Oime Poveretta!* Cette marque d'étonnement & de douleur fut la seule qu'elle donna depuis cet instant jusqu'à celui de sa mort. Elle s'y prépara avec une constance, qui tenoit de l'héroïsme & que tout le monde admira. On remarqua même que tous ses défauts disparurent; & que loin de se plaindre de l'injustice des hommes qui la condamnoient, elle parut perdre avec plaisir une vie agitée, qui ne pouvoit lui être qu'insupportable, après la mort de son mari, la perte de ses biens, & la dispersion de toute sa famille. Le jour de l'exécution étant ar-

rivé, une foule de peuple environna la Conciergerie, à dessein d'assouvir entierement, par la vûë du supplice de la Maréchale, le reste de leur fureur, qui n'avoit pû être entierement satisfaite par les cruautés exercées contre le cadavre de son mari. Mais cette multitude se sentit pénetrée de sentimens bien differens, lorsqu'on la vit paroître dans la funeste voiture, qui devoit la conduire au supplice; tous furent touchés de son air humble & modeste, & de la résignation qu'elle faisoit paroître dans ces terribles instans. Instruite de la haine du peuple, elle jetta quelques regards sur cette foule qui la consideroit avec des yeux avides: *Voilà*, dit-elle, *bien des gens amassés pour voir passer une pauvre affligée.* Ceux mêmes qui s'étoient promis de mieux manifester leur ressentiment & leur haine par des cris & des injures, observoient un profond silence, & respectoient, malgré leur brutalité, cette même personne qu'ils étoient venus à dessein d'insulter. Tant il est vrai que l'innocence & le courage font naître la reflexion & la pitié dans ceux mêmes qui en paroissoient les moins susceptibles.

La malheureuse Maréchale, ayant démêlé dans la foule un homme qu'elle avoit autrefois desservi auprès de la Reine, elle fit arrêter la charette, pour lui demander pardon de cette injustice; ce qu'elle fit d'une maniere si touchante à la vûë de tant de milliers de spectateurs, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Ce n'étoit plus (tant le peuple est volage) cette femme indigne du jour, qu'un jugement équitable condamnoit à une mort cruelle, en réparation de ses forfaits: c'étoit une Victime innocente, que des ennemis cruels & autorisés sacrifioient à leur soif sanguinaire, & à la sureté de leur nouvelle tirannie. La Duchesse de Nevers même, celle qui avoit vû son mari, les armes à la main contre son Roi, prêt à payer de sa tête ses entreprises contre le Maréchal d'Ancre, fondoit en larmes en regardant son épouse infortunée, qui alloit enfin subir un supplice qu'elle lui avoit tant de fois souhaité. Enfin on peut dire, que la Maréchale mourut aussi regrettée qu'elle avoit été détestée durant le cours de sa vie; & que loin de faire à son cadavre les mêmes outrages qu'à celui de son mari,

le peuple eut peine à souffrir que l'on brulât son corps après qu'elle eut été décapitée. On la plaignit, & la multitude toujours disposée à blâmer le présent, à regretter le passé, & à craindre l'avenir, alla bientôt jusqu'à plaindre le Maréchal d'Ancre lui-même ; la mort de sa femme sembloit les avoir justifiés tous deux.





CHARLES D'ALBERT DUC DE LUYNES,

Pair, Connétable & premier Ministre sous Loüis XIII.

NAquit en 1578 d'Honoré d'Albert, Seigneur de Luynes, de Brantes & de Cadenet, & d'Anne Rodulf, alliée aux Maisons de Foix, de Parthenay, de Saluces, d'Oraison, d'Angennes, de Montmorency, &c.

Honoré d'Albert, Chevalier de l'Ordre du Roi, descendoit de Thomas Alberti, qui, lors de l'exil des Alberti de Florence vint s'établir au Pont-Saint-Esprit. Celui-ci fut Panetier du Roi, Bailli d'Epée de Vivarez, & de Valentinois, Viguier Royal du Pont-Saint Esprit, &c.

Honoré fut enveloppé dans la Conjuration formée par Coconas, & de la Molle, Officiers du Duc d'Alençon, dont Honoré d'Albert étoit Chambellan. Il se justifia par un combat en champ clos, en présence & par la permission du Roi, contre le Capitaine Panier, qu'il tua. Ce combat fut le dernier que nos Rois ayent autorisé.

Honoré posseda plusieurs Emplois à la Cour ; il fut, comme on l'a vû plus haut, Chambellan du Duc d'Alençon, & Colonel des Bandes Françoises. Après la mort de ce Prince, il se retira pour quelque tems, & ne revint à la Cour, que pour presenter Charles de Luynes, dont il s'agit dans cette Histoire à, Henry IV, qui lui avoit fait l'honneur d'en être le Parain, & que ce Prince retint pour Page de sa Chambre. Dèslors Luynes eut le bonheur de plaire au Dauphin, & lui fut toujours particulierement attaché. C'étoit à lui que ce jeune Prince, devenu Roi, se confioit des chagrins que lui donnoit l'autorité sans bornes du Maréchal d'Ancre, que la Prison du Prince de

Luynes vient à la Cour.

Condé avoit achevé de rendre odieux à toute la Nation. Tous les Seigneurs mécontens du Gouvernement de la Régence, se joignirent au Favory du Roi, & on sçait quel en fut l'évenement. Luynes, que son esprit & son adresse à tous les Exercices avoient rendu jusques là nécessaire au Roi, pour ses amusemens, lui devint ensuite nécessaire pour ses affaires, par la capacité qu'il y fit voir, & fut chargé de l'administration générale de l'Etat.

Il fait la paix avec les Princes.

Son premier soin fut de faire la paix avec les Princes, & de rendre le repos au Royaume. Le Duc de Mayenne, par son conseil, ayant envoyé au Roi les Clefs de la Ville de Soissons, Sa Majesté reçut avec tant de bonté le Gentilhomme chargé de les lui apporter, que le Duc de Nevers, celui de tous dont le Roi avoit le plus de sujet d'être mécontent, instruit de cet accüeil revint à la Cour comme les autres, & y reçut les mêmes honneurs qu'auparavant.

La Reine étoit alors éloigné de son Fils; Luines étoit instruit de ses plus secrets sentimens, par le commerce de Lettres que cette Princesse avoit

avec

avec Barbin. Cet homme qui de Procureur du Roi à Melun, étoit parvenu à la place de Controlleur Général des Finances, fut arrêté à la mort du Maréchal d'Ancre, & conduit à la Bastille. On lui parla d'abord de ce qu'il avoit à craindre des recherches souvent fondées, & toujours dangereuses pour ceux qui ont occupés de pareilles places ; & on lui fit esperer en même tems de l'en garentir, s'il travailloit à calmer le ressentiment de la Reine. Pour y parvenir, on lui permit d'écrire à cette Princesse, & d'en recevoir des réponses, que l'on ouvroit sans qu'il le sçut. Barbin moins fidéle à Luynes qu'à Marie de Médicis, ne se servit de cette liberté que pour l'irriter davantage. Luynes alors crut qu'il étoit inutile de suspendre plus long-tems le cours de la Justice ; & il abandonna Barbin à toute la rigueur des Loix. On sçait l'évenement singulier qui arriva lorsque les Juges alloient aux opinions. Un d'entre eux parût perdre tout à coup les sens & la voix, & revenu de son évanoüissement, harangua ses Confreres, prêts alors, disoit-on, à condamner Barbin à la mort, il leur dit qu'ils prissent

garde de condamner un innocent, & par des discours patétiques, joints à la singularité de cette avanture, il les ramena à ne condamner Barbin qu'au banissement.

Luynes agissoit cependant auprès de toutes les personnes qui environnoient la Reine ; mais son objet principal étoit de gagner l'Evêque de Luçon, qui avoit le plus de crédit sur son esprit.

Richelieu n'ayant point répondu aux avances de Luynes, devint suspect, & reçut ordre de s'éloigner de la Reine. Cette Princesse fut extrêmement sensible à l'exil de l'Evêque de Luçon ; elle tenta toutes sortes de moyens pour le faire revenir ; mais Luynes fut toujours inflexible, & ne lui accorda enfin le retour de ce Prélat, que quand il pût croire que le tems & les conseils des personnes sages, qu'il avoit sçu gagner, avoient effacé du cœur de cette Princesse tout desir de gouverner.

Cependant M. le Prince restoit toujours enfermé dans la Bastille ; il y avoit alors une trop grande fermentation dans les Esprits, pour ne pas craindre les premiers ressentimens de

ce Prince, quand il auroit recouvré sa liberté : & peut-être aussi que Luynes vouloit se donner le tems d'établir son autorité, trop foible encore pour l'essayer contre le premier Prince du Sang.

Il est vrai que, comme sa Prison avoit été l'ouvrage de la Régente, toute la haine en devoit tomber sur elle, & que M. le Prince délivré par les soins de Luynes, devenoit un nouvel appui à la Cour pour ce Favori. Les Partisans de Marie de Médicis sentirent tout l'avantage que Luynes en pouvoit tirer, & inspirerent à la Reine, lors de l'accommodement qui commençoit à se traiter entre le Roi & elle, de demander pour une des conditions principales la délivrance du Prince de Condé. Par là elle comptoit regagner un si puissant ennemi, & se faire honneur de sa liberté dans l'esprit des Peuples, en même tems qu'elle en ôteroit tout le mérite au premier Ministre.

Tant d'intérêts opposés procurerent la liberté au Prince & à la Princesse de Condé, qui avoit suivi son mari dans sa Prison. Luynes alla à Vincennes, où ils avoient été transfé-

rez, & d'où il les ramena à Chantilly pour saluer le Roi. On rendit une Déclaration, par laquelle la Reine étoit chargée du reproche de tout ce que ce Prince avoit souffert; & sur les plaintes qu'elle en fit, on en rejetta la faute sur le Garde des Sceaux du Vair, lequel avoit dressé la Déclaration.

Le Prince de Condé, rentré une fois dans les bonnes graces du Roi, ne se mit plus au hasard de les perdre. La Cour ne vit jamais depuis un Courtisan plus dévoüé; & il affecta un grand empressement à accompagner Luynes au Parlement, quand il y fut reçu Duc & Pair, par l'érection de la Terre de Maillé en Duché-Pairie.

L'exil de la Reine duroit toujours, & l'envie qu'excitoit la faveur de Luynes, lui fit craindre qu'on ne cherchât à reconcilier la Reine avec son Fils, aux dépens de son autorité. La Cour sembloit partagée entre Marie de Medicis, & le Duc de Luynes; il falloit voir, disoit le Maréchal de Boüillon, lequel, sans se commettre, attendoit alors à Sedan la fin de cette avanture, qui gouverneroit sous le nom

nom d'un Roi foible, ou de la Mere, ou du Favori. Tant que la Reine étoit éloignée, on étoit dans l'incertitude de sçavoir si, en revenant à la Cour, elle ne reprendroit pas toute son autorité. Et il n'y avoit que son retour sans crédit, qui pût rendre la fortune de Luynes invariable. D'ailleurs le parti, quel qu'il fût, auquel on vouloit se déterminer, ne souffroit plus de remise. On sçait tout ce que le Duc d'Epernon entreprit pour mettre la Reine en liberté. Cette Princesse, sollicitée d'un autre côté, par le Duc de Rohan, chef du parti Huguenot, étoit tentée de s'y livrer. Le Duc de Mayenne, Maître de la Guienne, qui ne cherchoit qu'un nom & qu'un prétexte pour remuer, rendoit ce parti redoutable, sans en être. Tout cela donnoit de justes allarmes au Roi, ou plûtôt à son Ministre. M. de Luynes crut dans ces circonstances qu'il pouvoit se fier à l'Evêque de Luçon ; il étoit de l'intérêt de ce Prélat, qui vouloit gouverner Marie de Medicis d'empêcher qu'elle ne se mît dans la dépendance de tant de Grands Seigneurs ; & que par là elle ne lui échapât. Son crédit sur cette

Princesse ne pouvoit jamais lui être plus utile, qu'en se rendant nécessaire à la Cour, & en mettant à prix la réconciliation de la Reine avec son Fils. Cette conformité d'interêts rendit la négociation facile entre Luynes & Richelieu; la Reine revint enfin à la Cour. On promit à l'Evêque de Luçon de solliciter pour lui un Chapeau à Rome, & Mademoiselle de Vignerod-de-Pont-Courlay sa Niece, épousa M. de Combalet, Neveu de M. de Luynes: c'est elle qui se nomma depuis Madame d'Aiguillon. Le Chapeau ne vint pas si-tôt: Luynes craignoit trop l'Evêque de Luçon, pour ajouter cette grande Dignité à des talens, qui l'approchoient déja de trop près de la premiere Place. Il fit entendre au Roi qu'il falloit que M. de la Valette, Archevêque de Toulouse, & Fils de M. d'Epernon, passât le premier; & ce ne fût qu'après la mort de Luynes que la promesse du Roi fut accomplie.

Jusques-là les négociations avoient été le principal objet du ministere de Luynes. Il étoit tems qu'il cherchât à en relever l'éclat par quelque entreprise, qui fût en même tems utile

à sa gloire & à la grandeur de son Maître, la Religion lui en fournit les moyens. Le parti Protestant étoit trop puissant en France pour qu'il ne fût pas de la gloire & de la sureté du Ministre, de chercher à l'abattre ; les circonstances étoient favorables : les Calvinistes avoient bien perdu de leurs avantages, non qu'ils eussent encore pour chefs des hommes d'une haute naissance, & d'un grand courage, mais ce n'étoient plus que des particuliers : le Roi de Navarre les avoit soutenus pendant un tems ; les Princes de la Maison de Condé avoient été leurs plus zelés deffenseurs : mais tous ces interêts avoient changé ; l'avenement de Henri IV à la Couronne leur avoit fait perdre un si puissant appui, & Henri second Prince de Condé, étoit sorti Royaliste de sa prison. Luynes profita en homme habile de ces circonstances, & il commença ce grand ouvrage, que la mort seule interrompit, & dont la consommation étoit reservée au Cardinal de Richelieu.

Guerre contre les Protestans.

Avant d'entreprendre cette guerre, Luynes avoit obtenu l'épée de Connétable ; cette affaire s'étoit condui-

te avec beaucoup d'habileté. Le Maréchal de Lesdiguiéres étoit, sans contredit, l'homme du Royaume le plus digne de cette haute dignité ; c'étoit d'ailleurs un chef puissant à enlever aux Protestans, & son abjuration en devoit être le prix. On détermina le Roi à faire revivre en sa faveur la charge de Connétable, vacante depuis la mort de Henri de Montmorency, décedé en 1614 ; mais bientôt après on se servit de la réputation même de ce grand Capitaine pour le rendre suspect. La Charge une fois créée, il devenoit plus facile à Luynes de se la faire donner. Et on agit si habilement auprès de Lesdiguiéres, qu'il consentit à la voir conférer au favori ; il se contenta de la dignité de Maréchal Général des Camps & Armées du Roi. Cette dignité de Maréchal Général avoit été créée pour le Maréchal de Biron, & avoit cessé avec lui.

Luynes est fait Connétable.

Le Connétable ne songea plus qu'à commencer la guerre contre les Protestans ; le début en fut brillant ; on s'empara de Saumur par adresse ; toutes les Villes des Réformés en Poitou, en Saintonge, en Angoumois, en Normandie, en Bretagne, furent

soumises ; & on résolut enfin le siége de Montauban.

Ce siége entrepris, sans trop de précautions, mal conduit par la jalousie des Capitaines, envieux de la grandeur de Luynes, levé enfin au bout de trois mois de travaux inutiles, auroit peut-être été le terme de la faveur du Connétable, si bientôt après il ne l'avoit pas été de sa vie.

Loüis XIII, toûjours jaloux de son propre ouvrage dès qu'il croyoit l'avoir élevé trop haut, regardoit déja le crédit de M. de Luynes, & la foule des créatures qu'il s'étoit faites, comme une diminution de son autorité : il s'en ouvrit à M. de Puisieux, au P. Arnoux son Confesseur & à Bassompierre ; & sans doute il étoit à craindre que les brigues ne prévalussent, & que le Connétable n'eût survêcu à sa fortune, si une mort prématurée ne l'avoit pas enlevé au milieu de toutes ses grandeurs.

Le siége de Montauban fut levé, comme nous l'avons dit, dans le mois de Novembre mil six cens vingt un. Luynes mortifié de ce mauvais succès, en rejetta la faute sur ceux qui y avoient servi. L'imprudente bra-

voure du Duc de Mayenne, qui fit perdre beaucoup de monde, la négligence du Duc d'Angoulême, qui laissa entrer dans la Ville le secours que le Duc de Rohan y envoya, la maladie du Duc de Montmorency, qui causa la défection de 3000 hommes; tout cela pouvoit être une excuse pour Luynes, dans le tems de sa grande faveur; mais il s'apperçut bientôt que le Roi s'étoit laissé prévenir; & pour pouvoir prendre sa revanche de l'échec de Montauban, il crut devoir amener le Roi devant Monheur, petite Ville de la Basse Guyenne, dont il l'engagea à faire le siége. Cette Ville resista près de trois semaines, & fut enfin saccagée par l'armée du Roi.

Ce fut à ce siége que le Connétable de Luynes fut attaqué d'une fiévre, qu'on nomma fiévre pourprée; il fut transporté à Longueville, où il mourut en 1621, non sans soupçon de poison.

Mort de Luynes.

Le Connétable après sa mort éprouva le sort de tous les favoris, dont la mémoire est soumise aux jugemens dictés par les différens interêts: il avoit trop haï les Protestans, pour

que

que le Duc de Rohan ne fût pas suspect, en l'accusant de violence. Les partisans de Marie de Medicis, ne devoient pas lui pardonner d'avoir enlevé l'autorité à cette Princesse, quelque mauvais usage qu'elle en eût fait. Ce que l'on peut recueillir de tout ce qui nous reste de ce tems-là, c'est que le Connétable devoit être né avec de grands talens, pour s'être démêlé, comme il fit, des intrigues d'une Cour, où tous les Grands vouloient prendre part au Gouvervement, & où l'agitation des guerres civiles & des guerres de Religion, avoit laissé dans les esprits cette impression d'indépendance, si fatale au repos des Peuples ; c'est que l'on ne peut faire honneur au Cardinal de Richelieu d'avoir rétabli l'autorité royale, sans se souvenir que le Connétable osa le premier la reprendre des mains de tous les Seigneurs qui l'avoient usurpée ; c'est enfin qu'une entreprise si difficile, & qui devoit décourager l'esprit le plus hardi, fut exécutée par un esprit doux, fin, & délié, qui n'employa que les négociations, les entremise, les promesses, & jamais la

force, les menaces, ni les violences; que lorsqu'il n'auroit pû s'en dispenser, sans manquer essentiellement aux interêts de l'Etat, & de la Religion.

Le Connétable de Luynes avoit épousé en 1617 Mademoiselle de Montbazon, qui devint si célébre dans la suite sous le nom de Mad. de Chevreuse, après qu'elle eut épousé en secondes nôces le Duc de Chevreuse de la Maison de Lorraine. Il avoit été question pour le Connétable du mariage de Mademoiselle de Vendôme, fille de Henri IV, & de Gabrielle d'Etrée; mais dans la crainte, qu'une si grande alliance ne l'exposât à l'envie, il la laissa épouser au Duc d'Elbeuf.

Le Roi lui accorda en faveur de son mariage, la Lieutenance générale de Normandie, qu'avoit possedé le Maréchal d'Ancre avec la confiscation de tous ses biens, & lui donna le 3 Août 1621 la Charge de Garde des Sceaux de France, qu'il exerça jusqu'à sa mort. Il avoit été fait Duc & Pair en 1619, & Chevalier des Ordres du Roi la même année, ainsi que ses deux freres; Cadenet dit le Maréchal de Chaulnes, &

Brantes, Duc de Luxembourg. Le premier avoit épousé Claire-Charlote d'Ailly, Dame de Picquigny, & Comtesse de Chaulnes, qui avoit été élevée à Bruxelles auprès d'Albert & d'Isabelle Archiducs des Païs-bas, qui se flatterent d'engager Luynes par ce mariage à proteger l'Electeur Palatin dans la guerre de Bohême; mais l'amour de la Religion l'emporta dans le cœur de Luynes, sur la reconnoissance.

La posterité du Duc de Chaulnes a fini à Charles Duc de Chaulnes, mort à Paris en 1698. M. de Chaulnes d'aujourd'hui (1739) descend du Connétable; & il porte le nom de Duc de Chaulnes, parce que son pere le Duc de Chevreuse, petit-fils du Connétable, avoit herité de Charles Duc de Chaulnes.

Brantes avoit épousé Marguerite-Charlote Duchesse de Luxembourg, qui le fit Duc de Luxembourg. Il en eut un fils & une fille; son fils fut Duc de Luxembourg après lui: mais il se fit Prêtre, & sa sœur s'étant faite Religieuse (c'est elle que l'on a connuë à la Cour sous le nom de la Princesse de Tingry) il laissa son Duché à

sa mere, laquelle épousa en secondes nôces M. de Clermont-Tonnerre, & en eut une fille, qui reporta le Duché de Luxembourg dans la Maison de Montmorency, d'où descendent les Ducs de Montmorency d'aujourd'hui.

Le Connétable de Luynes laissa un fils, & une fille morte sans posterité; le fils fut Duc de Luynes, & fut marié trois fois: son fils du premier lit fut Duc de Chevreuse; il eut du second lit avec Anne de Rohan deux fils, Loüis Joseph d'Albert, Prince de Grimberghem, & Charles Hercules, Chevalier de Luynes, & cinq filles; & du troisiéme il n'eut point de posterité. Le Duc de Chevreuse eut deux fils, le Duc de Montfort & le Duc de Chaulnes; le Duc de Montfort pere du Duc de Luynes d'aujourd'hui (1739.)

Les bonnes mœurs, ainsi que la Religion, n'eurent pas un protecteur plus zelé que le Connétable: ce fut par ses soins que les Jesuites obtinrent la permission d'ouvrir leur College à Paris, & d'y professer publiquement; ennemi déclaré de la médisance & de la calomnie, il tenta

d'arrêter par la crainte des ſupplices & par l'exemple des châtimens, la licence de quelques Ecrivains inſolens qui inondoient chaque jour le public de nouveaux libelles, les perſonnes les plus reſpectables, le miniſtere, le Roi lui-même s'y trouvoient ſouvent attaqués; Luynes réſolut d'en faire juſtice. Durand & Silly, réputés auteurs d'un de ces libelles, furent l'un & l'autre condamnés à être roüés & brulés avec leurs écrits en Place de Gréve; le copiſte du manuſcrit, frere d'un des Auteurs, fut pendu; toutes les perſonnes qui y avoient eu part, ſe virent enfermés, les uns à la Baſtille, les autres au Fort l'Evêque; ni la qualité, ni le ſexe, ne furent capables de garantir aucun d'eux de ce malheur commun; ſi une pareille licence ne fut pas éteinte, au moins fut-elle ſuſpenduë. Puiſſe une ſeverité ſi utile effrayer encore aujourd'hui des Ecrivains ſi pernicieux.

Fin du Tome troiſiéme.

TABLE ALPHABETIQUE

Des Matieres contenuës dans ce troisiéme Volume.

A

A a iiij

E

I

N

O

P

Fin de la Table du troisième Volume.



